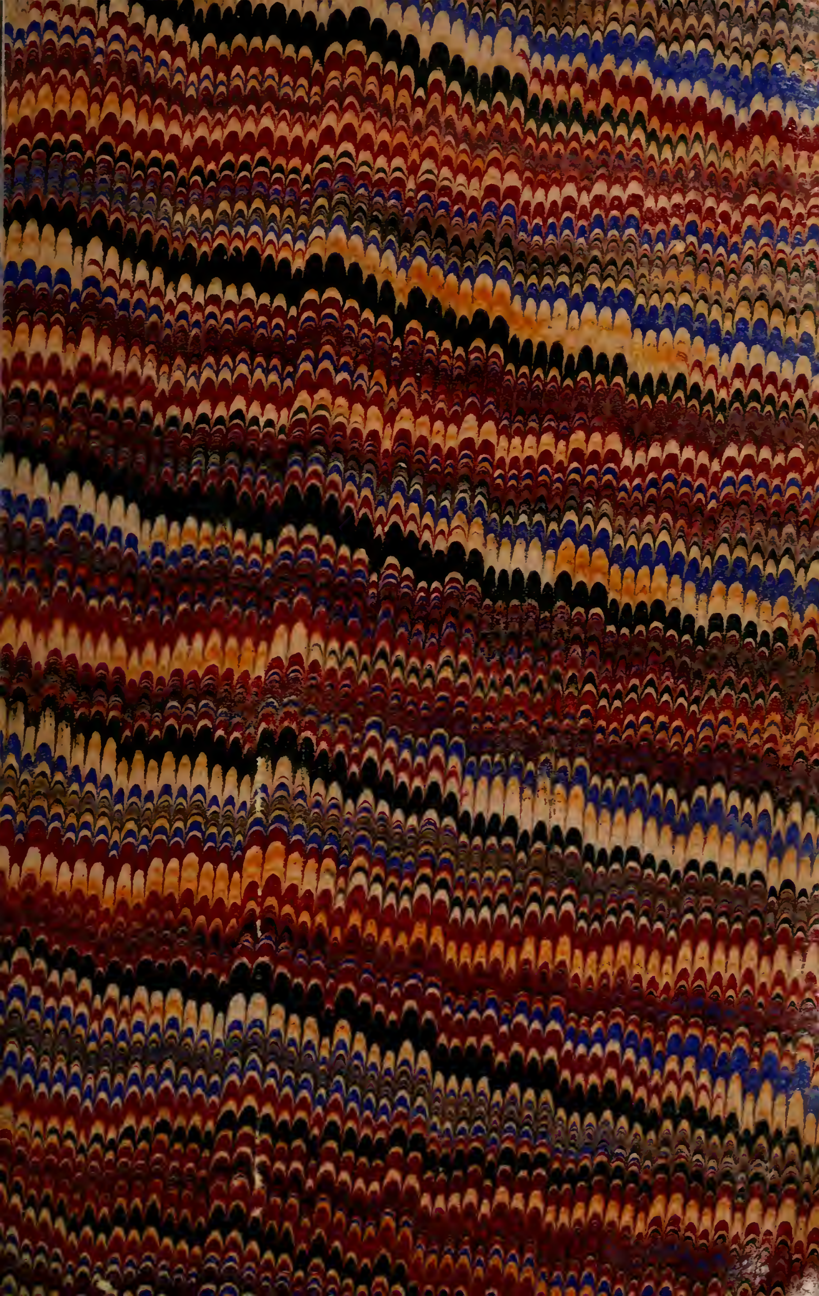

U d'/of OTTAWA
39003002549524



VOYAGE
EN RUSSIE

Paris. — Imprimerie L. MARETHEUX. 1, rue Cassette — 6033.

THÉOPHILE GAUTIER

VOYAGE
EN RUSSIE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1895



VOYAGE
EN RUSSIE

PREMIÈRE PARTIE

L'HIVER EN RUSSIE

I

BERLIN

A peine sommes-nous partis et nous voilà bien loin de la France. Nous ne dirons rien des espaces intermédiaires franchis au vol de l'Hippogriffe nocturne.

Admettez que nous sommes à Deutz, de l'autre côté du Rhin, au bout du pont de bateaux, regardant se profiler sur les splendeurs du soir cette silhouette de Cologne que les boîtes de Jean-Marie Farina ont rendue familière à tout le monde. La cloche du chemin de fer rhénan sonne, on monte en wagon et la vapeur emporte le train au galop.

Demain, à six heures, nous serons à Berlin; hier nous étions encore à Paris, au moment où les rues s'illuminent.

Cela ne surprend personne que nous en ce merveilleux dix-neuvième siècle.

Le convoi file à travers de grandes plaines bien cultivées que dore le soleil couchant ; bientôt la nuit vient, et avec elle le sommeil. Aux stations, assez éloignées les unes des autres, des voix allemandes crient des noms allemands que l'accent nous déguise et nous empêche de trouver sur le livret ; des gares magnifiques, d'un développement monumental, s'ébauchent dans l'ombre aux lueurs du gaz et disparaissent.

Nous avons dépassé Hanovre, Minden ; le train roule toujours et l'aurore se lève.

A droite et à gauche s'étendaient des plaines tourbeuses sur lesquelles les vapeurs du matin produisaient les plus singuliers effets de mirage. Il nous semblait traverser sur une chaussée un lac immense dont l'eau venait mourir en plis transparents aux bords du remblai. Çà et là quelque bouquet d'arbres, quelque chaumière émergeaient comme des îles, et complétaient l'illusion ; car c'en était une. Une nappe de brume bleuâtre flottant à quelques pieds de terre et frisée en dessus par les premiers rayons de soleil, occasionnait cette fantasmagorie aquatique semblable à *la Fata morgana* de Sicile. Notre géographie dépaysée protestait en vain contre cette mer intérieure que nulle carte ne signale en Prusse. Nos yeux ne voulaient pas convenir qu'ils se trompaient, et plus tard, quand le jour plus haut monté eut tari ces eaux imaginaires, il fallut la présence d'une barque pour leur faire admettre la réalité d'un cours d'eau.

Tout à coup, sur la gauche de la route, se massèrent les arbres d'un grand parc ; des Tritons et des Néréides apparurent pataugeant dans un bassin; un dôme s'arrondit sur un cercle de colonnes au-dessus de vastes bâtiments : c'était Postdam.

La rapidité du train nous permit cependant de voir un couple matinalement sentimental, qui suivait une allée déserte du jardin. L'amant avait la facilité de comparer sa maîtresse à l'aurore, et sans doute il

lui récitait tous les sonnets faits sur « la belle matineuse. »

Bientôt après nous étions à Berlin, et un fiacre local nous descendait à l'hôtel de Russie.

Un des plus vifs plaisirs du voyageur, c'est cette première course à travers une ville inconnue pour lui, qui détruit ou qui réalise l'imagination qu'il s'en était faite. Les différences de formes, les particularités caractéristiques, les idiotismes de l'architecture saisissent l'œil vierge encore de toute habitude et dont jamais la perception n'est plus nette.

Notre idée sur Berlin était tirée en grande partie des contes fantastiques d'Hoffmann. Malgré nous, un Berlin étrange et bizarre, peuplé de conseillers auliques, d'hommes au sable, de Kreisler, d'archivistes Lindurst, d'étudiants Anselme, s'était bâti au fond de notre cervelle dans un brouillard de tabac ; et nous avions devant nous une ville régulière, d'aspect grandiose, aux rues larges, aux vastes promenades, aux édifices pompeux, de style demi-anglais. demi-allemand, marqué au sceau de la modernité la plus récente.

En passant, nous jetions l'œil au fond de ces caves aux marches si polies, si glissantes, si bien savonnées qu'on y tombe comme dans un trou de formicaleo, pour voir si nous n'y découvririons pas Hoffmann lui-même, ayant pour siége un tonneau, les pieds croisés sur le fourneau de sa pipe gigantesque, au milieu d'un gribouillis chimérique, ainsi que le représente la vignette de ces Contes traduits par Lœwe-Weymar ; et, en vérité, il n'existait rien de semblable dans ces boutiques souterraines que les propriétaires commençaient à ouvrir. Les chats, d'apparence bénigne, ne roulaient pas des prunelles phosphoriques comme le chat Murr, et semblaient incapables d'écrire leurs mémoires ou de déchiffrer avec leurs griffes une partition de Richard Wagner.

Rien n'est moins fantastique que Berlin et il a fallu toute la délirante poésie du conteur pour loger des fantômes dans une ville si claire, si droite, si correcte, où les chau-

ves-souris de l'hallucination ne trouveraient pas un angle obscur pour s'accrocher de l'ongle.

Ces belles maisons monumentales, qu'on prendrait volontiers pour des palais, à voir leurs colonnes, leurs frontons, leurs architraves, sont bâties en briques pour la plupart, car la pierre paraît rare à Berlin ; mais en briques recouvertes de ciment ou de plâtre badigeonné, de manière à simuler la pierre de taille ; des joints trompeurs indiquent des assises fictives, et l'illusion serait complète si, par places, les gelées de l'hiver, détachant le crépi, ne faisaient apparaître le ton rouge de l'argile cuite. La nécessité de peindre entièrement les façades pour masquer la nature des matériaux leur donne l'aspect de grands décors d'architecture vus en plein jour. Les parties saillantes, moulures, corniches, entablements, consoles, sont en bois, en fonte ou en tôle, à laquelle on a donné la forme convenable ; quand on n'y regarde pas de trop près, l'effet est satisfaisant. Il ne manque à toute cette splendeur que la sincérité.

Les palais qui bordent le Regent's Park à Londres, offrent aussi ces portiques et ces colonnes à noyaux de brique, à cannelures de plâtre, qu'une couche de peinture à l'huile essaye de faire prendre pour de la pierre ou du marbre. Pourquoi ne pas bâtir franchement en brique, dont les tons chauds et la pose ingénieusement contrariée fournissent tant de ressources ? Nous avons vu en ce genre, à Berlin même, des maisons charmantes et ayant pour l'œil l'avantage d'être *vraies*. Une matière feinte inspire toujours quelque inquiétude.

L'hôtel de Russie est très-bien situé, et nous allons prendre le point de vue qu'on découvre de son perron. Il donnera une idée assez juste du caractère général de Berlin.

Le premier plan est un quai bordant la Sprée. — Quelques bateaux aux mâts élancés dorment sur son eau brune. — Des barques sur un canal ou un fleuve, dans l'intérieur d'une ville, sont toujours d'un effet charmant.

Sur l'autre quai se déploie une ligne de maisons dont

quelques-unes, anciennes, ont gardé leur cachet ; le palais du roi occupe l'angle. Une coupole posant sur une tour octogone découpe au-dessus des toits son contour monumental, les pans coupés donnent de la grâce aux rondeurs de la calotte.

Un pont traverse la rivière et rappelle le pont Saint-Ange à Rome, par les groupes de marbre blanc qui le décorent. Ces groupes, au nombre de huit, si notre mémoire ne nous trompe, se composent chacun de deux figures, l'une allégorique, ailée, représentant la patrie ou la gloire, l'autre réelle, représentant un jeune homme guidé à travers plusieurs épreuves au triomphe ou à l'immortalité. Ces groupes, d'un goût tout à fait classique, dans le style de Bridan ou de Cartellier, ne manquent pas de mérite et présentent des parties de nu bien étudiées ; leurs socles sont ornés de médaillons où l'aigle de Prusse s'ajuste heureusement, demi-réel, demi-héraldique ; ils forment une décoration un peu trop riche, à notre avis, pour la simplicité du pont, dont le milieu s'ouvre pour livrer passage aux barques.

Plus loin, à travers les arbres d'une promenade ou jardin public, apparaît le vieux musée, grand édifice de style grec avec colonnes d'ordre dorique se détachant sur un fond de peintures. Aux angles du comble se profilent sur le ciel des chevaux de bronze retenus par des écuyers.

En arrière, lorsque l'on prend la vue en flanc, l'on aperçoit le fronton triangulaire du nouveau musée.

Une église calquée sur le panthéon d'Agrippa remplit l'espace sur la droite ; tout cela fait une perspective assez grandiose et digne d'une capitale.

Quand on passe le pont on découvre la façade noire du château précédé d'une terrasse à balustres ; les sculptures de la porte principale sont dans ce vieux goût rococo allemand exagéré, touffu, luxuriant, bizarre, qui contourne l'ornement comme un lambrequin de blason, et que nous avions déjà admiré au palais de Dresde ; cette espèce de sauvagerie dans la manière a du charme et amuse des yeux rassasiés de chefs-d'œuvre comme les nôtres. Il y a

là invention, caprice, originalité, et dussions-nous passer pour homme de mauvais goût, nous préférons cette exubérance à la froideur du style grec, pastiché avec plus d'érudition que de bonheur, des monuments modernes.

De chaque côté de la porte piaffent de grands chevaux d'airain dans le goût de ceux de Monte Cavallo, tenus en bride par des écuyers tout nus.

Nous avons visité les appartements du château, qui sont beaux et riches, mais n'offrent rien d'intéressant pour l'artiste que leurs anciens plafonds fouillés, tarabiscotés, pleins d'amours, de chicorées et de rocailles du goût le plus curieux. Il y a dans la salle de concert une tribune de musiciens d'une sculpture folle, tout argentée et d'un effet charmant. On n'emploie pas assez l'argent pour la décoration, il repose de l'or classique et se prête à d'autres combinaisons de couleurs. La chapelle dont le dôme fait saillie sur l'élévation du palais, doit plaire aux protestants. Elle est claire, bien distribuée, confortable, rationnellement décorée ; mais sur qui a visité les églises catholiques d'Espagne, d'Italie, de France et de Belgique, elle ne saurait produire une grande impression : une chose nous a surpris, c'est d'y voir Mélanchthon et Théodore de Bèze peints sur fond d'or ; rien de plus naturel cependant.

Traversons la place et faisons un tour au musée. Admirons en passant une immense vasque de porphyre posée sur des dés de même matière, devant l'escalier qui conduit au portique peint par diverses mains, sous la direction du célèbre Pierre de Cornélius.

Ces peintures forment une large frise dont chaque bout se reploie sur la paroi latérale du portique, et qui s'interrompt au milieu pour donner accès dans le musée.

La partie gauche développe tout un poëme de cosmogonie mythologique, traité avec cette philosophie et cette science que les Allemands apportent à ces sortes de compositions. La partie droite, purement anthropologique, représente la naissance, le développement et l'évolution de l'humanité.

Si nous décrivions d'une manière détaillée ces deux immenses fresques, vous seriez assurément charmé de l'invention ingénieuse, du savoir profond, de la critique sagace de l'artiste; cela ferait un morceau digne de la symbolique de Creuzer. Les mystères des vieilles origines y sont pénétrés et la science y dit son dernier mot. Si encore nous vous les faisions voir dans ces belles gravures allemandes, aux traits relevés d'ombres légères, d'un burin net et précis comme celui d'Albert Durer et d'une pâleur harmonieuse à l'œil, vous admireriez l'ordonnance de la composition équilibrée avec tant d'art, les groupes reliés heureusement les uns aux autres, les épisodes ingénieux, le choix raisonné des attributs, la signifiance de chaque chose; vous pourriez même y trouver de la grandeur de style, une tournure magistrale, de beaux jets de draperie, des attitudes fières, des types caractérisés, des audaces de muscles à la Michel-Ange, et une certaine sauvagerie germanique de haute saveur. Vous seriez frappé de cette habitude des grandes choses, de cette vaste conception, de cette conduite de l'idée qui manque en général à nos peintres français, et vous seriez, sur Cornélius, presque de l'avis des Allemands; mais devant l'œuvre même l'impression est toute différente.

Nous le savons, la fresque, même pratiquée par les maîtres italiens, si habiles pourtant dans la technique de leur art, n'a pas les séductions de l'huile. Les yeux ont besoin de s'habituer à ces tons brusques et mats pour en démêler les beautés. Bien des gens qui ne le disent pas, car rien n'est plus rare que d'avoir le courage de son sentiment ou de son opinion, trouvent affreuses les fresques du Vatican et de la Sixtine; les grands noms de Michel-Ange et de Raphaël leur imposent seuls silence, et ils murmurent quelques vagues formules d'enthousiasme pour aller s'extasier sincèrement, cette fois, devant quelque Madeleine du Guide ou quelque Vierge de Carlo Dolci. Nous faisons donc la part très-large au désagrément d'aspect que comporte la fresque, mais ici l'exécution est vraiment par trop rebutante : si l'esprit est satisfait, l'œil

souffre. La peinture, art tout plastique, ne peut rendre son idéal que par des formes et des couleurs. Ce n'est pas assez de penser, il faut faire. L'intention la plus belle a besoin d'être traduite par un pinceau habile, et si, dans de grandes machines de cette sorte, nous admettons volontiers la simplification de détail, l'absence de trompe-l'œil, une couleur neutre, abstraite et pour ainsi dire historique, nous voudrions qu'on nous épargnât les tons durs, aigres, criards, les discordances déchirantes, les maladresses, les disgrâces et les lourdeurs de touche. Quelque respect qu'on doive à l'idée, la première qualité de la peinture c'est d'être de la peinture et vraiment une telle exécution matérielle est un voile entre le spectateur et la conception de l'artiste.

Le seul représentant en France de cet art philosophique, c'est Chenavard, l'auteur des cartons destinés à décorer le Panthéon; gigantesque travail que la restitution de l'église au culte a rendu inutile, et auquel on devrait bien trouver une place, car l'étude de ces belles compositions serait profitable à nos peintres, qui ont le défaut inverse des Allemands et ne pèchent pas en général par excès d'idées. Mais Chenavard, en homme prudent, ne quitte jamais le fusain pour la brosse. Il écrit ses pensées et ne les peint pas. Toutefois, si un jour on voulait les exécuter sur les parois d'un édifice quelconque, on ne manquerait pas, pour les colorier d'une manière convenable, de praticiens experts.

Nous n'allons pas faire ici l'inventaire du musée de Berlin, qui est riche en tableaux et en statues ; cela dépasserait les bornes d'un article. On y rencontre, plus ou moins bien représentés, tous les grands maitres, honneur des galeries royales. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la collection très-nombreuse et très-complète des peintres primitifs de tous les pays et de toutes les écoles, depuis les byzantins jusqu'aux artistes qui ont précédé la Renaissance; la vieille école allemande, si inconnue en France et si curieuse à tant d'égards, peut être étudiée là mieux que partout ailleurs.

Une rotonde renferme les tapisseries d'après les dessins de Raphaël, dont les cartons sont en Angleterre, à Hampton-Court.

L'escalier du nouveau musée est décoré par les remarquables fresques de Kaulbach, que la gravure et l'Exposition universelle ont fait connaître en France. On se rappelle le carton de *la Dispersion des races*, et tout le monde est allé voir, à la vitrine de Goupil, cette poétique *Défaite des Huns*, où la lutte commencée entre les corps se poursuit entre les âmes au-dessus du champ de bataille couvert de cadavres. *La Destruction de Jérusalem* est bien composée, quoique d'une façon trop théâtrale. Cela fait tableau comme une fin de cinquième acte et plus qu'il ne convient au sérieux de la fresque. *Homère* est le personnage central du panneau qui résume la civilisation hellénique; cette composition nous semble la moins heureuse de toutes. D'autres tableaux inachevés encore représentent les époques climatériques de l'humanité. Le dernier sera presque contemporain, car lorsqu'un Allemand se met à peindre, l'histoire universelle y passe; il n'en fallait pas tant aux grands maîtres italiens pour faire des chefs-d'œuvre. Mais chaque civilisation a ses tendances, et cette peinture encyclopédique est un des caractères du temps. On dirait qu'avant de s'élancer à de nouveaux destins, le monde sent le besoin de faire la synthèse de son passé.

Ces compositions sont séparées par des arabesques, des emblèmes, des figures allégoriques se rapportant au sujet, et surmontees d'une frise en grisaille pleine de motifs ingénieux et charmants.

Kaulbach cherche le coloris, et s'il ne le trouve pas toujours, il évite au moins les dissonances trop désagréables; il abuse des reflets, des transparences, des rehauts lumineux, des touches papillotantes, et sa fresque ressemble parfois aux peintures de Hayez ou de Théophile Fragonard. Il fait un tricot de tons là où suffirait une large teinte locale; il troue, par des vigueurs inopportunes. la muraille qu'il devrait seulement recouvrir; car la fresque est une sorte de tapisserie, et il ne faut pas qu'elle dé-

range les lignes architecturales par des profondeurs de perspective. Somme toute, Kaulbach se préoccupe plus de l'exécution que les purs penseurs, et sa peinture, quoique humanitaire, est encore une peinture humaine.

Cet escalier, d'un développement colossal, est orné de moulages pris sur les plus belles statues antiques. Dans les parois s'enclavent les métopes du Parthénon, les frises du temple de Thésée, et sur l'un des paliers s'élève le Pandrosion avec ses cariatides d'une beauté si forte et si tranquille. Tout cela est d'un effet assez grandiose.

Et les habitants, allez-vous dire? Vous ne nous avez encore parlé que de maisons, de tableaux et de statues; Berlin n'est pas une ville déserte. Non, sans doute, mais nous ne sommes resté qu'un jour à Berlin, et nous n'avons pu y faire, surtout ne sachant pas l'allemand, des études ethnographiques bien profondes. Il n'existe plus aujourd'hui de différence visible d'un peuple à l'autre. Tous ont adopté l'uniforme domino de la civilisation ; nulle couleur particulière, nulle coupe spéciale du vêtement ne vous avertit que vous êtes ailleurs. Les Berlinois et les Berlinoises rencontrés dans la rue ou à la promenade échappent à la description, et les flâneurs des Tilleuls ressemblent exactement aux flâneurs du boulevard des Italiens.

Cette promenade, bordée d'hôtels magnifiques, est plantée, comme son nom l'indique, de tilleuls, arbres « dont la feuille a la forme d'un cœur, » selon l'observation de Henri Heine, particularité qui lui vaut la faveur des amants et la spécialité des rendez-vous.

A son entrée s'élève cette statue équestre de Frédéric le Grand, dont le modèle réduit figurait à l'Exposition universelle.

Comme les Champs-Élysées de Paris, la promenade aboutit à un arc de triomphe que surmonte un char attelé d'un quadrige de bronze. Quand on a dépassé l'arc de triomphe, l'on débouche dans un parc qui répondrait assez à notre bois de Boulogne.

Sur la lisière de ce parc ombragé de grands arbres qui ont l'intensité de verdure des végétations du nord, et ra-

fraîchi par les méandres d'une rivière, s'ouvrent des jardins encombrés de fleurs, au fond desquels on aperçoit des maisons de plaisance et des habitations d'été. Ce ne sont ni des chalets, ni des cottages, ni des villas, mais des maisons pompéiennes avec leur portique tétrastyle et leurs panneaux de rouge antique. Le goût grec est en grand honneur à Berlin. En revanche, on semble y mépriser fort le style Renaissance si à la mode à Paris, car nous n'avons vu aucune construction de ce genre.

La nuit venait, et après avoir visité à la hâte un jardin zoologique dont les animaux étaient couchés, à l'exception d'une douzaine d'aras et de kakatoès qui piaillaient sur leurs perchoirs en se dandidant et en redressant leur crête, nous revînmes à l'hôtel pour boucler notre malle et nous rendre au chemin de fer de Hambourg, qui partait à dix heures, ce qui nous empêcha, comme nous en avions le projet, d'aller à l'Opéra entendre les *Deux Journées* de Chérubini, et voir danser la *Sevillana* par mademoiselle Louise Taglioni.

Quoi ! un seul jour à Berlin! — En voyage, il n'y a que deux manières, l'épreuve instantanée ou la longue étude. Le temps nous fait défaut. Daignez donc vous contenter de cette simple et rapide impression.

HAMBOURG

Décrire un trajet de nuit en chemin de fer est une chose difficile; on va comme une flèche qui traverserait un nuage en sifflant; il n'y a pas de manière de voyager plus abstraite. L'on franchit des provinces, des royaumes sans en avoir la conscience. De temps en temps, à travers le carreau du wagon, apparaissait la comète qui semblait se précipiter vers la terre la tête en bas et la chevelure rebroussée; une soudaine lueur de gaz éblouissait nos yeux ensablés des poudres d'or du sommeil, un reflet de lune bleu donnait des aspects féeriques à des paysages sans doute assez pauvres le jour. Consciencieusement, nous ne pouvons rien dire de plus, et cela ne vous amuserait guère si nous transcrivions d'après le livret le nom des localités devant lesquelles passait le train qui nous emportait de Berlin à Hambourg.

Il est sept heures du matin, et nous voilà arrivé dans cette bonne ville hanséatique de Hambourg; la ville n'est pas encore éveillée, ou du moins se frotte les yeux en étirant les bras. — En attendant qu'on nous prépare à déjeuner, nous nous lançons au hasard, selon notre habitude, sans guide ni cicerone, au pourchas de l'inconnu.

L'hôtel de l'Europe où nous sommes descendu est situé sur le quai de l'Alster, un bassin grand au moins comme

le lac d'Enghien, et, comme lui, peuplé de cygnes familiers.

Sur trois faces, le bassin de l'Alster est bordé d'hôtels et de maisons magnifiques, dans le goût moderne. Un barrage planté d'arbres, et que domine la silhouette d'un moulin d'épuisement, forme la quatrième face ; au delà s'étend une vaste lagune.

Du quai le plus fréquenté, un café, peint en vert et bâti sur pilotis, s'avance dans l'eau comme ce café de la Corne d'or, à Constantinople, où nous avons fumé tant de chiboucks en regardant voler les oiseaux de mer.

A l'aspect de ce quai, de ce bassin, de ces maisons, nous éprouvons une sensation indéfinissable. Il nous semble les connaître déjà. Un souvenir confus s'ébauche au fond de notre mémoire ; serions-nous venu à Hambourg sans le savoir? Assurément, tous ces objets ne sont pas nouveaux pour nous, et cependant nous les voyons pour la première fois. Avons-nous gardé l'empreinte de quelque tableau, de quelque photographie? Nullement.

Pendant que nous cherchions la raison philosophique de cette réminiscence de l'inconnu, l'idée de Henri Heine se présenta subitement à nous, et nous comprîmes. Souvent le grand poëte nous avait parlé de Hambourg avec ces mots plastiques dont il possédait le secret et qui équivalent à la réalité. Dans ses *Reisebilder*, il décrit le café, le bassin et les cygnes, et aussi les bourgeois de Hambourg se promenant sur la chaussée ; Dieu sait les portraits qu'il en fait ! Il y revient dans son poëme de *Germania*, et tout cela est si vivant, si en relief, si évoqué, que la perception directe ne vous apprend rien de plus.

Nous fîmes le tour du bassin, gracieusement accompagné par un cygne d'une blancheur de neige, beau à faire croire que Jupiter avait le dessein de séduire une Léda hambourgeoise, et, pour mieux se déguiser, faisait semblant de happer les miettes de pain du voyageur.

Au bout du bassin, vers la droite, se trouve une sorte de jardin ou promenade publique dominé par un monticule factice comme le labyrinthe du jardin des Plantes. Le jardin visité, nous retournâmes sur nos pas.

Dans toute ville il y a le beau quartier, le quartier neuf, le quartier riche, le quartier fashionable, dont les habitants sont fiers et où les domestiques de place vous promènent avec orgueil. Les rues sont larges, tirées au cordeau, se coupant à angles droits ; des trottoirs de granit, de briques ou de bitume bordent la chaussée ; partout se dressent des candélabres de gaz. Les maisons ont l'air d'hôtels ou de palais; leur architecture classiquement moderne, leur badigeon irréprochable, leurs portes vernies à cuivres étincelants remplissent de joie l'édilité et les amateurs du progrès. Cela est propre, correct, sain, plein d'air et de lumière, et rappelle Paris ou Londres. — Voilà la Bourse ! elle est superbe ! aussi belle que celle de Paris ! nous le voulons bien, et de plus on y fume ; c'est un avantage. Plus loin, c'est le Palais de Justice, la Banque, etc., etc., construits dans ce style que vous connaissez et qu'adorent les philistins de tous pays. Mais ce n'est pas là ce que cherche l'artiste. Sans doute cet hôtel a dû coûter cher, il réunit tout le luxe et le confortable possibles. On sent que le mollusque d'un pareil coquillage est un millionnaire ; mais permettez-nous d'aimer mieux la vieille maison aux étages qui surplombent, au toit de tuiles désordonnées, aux petits détails caractéristiques révélant l'existence des générations antérieures. Il faut, pour être intéressante, qu'une ville ait l'air d'avoir vécu, et que l'homme, en quelque sorte, lui ait donné une âme. Ce qui rend si froides et si ennuyeuses ces rues magnifiques bâties d'hier, c'est qu'elles ne sont pas encore imprégnées de vitalité humaine.

Quittant le quartier neuf, nous nous enfonçâmes peu à peu dans le dédale des vieilles rues, et nous eûmes bientôt devant nous un Hambourg pittoresque, caractéristique, une vraie ville ancienne avec son cachet moyen âge à charmer Bonington, Isabey et William Wyld.

Nous marchions au petit pas, nous arrêtant à chaque angle de rue pour ne perdre aucun détail, et promenade nous a rarement plus amusé.

Les maisons à pignons denticulés ou roulés en volute

faisaient saillir des étages en surplomb composés d'une rangée de fenêtres ou plutôt d'une seule fenêtre à panneaux de verre, séparés par des montants sculptés. Au pied de chaque maison se creusaient des caves, des sous-sols, que le perron de la porte enjambait comme un pont-levis. Le bois, la brique, le colombage, la pierre, l'ardoise, mélangés de façon à satisfaire les coloristes, recouvraient le peu d'espace que les croisées laissaient libre sur les façades. Tout cela était coiffé de toits en tuiles rouges ou violettes, en planches goudronnées, mouvementés de lucarnes et d'une pente rapide. Ces toits aigus font bien sur les *ciels* du nord ; la pluie y ruisselle, la neige y glisse; ils s'harmonisent avec le climat, et il ne faut pas les balayer l'hiver.

C'était un samedi. Hambourg faisait sa toilette. Des servantes haut perchées nettoyaient les vitres, et les châssis des fenêtres qui s'ouvrent en dehors faisaient saillie de chaque côté des rues; une légère vapeur dorée de soleil embrumait chaudement la perspective, et la lumière traversait les carreaux se présentant de face sur les maisons de profil. Vous imagineriez difficilement les tons riches, précieux, étranges que prenaient ces verres placés les uns derrière les autres sous le rayon dardé obliquement du bout de la rue. Ces fenêtres d'intérieurs mystérieux, à vitres vertes et bouillonnées, où Rembrandt aime à loger ses alchimistes, n'en offrent pas de plus chauds, de plus transparents, de plus splendides sous leur glacis de bitume.

Quand les fenêtres sont fermées, cet effet bizarre disparaît naturellement; mais il reste toujours les enseignes et les écriteaux qui forcent l'attention du passant par leurs symboles ou leurs lettres détachées du mur et envahissant la voie publique. Une voirie sévère interdirait sans doute ces projections hors de l'alignement; mais toutes ces saillies rompent les lignes, amusent l'œil et varient les prospects par des angles inattendus. Tantôt c'est un panonceau en verres de couleur où le soleil enchâsse des rubis, des topazes et des émeraudes, et qui annonce une boutique d'opticien ou de confiseur; tantôt, suspendu à un grand

parafe de serrurerie, un lion tenant dans une griffe un compas et dans l'autre un maillet, emblême de quelque gilde de tonneliers; d'autres fois, ce sont les palettes de cuivre d'un barbier, reluisantes à faire paraître vert-de-grisé le fameux armet de Membrin, les planchettes où sont peints des huîtres, des écrevisses, des harengs, des soles et autres fruits de mer désignant une poissonnerie, et ainsi de suite.

Quelques maisons ont des portes ornementées avec colonnes rustiques, bossages vermiculés, frontons à échancrure, cariatides joufflues, petits anges, petits amours, grosses chicorées et grandes rocailles, le tout englué par un badigeon renouvelé sans doute tous les ans.

Les marchands de tabac ne se comptent pas à Hambourg. De trois pas en trois pas, vous apercevez un nègre nu jusqu'à la ceinture et cultivant la précieuse feuille, ou un Grand Seigneur costumé en turc de carnaval, qui fume une pipe colossale. Des caisses de cigares forment les motifs d'ornementation de la devanture, avec leurs vignettes et leurs inscriptions plus ou moins fallacieuses, disposées dans une certaine symétrie. Il doit rester bien peu de tabac à la Havane, s'il faut ajouter foi à ces étalages, si riches en provenances célèbres.

Comme nous l'avons dit, il était de bonne heure. Les servantes, agenouillées sur les marches des perrons ou debout sur le rebord des fenêtres, procédaient au grand nettoyage du samedi. Malgré l'air assez vif, elles étalaient des bras robustes nus jusqu'à l'épaule, hâlés, rougis et fouettés de ce vermillon qui étonne souvent chez Rubens et s'explique par les morsures de la bise jointe à l'action de l'eau sur ces chairs blondes; de jeunes fillettes de la petite bourgeoisie, coiffées en cheveux, décolletées et les bras découverts, sortaient pour aller aux provisions; nous tremblions dans notre paletot de les voir si légèrement vêtues. Chose bizarre, les femmes du Nord échancrent leurs robes, vont les bras et la tête nus, tandis que les femmes du Midi se couvrent de vestes, de haïcks, de pelisses et de vêtements chauds.

Pour mettre notre joie au comble, le *costume*, que le voyageur est obligé d'aller chercher si loin aujourd'hui sans le trouver toujours, se produisit naïvement à nos yeux dans les rues de Hambourg en la personne de laitières ayant quelque rapport avec les porteuses d'eau tyroliennes de Venise. Leur costume consiste en une jupe bridant sur les hanches et plissée à très-petits plis maintenus par des fils transversaux, de manière à ne s'évaser qu'au-dessous des reins, et en une veste de drap vert noir ou bleu, boutonnée aux poignets. Tantôt la jupe est rayée en long, tantôt elle porte en travers une large bande de drap ou de velours, des bas bleus que le jupon assez court laisse paraître, des galoches à semelles de bois complètent ce vêtement qui ne manque pas de caractère; mais la coiffure, surtout, est singulière : sur les cheveux, que rassemble à la nuque un nœud de ruban, pareil à un grand papillon noir, pose un chapeau de paille en forme d'assiette creuse renversée, et découpé au fond de manière à permettre d'y placer en équilibre une cruche ou un fardeau quelconque.

La plupart de ces laitières sont jeunes, et leur costume les fait paraître presque toutes jolies. Elles portent leur lait d'une façon assez originale. Une sorte de joug échancré à la place du col, évidé en dessous, pour emboîter les épaules comme un moule, et peint en rouge vif, suspend deux seaux de même couleur et se faisant contre-poids de chaque côté de la porteuse, qui marche alerte et droite entre son double fardeau. Il n'y a pas de meilleure orthopédie que cette manière de transporter les choses pesantes; ces laitières ont une aisance, une sûreté et un aplomb admirables.

En continuant notre route au hasard, nous arrivâmes à la partie maritime de la ville, où des canaux remplacent les rues. La marée était basse encore, et les barques gisaient échouées sur la vase, montrant leurs coques et prenant des attitudes penchées à réjouir un peintre d'aquarelles. Bientôt le flot monta et tout se mit en mouvement. — Nous indiquons Hambourg aux artistes qui mar-

chent sur les traces de Canaletto, de Guardi et de Joyant; ils y trouveront à chaque pas des motifs aussi pittoresques et plus neufs que ceux qu'ils vont chercher à Venise.

Cette forêt de mâts couleur saumon, avec leurs mille cordages et leurs voiles tannées qui sèchent au soleil, ces poupes goudronnées à bordage vert-pomme, ces vergues, ces antennes éborgnant les fenêtres, ces grues recouvertes d'un toit de planches, contourné comme celui d'une pagode, ces poulies prenant les fardeaux sur les barbues pour les déposer dans les maisons, ces ponts qui s'ouvrent pour donner passage aux navires, ces touffes d'arbres, ces pignons que surmontent çà et là des flèches ou des dômes d'église, tout cela baigné de fumée, traversé de rayons, piqué de paillettes, bleuté de fuites vaporeuses, repoussé par des premiers plans vigoureux, produit des effets pleins de ragoût et d'une nouveauté piquante. Un clocher recouvert de lames en cuivre s'élançant de ce fouillis d'agrès et de maisons nous rappelait, par sa bizarre teinte verte, la tour de Galata à Constantinople.

Notons au hasard quelques particularités : les charrettes, composées d'une planche et de deux ridelles évasées, sont conduites à la Daumont quand elles sont attelées de deux chevaux. Le conducteur botté monte une de ses bêtes au lieu de marcher à côté d'elle, comme chez nous. Quand la charrette n'a qu'un cheval, le conducteur mène debout à l'américaine : l étroitesse des rues, la nécessité d'attendre que les ponts ouverts pour le passage des bateaux soient remis en place, occasionnent de nombreux encombrements, auxquels le flegme des bipèdes et des quadrupèdes ôte tout danger. Les facteurs de la poste, vêtus de houppelandes rouges de forme antique, préoccupent l'étranger par leur aspect excentrique. Il est si rare de voir du rouge dans notre civilisation moderne, amie des teintes neutres, et qui semble avoir pour idéal de rendre impossible le métier de peintre !

Dans le marché que nous traversâmes, prédominaient les légumes verts et les fruits verts. Comme on l'a dit, les pommes cuites sont les seuls fruits mûrs des pays froids.

En revanche, les fleurs abondaient ; il y en avait plein des brouettes, plein des corbeilles, très-fraîches, très-éclatantes, très-parfumées. Parmi les paysans qui vendaient ces diverses denrées, nous en remarquâmes quelques-uns en veste ronde et en culotte courte. Ils viennent, ainsi que les laitières, d'une des îles de l'Elbe où se conservent les vieilles coutumes et dont les habitants ne se marient qu'entre eux.

Près de ce marché, nous vîmes un omnibus couleur de chair, destiné à faire le trajet de Hambourg à Altona et réciproquement. Sa construction diffère de celle de nos omnibus. Le devant est une sorte de coupé garni d'un mantelet vitré qui se rabat, préservant les voyageurs du vent et de la pluie, sans leur ôter la vue du parcours ; le corps de la voiture, percé de fenêtres, est occupé par deux banquettes latérales, et, à la partie postérieure, un prolongement des côtés et de l'impériale abrite le conducteur et permet de monter ou de descendre à couvert. Voilà de belles observations, allez-vous dire. Apprenez-nous plutôt à combien de tonneaux se monte le mouvement du port, en quelle année Hambourg fut fondé, combien d'âmes il renferme. Nous n'en savons absolument rien, et le premier guide du voyageur vous l'apprendra ; mais, sans nous, vous ignoreriez à jamais qu'il existe dans cette bonne ville hanséatique des omnibus couleur de chair.

Puisque nous en sommes aux singularités de Hambourg, n'oublions pas de noter qu'on voit sur certaines boutiques l'inscription suivante : *Magasin de galanterie*, *Grand assortiment de délicatesses*. Eh quoi ! nous disions-nous tout intrigué, la galanterie est à Hambourg une marchandise, la délicatesse se vend sur le comptoir ! Est-ce au poids ou au mètre, en boîtes ou en bouteilles ? Il faut avoir vraiment l'esprit bien mercantile pour débiter de pareils articles. — Un examen plus approfondi nous fit voir que les boutiques de galanterie étaient tout bonnement des magasins de nouveautés et de brimborions à garnir les étagères, et les boutiques de délicatesses, des magasins de comestibles.

Tout en parcourant les rues, une idée nous preoccupait. Rabelais parle souvent des boutargues et du bœuf fumé de Hambourg, qu'il loue comme de merveilleux éperons à boire, et nous nous figurions en voir des montagnes amoncelées aux devantures des charcuteries. Il n'y a pas plus de bœuf fumé de Hambourg à Hambourg, que de choux de Bruxelles à Bruxelles, que de fromage parmesan à Parme, que d'huîtres d'Ostende à Ostende. Peut-être en trouverait-on chez Wilkens, le Véry de l'endroit, où l'on peut demander du potage aux nids d'hirondelles salanganes, du mockle-turtle où la tête de veau n'entre pour rien, du kari à l'indienne, des pieds d'éléphant à la poulette, du jambon d'ours, de la bosse de bison, des sterlets du Volga, du gingembre de la Chine, des conserves de rose et autres friandises cosmopolites. — Les ports de mer ont cela de bon qu'on ne s'y étonne de rien; c'est le séjour que devraient choisir les excentriques, — si les excentriques n'aimaient pas à être remarqués.

A mesure que l'heure avançait, la foule devenait plus nombreuse, et les femmes y étaient en majorité. Elles semblent jouir à Hambourg d'une grande liberté. De très-jeunes filles vont et viennent seules sans qu'on y prenne garde, et, chose remarquable, les enfants se rendent d'eux-mêmes à l'école, leur petit panier sous le bras et leur ardoise à la main; chez nous, livrés à leur propre arbitre, ils iraient jouer au bouchon, à la marelle ou aux barres.

Les chiens sont muselés à Hambourg toute la semaine, excepté le dimanche, où ils peuvent mordre à gueule que veux-tu. Ils payent l'impôt et semblent estimés; mais les chats ont l'air triste et incompris. Reconnaissant en nous un ami, ils nous jetaient des regards pleins de mélancolie, et nous disaient dans leur langage félin, dont une longue habitude nous a donné la clef : « Ces philistins, occupés de gagner de l'argent, nous méprisent, et pourtant nous avons des prunelles jaunes comme des louis. Ils nous croient, en imbéciles qu'ils sont, bons seulement à prendre des rats, nous les sages, nous les rêveurs, nous les

indépendants, qui filons notre rouet mystérieux en dormant sur la manche du prophète. Passe, nous le permettons. ta main sur notre dos plein d'étincelles électriques, et dis a Charles Baudelaire qu'il déplore nos douleurs dans un beau sonnet. »

III

SCHLESWIG

La ville d'Altona où se rend cet omnibus couleur de chair que nous avons décrit, commence par une immense rue à larges contre-allées bordées de petits théâtres et de spectacles forains, qui rappelle assez le boulevard du Temple à Paris, souvenir bizarre sur la frontière des États d'Hamlet, prince de Danemark ! Il est vrai qu'Hamlet aimait les comédiens et leur donnait des conseils comme un feuilletoniste.

Au bout du faubourg d'Altona s'élève la gare dn chemin de fer qui conduit à Schleswig où nous avions affaire.

Affaire à Schleswig ! — Oui — qu'y a-t-il là d'étonnant ? Nous avions promis, si jamais nous passions par le Danemark, de rendre visite à une belle châtelaine de nos amies, et nous devions trouver à Schleswig les renseignements nécessaires pour arriver à L***, qui n'en est éloigné que de quelques heures de poste.

Nous voilà donc monté en wagon un peu au hasard, ayant eu beaucoup de peine à faire comprendre au distributeur de billets l'endroit où nous nous proposions d'aller, car ici l'allemand se complique du danois. Heureusement nos compagnons de route, jeunes gens fort distingués, vinrent à notre secours avec un français tudesque assez semblable à celui dont Balzac se sert dans la Comédie hu-

maine pour faire parler Schmucke et le baron de Nucingen, mais qui n'en résonna pas moins à nos oreilles comme une musique délicieuse. Ils voulurent bien nous servir de drogmans. Quand on est en pays étranger, réduit à l'état de sourd-muet, on ne peut s'empêcher de maudire celui qui eut l'idée d'élever la tour de Babel et amena par son orgueil la confusion des langues. Sérieusement, aujourd'hui que le genre humain circule comme un sang généreux par le réseau artériel, veineux et capillaire des voies ferrées dans toutes les régions du globe, un congrès de peuples devrait s'assembler et décider l'adoption d'un idiome commun, — le français ou l'anglais, — qui serait, comme le latin au moyen âge, la langue générale, universelle, humaine pour ainsi dire : on l'apprendrait forcément aux écoles et dans les colléges ; chaque nation, bien entendu, conserverait sa langue maternelle et particulière. Mais laissons là ce rêve qui s'accomplira de lui-même dans un avenir prochain par un de ces moyens que la nécessité seule sait inventer, et, en attendant qu'il s'accomplisse, félicitons-nous de ce que la noble langue de notre patrie soit parlée ou tout au moins bégayée, en quelque endroit qu'on se trouve, par quiconque se pique d'être bien élevé, instruit et intelligent.

La nuit arrive vite, au bout de ces courtes journées d'automne, plus brèves encore ici qu'en France, et le paysage, assez plat du reste, disparaît bientôt dans ces vagues pénombres qui changent la forme et le caractère des objets. Nous aurions tout aussi bien fait de dormir, mais nous sommes un voyageur plein de conscience, et, de temps à autre, nous passions la tête à la portière, pour tâcher de démêler çà et là quelque aspect, à la lueur grise de la lune qui se levait. — Fatale imprudence ! nous n'avions pas assuré les jugulaires de notre casquette, et le vent assez frais, augmenté par la rapidité du convoi filant à toute vapeur, nous la cueillit avec une dextérité digne de Robert Houdin ou de Macaluso, le prestidigitateur sicilien. Nous vîmes un instant son disque noir tournoyer comme un astre désorbité ; au bout de quelques secondes,

ce n'était plus qu'un point dans l'espace, et nous restâmes décoiffés, faisant une mine assez piteuse.

Un jeune homme, placé en face de nous, se mit doucement à rire, puis, reprenant son sérieux, il ouvrit son sac de nuit et en tira une petite casquette d'étudiant, qu'il nous tendit, en nous priant de l'accepter. Ce n'était pas le moment de faire des façons, nous ne pouvions arrêter le train pour nous procurer une autre coiffure, et d'ailleurs le paysage ne paraissait pas émaillé de chapeliers. Après avoir remercié de notre mieux l'obligeant voyageur, nous posâmes sur notre crâne, en ayant bien soin, cette fois, d'assurer la mentonnière, l'étroite casquette, qui nous donna l'air d'une *maison moussue* d'Heidelberg ou d'Iéna de trentième année pour le moins. Cet incident pathético-bouffon fut le seul qui signala notre trajet et nous fit bien augurer de l'hospitalité du pays.

A Schleswig, le railway, qu'on doit continuer, dépasse un peu la station, et s'arrête au milieu d'un champ, comme la dernière ligne d'une lettre brusquement interrompue; cela fait un singulier effet.

Un omnibus nous prit avec nos malles, et dans l'idée qu'il nous conduirait fatalement quelque part, nous nous laissâmes emballer de confiance. L'omnibus intelligent nous déposa devant le meilleur hôtel de la ville, et là, comme disent les journaux de circumnavigation, « nous prîmes langue avec les naturels. » Parmi eux se trouvait un garçon qui parlait français d'une façon suffisamment transparente pour que nous pussions entrevoir son idée, et qui, chose plus rare, comprenait même quelquefois ce que nous lui disions.

Notre nom écrit sur le registre des voyageurs fut un trait de lumière! On avait prévenu l'hôtesse de notre arrivée, et l'on devait venir nous prendre dès que l'avis de notre apparition serait donné; mais comme il était tard, nous attendîmes au lendemain. L'on nous servit à souper un chaud-froid de perdreaux, sans sucre candi ni confiture, et nous couchâmes sur le canapé, n'espérant pas dormir entre les deux édredons qui composent les lits allemands et danois.

Le messager qu'on avait envoyé la veille ne revint qu'assez tard dans la journée, la course de Schleswig à L*** étant de neuf lieues, ce qui fait dix-huit en comptant le retour. Il rapportait des nouvelles assez contradictoires: la maîtresse du château était à Kiehl ou à Eckernfœrde, ou bien à Hambourg, si ce n'est en Angleterre. Il est triste de faire une visite en Danemark et de laisser une carte cornée en disant : Je ne repasserai pas.

Un triple avis télégraphique fut expédié aux trois endroits, et, en attendant la réponse, nous parcourûmes Schleswig, qui a une physionomie toute particulière. La ville se déploie en longueur de chaque côté d'une grande rue où les autres ruelles viennent s'attacher comme les menues arêtes à l'arête dorsale d'un poisson. Là se trouvent les belles maisons modernes; comme toujours, elles n'ont pas le moindre caractère, mais les logis modestes portent un cachet tout local; ils se composent d'un rez-de-chaussée très-bas, sept ou huit pieds de haut environ, sur lequel s'abat un grand toit de tuiles rouges cannelées. Des fenêtres en largeur occupent toute la devanture; derrière ces fenêtres, s'épanouissent dans des pots de porcelaine, de faïence, ou de terre vernie, toutes sortes de fleurs : géraniums, verveines, fuchsias, plantes grasses, et cela sans aucune exception. La plus pauvre maison est fleurie comme les autres. A l'abri de cette espèce de jalousie parfumée, les femmes se tiennent travaillant à quelque tricot ou à quelque couture et regardant du coin de l'œil dans l'espion réflecteur les rares passants dont les bottes résonnent sur le pavé. La culture des fleurs est une des passions du Nord; au pays où elles viennent naturellement on n'en fait aucun cas.

L'église de Schleswig nous réservait une surprise. Les églises protestantes sont en général peu intéressantes au point de vue de l'art, à moins que le culte réformé ne soit installé dans un sanctuaire catholique détourné de sa destination primitive. On n'y rencontre ordinairement que des nefs badigeonnées, des murailles blanchies à la chaux sans aucune peinture, sans aucun bas-relief, et des

files de bancs de chêne bien luisants et bien polis. C'est propre, confortable, mais ce n'est pas beau. L'église de Schleswig renferme un chef-d'œuvre d'un grand artiste inconnu, un tryptique-retable en bois sculpté représentant dans une série de bas-reliefs, séparés par de fines architectures, les diverses scènes du drame de la Passion.

Cet artiste, digne d'être placé parmi les Michel Columb, les Pierre Vischer, les Montanez, les Cornejo Duque, les Berruguete, les Verbruggen et autres maîtres du ciseau, s'appelle Bruggemann — un nom qui n'est pas souvent prononcé et qui mériterait de l'être. A ce propos, avez-vous remarqué combien les sculpteurs à talent égal et souvent supérieur étaient moins connus que les peintres? Leurs œuvres pesantes, liées à des monuments, ne se déplacent pas, ne sont pas l'objet d'un commerce, et leur beauté sévère, dénuée des séductions de la couleur, n'attire pas l'attention de la foule.

Autour de l'église règnent des chapelles sépulcrales d'une assez grande fantaisie funéraire et d'un bel effet décoratif. Une salle voûtée contient les tombeaux des anciens ducs de Schleswig, lames massives, blasonnées d'armoiries, historiées d'inscriptions qui ne manquent pas de caractère.

Dans les environs de Schleswig s'étendent d'assez vastes étangs salins communiquant avec la mer. Nous arpentions la chaussée, remarquant les jeux de lumière et les moires gaufrées par le vent sur ces eaux de couleur grise; quelquefois nous poussions notre promenade jusqu'au château métamorphosé en caserne et au jardin public, espèce de Saint-Cloud en miniature, orné de sa cascade en escalier avec dauphins et autres monstres aquatiques ne soufflant aucun liquide. Quelle sinécure que celle de Triton dans un bassin genre Louis XIV! — Nous n'en demanderions pas d'autre. Ennuyé d'attendre les réponses qui tardaient, et ayant épuisé les divertissements de Schleswig, nous fîmes atteler une chaise de poste et nous voici en route pour L***.

Nous roulâmes longtemps, apercevant à droite et à gau-

che des nappes d'eau ou lagunes assez considérables, sur un chemin bordé de sorbiers dont les baies rouge-vif réjouissaient l'œil par des tons enflammés qu'avivaient les rayons du soleil à son déclin. Rien n'était joli comme cette allée d'arbres à ombelles carminées; on aurait dit une avenue de corail conduisant au château de madrépores d'une Ondine.

Des bouleaux, des frênes, des pins succédèrent aux sorbiers, et nous atteignîmes la maison de poste où l'on ne relaya pas, mais où l'on donna l'avoine aux chevaux, tandis que nous-mêmes nous prenions une chope de bière en fumant un cigare dans une chambre à plafond bas, à fenêtres transversales, où des servantes se tenaient debout devant des postillons tirant des bouffées de leur pipe en porcelaine, avec des attitudes et des reflets de lumière à inspirer Ostade ou Meissonier.

Pendant tout cela le crépuscule était venu, puis la nuit, si l'on peut appeler nuit un clair de lune splendide; la route, plus longue que nous ne l'avions pensé d'abord, s'allongeait, en outre, de notre impatience d'arriver, et les chevaux continuaient leur petit trot pacifique amicalement caressés sur la croupe par un postillon plein de flegme.

A chaque groupe de maisons, dont les lumières brillaient comme des yeux à travers les déchiquetures des feuillages, nous nous penchions pour voir si nous approchions du but, car nous possédions sur une carte de visite, gravée en taille-douce, la vignette du château où nous étions invité depuis longtemps à passer quelques jours; mais le terme du voyage reculait, et le postillon, qui ne semblait plus très-sûr de sa route, échangeait deux ou trois mots avec les paysans qu'il rencontrait ou que le bruit des roues attirait sur leur porte.

Le chemin, du reste, était magnifique, tantôt ombragé de grands arbres ayant encore toutes leurs feuilles, tantôt côtoyé de haies vives, que la lune criblait de ses mille flèches d'argent, et dont les ombres dessinaient sur le sable les découpures les plus bizarres. Quand les feuil-

lages, en s'écartant, laissaient voir, le ciel, on apercevait la comète de Donati, flamboyante, échevelée, embrouillant les étoiles dans les crins d'or de sa queue. Nous l'avions vue à Paris, quelques jours auparavant, si faible, si vague, si douteuse! En une semaine, elle avait grandi de façon à effrayer une époque plus superstitieuse que la nôtre.

Dans cette lueur vague et bleue coupée d'ombres profondes où les chevaux n'entraient qu'en frissonnant, tout prenait des aspects étranges et fantastiques. La route, suivant les ondulations du terrain, montait et descendait; les haies ou les arbres nous dérobaient la vue de l'horizon, et nous étions tout à fait désorienté. Un moment nous crûmes être au bout de notre course. Une habitation de belle apparence, argentée d'un rayon, se détachait sur un fond de verdure sombre, et envoyait son reflet tremblotant dans une pièce d'eau; cela répondait assez au signalement de L***, mais le postillon passa outre.

Bientôt la voiture s'engagea dans une allée d'arbres séculaires qui sentait son avenue de château. Sur la gauche, des eaux miroitaient, des bâtiments considérables s'ébauchaient à travers les branchages, mais nous ne pouvions rien discerner encore. Tout à coup la chaise de poste tourna, et les roues résonnèrent sur un pont traversant un large fossé. Au bout de ce pont s'ouvrait dans une sorte de bastion une arcade basse, à laquelle ne manquait que la herse; la porte franchie, nous nous trouvâmes dans une cour circulaire comme l'intérieur d'un donjon, et une seconde voûte engloutit la voiture sous son ombre.

Tout cela, entrevu aux lueurs de la lune et baigné d'ombres, avait un air féodal et moyen âge, une physionomie de forteresse qui nous inquiétait un peu. Le postillon, par hasard, s'était-il trompé et nous avait-il mené au manoir d'Harald-Harfagar ou de Biorn aux yeux étincelants? La chose tournait à la légende et au fantastique.

Enfin nous débouchâmes dans une immense place que fermaient d'un côté de grands bâtiments, décrivant un hémicycle allongé, dont la nuit ne permettait pas de dé-

mêler la destination, mais qui prenaient dans l'obscurité un aspect assez formidable.

La corde de cet arc, qui semblait figurer le creux d'une fortification ronde au dehors, était formée par le manoir lui-même, dont la masse imposante, entièrement isolée, surgissait d'une sorte de lagune avec son toit à pans coupés, et sa haute façade que la lune glaçait de sa lumière bleuâtre, faisant briller çà et là quelque vitre comme une écaille de poisson.

Quoiqu'il ne fût pas tard encore, tout paraissait endormi dans le château. On eût dit un de ces palais des contes de fées, sous le poids d'un enchantement, où arrive le prince chargé de rompre le charme.

Le postillon arrêta ses chevaux devant un pont qui avait dû être autrefois un pont-levis, et alors des lumières apparurent aux fenêtres; la porte s'entr'ouvrit, des domestiques s'approchèrent de la chaise de poste, dirent quelques mots en allemand, et prirent nos malles en nous regardant avec une surprise mélangée de quelque défiance. Il nous était impossible de leur adresser aucune question, et nous ignorions si véritablement nous étions à L***.

Le pont traversait un second fossé rempli d'une eau égratignée de quelque touches d'argent et aboutissant à un portique flanqué de deux colonnes de granit qui donnait accès sous un grand vestibule dallé de marbre noir et blanc, et revêtu d'une boiserie de chêne dont les pilastres avaient des chapiteaux dorés. Des massacres de cerfs étaient suspendus aux murailles, et deux petits canons de cuivre poli pointaient leurs gueules contre nous. Ceci nous parut assez peu hospitalier — des canons dans un vestibule au dix-neuvième siècle! On nous conduisit à un salon meublé avec toutes les recherches de l'élégance moderne.

Parmi les tableaux qui l'ornaient se trouvait un portrait, œuvre d'un peintre célèbre, représentant la maîtresse de la maison en costume oriental, et que nous reconnûmes aussitôt. Nous ne nous étions pas trompé. Une

jeune institutrice, descendue pour nous recevoir, nous parlait des langues inconnues et semblait assez alarmée de notre invasion nocturne. Nous lui montrâmes le portrait en prononçant le nom du modèle, et nous lui donnâmes la carte à vignette. Toute défiance alors disparut, et une charmante petite fille d'une dizaine années, qui s'était tenue jusqu'alors à l'écart, nous considérant avec cet œil noir et profond de l'enfance, s'avança et dit : « Moi, je comprends le français. » Nous étions sauvé. La maîtresse du lieu, absente pour deux jours, devait revenir le lendemain et avait donné des ordres en conséquence.

L'on nous servit à souper et l'on nous conduisit à notre chambre par un escalier monumental où une maison de Paris eût tenu à l'aise. La servante plaça sur la table deux flambeaux ornés de ces bougies allemandes longues comme des cierges et se retira.

Cette chambre, faisant partie d'un appartement de trois ou quatre pièces, avait l'air assez fantastique : sur la cheminée, des amours illuminés de reflets rougeâtres et ressemblant à des diablotins se chauffaient à un brasier avec la prétention de figurer allégoriquement l'hiver; par les fenêtres, malgré les bougies, la lune envoyait des lueurs blafardes qui s'allongeaient bizarrement sur le plancher.

Mû par un sentiment pareil à celui qui fait errer les héroïnes d'Anne Radcliffe, une lampe à la main, dans les couloirs des châteaux à revenants, nous poussâmes, avant de nous coucher, une reconnaissance autour de l'endroit où nous nous trouvions.

Au fond de l'appartement une espèce de petit salon, orné d'une glace, meublé d'un canapé et de fauteuils, n'offrait aucun recoin propre à loger des fantômes. Les gravures à la manière noire de l'Esmeralda et de la chèvre rassuraient par leur modernité.

La pièce précédant notre chambre était plus inquiétante. De vieilles toiles rembrunies en garnissaient les murs. Elles représentaient des molosses formidables tenus en laisse par des nègres et portant leurs noms écrits à côté d'eux, comme les portraits de chiens de Godefroy

Jadin. Toutes ces bêtes, à la vacillante clarté de la bougie, semblaient agiter leur queue en croissant, ouvrir et refermer leur gueule aux crocs d'ivoire dans un aboi muet, et tendre avec force sur leur collier pour s'élancer sur nous. Les nègres roulaient leurs yeux blancs, et un des chiens, nommé Raghul, nous regardait d'un air torve.

Les trois chambres étaient enveloppées par un corridor se repliant sur lui-même, et dont un des murs formant galerie disparaissait sous des portraits d'ancêtres et de personnages historiques.

C'étaient des hommes à mine farouche, en perruque in-folio, avec des cuirasses d'acier étoilées de clous d'or et traversées de larges ordres, la main appuyée sur des bâtons de commandeur comme la statue de pierre dans *Don Juan*, ayant tous leur casque posé à côté d'eux, sur un coussin; de hautes et puissantes dames, en costumes de différents règnes, faisant des coquetteries d'outre-tombe et des grâces passées de mode du fond de leur cadre. Il y avait des douairières imposantes et rechignées, de jeunes femmes poudrées, en grand habit de cour, avec corset à échelle et vastes paniers, étalant d'amples jupes de damas rose ou saumon broché d'argent, et indiquant d'une main négligente des couronnes de pierreries sur des consoles à tapis de velours.

Ces nobles personnages, pâlis, décolorés par le temps, prenaient une apparence spectrale alarmante; certains tons avaient résisté aux années plus que d'autres, et cette décomposition inégale produisait les effets les plus bizarres : une jeune comtesse, très-gracieuse du reste, avait gardé dans sa pâleur exsangue des lèvres du carmin le plus vif et des prunelles bleues d'un azur inaltéré; cette bouche et ces yeux vivants faisaient avec sa blancheur de morte un contraste fantasmagorique peu rassurant. *Quelqu'un* semblait vous regarder à travers cette toile comme à travers un masque.

Les portraits, aussi nombreux que ceux montrés par Ruy Gomez de Silva au roi Charles-Quint dans *Hernani*, se prolongeaient jusqu'à l'angle du corridor.

Parvenu là, non sans avoir éprouvé ce léger frisson que cause même aux plus braves dans un lieu sombre, inconnu et silencieux, l'image de ceux qui ont vécu jadis, et dont la forme ainsi représentée est depuis longtemps tombée en poussière, nous hésitâmes en voyant le couloir se continuer indéfiniment plein de mystère et d'ombre. La lueur de notre bougie n'en atteignait pas le fond et projetait sur le mur notre silhouette grimaçante qui nous accompagnait comme un serviteur noir parodiant nos gestes avec une bouffonnerie lugubre.

Ne voulant pas être lâche vis-à-vis de nous-même, nous continuâmes notre route. Arrivé à peu près au milieu du corridor, à un endroit où une saillie de la muraille paraissait indiquer le passage d'un corps de cheminée, un soupirail grillé attira notre attention. En approchant notre lumière de l'ouverture, nous distinguâmes un escalier tournant qui plongeait aux profondeurs de l'édifice, et continuait son ascension, allant Dieu sait où. La teinte du plâtre autour de la grille dénotait que l'ouverture avait été pratiquée bien après la construction de l'escalier, à la découverte du secret sans doute.

Décidément le château de L*** était machiné comme un décor d'*Angelo, tyran de Padoue*, et la nuit on devait y entendre « des pas dans les murs. »

Le corridor se terminait par une porte soigneusement fermée, plus récente que le reste de la bâtisse, et si nou avions su la légende attachée à la chambre condamné ainsi, nous aurions, certes, fait de mauvais rêves. Heureu sement nous l'ignorions; mais, cependant, ce ne fut pa sans un léger sentiment de plaisir que nous vîmes, le matin, la pure lumière du jour filtrer à travers les vitres et les stores.

Les fantasmagories nocturnes disparues, le manoir féodal se montrait tout simplement sous la forme d'un vieux château modernisé. C'était le spectre de l'ancienne demeure revenant au clair de lune que nous avions entrevu la veille, et l'effet ressenti n'avait pas été tout à fait une illusion. Dans cette plantation de forteresses, la vie pacifique de

notre temps avait pris ses quartiers sans en détruire les lignes principales, et à travers l'ombre l'erreur était permise. Les hauts bâtiments en hémicycle, dignes d'une résidence princière, avant de servir d'écuries et de communs, avaient dû être des casemates; l'entrée, avec ses deux voûtes basses, son pont-levis changé en pont et son large fossé, semblait être capable encore de résister à un assaut. Au-dessus de la première porte, un bas-relief émoussé par le temps laissait deviner un Christ en croix accompagné des saintes femmes, et protégeant deux lignes de blasons en pierre incrustés dans l'épaisse muraille de briques.

Le château, entouré d'eau de toutes parts, élevait sur une fondation de granit bleuâtre ses parois vermeilles couronnées d'un toit de tuiles violettes et percées de fenêtres d'une proportion heureuse.

A la façade opposée, dans l'axe du vestibule, un second pont enjambait le premier fossé, et un peu plus loin, quand on avait traversé le terre-plein, un autre pont faisait franchir le deuxième canal, replié comme une ceinture autour de l'habitation.

Au delà, c'était le jardin. De grands arbres d'une vieillesse vigoureuse, gardant encore toutes leurs feuilles malgré l'automne, et groupés avec art, formaient comme les coulisses de ce décor magnifique. Une vaste pelouse, verte comme un gazon anglais, échancrée par des massifs de géraniums, de fuchsias, de dahlias, de verveines, de chrysanthèmes, de roses du Bengale et autres fleurs tardives, s'étendait, veloutée à l'œil, jusqu'à une charmille où s'ouvrait une longue allée de tilleuls aboutissant à un saut de loup et formant percée, sur de gras pâturages tachetés de bestiaux.

Une boule de métal bruni, posée sur une colonne tronquée, résumait cette perspective en lui donnant un ton de paillon vert. C'est une mode allemande dont il ne faut pas accuser le goût de la châtelaine. Une pareille boule est placée dans la cour du château d'Heidelberg.

Sur la droite, un pavillon rustique, tout festonné de

clématites et d'aristoloches, vous offrait ses canapés et ses fauteuils faits de branches noueuses ou curieusement difformes, et une suite de serres soulevaient leurs panneaux vitrés aux tièdes rayons du midi. Ces serres, de différentes températures, communiquaient entre elles. Dans l'une, des orangers, des limons, des cédrats, tout chargés de fruits à divers degrés de maturité, avaient l'air de se croire sur leur terre natale et de ne pas regretter, comme la frileuse Mignon, « le pays où les citrons mûrissent ; » dans l'autre, des plantes grasses hérissaient leurs épines, des bananiers étalaient leurs larges feuilles soyeuses, des orchidées balançaient leurs frêles guirlandes débordant de culs-de-lampe en argile rose. Une troisième renfermait des camélias arborescents qui faisaient luire leur feuillage métallique étoilé de boutons ; une autre pièce était réservée aux fleurs rares ou délicates, étagées au soleil sur des planches en gradins ; des cages peintes, dorées, ornées de verroterie, pendaient des plafonds, peuplées d'oiseaux qui, trompés par la chaleur, chantaient et gazouillaient comme au printemps. Une dernière salle, décorée de treillages feints, servait de gymnase aux jeunes enfants du château.

Devant les serres, un petit rocher factice, tapissé de plantes pariétaires, simulait une espèce de fontaine dont la vasque était formée par la valve d'un monstrueux coquillage. Quelle taille devait avoir le mollusque habitant primitif de cette conque, capable de porter Aphrodite sur l'azur des mers !

Plus loin, des pêches assez vermeilles arrondissaient leurs joues veloutées sur leurs branches en espalier, et des chasselas, dont les ceps seulement étaient exposés à l'air libre, achevaient de mûrir derrière des vitrines appliquées à la muraille.

Un bois de sapin étendait sa verdure sombre sur le flanc du jardin, auquel se reliait une passerelle légère traversant une rigole profonde à moitié remplie d'eau. Nous nous y engageâmes à tout hasard. On sait que les branches inférieures des sapins se dessèchent à mesure que l'arbre se développe et pousse vers le ciel sa flèche de verdure. Tout

le bas de la forêt ressemblait à une préparation au bitume d'un paysage où l'artiste, interrompu dans son travail, n'aurait eu le temps que de mettre quelques touches vertes. Le soleil, dans cette ombre rousse et chaude, jetait par place des poignées de ducats qui rebondissaient de branche en branche et s'éparpillaient sur la terre brune, dénuée, comme dans les bois de sapins, de toute mousse et de toute herbe. Une odeur suave, aromatique, se dégageait des arbres remués par une faible brise, et la forêt rendait un vague murmure, semblable au soupir d'une poitrine humaine.

L'allée nous conduisit à la lisière du bois, qu'un fossé séparait de la plaine, où erraient des vaches et des chevaux en liberté. Nous revînmes sur nos pas et nous rentrâmes au château.

Quelque temps après, la petite fille qui parlait français accourut nous dire que sa mère était arrivée; nous contâmes à la belle châtelaine notre invasion nocturne dans son manoir en lui exprimant le regret de n'avoir pas eu un nain pour sonner de l'olifant au pied de son donjon; elle nous demanda si nous avions bien dormi, malgré le voisinage fantastique de notre chambre, et si le fantôme de « la dame morte de faim » nous était apparu en rêve ou en réalité.

« Tout château a sa légende, nous dit-elle, surtout s'il est ancien. Vous avez sans doute remarqué cet escalier mystérieux qu'on prendrait pour un corps de cheminée : il conduit à une chambre qu'on ne peut apercevoir du dehors et descend jusqu'aux caves. Dans cette chambre, un seigneur de L*** tenait cachée aux yeux de tous, et surtout de sa femme, une maîtresse charmante et dévouée qui avait accepté cette réclusion absolue pour vivre sous le même toit que celui qu'elle aimait. Chaque soir, le seigneur de L*** se faisait préparer un en-cas de nuit qu'il allait prendre lui-même aux cuisines souterraines et qu'il montait à la captive. Un jour, entraîné dehors par quelque expédition, il y perdit la vie, et la prisonnière, ne recevant plus son repas, mourut de faim. — Longtemps après, des travaux de réparation et de remaniement ayant dé-

masqué la porte secrète, on trouva au bas de l'escalier un mignon squelette de femme accroupi dans une pose désespérée parmi des lambeaux de riches étoffes, et l'on parvint à la retraite somptueusement meublée, devenue pour la malheureuse une tour de la faim plus sinistre que la prison d'Ugolin, qui avait au moins ses quatre fils à manger. Quelquefois son ombre se promène la nuit par les couloirs, et si elle rencontre un inconnu, elle semble implorer de la nourriture avec des gestes faméliques. Je vous ferai donner ce soir une chambre moins lugubre. »

Guidé par la châtelaine, nous visitâmes les appartements de réception, décorés au goût du dernier siècle ; dans la salle à manger, de vieilles argenteries massives, des services en vieux Saxe brillaient derrière les vitres de dressoirs curieusement sculptés. Le salon, immense, à cinq fenêtres de front, montrait sur sa boiserie or et blanc des portraits royaux, et de son plafond descendaient des lustres en cristal de roche à bras transparents et à feuilles découpées. A côté, un salon plus petit, tendu de damas vert, n'offrait de particulier à l'œil qu'un portrait de seigneur cuirassé, à écharpe voltigeante, ayant en sautoir les ordres de l'Éléphant et de Dannebrog, et souriant avec une grâce qui sentait son Versailles. Par une inadvertance du peintre, il tournait le dos à son pendant, une jeune dame poudrée, en grand habit de cour de taffetas vert-pomme glacé d'argent, ce qui semblait le contrarier fort, car il tournait à demi la tête sur l'épaule. Cette jeune dame eût été très-jolie sans un nez d'une courbure trop aristocratique descendant sur sa bouche comme un perroquet qui veut manger une cerise. Ses yeux doux et tristes semblaient déplorer ce nez caricaturalement bourbonien qui gâtait une figure charmante, quelque effort que l'artiste eût fait pour l'atténuer.

Comme nous regardions attentivement cette physionomie singulière, à la fois agréable et ridicule malgré son grand air, la dame de la maison nous dit : « Il y a aussi une légende sur ce tableau ; mais rassurez-vous, elle n'a rien de terrible. Si l'on éternue en passant devant la comtesse au

long nez, elle vous répond par un signe de tête ou un « Dieu vous bénisse ! » comme les portraits des chambres d'auberge dans les pièces féeriques. Ayez soin d'éviter les coryzas, et la peinture ne donnera pas signe de vie. »

Les chambres à coucher contenaient de grands lits de tapisserie ou de damas, la tête appuyée contre le mur, de façon à former une ruelle de chaque côté. Selon la vieille mode, la tenture de l'une d'elles consistait en grandes peintures à la détrempe exécutées sur toile dans le cadre des panneaux, et représentant des bergerades où l'artiste germanique avait essayé d'imiter la galanterie de Boucher, prétention qui produisait des afféteries gauches et des colorations bizarres. — « Voulez-vous cette chambre? nous dit-on. Elle est d'un rococo très-rassurant contre les terreurs nocturnes. » Nous refusâmes. Nous n'aimons pas à voir autour de nous, dans le silence et la solitude, aux faibles clartés d'une lampe ou d'une bougie, ces figures qui semblent vouloir se détacher de la muraille et vous demander l'âme que le peintre a oublié de leur donner. Notre choix s'arrêta sur une jolie chambre tendue de perse, au petit lit moderne, située à l'angle du château et percée de deux hautes fenêtres, qui n'avait derrière elle aucun couloir ténébreux, aucun escalier en spirale, et dont les murs, frappés avec la main, ne sonnaient pas le vide. — Le seul inconvénient qu'elle eût, c'est que pour s'y rendre il fallait passer devant la dame au nez de perroquet, et, nous l'avouons sans honte, les portraits trop polis ne sont pas de notre goût; mais nous n'étions pas enrhumé, et la jeune comtesse pouvait rester tranquille dans son cadre armorié.

Ce qu'il y avait de plus curieux dans ce manoir, c'était une salle du seizième siècle conservée intacte, et qui nous fit regretter que les possesseurs du château eussent cru devoir, vers le commencement du siècle dernier, renouveler au goût de Versailles la décoration de leurs appartements. On ne saurait s'imaginer combien ce style a régné despotiquement pendant une période assez longue et ce qu'il a fait détruire de belles choses.

Cette salle était lambrissée d'une boiserie de chêne à petits panneaux, formant des cadres d'égale grandeur, et rehaussée de quelques légères arabesques d'un or éteint en harmonie avec le ton du bois. Chaque cadre contenait une peinture emblématique à l'huile, accompagnée d'une devise en grec, en latin, en espagnol, en italien, en allemand ou en français, assortie au sujet représenté. Il y en avait de morales, de galantes, de chevaleresques, de chrétiennes, de philosophiques, d'orgueilleuses, de résignées, de plaintives, de spirituelles, d'obscures. Les concetti y faisaient concurrence aux agudezzas. Les calembours s'y piquaient aux pointes; le latin, réfrogné dans sa concision énigmatique, y prenait des airs de sphinx et regardait de travers le grec plus limpide. Le platonisme à la Pétrarque, les subtilités amoureuses à la Scalion de Virbluneau, embrouillaient de leurs explications des attributs compliqués et peu intelligibles. Historiée ainsi de la plinthe à la corniche, cette salle eût fourni de devises les blasons d'un carrousel, les jarretières de Temblèque, les navajas d'Albacète, les cachets d'une boutique de graveur, les papillotes d'une confiserie, les flûtes à l'oignon de Saint-Cloud; mais parmi beaucoup de fadaises, de puérilités et d'alambiquages, étincelait soudain quelque phrase hautaine, d'un sens inattendu et profond, digne d'être inscrite sur le chaton d'une chevalière ou la lame d'une épée.

Nous ne connaissons pas d'exemple d'une décoration pareille. Sans doute on rencontre des légendes et des chiffres enlacés aux ornements, mais nulle part l'emblème et la devise pris pour thème unique de décor.

Maintenant que le château vous est connu, faisons une tournée aux environs. Deux poneys noirs comme l'ébène, attelés à un léger phaéton, secouent leur crinière échevelée et piétinent impatiemment au bout du pont. La châtelaine prend les guides dans ses belles mains, et nous voilà partis. Nous traversons à fond de train, sans route bien tracée, d'immenses pâturages où paissent et ruminent plus de trois cents vaches posées à réjouir Paul Potter et Troyon. Les taureaux, plus pacifiques que ceux d'Espagne,

nous laissent passer sans autre manifestation qu'un regard de travers, et se remettent à brouter. Des chevaux, excités par la vitesse des poneys, nous accompagnent quelque temps, puis nous abandonnent. Les champs s'étendent autour de nous, mouvementés par de faibles ondulations, délimités par des espèces de talus en terre couronnés de haies. — Deux pieux rejoints d'une traverse servent de porte à chaque pièce, et il faut se précipiter à bas du phaéton pour relever la barre que les fougueuses petites bêtes eussent sautée avec la voiture.

En moins de vingt minutes nous arrivâmes à un bois massé sur une hauteur et de l'effet le plus pittoresque : des ormes, des chênes, des frênes au tronc puissant, au feuillage touffu, s'y développaient avec ces attitudes variées, ces jets bizarres, ces contournements vigoureux que fait prendre aux arbres l'inclinaison du terrain. Ce bois est plein de chevreuils et les blaireaux y creusent leurs terriers, à peu près sûrs de n'être pas dérangés par l'homme. Çà et là des pins, comme pour rappeler le Nord, étiraient leurs bras et dardaient leurs crosses d'un vert sombre.

La fraîcheur de cette végétation nous étonnait, à deux pas de la mer, dont l'haleine saline brûle ordinairement les feuilles ; mais les arbres puisent une séve abondante dans la terre humide et résistent sans en souffrir aux vents du large.

Au débouché du bois, nous aperçûmes le golfe s'évasant dans la pleine mer, la mer du Nord, dont l'autre extrémité bat la calotte de glaces du pôle, et qui, en hiver, balance les banquises chargés d'ours blancs !

En ce moment elle n'avait rien de septentrional. Un ciel clair, pommelé de quelques nuages, s'y reflétait, colorant l'eau grise d'un azur plus pâle cependant que celui de notre ciel. — Un faible remous faisait onduler sur le bord quelques-unes de ces lanières marines dont la pulpe a la consistance du cuir, poussait quelques fragments de coquilles et laissait une longue frange d'écume sur ce rivage.

Les jours suivants, nous fîmes en calèche des excursions

plus longues ; mais de grands mecklembourgeois blancs, d'une humeur moins farouche, avaient remplacé les petits tourbillons noirs. Un cocher à tournure martiale et phlegmatique les guidait.

Nous visitâmes une habitation entourée comme L*** d'un double fossé. Nous y admirâmes une salle au plafond orné de sculptures en ronde bosse représentant des muses, des génies ailés, des attributs de musique ; un orgue posé sur une riche console faisait hésiter l'esprit sur la destination du lieu Était-ce une salle de concert ou une chapelle? Les artistes du dix-huitième siècle n'y regardaient pas de si près ; ils confondaient volontiers les anges et les amours, les gloires de l'Opéra et les gloires du Paradis. La vieille dame, maîtresse de la maison, nous reçut dans un salon encombré de fleurs, au plafond curieusement ornementé d'armoiries et de rocailles, et nous fit apporter un plateau de pêches, de poires et de raisin, d'après la coutume hospitalière du pays, où l'on présente toujours une collation aux visiteurs. Près de la maison se déployait un jardin ou plutôt un parc que coupaient des allées de tilleuls d'une hauteur prodigieuse. Sur un bassin entièrement recouvert de lentilles d'eau, un cygne, le col replié et renversé, se promenait, déchirant la nappe glauque qui se reformait aussitôt derrière lui. La vue de ce cygne nous fit penser qu'il n'y en avait pas à L***, bien que la vignette marquée en indiquât. Ils avaient été l'hiver précédent mangés dans leur niche par les renards venus sur les eaux gelées. Moins mélodieux que leurs frères du Méandre, aucun chant ne s'était exhalé de leur long col à leur heure suprême, et l'on n'avait retrouvé d'eux que quelques pennes.

Parfois notre calèche se croisait avec un véhicule plus humble et passablement grotesque ; un fort gaillard, casquette sur l'œil, pipe au bec, botté à l'écuyère, accroupi dans un chariot d'enfant, se faisait paresseusement traîner, non pas par des molosses, des dogues ou des mâtins comme Steevens en attelle sur ses toiles, mais par trois ou quatre roquets, véritables *toutous*, pour nous servir d'un mot emprunté au dictionnaire des bébés, tellement

disproportionnés au poids qu'ils tiraient, que le rire en venait aux lèvres. Ces pauvres bêtes faisaient « un métier de chien » dans la triste acception du terme. — Puisque nous voilà sur le chapitre des chiens, constatons qu'en Danemark nous n'avons pas vu un seul chien danois, c'est-à-dire de l'espèce au pelage blanc régulièrement tacheté de noir qui offre souvent cette bizarrerie d'un œil bleu et d'un œil brun. Ce sont en général des animaux sans race, sans caractère, croisés au hasard, abâtardis, ne présentant plus aucun type et semblables aux chiens des rues, mais qui s'acquittent avec conscience de leur emploi d'escorter les voitures en jappant de l'entrée à la sortie des villages.

Ces villages ou hameaux sont d'une propreté et d'un confort dont on se ferait difficilement l'idée sans les avoir vus. Les maisons, bâties en briques sur un plan régulier, recouvertes de tuiles le plus souvent, quelquefois de chaume, avec leurs fenêtres à carreaux bien nets derrière lesquels s'épanouissent des fleurs rares dans des pots de porcelaine, ont l'air plutôt de cottages que d'habitations de paysans. Les pavillons et villas de la banlieue, loués si cher aux Parisiens, ne valent pas ces jolies maisons vermeilles sur leur fond de verdure, au bord de la flaque d'eau qui les avoisine presque toujours.

L'aspect des habitants ne contrarie pas l'effet du tableau. Les costumes ne sont ni déguenillés ni misérables ; l'homme porte la casquette à visière prussienne, la botte par-dessus le pantalon, le gilet court, la redingote à pans un peu longs. Les femmes sont en robes à manches courtes, assez échancrées du col, et le plus souvent tête nue. Elles nous faisaient froid à voir par la saison déjà fraîche, avec « cette robe légère, » non pas d'une entière blancheur, car l'étoffe était de l'indienne à mille raies, lilas, rose ou bleue. Leurs bras rouges, fouettés de sang comme des peintures de Jordaëns, avaient cette robustesse que prennent les portions du corps exposées à l'air ; mais cependant leurs tons par trop vermillonnés témoignaient qu'ils n'étaient pas insensibles à l'impression atmosphérique. Du reste, cette mode n'est suivie que par les femmes

de la basse classe et les servantes. Les dames s'habillent à la française comme partout.

Une autre journée fut occupée par une excursion à Eckernfœrde, petite ville éloignée de quelques lieues de L***. La route se fit entre des haies étoilées de baies de toutes couleurs, mûres, sorbiers, prunelles, épines-vinettes, sans compter ces jolis boutons de corail qui survivent aux roses de l'églantier, et qu'on a l'habitude de désigner par un nom aussi indécent que ridicule. C'était charmant. D'autres fois nous passions entre de grands arbres, le long de petits villages, ou de champs que hersaient en tournant en rond, comme s'ils avaient voulu moirer la terre, des attelages de chevaux superbes. Enfin nous arrivâmes au bord de la mer, sur une chaussée que garnissaient d'un côté, l'autre étant baigné par la vague, d'élégantes maisonnettes enfouies à moitié dans les fleurs, qu'on loue pour la saison aux baigneurs, car Eckernfœrde est une ville de bains comme Trouville ou Dieppe, malgré sa latitude quelque peu septentrionale. Les voitures et les cabanes, dispersées sur la plage, témoignaient que des intrépides de l'un et l'autre sexe ne craignaient pas de s'exposer encore aux assauts de la lame glacée. Quelques bricks de commerce se balançaient dans le port, et le long de leurs flancs flottaient, se contractant, se dilatant, un grand nombre de ces champignons visqueux ou de couleur nacrée qui sont des animaux quoiqu'ils n'en aient pas l'air, et que nous avions remarqués jadis dans le golfe de Lépante en revenant de Corinthe, « où il n'est pas permis à tout le monde d'aller, » dit la phrase proverbiale.

Eckernfœrde, sauf le cachet qu'impriment à toute ville les mâtures de navires se mêlant aux arbres et aux cheminées, ne diffère pas beaucoup de Schleswig comme architecture. Ce sont les mêmes églises de briques, les mêmes maisons à larges baies transversales, laissant entrevoir, derrière des pots de fleurs, des femmes décolletées et tirant l'aiguille. Une animation insolite vivifiait les rues ordinairement plus tranquilles d'Eckernfœrde ; de lourdes charrettes emportaient dans leurs cantons respectifs les

soldats en semestre ou licenciés. Quoique empilés et juchés assez incommodément, ils semblaient ivres de joie et peut-être bien aussi de bière.

Au château, les jours passaient diversifiés par la promenade, la pêche, la lecture, la conversation, le cigare, et les nuits n'étaient hantées d'aucun fantôme désagréable : *la femme morte de faim* ne vint pas nous demander à manger ; *la princesse au nez de perroquet* n'eut pas l'occasion de nous dire « Dieu vous bénisse ! » — Une fois seulement, une pluie d'orage chassée par un vent terrible fouetta les vitres de nos fenêtres avec des bruits sinistres comme des battements d'ailes de hibou. Les châssis tremblaient, les boiseries rendaient des craquements étranges, les roseaux se froissaient bruyamment, les eaux clapotaient au bas de la muraille. De temps en temps la rafale donnait des coups de genou dans la porte comme quelqu'un qui eût voulu entrer et qui n'aurait pas eu la clef. — Mais personne n'entra ; et peu à peu les soupirs, les murmures, les gémissements, tous les bruits inexplicables de la nuit et de la tempête s'éteignirent dans un *decrescendo* que Beethoven n'eût pas mieux gradué.

Il faisait un temps radieux le lendemain, et le ciel balayé brillait plus vif. Nous aurions bien voulu rester encore ; mais s'il est prouvé que tous les chemins mènent à Rome, il est moins sûr qu'ils conduisent à Saint-Pétersbourg, et nous avions un peu oublié le but de notre voyage dans les délices du château enchanté ; la calèche nous conduisit à Kiel, où nous devions retrouver le chemin de fer de Hambourg, et de là nous rendre à Lubeck pour nous embarquer sur le paquebot *la Néva*.

IV

LUBECK

Il fallait gagner Kiel pour retrouver le chemin de fer. Nous fîmes le trajet en calèche sans autre accident qu'une halte à mi-chemin dans la maison de poste pour laisser souffler les chevaux. En prenant dans la salle de l'hôtel un zabayon à la bière, nous vîmes gravé sur la vitre, avec une pointe de diamant, ce nom espagnol, « Saturnina Gomez, » qui fit aussitôt jouer des castagnettes à notre imagination. Sans doute la femme qui l'avait écrit devait être jeune et belle, et là-dessus notre cervelle se mit à bâtir un petit roman où se mêlait le souvenir des *Espagnols en Danemark*, de Mérimée. A Kiel, la pluie se mit à tomber fine d'abord, ensuite par torrents, ce qui ne nous empêcha pas de parcourir, parapluie en main, sa belle promenade au bord de la mer, en attendant le départ du train de Hambourg.

Hambourg est une ville bonne à revoir, et cela nous amusa de faire encore quelques tours dans ses rues si animées, si vivantes et d'un aspect si pittoresque. En nous promenant, nous notâmes quelques petits détails qui nous avaient échappé : par exemple, les coffres de bois ferrés et cadenassés à l'angle des ponts, avec un tableau où, pour exciter la pitié des paysans, sont réunis d'une manière naïve tous les accidents de mer imaginables, tem-

pêtes, chutes de foudre, incendies, vagues énormes, récifs anguleux, barques renversées, matelots cramponnés à des hunes et traduisant au milieu de l'écume le vers classique de Virgile :

...Rari nantes in gurgite vasto.

Souvent un marin bronzé par tous les soleils fouille sa poche goudronnée et jette un shelling dans la gueule du tronc; une petite fille se hausse sur ses pieds pour confier à l'ouverture sa pièce de menue monnaie. — Cela forme un fonds de secours distribués sans doute aux familles des naufragés. Ce tronc, destiné à recueillir les aumônes pour les victimes de l'Océan, à deux pas de ces navires en partance et prêts à courir les périls de la mer, a quelque chose de religieux et de poétique. La solidarité humaine n'abandonne aucun de ses membres, et le matelot part plus tranquille !

Mentionnons « les tunnels de bière, » espèces d'estaminets souterrains d'une physionomie locale. Les consommateurs y descendent, comme les tonneaux à la cave, par quelques marches roides, et s'asseoient dans un brouillard de tabac où grésillent des becs de gaz au fond de petites salles à plafond surbaissé. La bière qu'on y boit est excellente, car Hambourg est une ville sur sa bouche. Les nombreux marchands de *délicatesses*, dont les montres exposent des comestibles de toutes les parties du monde, le prouvent surabondamment. Il y a aussi beaucoup de confiseurs. Les Allemands, et surtout les Allemandes, ont un goût enfantin pour les sucreries. Ces boutiques sont très-fréquentées. On y va croquer des bonbons, boire des sirops, prendre des glaces comme chez nous au café. A chaque pas on y voit briller en lettres d'or sur une enseigne ce mot : *conditorei;* nous ne croyons pas exagérer en portant le nombre des confiseurs de Hambourg au triple de ceux de Paris.

Comme le bateau de Lubeck ne partait que le lendemain, nous allâmes souper chez Wilkens, le restaurateur

dont nous avons déjà dit quelques mots. Ce Collot hambourgeois habite un sous-sol très-bas de plafond et divisé en cabinets ornés avec plus de luxe que de goût. Des huitres, une soupe à la tortue, un filet aux truffes et une bouteille de vin de Champagne de la veuve Cliquot, frappée, composaient le menu très-simple de notre repas. La montre, suivant la coutume de Hambourg, était encombrée de comestibles plus ou moins rares, primeurs et *postmeurs*, ce qui n'existait pas encore et ce qui n'existait plus depuis longtemps pour le vulgaire. On nous fit voir à la cuisine, dans de grandes cuves, de grosses tortues de mer qui levaient au-dessus de l'eau leur tête écaillée, et ressemblaient à des serpents pris entre deux plats. Leurs petits yeux cornés regardaient avec inquiétude la lumière qu'on approchait d'eux, et leurs pattes, semblables à des rames au flanc d'une galère désemparée, nageaient vaguement au bord de leurs carapaces comme pour une fuite impossible. Nous espérons que ce ne sont pas toujours les mêmes qu'on montre au curieux et que le personnel de l'exhibition est changé quelquefois.

Le lendemain nous allâmes déjeuner chez un restaurant anglais, dans un pavillon vitré d'où l'on aperçoit une vue splendidement panoramique.

Le fleuve se déroulait majestueusement à travers une forêt de navires aux mâtures élancées, de tout gabarit et de tout tonnage. Des pyroscaphes remorqueurs battaient l'eau, traînant à leur suite les bâtiments à voiles que le vent n'eût pu conduire au large. D'autres, libres de leurs mouvements, manœuvraient à travers les obstacles avec cette précision qui fait ressembler le bateau à vapeur à un être intelligent doué d'une volonté propre et servi par des organes ayant conscience d'eux mêmes. De ce point élevé, l'Elbe s'étale largement comme tout grand fleuve approchant de la mer. Ses eaux, sûres d'arriver, ne se pressaient plus et coulaient d'une façon insensible, placides comme les eaux d'un lac; l'autre rive, assez basse, apparaissait verdoyante, piquée de maisonnettes roses, estompée à demi par les fumées des tuyaux. Un rayon de soleil

traversait la plaine de sa barre d'or; c'était grand, lumineux et superbe.

Le soir, le chemin de fer nous emportait à Lubeck à travers des cultures magnifiques et des maisons d'été baignant leur pied dans une eau brune sur laquelle se penchaient des saules. La Venise hambourgeoise a son canal de la Brenta, dont les villas, pour n'être pas bâties par Sammichele ou Palladio, n'en font pas moins une figure agréable sur leur fond de fraîches verdures.

A la descente du chemin de fer, un omnibus spécial nous prit et nous conduisit avec nos bagages à l'hôtel Duffckes. Entrevue dans l'ombre aux vagues lueurs des lanternes, la ville nous parut pittoresque, et le matin, en ouvrant la fenêtre de notre chambre, nous comprîmes tout de suite que nous ne nous étions pas trompé. La maison qui nous faisait face avait une physionomie tout à fait allemande. Extrêmement haute, un pignon denticulé la terminait à la vieille mode. Elle ne comptait pas moins de sept étages, mais les fenêtres diminuaient de nombre à partir du pignon. La dernière assise ne contenait qu'une lucarne. A chaque étage, des croisillons de fer s'épanouissant en bouquets de serrurerie maintenaient la bâtisse et servaient à la fois de soutien et d'ornement : très-bon principe d'architecture qu'on oublie trop aujourd'hui. Ce n'est pas en dissimulant, mais, au contraire, en accentuant les membres de la construction qu'on arrive au caractère.

Cette maison n'était pas la seule de ce genre, comme nous pûmes nous en convaincre au bout de quelques pas faits dans la rue. La Lubeck actuelle est encore, du moins pour l'œil, la Lubeck du moyen âge, la vieille ville chef-lieu de la ligue hanséatique : la vie moderne se joue dans l'ancien décor; on n'a pas trop dérangé les coulisses ni repeint maladroitement la toile du fond. Quel plaisir de se promener ainsi au milieu des formes du passé et de contempler intactes les demeures qu'habitaient les générations disparues! — Sans doute l'homme vivant a le droit de se modeler une coquille selon ses habitudes, ses goûts

et ses mœurs; mais une ville neuve est bien moins intéressante qu'une vieille ville.

Quand nous étions enfant, on nous donnait parfois pour étrennes une de ces boîtes de Nuremberg renfermant une ville allemande en miniature. Nous rangions de cent façons différentes les petites maisonnettes de bois sculpté et peint autour de l'église à clocher pointu, à murailles roses où le joint des briques était marqué par de fines raies blanches. Nous plantions les deux douzaines d'arbres frisés et peinturlurés, et nous admirions quel air délicieusement étrange et chimériquement joyeux prenaient sur le tapis ces maisons vert-pomme, roses, lilas, ventre de biche, avec leurs fenêtres à petits carreaux, leurs pignons en escalier ou à volutes et leurs toits aigus brillantés d'un vernis rouge; notre idée était que de semblables villes n'existaient pas dans la réalité, et que les bonnes fées en fabriquaient pour les petits garçons bien sages : les merveilleux grossissements de l'enfance faisaient bientôt prendre à la mignonne ville coloriée des développements considérables, et nous nous promenions à travers les rues alignées, avec la même précaution que Gulliver dans Lilliput. Lubeck nous rendait cette sensation puérile, oubliée depuis longtemps. Il nous semblait marcher dans une ville de fantaisie tirée d'une gigantesque boîte de joujoux. — Nous méritions bien, après tout, ce dédommagement pour les architectures de bon goût que nous avons été forcé de voir dans notre vie de voyageur!

Au sortir de l'hôtel, une sculpture encastrée dans une muraille arrêta nos yeux en quête de curiosités. La sculpture est assez rare aux pays où la brique abonde : celle-ci représentait des espèces de néréides ou de sirènes assez frustes, mais d'un caractère ornemental et chimérique qui nous fit plaisir. Elles accompagnaient de grands blasons dans le goût allemand : un excellent thème de décoration quand on sait l'employer, et le moyen âge le savait!

Un cloître, ou du moins une galerie, débris d'un ancien monastère, se présenta à nous. Ce portique règne le

long d'une place au fond de laquelle s'élève la Marienkirche, église du quatorzième siècle, en briques. En continuant son chemin, l'on se trouve bientôt sur un marché où vous attend un de ces spectacles qui récompensent le voyageur de bien des ennuis : un monument d'un aspect nouveau, imprévu, original, le vieil hôtel de ville où se trouvait jadis la salle de la Hanse, se dresse subitement devant vous.

Il occupe en équerre deux pans de la place. Figurez-vous en avant de la Marienkirche, dont les flèches et le toit de cuivre oxydés la dépassent, une haute façade de briques, noircie par le temps, hérissée de trois clochetons à toits pointus et verdegrisés, évidée de deux grandes roses à jour sans nervures intérieures, et blasonnée d'écussons inscrits dans les trèfles de ses ogives, aigles de sable à deux têtes sur champ d'or, écus partis de gueules et d'argent rangés par alternance et de la plus fière tournure héraldique.

A cette façade s'applique un palazzino de la Renaissance, en pierre, d'un goût tout différent et dont le ton blanc-grisâtre se détache à merveille du fond rouge-sombre des vieilles briques. Ce palais, avec ses trois pignons à volutes, ses colonnes ioniques cannelées, ses cariatides ou plutôt ses Atlas (car ce sont des hommes), ses fenêtres à plein cintre, ses niches arrondies en coquille, sa galerie percée de baies à frontons triangulaires, ses arcades ornées de figures, son soubassement taillé en pointe de diamant, produit la dissonance architecturale la plus inattendue et la plus charmante. On rencontre dans le Nord très-peu d'édifices de ce style et de cette époque. Le mouvement de la réforme ne s'accommodait guère de ce retour aux idées païennes et aux formes classiques modifiées par une fantaisie gracieuse.

Dans la façade, en équerre, le vieux style allemand reprend ses droits ; des arcades en briques retombant sur de courtes colonnes de granit supportent une galerie à fenêtres ogivales. Une rangée de blasons inclinés de droite à gauche font ressortir leurs émaux et leurs couleurs sur

la teinte noirâtre du mur. On ne saurait imaginer combien cette ornementation si simple a de caractère et de richesse.

Cette galerie mène à un corps de logis que le caprice d'un décorateur, cherchant pour un opéra une toile de fond moyen-âge, n'inventerait pas plus singulier et plus pittoresque. Cinq tourelles coiffées de toits en éteignoir dépassent de leurs pointes aiguës la ligne de couronnement de la façade que fenestrent de hautes croisées en ogive, malheureusement empâtées et bouchées à demi pour la plupart, sans doute d'après les besoins de remaniements intérieurs. Huit grands disques à fond d'or représentant des soleils radiés, des aigles à deux têtes, et le blason argent et gueules, armoiries de Lubeck, s'épanouissent magnifiquement sur cette architecture bizarre. Au bas des arcades à piliers trapus ouvrent leurs gueules sombres, au fond desquelles scintillent vaguement les montres de quelque boutique d'orfévrerie.

En se retournant vers la place, on aperçoit au-dessus des maisons les flèches vertes d'une autre église, et au-dessus des têtes des marchandes débitant leurs poissons et leurs légumes, la silhouette d'un petit édifice à piliers de briques, qui a dû, en son temps, être un pilori. Il donne la dernière touche à la physionomie toute gothique de la place, que ne dérange aucune maison moderne.

L'idée ingénieuse nous vint que ce splendide hôtel de ville devait avoir une autre façade, et, en effet, en passant sous une voûte, nous nous trouvâmes dans une grande rue, et là les admirations recommencèrent.

Cinq clochetons, à demi engagés dans la muraille et séparés par de longues fenêtres ogivales obstruées en partie, répétaient, en la variant, la façade que nous venons de décrire. Des rosaces de briques y montraient leurs curieux dessins, procédant par points carrés comme des modèles de tapisserie. Au pied du sombre édifice, une jolie logette de la Renaissance, bâtie après coup, servait d'entrée à un escalier extérieur, s'élevant le long du mur en ligne diagonale jusqu'à une sorte de *mirador* ou cabinet

surplombant, d'un goût délicieux. De mignonnes statues de la Foi et de la Justice, galamment drapées et jouant avec leurs attributs, décoraient le portique.

L'escalier, porté sur des arcades dont l'ouverture s'agrandissait à proportion qu'il montait, avait pour ornement des cariatides et des mascarons. Le mirador, placé au-dessous de la porte ogivale conduisant au Markt, était couronné d'un fronton à échancrure et à volutes, où une figure de Thémis tenait d'une main les balances et de l'autre le glaive, sans oublier de faire coquettement bouffer sa draperie. Un ordre bizarre formé de pilastres à cannelures, façonnés en Hermès et soutenant des bustes, séparait les fenêtres de cette cage aérienne. Des consoles à mascarons chimériques complétaient cette ornementation élégante sur laquelle le Temps avait passé son pouce, juste à point pour donner aux sculptures ce *flou* que rien n'imite.

L'édifice se prolongeait plus simple d'architecture et cordonné d'une frise en pierre représentant des masques, des figurines et des feuillages, mais rongés, noircis et encrassés à n'y plus discerner grand'chose. Sous un porche soutenu par des colonnettes gothiques de granit bleuâtre, à côté de la porte, nous remarquâmes deux bancs dont les accotoirs extérieurs étaient formés de deux épaisses lames en bronze, représentant, l'une un empereur avec couronne, globe et main de justice; l'autre un sauvage poilu comme une bête fauve, armé d'une massue et d'un écu au blason de Lubeck, le tout d'un travail très-ancien.

La Marienkirche, qui se trouve, comme nous l'avons déjà dit, derrière l'hôtel de ville, vaut qu'on la visite. Ses deux clochers ont quatre cent huit pieds de haut; un clocheton très-ouvragé s'élève sur la crête du toit, au point d'intersection du transept. Les clochers de Lubeck offrent cette particularité d'être tous hors d'aplomb et d'incliner à droite ou à gauche d'une manière sensible, sans cependant inquiéter l'œil comme la tour des Asinelli à Bologne, et la tour penchée de Pise. Quand on s'éloigne un peu de la ville, ces clochers, ivres et chancelants, avec leurs bon-

nets pointus qui semblent saluer l'horizon, découpent une silhouette étrange et réjouissante.

En entrant dans l'église, la première chose curieuse qu'on rencontre est une copie ancienne du *Todtentanz* ou Danse des morts du cimetière de Bâle. Nous n'avons pas besoin de le décrire en détail. Le moyen âge a brodé d'innombrables variantes sur ce thème macabre. Les principaux sont rassemblés dans cette peinture lugubre couvrant toutes les murailles d'une chapelle. Depuis le pape et l'empereur jusqu'à l'enfant au berceau, chaque être humain entre en danse à son tour avec l'inévitable épouvantail. Mais la Mort n'est pas figurée par un squelette blanc, poli, nettoyé, chevillé de cuivre aux articulations, comme un squelette de cabinet anatomique, cela serait trop joli pour la vieille Mob ; elle apparaît à l'état de cadavre, en décomposition plus ou moins avancée; des restes de cheveux hérissent son crâne, une terre noirâtre remplit ses yeux demi-vidés, la peau de sa poitrine pend comme une serviette en loques ; son ventre plat se colle hideusement aux vertèbres de l'épine dorsale, et ses nerfs, mis à nu, flottent autour des tibias comme des cordes cassées autour d'un manche de violon; aucun des affreux secrets dérobés à l'intimité de la tombe n'est passé sous silence.

Les Grecs respectaient les pudeurs de la Mort, et ne la représentaient que sous la forme d'un bel adolescent endormi; mais le moyen âge, moins délicat, lui arrachait son linceul et l'exposait nue, avec ses horreurs et ses misères, dans l'intention pieuse d'édifier les vivants. Sur cette peinture murale, la Mort a si peu secoué l'humus noir de la fosse, qu'un œil inattentif pourrait souvent la prendre pour un nègre étique.

Des tombeaux très-riches et très-ornés, avec statues, allégories, attributs, blasons, longues épitaphes appliquées aux murs, suspendues aux massifs de piliers, formant chapelle sépulcrale, comme dans l'église Dei Frari à Venise, font de la Marienkirche un intérieur digne de Peter Neef, le peintre ordinaire des cathédrales.

La Marienkirche renferme deux toiles d'Overbeck, *la Descente de croix* et *l'Entrée à Jérusalem*, très-admirés en Allemagne. On y retrouve le pur sentiment religieux, l'onction et la suavité du maître, que déparent pour nous l'affectation archaïque et la naïveté voulue. Du reste, la délicatesse de l'exécution montre qu'Overbeck a étudié les charmants peintres primitifs de l'école ombrienne; dans son talent comme dans son tableau placé à la Pinacothèque de Munich, la blonde Allemagne demande à la brune Italie les secrets de l'art.

Il y a encore quelques tableaux de la vieille école allemande, entre autres un triptyque de Jean Mostaërt, dont il fallut abandonner l'examen pour aller nous planter, sur les instances d'un bedeau désireux d'un pourboire, au pied d'une de ces horloges mécaniques très-compliquées qui marquent le cours de la lune, du soleil, la date de l'année, le jour du mois et même l'heure, afin d'assister au défilé de sept figurines de bois dorées et peinturlurées, représentant les Sept Électeurs, devant une statuette de Jésus-Christ dans sa gloire. Quand midi sonne, une porte s'ouvre, et les Électeurs s'avançant en demi-cercle, chacun à son tour, hochent la tête avec un mouvement si brusque et si furieux, qu'il est difficile, malgré la sainteté du lieu, de s'empêcher de sourire. Le salut fait, la figurine se retourne avec une saccade et disparaît par une autre porte.

La cathédrale, qu'en appelle aussi le *Dom*, est assez remarquable à l'intérieur. Au milieu de la nef, remplissant toute une arcade, un christ colossal, de style gothique, est cloué sur une croix découpée à jour et ornée d'arabesques; le pied de la croix repose sur une poutre transversale allant d'un pilier à l'autre, et chargée de saintes femmes et de pieux personnages dans des attitudes d'adoration et de douleur; de chaque côté, Adam et Ève arrangent le plus décemment possible leur costume de paradis terrestre; sous la croix s'épanouit un pendentif ou clef de voûte très-fleuri et très-touffu, servant de point d'appui à un ange aux longues ailes.

Cette construction suspendue et, malgré son volume,

légère à l'œil, est en bois travaillé avec beaucoup d'art et de goût. Nous ne saurions mieux la définir qu'en l'appelant une herse de sculptures abaissée à demi devant le chœur. C'est le premier exemple que nous voyons d'une disposition pareille.

Derrière s'élève le jubé avec ses trois arcades, sa galerie de statuettes, son horloge mécanique où l'heure est sonnée par un squelette et un ange portant la croix. Les fonts baptismaux ont la figure d'un petit édifice très-ouvragé, à colonnes corinthiennes, dont les interstices laissent voir un groupe de Jacob luttant avec l'ange. Le couvercle est formé par le dôme du monument, que soulève un cordon pendu à la voûte. Nous ne parlerons pas des tombeaux, des chapelles funèbres, des orgues ; mais nous dirons quelques mots de deux vieilles peintures à fresque ou à détrempe accompagnées d'une longue inscription en vers latins pentamètres, où l'on voit le cerf miraculeux lâché par Charlemagne, avec un collier portant la date de sa mise en liberté, et pris quatre ou cinq cents ans plus tard par un chasseur à la place même où s'élève aujourd'hui l'église.

La porte Holstenthor, à deux pas du débarcadère, est un des plus curieux et des plus pittoresques spécimens de l'architecture allemande au moyen âge. Deux énormes tours en briques que relie un corps de logis dans lequel s'ouvre une voûte en anse de panier, voilà le motif grossièrement dessiné. Mais l'on imaginerait difficilement l'effet que produisent le haut comble du bâtiment, les toits en cornet des tours, la fantaisie des lucarnes et des fenêtres, les tons rouge-sombre ou violâtre de la brique effritée. C'est toute une gamme nouvelle pour les peintres d'architecture ou de ruines que nous envoyons à Lubeck par le prochain convoi. Nous leur recommandons aussi, tout près de l'Holstenthor, à côté du pont, sur la rive gauche de la Trave, cinq ou six vieilles maisons cramoisies, épaulées les unes contre les autres comme pour se soutenir, faisant ventre, hors d'aplomb, trouées de six ou sept étages de fenêtres, à pignon denticulé, et laissant traîner dans l'eau leur reflet

vermeil comme le tablier rouge que lave une servante. Quel tableau Van den Heyden eût fait avec cela!

En suivant le quai, que longe le railway où roulent les wagons de marchandises, on jouit des aspects les plus amusants et les plus variés. Sur l'autre rive de la Trave s'ébauchent, parmi des maisonnettes et des touffes d'arbres, des navires, des barques à différents états d'avancement. Tantôt c'est une carcasse avec des côtes de bois, semblable au squelette d'un cachalot échoué; tantôt une coque revêtue de ses planches, près de laquelle fume le chaudron du calfat laissant échapper de blonds nuages. Partout règne un joyeux fourmillement d'activité humaine. Les charpentiers cognent et clouent, les portefaix poussent les barriques, les matelots fauberlent les ponts des bâtiments, ou bien hissent à demi les voiles pour les sécher au soleil. Un bateau qui arrive vient se ranger près du quai, déplaçant la flottille entr'ouverte un moment pour lui livrer passage. Les pyroscaphes chauffent ou lâchent leur vapeur, et quand on se retourne vers la ville, au-dessus des agrès de navires, on aperçoit les clochers des églises gracieusement penchés comme des mâts de clippers.

La *Néva*, qui devait nous mener à Saint-Pétersbourg, chargeait tranquillement ses caisses et ses ballots. et ne paraissait nullement prête à partir le jour indiqué. En effet, elle ne devait se mettre en marche que le surlendemain, retard qui nous eût contrarié dans une ville moins charmante et dont nous profitâmes pour aller voir *Don Juan*, chanté en allemand par une troupe allemande. Le théâtre de la ville est tout neuf et très-joli; les croisées de la façade ont pour portants des muses arrangées en cariatides. Nous fûmes moins contents de la manière dont le chef-d'œuvre de Mozart était exécuté dans sa patrie. Les chanteurs étaient médiocres, et ils se permettaient d'étranges licences, par exemple, celle de remplacer en beaucoup d'endroits le récitatif par un dialogue vif et animé, sans doute parce que la musique nuisait à l'action. Leporello se livrait à des charges du plus mauvais

goût et déployait sous le nez d'Elvire éplorée une interminable bande de papier où étaient collés les portraits en silhouette des mille et trois victimes de son maître, et ces portraits étaient tous semblables et représentaient une femme coiffée à la girafe, mode de 1828 ! Ne voilà-t-il pas une belle imagination!

TRAVERSÉE

La *Néva* se mit en marche à l'heure dite, modérant son allure pour suivre les sinuosités de la Trave, dont les bords sont peuplés de jolies maisons de campagne, villégiatures des riches habitants de Lubeck. En approchant de la mer, le fleuve s'élargit, les rives s'abaissent, des bouées marquent le chenal à suivre. Nous aimons beaucoup ces paysages horizontaux : ils sont plus pittoresques qu'on ne pense. Un arbre, une maison, un clocher, une voile de barque y prennent une importance extrême, et suffisent avec le fond vague et fuyant pour un motif de tableau.

Sur une ligne étroite, entre le bleu pâle du ciel et le gris nacré de l'eau, se dessina la silhouette d'une ville ou d'un gros bourg. Travemünde probablement, puis les bords s'écartèrent de plus en plus, s'amincirent et disparurent. En face de nous, l'eau prenait des teintes plus vertes ; les ondulations, faibles d'abord, se gonflaient peu à peu et se changeaient en vagues ; quelques moutons secouaient leur laine d'écume à la crête des flots. L'horizon était fermé par cette barre d'un bleu dur qui est comme le parafe de l'Océan. Nous étions en mer.

Les peintres de marine semblent se préoccuper de faire *transparent*, et lorsqu'ils y réussissent, ce mot leur est

appliqué comme épithète élogieuse. La mer, cependant, se distingue par un aspect lourd, épais, solide en quelque sorte, et particulièrement opaque. Il n'est pas possible à un œil attentif de confondre son eau dense et forte avec une eau douce. Sans doute, quand un rayon prend une vague en travers, il peut y avoir transparence partielle, mais le ton général est toujours mat : la puissance locale est telle que les parties de ciel voisines en paraissent décolorées. Au sérieux des teintes, à leur intensité, on devine un élément formidable, d'une énergie irrésistible, d'une masse prodigieuse.

Quand on entre en mer, il se produit, même chez les plus frivoles, les plus courageux et les plus habitués, une certaine impression solennelle ; vous quittez la terre où la mort peut vous atteindre sans doute, mais où du moins le sol ne s'entr'ouvre pas sous vos pieds, pour sillonner l'immense plaine salée, épiderme de l'abîme, qui recouvre tant de navires perdus. Vous n'êtes séparé du gouffre bouillonnant que par une mince planche ou une faible plaque de tôle que peut défoncer une lame, entr'ouvrir un récif. Il suffit d'un grain subit, d'une saute de vent, pour vous faire chavirer, et alors votre habileté de nageur ne servirait qu'à prolonger votre agonie.

A ces pensées graves vient bientôt se mêler l'indéfinissable souffrance du mal de mer ; il semble que l'élément affronté veuille vous rejeter comme une chose impure parmi les algues de ses rivages. La volonté disparaît, les muscles se dénouent, les tempes se resserrent, des points de migraine s'établissent et l'air respiré prend une amertume nauséabonde. Ce ne sont plus que visages décomposés, livides, verts : les lèvres deviennent violettes, et les couleurs quittent les joues pour se réfugier sur le nez. Chacun alors a recours à sa petite pharmacopée ; celui-ci croque des bonbons de Malte ; celui-là mord un citron ; tel autre flaire du sel anglais ; d'autres implorent du thé qu'un coup de tangage ou de roulis leur fait répandre sur leur chemise ; les plus braves se promènent en chancelant et mâchent un bout de cigare qu'ils oublient de fumer ;

presque tous finissent par s'accouder au bastingage; heureux ceux qui ont assez de présence d'esprit pour se mettre sous le vent!

Cependant le navire continue à monter et à descendre, faisant des abatées de plus en plus sensibles. Si vous comparez avec la ligne d'horizon les mâts et la cheminée du bateau à vapeur qui s'enfonce et s'élève, vous remarquez des différences de niveau de plusieurs mètres, et votre malaise augmente. Autour de vous, les vagues se succèdent, s'enflent, crèvent et jaillissent en écume; l'eau montueuse ruisselle avec un tumulte vertigineux; des *paquets* de mer tombent sur le pont, où ils se résolvent en pluie salée qui s'écoule par les dallots après avoir donné aux passagers une douche inattendue. La brise fraîchit, et les poulies des cordages rendent ce sifflement aigu qui ressemble au cri d'un oiseau de mer. Le capitaine déclare que le temps est délicieux, au grand étonnement des voyageurs naïfs, et il ordonne de hisser la voile de foc, car le vent qui était debout est devenu largue et souffle maintenant dans une direction favorable. Soutenu par son foc, le navire roule moins et sa marche s'accélère. De temps en temps, plus ou moins près, passent des barques, des bricks, avec leur foc seulement, les hautes voiles carguées, un ris pris aux voiles basses, plongeant le nez dans l'écume, exécutant des pyrrhiques à faire croire que la mer n'est peut-être pas aussi bonne qu'on veut bien le dire.

Vous arrachant à cette contemplation, le domestique vient vous avertir que le dîner est servi. Ce n'est pas une opération commode que de descendre dans la chambre par un escalier dont les marches se déplacent sous vos pieds comme les bâtons de l'échelle mystérieuse dans les épreuves de franc-maçonnerie, et dont les parois vous chassent comme les raquettes font du volant. Enfin vous prenez place avec quelques intrépides. Les autres gisent sur le pont enveloppés de leur manteau. L'on mange, mais du bout des lèvres, risquant de s'éborgner aux dents de sa fourchette, car le navire danse de plus belle. Quand vous

essayez de boire avec des précautions d'équilibriste, votre breuvage joue au naturel la pièce de Léon Gozlan : « Une tempête dans un verre d'eau. »

Ce difficile exercice terminé, on remonte sur la dunette un peu à quatre pattes, et la brise fraîche vous raffermir le cœur. On risque un cigare; il ne semble pas trop fétide, vous êtes sauvé. Les maussades dieux de la mer n'exigeront plus de libations!

Pendant que vous vous promenez sur le pont, les jambes écarquillées, faisant le balancier avec vos bras, le soleil descend dans un banc de nuages gris dont il rougit les déchirures et que bientôt le vent balaye. L'horizon est désert, plus de silhouettes de navires. Sous le ciel d'un violet pâle, la mer s'assombrit et prend des tons sinistres; plus tard, le violet tourne au bleu d'acier. L'eau devient tout à fait noire, et les moutons y brillent comme des larmes d'argent sur un drap funèbre. Des myriades d'étoiles d'un or vert ponctuent l'immensité, et la comète, déployant son énorme chevelure, semble vouloir piquer une tête dans la mer. Un instant sa queue est coupée par un étroit nuage transversal interposé.

La sérénité limpide du ciel n'empêchait pas la bise de souffler à pleins poumons, et le froid nous prenait. Nos vêtements commençaient à se pénétrer de la bruine amère arrachée par le vent à la crête des vagues. L'idée seule de rentrer dans notre cabine et de respirer l'air chaud et méphitique de la chambre nous soulevait le cœur, et nous allâmes nous asseoir près de la cheminée du bateau à vapeur, appuyant notre dos à la plaque de tôle chaude, abrité suffisamment par les tambours des roues. Ce ne fut que bien avant dans la nuit que nous regagnâmes notre cadre pour nous assoupir d'un sommeil secoué et traversé de rêves extravagants.

Le matin, le soleil se leva les yeux pochés, comme quelqu'un qui a mal dormi, écartant à grand'peine ses rideaux de brouillard. Des rayons d'un jaune pâle trouaient les vapeurs et s'allongeaient à travers les nuées comme ces rais dorés des gloires d'église. La brise était de plus

en plus fraîche et les navires qui se montraient de temps à autre sur la ligne d'horizon décrivaient d'étranges paraboles. Nous voyant tituber sur le pont à la manière d'un homme ivre, le capitaine crut devoir nous dire, pour nous rassurer sans doute : « Un temps superbe ! » Son fort accent allemand donnait malgré lui à sa phrase un sens ironique.

On descendit pour déjeuner. Les assiettes étaient assujetties par de petites règles de bois, les carafes et les bouteilles solidement amarrées; sans quoi le couvert se fût desservi tout seul. Pour apporter les plats, les garçons se livraient à des gymnastiques étranges; ils avaient l'air de saltimbanques tenant des chaises en équilibre sur le bout du nez. Le temps n'était peut-être pas aussi superbe que le prétendait le capitaine.

Vers le soir, le ciel se couvrit, la pluie tomba, fine d'abord, épaisse ensuite, et, selon le proverbe : « Petite pluie abat grand vent, » diminua de beaucoup l'aigreur de la bise. De temps en temps scintillait dans l'ombre la lueur rouge ou blanche, fixe ou par éclipses, d'un phare indiquant la côte à éviter. Nous étions entrés dans le golfe.

Lorsque le jour parut, des terres basses et plates, lignes presque imperceptibles entre le ciel et l'eau, qu'on pouvait prendre à l'œil nu pour le brouillard du matin ou l'embrun des vagues, se dessinèrent sur la droite. Quelquefois le sol même, par suite de la déclivité de la mer, n'était pas visible; des rangées d'arbres à demi estompés semblaient sortir de l'eau. Le même effet avait lieu pour les maisons et pour les phares, dont les tours blanches se confondaient souvent avec les voiles.

A gauche, nous rangeâmes un îlot de rochers arides ou du moins qui paraissaient tels à distance. Un assez grand mouvement de barques animaient ses côtes, et, avant d'avoir recours à la lunette marine, nous prîmes d'abord, sur le fond violâtre du rivage, les voiles orientées au soleil levant pour des façades de maisons; mais, vue plus nettement, l'île était déserte et ne contenait qu'une vigie élevée sur une pente.

La mer s'était un peu apaisée, et au dîner, des profondeurs de leurs cabines, sortirent, comme des spectres de leurs tombeaux, des figures inconnues, des passagers dont on ignorait l'existence. Pâles, faméliques, chancelants, ils se traînaient du côté de la table; mais tous ne dînèrent pas pour cela : la soupe était encore trop orageuse, le rôti trop tempêtueux. Après les premières cuillerées, la plupart se levèrent et se dirigèrent en chancelant vers l'escalier de l'écoutille.

La troisième nuit s'étendit sur les eaux; c'était la dernière à passer, car le lendemain, à onze heures, si rien ne contrariait la marche du navire, l'on devait être en vue de Cronstadt. Nous restâmes tard sur la dunette à regarder l'obscurité piquée çà et là de paillettes rouges par les feux des phares, et, dévoré d'une curiosité fiévreuse. Après deux ou trois heures de sommeil, nous étions remonté en haut, devançant le réveil de l'aurore paresseuse au lit ce jour-là, du moins à notre gré.

Qui n'a connu ce malaise de l'heure qui précède l'aube? Elle est humide, glaciale et frissonnante. Les robustes éprouvent une anxiété vague, les malades se sentent défaillir, toute fatigue devient plus lourde; les fantômes des ténèbres, les terreurs nocturnes semblent, en s'enfuyant, vous effleurer de leurs froides ailes de chauve-souris. Vous pensez à ceux qni ne sont plus, à ceux qui sont absents; vous faites des retours mélancoliques sur vous-même, vous regrettez le foyer déserté volontairement; mais, au premier rayon tout est oublié.

Un bateau à vapeur, traînant après lui son long panache de fumée rabattu, passa sur notre droite : il allait vers l'occident et venait de Cronstadt.

Le golfe se rétrécissait de plus en plus; des côtes au ras de l'eau se montraient tantôt nues, tantôt plaquées de sombres verdures; des tours de vigie émergeaient; des barques, des navires allaient et venaient, suivant un chenal marqué par des bouées ou des perches. La mer, moins profonde, avait changé de couleur au voisinage de la

terre et des mouettes, les premières aperçues accomplissaient leurs gracieuses évolutions.

A la longue-vue, on discernait en face de soi deux taches roses ponctuées de noir, une paillette d'or, une paillette verte, quelques fils ténus comme des fils d'araignée, quelques spirales de fumée blanche montant dans l'air immobile et d'une pureté parfaite : c'était Cronstadt.

A Paris, pendant la guerre, nous avions vu beaucoup de plans plus ou moins chimériques de Cronstadt, avec les feux croisés des canons figurés par des lignes multiples, semblables aux rayons d'une étoile, et nous avions fait de grands efforts d'imagination pour nous représenter l'aspect réel de la ville sans pouvoir y parvenir. Les plans les plus détaillés ne donnent pas la moindre idée de la silhouette véritable.

Les aubes des roues brassant une eau tranquille et presque dormante nous faisaient avancer rapidement, et déjà nous distinguions avec netteté, un fort arrondi, à quatre étages d'embrasures sur la gauche, et sur la droite un bastion carré commandant la passe. Des batteries rasantes apparaissaient à fleur d'eau. La paillette jaune se changeait en un dôme d'or d'un éclat et d'une transparence magiques. Toute la lumière se concentrait sur le point saillant et les parties ombrées prenaient des tons d'ambre d'une finesse inouïe ; la paillette verte était une coupole peinte de cette couleur qu'on eût prise pour du cuivre oxydé Un dôme d'or, une coupole verte : la Russie, à première vue, se montrait à nous sous des teintes caractéristiques.

Sur un bastion s'élevait un de ces grands mâts à signaux qui font si bien dans les marines, et derrière un môle de granit se massaient les vaisseaux de guerre parés pour l'hivernage. De nombreux navires aux couleurs de toutes les nations encombraient le port et formaient, avec leurs mâts et leurs cordages, comme une forêt de pins à demi ébranchée.

Une machine à mâter, avec ses poutres et ses poulies, se dressait à l'angle du quai que recouvraient des piles de

bois équarri, et un peu en arrière on apercevait les maisons de la ville badigeonnées de teintes diverses, quelques-unes avec des toits verts, mais sur une ligne horizontale très-basse, que dépassaient seuls les dômes des églises accompagnés de leurs petites coupoles. Ces villes si fortes donnent le moins de prise possible à l'œil et au canon ; le sublime du genre serait qu'on ne les vît pas du tout : on y arrivera.

D'un bâtiment à fronton grec, douane ou police, se détachèrent des barques faisant force de rames vers notre bateau à vapeur, qui avait jeté l'ancre en rade. Cela nous rappelait les visites de la santé dans les mers du Levant, où des gaillards beaucoup plus pestiférés que nous, respirant du vinaigre des quatre voleurs, venaient prendre nos papiers à l'aide de longues pincettes. Tout le monde était sur le pont, et dans un canot qui semblait attendre que, les formalités accomplies, quelque voyageur descendît à Cronstadt, nous aperçûmes le premier mougik. C'était un homme de vingt-huit ou trente ans, aux longs cheveux séparés par une raie médiane, à la barbe blonde légèrement frisée comme celle que les peintres donnent à Jésus-Christ, aux membres bien découplés, et qui maniait aisément son double aviron. Il portait une chemise rose serrée à la ceinture et dont les pans, rejetés hors du pantalon, formaient une sorte de tunique ou jaquette assez gracieuse. Le pantalon, d'étoffe bleue, ample, abondant en plis, entrait dans la botte ; la coiffure consistait en une toque ou petit chapeau plat étranglé au milieu, évasé par en haut et garni d'un rebord circulaire. Cet échantillon unique nous avait déjà certifié la vérité des dessins d'Yvon.

Apportés par leurs canots, les employés de la police et de la douane, vêtus de longues redingotes, coiffés de la casquette russe, la plupart décorés ou médaillés, montèrent sur le pont et remplirent leur office avec beaucoup de politesse.

On nous fit descendre dans le salon de la cabine pour nous rendre nos passe-ports, déposés au départ entre les mains du capitaine. Il y avait là des Anglais, des Alle-

mands, des Français, des Grecs, des Italiens et d'autres nations encore ; à notre grande surprise, l'officier de police, un tout jeune homme cependant, changeait de langue à chaque interlocuteur et répondait anglais à l'Anglais, allemand à l'Allemand et ainsi de suite, sans se tromper jamais de nationalité. Comme le cardinal Angelo Maï, il paraissait savoir tous les idiomes possibles. Quand notre tour vint, il nous rendit notre passe-port en nous disant avec le plus pur accent parisien : « Il y a longtemps que vous êtes attendu à Saint-Pétersbourg. » En effet, nous avions pris le chemin des écoliers, et mis un mois à une route qu'on pourrait faire en une semaine. Au passe-port était joint un papier trilingue indiquant les formalités à remplir en arrivant à la ville des tzars.

Le bateau à vapeur se remit en marche, et, debout sur la proue, nous considérions d'un œil avide le spectacle extraordinaire qui se déployait à nos regards. Nous étions entré dans le bras de mer où la Néva s'épanche. L'aspect était plutôt celui d'un lac que d'un golfe. Comme nous tenions le milieu du chenal, les rives, de chaque côté, se discernaient à peine. Les eaux, largement étalées, semblaient plus hautes que les terres, minces comme un trait de pinceau sur une aquarelle à teintes plates Il faisait un temps magnifique. Une lumière étincelante mais froide tombait du ciel clair ; c'était un azur boréal, polaire pour ainsi dire, avec des nuances de lait, d'opale, d'acier dont notre ciel à nous ne donne aucune idée ; une clarté pure, blanche, sidérale, ne paraissant pas venir du soleil, et telle qu'on en imagine lorsque le rêve nous transporte dans une autre planète.

Sous cette voûte lactée, l'immense nappe du golfe se teignait de couleurs indescriptibles, dans lesquelles les tons ordinaires de l'eau n'entraient pour rien. Tantôt c'étaient des blancs de nacre comme on en voit sur les valves de certains coquillages, tantôt des gris de perle d'une incroyable finesse; plus loin, des bleus mats ou striés comme les lames de Damas, ou bien encore des reflets irisés, pareils à ceux de la pellicule qui recouvre l'étain

en fusion ; à une zone d'un poli de glace succédait une large bande gaufrée en moire antique ; mais tout cela d'un léger, d'un flou, d'un vague, d'un limpide, d'un clair à n'être rendu par aucune palette, ni aucun vocabulaire. Le ton le plus frais du pinceau humain eût fait comme une tache de boue sur cette transparence idéale, et les mots que nous employons pour rendre cette lueur merveilleuse nous produisent l'effet de pâtés d'encre tombant d'une plume qui crache sur le plus beau vélin azuré.

Si une barque passait près de nous avec ses tons réels, ses mâts couleur de saumon et ses détails nettement accusés, elle ressemblait, au milieu de ce bleu élyséen, à un ballon flottant dans l'air; on ne saurait rien rêver de plus féerique que cet infini lumineux !

Au fond émergeait lentement, entre l'eau laiteuse et le ciel nacré, ceinte de sa couronne murale crénelée de tourelles, la silhouette magnifique de Saint-Pétersbourg dont les tons d'améthystes séparaient par une ligne de démarcation ces deux immensités pâles. L'or scintillait en paillettes et en aiguilles sur ce diadème, le plus riche, le plus beau qu'ait jamais porté le front d'une ville. Bientôt Saint-Isaac dessina entre ses quatre clochetons sa coupole dorée comme une tiare ; l'Amirauté darda sa flèche étincelante, l'église de Saint-Michel-Archange arrondit ses dômes à renflement moscovite, celle des Gardes à cheval aiguisa ses pyramidions aux arêtes ornées de crosses, et une foule de clochers plus lointains firent chatoyer leur éclair métallique.

Rien n'était plus splendide que cette ville d'or sur cet horizon d'argent, où le soir avait les blancheurs de l'aube.

VI

SAINT-PÉTERSBOURG

La Néva est un beau fleuve, large à peu près comme la Tamise au pont de Londres ; son cours n'est pas long : elle vient du lac Ladoga, tout voisin, qu'elle déverse dans le golfe de Finlande. Quelques tours de roue nous amenèrent le long d'un quai de granit près duquel était rangée une flottille de petits bateaux à vapeur, de goëlettes, de schooners et de barques.

De l'autre côté du fleuve, c'est-à-dire sur la droite en remontant le cours, s'élevaient les toits d'immenses hangars recouvrant des cales de construction ; sur la gauche, de grands bâtiments à façade de palais, qu'on nous dit être le corps des mines et l'école des cadets de la marine, développaient leurs lignes monumentales.

Ce n'est pas une mince affaire que de transborder les bagages, malles, valises, cartons à chapeaux, colis de toutes sortes qui encombrent le pont d'un bateau à vapeur au moment où l'on débarque, et de reconnaître son bien parmi tout cet amoncellement. Une nuée de moujiks eurent bientôt enlevé tout cela pour le porter au bureau de visite sur le quai, suivis chacun par le propriétaire inquiet.

La plupart de ces moujiks avaient la chemise rose pardessus le pantalon, en forme de jaquette, les grègues lar-

ges et les bottes à mi-jambe; d'autres, quoique la température fût insolitement douce, étaient affublés déjà de la touloupe ou tunique en peau de mouton. La touloupe se met la laine en dedans, et quand elle est neuve, la peau tannée est d'une couleur saumon pâle assez agréable à l'œil; quelques piqûres y simulent des ornements, et le tout ne manque pas de caractère; mais le moujik est fidèle à sa touloupe comme l'Arabe à son burnous; une fois endossée, il ne la quitte plus: c'est sa tente et son lit; il l'habite nuit et jour, dort avec elle dans tous les coins, sur tous les bancs, sur tous les poêles. Aussi, bientôt le vêtement se graisse, se miroite, se glace et prend ces tons de bitume qu'affectionnent les peintres espagnols dans leurs tableaux picaresques; mais, contrairement aux modèles de Ribera et de Murillo, le moujik est propre sous ce lambeau crasseux, car il va aux étuves une fois par semaine. Ces hommes à longs cheveux et à larges barbes, vêtus de peaux de bêtes, sur ce quai magnifique d'où l'on aperçoit de tous côtés des dômes et des flèches d'or, préoccupent, par le contraste, l'imagination de l'étranger. Ne vous représentez cependant rien de farouche ou d'alarmant; ces moujiks ont la physionomie douce, intelligente, et leurs manières polies feraient honte à la brutalité de nos portefaix.

La visite de notre malle se fit sans autre incident que la découverte très-facile des *Parents pauvres*, de Balzac, et des *Ailes d'Icare*, de Charles de Bernard, posés sur notre linge, et qu'on nous prit en nous disant de les réclamer au bureau de censure où l'on nous les rendrait sans doute.

Les formalités remplies, nous étions libre de nous répandre par la ville. Une multitude de drojkys et de petites charrettes à transporter les bagages attendaient devant le bureau de visite, sûrs de ne pas manquer de pratiques. Nous savions bien en français le nom de l'endroit où l'on nous avait recommandé de descendre, mais il fallait le traduire en russe au cocher. Un de ces domestiques de place qui ne parlent plus aucun idiome, et finissent par se composer une sorte de langue franque assez semblable

au jargon qu'emploient les Turcs postiches dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*, vit notre embarras, comprit à peu près que nous voulions aller hôtel de Russie, chez M. Klée, empila nos paquets sur un rospousky, y grimpa près de nous, et nous voilà en route. Le rospousky est un chariot bas de la construction la plus primitive : deux rondins à peine dégrossis posés sur quatre petites roues, ce n'est pas plus compliqué que cela !

Quand on vient de quitter les solitudes majestueuses de la mer, le tourbillon de l'activité humaine et le tumulte d'une grande capitale vous causent une sorte d'éblouissement ; l'on passe emporté comme dans un rêve à travers des objets inconnus, voulant tout voir et ne voyant rien ; il vous semble que les vagues vous balancent encore, surtout quand un véhicule aussi peu suspendu qu'un rospousky vous fait tanguer et rouler sur un pavé inégal, et produit en terre ferme l'illusion du mal de mer : mais, quoique durement cahoté, nous ne perdions pas un coup d'œil, et nous dévorions du regard les aspects nouveaux qui se présentaient à nous.

Nous arrivâmes bientôt à un pont que nous sûmes plus tard être le pont de l'Annonciation, ou, plus familièrement le pont Nicolas ; l'on y aboutit par deux voies mobiles, qui se déplacent pour le passage des bateaux et se rejoignent ensuite, de sorte que le pont figure sur le fleuve un Y aux branches écourtées ; au point de rencontre de ces branches se dresse une petite chapelle d'une extrême richesse, dont nous ne pûmes qu'entrevoir en passant les mosaïques et les dorures.

Au bout du pont, dont les piles sont de granit et les arches de fer, la voiture tourna et remonta le quai Anglais tout bordé de palais à frontons et à colonnes, ou d'hôtels particuliers non moins splendides, peints de couleurs gaies, avec des balcons et des marquises avançant sur le trottoir. La plupart des maisons de Saint-Pétersbourg, comme celles de Londres et de Berlin, sont en briques que l'on recouvre de crépis nuancés diversement, de manière à détacher les lignes de l'architecture et à

produire un bel effet décoratif. En les longeant, nous admirions, derrière les vitres des fenêtres basses, des bananiers et des plantes tropicales épanouis dans ces tièdes appartements pareils à des serres.

Le quai Anglais débouche sur l'angle d'une grande place où Pierre le Grand de Falconnet fait cabrer son cheval, le bras étendu vers la Néva, au sommet de la roche qui lui sert de socle. Nous le reconnûmes tout de suite, d'après les descriptions de Diderot et les dessins que nous en avions vus. Au fond de la place se dessinait à grands traits la gigantesque silhouette de Saint-Isaac avec son dôme d'or, sa tiare de colonnes, ses quatre clochetons et son fronton octostyle. A l'entrée d une rue, en retour du quai Anglais, sur des colonnes de porphyre, des Victoires ailées en bronze tenaient des palmes. Tout cela, confusément entrevu dans la rapidité de la course et l'étonnement de la nouveauté, formait un ensemble magnifique et babylonien.

En continuant à suivre la même direction, nous apparut bientôt l'immense palais de l'Amirauté D'une tour carrée en forme de temple et ornée de colonnettes, posée sur son comble, s'élançait cette mince flèche d'or ayant un vaisseau pour girouette, qu'on aperçoit de si loin et qui préoccupait nos regards dans le golfe de Finlande ; les allées d'arbres qui s'étendent autour de l'édifice n'avaient pas encore perdu leur feuillage, quoique l'automne fût déjà avancé (10 octobre).

Plus loin, au centre d'une dernière place, jaillissait d'un socle d'airain la colonne Alexandrine, prodigieux monolithe de granit rose surmonté d'un ange portant une croix. Nous ne fîmes que l'entrevoir, car la voiture tourna et s'engagea dans la Perspective Nevsky, qui est à Saint-Pétersbourg ce qu'est la rue de Rivoli à Paris, Regent's Street à Londres, la calle d'Alcala à Madrid, la rue de Tolède à Naples, l'artère principale de la ville, l'endroit le plus fréquenté et le plus vivant.

Ce qui nous frappa surtout, c'était l'immense mouvement de voitures — un Parisien cependant ne s'étonne

guère en ce genre — qui avait lieu dans cette large voie, et surtout l'extrême vitesse des chevaux. Les drojkys sont, comme on sait, des espèces de petits phaétons bas et très-légers, qui ne contiennent que deux personnes au plus; ils vont comme le vent, conduits par des cochers aussi hardis qu'habiles. Ils rasaient notre rospousky avec une rapidité d'hirondelles, se croisaient, se coupaient, passaient du pavé de bois au pavé de granit sans jamais se toucher; des embarras en apparence inextricables se dénouaient comme par enchantement, et chacun, à fond de train, filait de son côté et trouvait la place de ses roues là où une brouette n'aurait pu passer.

La Perspective Nevsky est à la fois la rue marchande et la belle rue de Saint-Pétersbourg; les boutiques s'y louent aussi cher que sur le boulevard des Italiens: c'est un mélange de magasins, de palais, d'églises tout à fait original; sur les enseignes brillent en traits d'or les beaux caractères de l'alphabet russe qui a retenu quelques lettres grecques, et dont les formes lapidaires se prêtent à l'inscription.

Tout cela nous passait devant les yeux comme un rêve, car le rospousky allait fort vite, et avant de nous en être rendu bien compte nous étions devant le perron de l'hôtel de Russie, dont le maître tança vertement le domestique de place qui avait installé notre seigneurie sur un si misérable véhicule.

L'hôtel de Russie, situé au coin de la place Michel, près de la Perspective Nevsky, n'est guère moins grand que l'hôtel du Louvre à Paris; ses corridors sont plus longs que bien des rues, et l'on peut s'y fatiguer. Le bas est occupé par de vastes salons où l'on dîne et que décorent des plantes de serre. Dans la première salle, sur une espèce de bar-room, du caviar, des harengs, des sandwichs de pain blanc et de pain bis, du fromage de plusieurs sortes, des flacons de bitter, de kummel, d'eau-de-vie, servent, selon la mode russe, à ouvrir l'appétit aux consommateurs. Les hors-d'œuvre ici se mangent avant le repas, et nous avons trop voyagé pour trouver cet usage

bizarre. Chaque pays a ses habitudes : n'apporte-t-on pas, en Suède, le potage au dessert?

A l'entrée de cette salle, était un porte-manteau entouré d'une cloison, où chacun suspendait son paletot, son cache-nez, son plaid, et déposait ses galoches. Il ne faisait cependant pas froid, et le thermomètre marquait, à l'air libre, sept ou huit degrés de chaleur. Ces précautions minutieuses, par une température si douce, nous étonnaient, et nous regardions au dehors si la neige ne blanchissait pas déjà les toits, mais la faible lueur rosée du couchant les colorait seule.

Cependant les doubles fenêtres étaient posées partout; d'énormes chantiers de bois encombraient les cours, et l'on s'apprêtait à recevoir l'hiver de la bonne façon. — Notre chambre avait aussi cette fermeture hermétique; entre un châssis et l'autre était répandu du sable dans lequel s'implantaient de petits cornets remplis de sel, destinés à absorber l'humidité et à prévenir les ramages de vif-argent dont, sans cette précaution, la gelée entame les vitres; des bouches de chaleur en cuivre, pareilles à des gueules de boites aux lettres, se tenaient prêtes à souffler leurs trombes d'air chaud, mais l'hiver était en retard ; et la double fenêtre servait à maintenir dans l'appartement une tiédeur agréable. L'ameublement n'avait de caractéristique qu'un de ces immenses canapés recouverts de cuir capitonné qu'on rencontre partout en Russie, et qui, avec leurs nombreux coussins, sont plus commodes que les lits, fort mauvais, du reste, pour la plupart.

Après le dîner nous sortîmes sans guide, selon notre habitude, et nous fiant à notre instinct d'orientation pour retrouver notre gîte. Un cadran d'horloger à un angle une tour de vigie à un autre devaient nous servir de point de repère.

Cette première sortie au hasard à travers une ville inconnue et longtemps rêvée est une des plus vives jouissances du voyageur et le paye avec usure des fatigues de la route. — Est-ce un raffinement de dire que la nuit, par ses ombres

mêlées de lueurs, son mystère et ses grandissements fantastiques, ajoute beaucoup à cette volupté? L'œil entrevoit, l'imagination achève. La réalité ne se dessine pas encore en lignes trop dures, et les aspects s'ébauchent en larges masses, comme un tableau que le peintre se propose de finir plus tard.

Nous voilà donc suivant le trottoir à petits pas et descendant la Perspective dans le sens de l'Amirauté. Tantôt nous regardions les passants, tantôt les boutiques vivement éclairées, ou nous plongions de l'œil dans les sous-sols, qui nous rappelaient les caves de Berlin et les tunnels de Hambourg. A chaque pas, nous rencontrions derrière d'élégantes vitrines des étalages de fruits artistement groupés : des ananas, des raisins de Portugal, des citrons, des grenades, des poires, des pommes, des prunes, des pastèques. — Le goût des fruits est aussi général en Russie que le goût des bonbons en Allemagne ; ils coûtent fort cher, ce qui les fait rechercher encore davantage. Sur le trottoir, des moujiks offraient aux passants des pommes vertes acides à l'œil, qui trouvaient pourtant des acheteurs. Il y en avait dans tous les coins.

Cette première reconnaissance poussée, nous rentrâmes à l'hôtel. Si les enfants ont besoin d'être bercés pour s'endormir, les hommes préfèrent le sommeil immobile ; et la mer pendant trois nuits nous avait assez secoué dans notre barcelonnette à vapeur pour nous faire désirer un lit plus stable ; mais à travers nos rêves l'ondulation des vagues se faisait encore sentir. Nous avons éprouvé plusieurs fois cet effet bizarre. — Le sacro-saint plancher des vaches, tant apprécié de Panurge, n'est pas un remède aussi prompt qu'on le pense aux angoisses que cause le sol mouvant de la plaine liquide.

Le lendemain nous sortîmes de bonne heure pour revoir au jour le tableau deviné la veille aux vagues lueurs du crépuscule et de la nuit. Comme la Perspective Nevsky résume en quelque sorte Saint-Pétersbourg, vous nous permettrez d'en donner une description un peu

longue et détaillée qui vous fera entrer tout de suite dans l'intimité de la ville. Pardonnez-nous d'avance quelques remarques puériles et minutieuses en apparence. Ce sont ces petites choses négligées comme trop humbles et d'une observation trop facile qui constituent la différence d'un endroit à un autre, et vous avertissent que vous n'êtes pas dans la rue Vivienne ou à Piccadilly.

C'est de la place de l'Amirauté que part la Perspective Nevsky pour se prolonger dans un lointain immense jusqu'au couvent de Saint-Alexandre-Nevsky, où elle aboutit après une légère flexion. La voie est large comme toutes celles de Saint-Pétersbourg; le milieu de la chaussée a reçu un cailloutis assez raboteux dont les deux déclivités, en se rencontrant, forment le lit du ruisseau. De chaque côté, une zone de pavage en bois accompagne la bande des petits fragments de granit; de larges dalles revêtent le trottoir.

La flèche de l'Amirauté, qui ressemble au mât d'un navire d'or planté dans le toit d'un temple grec, forme au bout de la Perspective un point de vue heureusement ménagé. Au moindre rayon de soleil une paillette de lumière y brille et amuse l'œil du plus loin qu'on l'aperçoive. Deux autres rues voisines jouissent aussi de cet avantage et laissent voir, par une adroite combinaison de lignes, la même aiguille dorée; mais pour le moment nous allons tourner le dos à l'Amirauté et remonter la Perspective jusqu'au pont d'Anitschkov, c'est-à-dire dans sa partie la plus vivante et la plus fréquentée. Les maisons qui la bordent sont hautes et vastes, avec des apparences de palais ou d'hôtels. Quelques-unes, les plus anciennes, rappellent l'ancien style français un peu italianisé, et présentent un mélange de Mansart et de Bernin assez majestueux; pilastres corinthiens, corniches, fenêtres à frontons, consoles, œils-de-bœuf à volutes, portes à mascarons, rez-de-chaussée à refends et à bossage se détachant d'ordinaire d'un fond de crépi rosé. D'autres offrent les fantaisies du style Louis XV, rocailles, chicorées, serviettes, pots à feu, tandis que le goût grec de l'empire aligne plus

loin ses colonnes et ses frontons triangulaires rechampis de blanc sur un fond jaune. Les maisons, tout à fait modernes, sont dans le genre anglo-allemand et semblent avoir pris pour type ces magnifiques hôtels des villes de bains dont les lithographies séduisent les voyageurs. Cet ensemble, dont il ne faudrait pas étudier les détails de trop près, car l'emploi de la pierre donne seul de la valeur à l'exécution des ornements en conservant l'empreinte directe de l'artiste; cet ensemble, disons-nous, forme un coup d'œil admirable pour lequel le nom de Perspective que porte la rue, ainsi que beaucoup d'autres de Saint-Pétersbourg, nous paraît merveilleusement juste et significatif. Tout est combiné pour l'optique; et la ville, créée d'un seul coup par une volonté qui ne connaissait pas d'obstacle, est sortie complète du marécage qu'elle recouvre, comme une décoration de théâtre au sifflet du machiniste.

Si la Perspective Nevsky est belle, hâtons-nous de dire qu'elle profite de sa beauté. Fashionable et marchande, elle fait alterner les palais et les magasins; nulle part, si ce n'est à Berne, l'enseigne ne déploie un tel luxe. C'est à ce point qu'il faut presque l'admettre comme un ordre d'architecture moderne à ajouter aux cinq ordres de Vignole. Les lettres d'or tracent leurs pleins et leurs déliés sur des champs d'azur, sur des panneaux noirs ou rouges, se découpent en estampages évidés, s'appliquent aux glaces des devantures, se répètent à chaque porte, profitent des angles de rue, s'arrondissent autour des cintres, s'étendent le long des corniches, profitent de la saillie des padiezdas (marquises), descendent dans les escaliers des sous-sols, et cherchent tous les moyens de forcer l'œil du passant. Mais peut-être ne savez-vous pas le russe, et la forme de ces caractères ne signifie-t-elle rien de plus pour vous qu'un dessin d'ornement ou de broderie? Voici à côté la traduction française ou allemande. Vous n'avez pas encore compris? L'enseigne complaisante vous pardonne de ne connaître aucune de ces trois langues, elle suppose même le cas où vous seriez complétement illettré, et elle

représente au naturel les objets qui se débitent dans le magasin qu'elle annonce. Des grappes d'or sculptées ou peintes indiquent le marchand de vin ; plus loin ce sont des jambons glacés, des saucissons, des langues de bœuf, des boîtes de caviar désignant une boutique de comestibles ; des bottes, des brodequins, des galoches naïvement figurés disent aux pieds qui ne savent pas lire : « Entrez ici, et vous serez chaussés ; » des gants en sautoir parlent un idiome intelligible à tous. Il y a aussi des mantelets et des robes de femme surmontés d'un chapeau ou d'un bonnet auquel l'artiste n'a pas jugé nécessaire d'adjoindre de figure ; des pianos vous invitent à essayer leurs claviers peints. Tout cela est amusant pour le flâneur et a son caractère.

La première chose qui attire l'attention du Parisien en entrant dans la Perspective Nevsky, c'est le nom du marchand d'estampes Daziaro dont il a sans doute remarqué l'enseigne russe sur le boulevard Italien ; en remontant vers la droite il s'arrêtera au magasin de Beggrov, le Desforges de Saint-Pétersbourg, qui vend des couleurs et a toujours à sa vitrine quelque aquarelle ou peinture exposée.

De nombreux canaux sillonnent la ville bâtie sur douze îlots comme une Venise septentrionale. Trois de ces canaux coupent transversalement sans l'interrompre la Perspective Nevsky : le canal de la Moïka, celui de Catherine, et plus loin le canal de la Ligovka et de la Fontanka. La Moïka est franchie par le pont de Police, dont la courbure assez saillante répète trop exactement l'arche et ralentit un moment l'allure rapide des drojkys. Le pont de Kasan et le pont d'Anitschkov traversent les deux autres canaux. Quand on passe sur ces ponts avant la saison des glaces, le regard s'enfonce avec plaisir dans la trouée qu'ouvrent à travers les maisons ces eaux resserrées par des quais de granit et sillonnées de barques.

Lessing, l'auteur de *Nathan le Sage*, eût aimé la Perspective Nevsky, car ses idées de tolérance religieuse y sont mises en pratique de la façon la plus libérale; il n'est

guère de communion qui n'ait son église ou son temple sur cette large rue et n'y exerce son culte en toute liberté.

A gauche, dans le sens où nous marchons, voici l'église hollandaise, le temple luthérien de Saint-Pierre, l'église catholique de Sainte-Catherine, une église arménienne, sans compter, dans les rues adjacentes, la chapelle finnoise et des temples d'autres sectes réformées ; à droite, la cathédrale russe de Notre-Dame-de-Kazan, une autre église grecque et une chapelle du vieux rite dit Starovertzi ou Raskolniki.

Toutes ces maisons de Dieu, excepté Notre-Dame-de-Kazan qui interrompt la ligne et arrondit sur une vaste place son élégant portique demi-circulaire, imité de la colonnade de Saint-Pierre à Rome, sont mêlées familièrement aux maisons des hommes ; leurs façades ne s'isolent que par un léger recul; elles s'offrent sans mystère à la piété du passant, reconnaissables à leur style d'architecture spécial. Chaque église est entourée de vastes terrains concédés par les tzars, terrains couverts de riches constructions que loue la fabrique.

En continuant son chemin, on arrive à la tour de la Douma, espèce de vigie pour le feu, comme la tour du Seraskier à Constantinople; sur son comble est disposé un appareil de signaux, où des boules rouges ou noires indiquent la rue où flambe l'incendie.

Tout auprès, du même côté, s'élève le Gostiny-Dvor, grand édifice carré, avec deux étages de galeries, qui rappelle un peu notre Palais-Royal, et renferme des boutiques de toutes sortes, à étalages luxueux. Ensuite vient la Bibliothèque impériale, avec sa façade arrondie, à colonnes ioniennes ; puis le palais Anitschkov, qui donne son nom au pont voisin, orné de quatre chevaux de bronze, retenus par des écuyers, et se cabrant sur des piédestaux de granit.

Voici la Perspective Nevsky à peu près esquissée; mais, nous direz-vous, il n'y a personne dans votre tableau, comme dans ceux que font les barbouilleurs turcs. De

grâce, attendez un peu, nous allons maintenant animer notre vue et la peupler de figures. L'écrivain, moins heureux que le peintre, ne peut présenter les objets que successivement.

Nous avons promis de mettre des personnages dans notre Perspective Nevsky. Essayons de les croquer nous-même, n'ayant pas, comme les dessinateurs d'architecture, la ressource d'emprunter un crayon, plus alerte que le nôtre à écrire au bas de la planche : « Figures de Duruy ou de Bayot. »

C'est de une heure à trois heures que l'affluence est la plus grande; outre les passants qui vont à leurs affaires et marchent d'un pas rapide, il y a les promeneurs dont le seul but est de voir, d'être vus et de faire un peu d'exercice; leurs coupés ou leurs drojkys les attendent à un point convenu ou même les suivent parallèlement sur la chaussée, au cas où la fantaisie de remonter en voiture les prendrait.

Vous distinguez d'abord les officiers de la garde, en capote grise, dont une patte sur l'épaule marque le grade; ils s'avancent la poitrine presque toujours étoilée de décorations et coiffés du casque ou de la casquette; ensuite viennent les tchinovniks (fonctionnaires) en longues redingotes plissées dans le dos et froncées par derrière à la ceinture; ils portent, au lieu de chapeau, une casquette de couleur sombre, avec cocarde; les jeunes gens, qui ne sont ni militaires ni employés, ont des paletots garnis de fourrures d'un prix dont s'étonnent les étrangers et devant lequel reculeraient nos élégants. Ces paletots, de drap très-fin sont doublés de martre ou de musc et ont des collets de castor coûtant de cent à trois cents roubles, selon que la peau est plus fournie, plus moelleuse, plus foncée de couleur et qu'elle a conservé de poils blancs dépassant le niveau de la fourrure. — Un paletot de mille roubles n'a rien d'exorbitant, il y en a qui valent davantage; c'est là un luxe russe inconnu chez nous ; à Saint-Pétersbourg on pourrait faire au proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, » cette variante septentrionale : « Dis-

moi comment tu te fourres, je te dirai ce que tu vaux. » On est considéré d'après sa pelisse.

Eh quoi ! allez-vous penser en lisant cette description, déjà des pelleteries, au commencement d'octobre, par un temps d'une douceur exceptionnelle, que des hommes du Nord devraient trouver printannier ! Oui, — les Russes ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. — On s'imagine qu'aguerris par leur climat, ils se réjouissent comme des ours blancs dans la neige et la glace ; rien n'est plus faux : ils sont au contraire très-frileux et prennent, pour se préserver de la moindre intempérie, des précautions que négligent les étrangers à leur premier voyage, quitte à les adopter plus tard... quand ils ont été malades. — Si vous voyez passer quelqu'un de légèrement vêtu, à son masque olivâtre, à sa prolixité de barbe et de favoris noirs, vous reconnaîtrez un Italien, un méridional, dont le sang ne s'est pas encore refroidi. — Prenez votre paletot ouaté, chaussez des galoches, entourez-vous le col d'un cache-nez, nous disait-on. — Mais le thermomètre marque cinq ou six degrés au-dessus de zéro. — C'est égal, il y a ici comme à Madrid un petit vent qui n'éteindrait pas une bougie et qui souffle un homme. Nous avions mis à Madrid un manteau par huit degrés de chaleur, nous n'avions aucun motif de ne pas endosser un paletot d'hiver en automne, à Saint-Pétersbourg. — Il faut toujours s'en rapporter à la sagesse des nations. — Le paletot doublé de pelleterie légère est donc de demi-saison ; à la première tombée de la neige, on s'affuble de la pelisse, pour ne la quitter qu'au mois de mai.

Si les Vénitiennes ne vont qu'en gondole, les femmes de Saint-Pétersbourg ne vont qu'en voiture ; à peine descendent-elles pour faire quelques pas sur la Perspective. Elles ont des chapeaux et des modes de Paris. Le bleu semble être leur couleur favorite ; il va bien à leur teint blanc et à leurs cheveux blonds. De l'élégance de leur taille on n'en peut juger, dans la rue du moins, car d'amples pelisses de satin noir ou quelquefois d'étoffe écossaise à larges carreaux les enveloppent du talon à la nuque. La

coquetterie cède ici aux considérations de climat, et les plus jolis pieds s'enfoncent sans regret dans de larges chaussures : les Andalouses préféreraient mourir; mais, à Saint-Pétersbourg, cette phrase « recevoir un froid » répond à tout. Ces pelisses sont garnies de martre zibeline, de renard bleu de Sibérie et autres fourrures, dont nous ne pouvons, nous autres Occidentaux, soupçonner les prix extravagants : le luxe sur ce point est inouï, et si la rigueur du ciel ne permet aux femmes qu'un sac informe, soyez tranquille, ce sac coûtera autant que les plus splendides toilettes.

Au bout d'une cinquantaine de pas, les belles indolentes remontent dans leurs coupés ou leurs calèches, vont faire des visites ou rentrent chez elles.

Ce que nous disons là se rapporte aux femmes de la société, c'est-à-dire aux femmes nobles ; les autres, fussent-elles aussi riches, ont des allures plus humbles, même à beauté égale : la qualité prime tout. Voici des Allemandes, femmes de négociants, reconnaissables à leur type germanique, à leur air de douceur rêveuse, à leurs vêtements propres, mais d'étoffes plus simples ; elles ont des talmas, des basquines ou des manteaux de drap à longs poils. Voilà des Françaises en toilettes tapageuses, en par dessus de velours, en chapeau couvrant tout le sommet de la tête, qui font penser à Mabille et aux Folies-Nouvelles, sur ce trottoir de la Perspective Nevsky.

A la rigueur, jusqu'à présent vous pourriez vous croire rue Vivienne ou au boulevard ; un peu de patience, vous allez voir des types russes. Regardez cet homme en cafetan bleu boutonné sur le coin de la poitrine comme une robe chinoise, froncé aux hanches de plis symétriques, et d'une propreté exquise : c'est un artelchtchik ou domestique de marchand ; une casquette à disque plat et à visière plaquée sur le front complète son costume ; il a les cheveux et la barbe séparés comme Jésus-Christ ; sa physionomie est honnête et intelligente. On lui confie les recouvrements, les demandes et les commissions qui exigent de la probité.

Au moment où vous vous lamentiez sur l'absence de pittoresque, passe à côté de vous une nourrice en ancien habit national ; elle est coiffée du povoïnik, espèce de toque en forme de diadème, de velours rouge ou bleu, agrémenté de broderies d'or. Le povoïnik est ouvert ou fermé ; ouvert, il désigne une jeune fille ; fermé, une femme ; celui des nourrices a un fond, et leurs cheveux sortent de dessous cette toque distribués en deux nattes qui pendent sur le dos. Vierges, elles réunissaient leur chevelure en une seule tresse. La robe de damas ouaté, avec une taille sous les bras et une jupe très-courte, ressemble à une tunique et laisse voir une seconde jupe d'une étoffe moins riche. La tunique est rouge ou bleue comme le povoïnik; un large galon d'or la borde. Ce costume, foncièrement russe, a du style et de la noblesse, porté par une belle femme. Le grand habit de gala, dans les fêtes de cour, est taillé sur ce patron ; et ruisselant d'or, constellé de diamants, il ne contribue pas peu à leur splendeur.

En Espagne, c'est aussi une élégance d'avoir une nourrice sur place portant le costume de *pasiega;* et nous admirions ces belles paysannes au Prado ou calle d'Alcala, avec leurs vestes de velours noir et leurs jupes écarlates à bandes d'or. On dirait que la civilisation, sentant le cachet national s'effacer, veut en imprimer le souvenir à ses enfants, en faisant venir du fond de la campagne une femme au costume antique, qui est comme l'image de la mère patrie.

A propos de nourrice, on peut parler d'enfants ; la transition est toute naturelle. Les bébés russes sont fort gentils dans leur petit cafetan bleu et sous leur chapeau aplati en *sombrero calañès* que décore le bout œillé d'une plume de paon.

Il y a toujours sur le trottoir quelques dvornicks ou portiers, occupés à balayer en été, ou à enlever la glace en hiver. Ils se tiennent bien rarement dans leurs loges, si loges ils ont dans le sens que nous donnons à ce mot ; veillent toute la nuit, ne connaissent pas le cordon et vien-

nent ouvrir en personne au premier appel. Car ils admettent, chose étrange ! qu'un portier est fait pour ouvrir la porte à trois heures du matin comme à trois heures de l'après-midi. Ils dorment çà et là et ne se déshabillent jamais. Ils ont la chemise bleue par-dessus le pantalon, des grègues demi-larges et les grosses bottes, costume qu'ils échangent aux premiers froids contre la peau de mouton retournée.

De temps en temps un gamin drapé à mi-corps d'un tablier en forme de pagne, retenu à la taille par une ficelle, sort d'un atelier d'artisan et traverse rapidement la rue pour entrer un peu plus loin dans une maison ou une boutique, c'est un apprenti que son maître envoie en commission.

Le tableau ne serait pas complet si nous n'y dessinions quelques douzaines de moujiks en touloupe miroitée de crasse et de graisse, qui vendent des pommes ou des gâteaux, portent des provisions dans des karzines (corbeilles en copeaux de sapin tressés), raccommodent avec la hache le pavé de bois, ou, réunis par groupes de quatre ou six, s'avancent à pas comptés, un piano, une table ou un canapé sur la tête.

On ne voit guère de femmes moujikes, soit qu'elles restent à la campagne sur les terres des maîtres, soit qu'elles s'occupent à la maison de travaux domestiques. Celles qu'on rencontre de loin en loin n'ont rien de caractéristique. Un mouchoir noué sous le menton leur couvre et leur encadre la tête ; un paletot ouaté d'étoffe commune, de couleur neutre et de propreté douteuse, leur descend jusqu'à mi-jambe et montre une jupe d'indienne avec de gros bas de feutre et des galoches de bois. Elles sont peu jolies, mais elles ont l'air triste et doux ; aucun éclair d'envie n'allume leurs yeux pâles à la vue d'une belle dame bien parée, et la coquetterie semble leur être inconnue. Elles acceptent leur infériorité, ce que pas une femme ne fait chez nous, quelque bas placée qu'elle soit.

Du reste, on est frappé du petit nombre proportionnel de femmes dans les rues de Saint-Pétersbourg. Comme en

Orient, les hommes seuls semblent avoir le privilége de sortir. C'est le contraire en Allemagne, où la population féminine est toujours dehors.

Nous n'avons encore peuplé de figurines que le trottoir; la chaussée ne présente pas un spectacle moins animé et moins vivant. Il y coule un torrent perpétuel de voitures lancées à fond de train, et, traverser la Perspective n'est pas une opération moins périlleuse que de couper le boulevard entre la rue Drouot et la rue Richelieu. On marche peu à Saint-Pétersbourg et l'on prend un drojky pour une course de quelques pas. La voiture est considérée ici non comme un objet de luxe, mais comme un objet de première nécessité. De petits marchands, des employés peu rétribués se retranchent bien des choses, et se gênent pour avoir caréta, drojky ou traîneau. Aller à pied implique une sorte de déshonneur. Un Russe sans voiture est comme un Arabe sans cheval. On pourrait douter de sa noblesse, le prendre pour un mechtchanine, pour un serf.

Le drojky est la voiture nationale par excellence, elle n'a d'analogue dans aucun pays et mérite une description particulière. En voici précisément un qui attend, rangé près du trottoir, son maître en visite dans quelque maison, et qui semble poser tout exprès pour nous. C'est un drojky fashionable, appartenant à un jeune seigneur curieux de ses équipages. Le drojky est une toute petite voiture découverte, très-basse et à quatre roues ; celles de derrière ne sont pas plus grandes que les roues antérieures de nos américaines ou de nos victorias ; celles de devant que des roues de brouette. Quatre ressorts ronds supportent la caisse qui se divise en deux siéges, l'un pour le cocher, l'autre pour le maître. Ce dernier siége est rond, et, dans les drojkys élégants dits drojkys *égoïstes*, on ne peut admettre qu'une seule personne ; dans les autres il y a deux places, mais si étroitement mesurées, qu'on est obligé de passer son bras autour de son voisin ou de sa voisine. De chaque côté, deux paracrottes de cuir verni s'arrondissent au-dessus des roues et par leur réunion sur le flanc de la voiture, qui n'a pas de portières, forment

un marchepied descendant à quelques pouces du sol. Sous le siége du cocher se trouve le col de cygne ; il n'y a pas de boîtes à patentes aux roues, pour la raison que nous allons dire en décrivant le mode d'attelage.

La couleur du drojky varie peu. Elle est œil de corbeau, rechampie de filets bleu clair ou vert russe avec des filets vert-pomme ; mais toujours, quelle que soit la nuance choisie, le ton demeure foncé.

Le siége est garni en maroquin capitonné ou en drap de teinte sombre. Un tapis de Perse ou une moquette s'étend sous les pieds. Il n'y a pas de lanternes au drojky, et il file la nuit sans avoir deux étoiles au front. C'est au passant à prendre garde et au cocher à crier: Gare!

Rien n'est plus joli, plus mignon, plus léger que ce frêle équipage qu'on emporterait sous son bras. Il semble sortir de chez le carrossier de la reine Mab.

Attelé à cette coquille de noix avec laquelle il sauterait une barrière, piaffe sur place, impatient et nerveux, un magnifique cheval qui a peut-être coûté six mille roubles, un cheval de la célèbre race Orlov, sous robe gris de fer luné, aux performances arrondies, à la riche crinière, à la queue argentée et comme poudrée de micas brillants. Il piétine et s'encapuchonne, gratte le pavé de l'ongle, maintenu à grand'peine par un cocher robuste. Il est nu entre ses brancards, et aucun enchevêtrement de harnais n'empêche d'admirer sa beauté. Quelques fils légers, cordonnets de cuir, larges tout au plus d'un centimètre et rattachés entre eux par de petits ornements argentés ou dorés, jouent sur lui sans le gêner, sans le couvrir, sans rien dérober de la perfection de ses formes. Les montants de la têtière sont papelonnés de petites écailles métalliques, et l'on n'y plaque pas ces lourdes œillères, volets noirs qui aveuglent ce que le cheval a du plus beau, sa prunelle dilatée et pleine de flamme. Deux chaînettes d'argent se croisent avec grâce sur le chanfrein : le filet est garni de cuir, de peur que le froid du fer n'offense la délicatesse des barres, car un simple filet suffit à diriger la noble bête. Le collier, très-léger et très-souple, est la

seule partie du harnais qui rattache le cheval à la voiture, car l'attelage russe n'a pas de traits. Au collier s'adaptent directement les brancards, noués par des courroies enroulées et tournées plusieurs fois sur elles-mêmes, mais sans boucles ni anneaux, ni aucune agrafe en métal. Au point de jonction du collier et des brancards sont fixés, au moyen des mêmes courroies, les cordes d'un arc en bois flexible qui se courbe au-dessus du garrot du cheval, comme une anse de panier dont on voudrait rapprocher les bouts. Cet arc, nommé douga, un peu penché en arrière, sert à maintenir l'écartement du collier et des bras du brancard, de manière à ce qu'ils ne blessent pas l'animal, et à suspendre à un crochet, nommé douga, les lamières d'enrênement.

Ce n'est pas au train du drojky que s'attachent les brancards, mais bien à l'essieu des premières roues, qui dépasse le moyeu et traverse la mince pièce de bois maintenue par une clavette extérieure. Pour plus de solidité, un trait placé en dehors va se relier au système de courroies du collier. Ce mode d'attelage fait tourner avec aisance le train de devant, la traction opérant sur les bouts de l'essieu comme sur un levier.

Voilà une description bien minutieuse sans doute, mais les descriptions vagues ne peignent rien, et peut-être que les sportsmen de Paris ou de Londres ne seront pas fâchés de savoir comment est fait et attelé le drojky d'un sportsman de Saint-Pétersbourg.

Bon ! nous n'avons pas parlé du cocher ; c'est pourtant un personnage caractéristique et plein de couleur locale qu'un cocher russe ! Coiffé d'un chapeau bas de forme dont le ballon s'étrangle autour de la tête, et dont les bords retroussés en ailes de chaque côté se busquent sur le front et sur la nuque ; vêtu d'un long cafetan bleu ou vert, fermé sous le bras gauche par cinq agrafes ou cinq boutons d'argent, qui se plisse autour des hanches et se serre à la taille par une ceinture circassienne tramée d'or; montrant son col musculeux cerclé par sa cravate, étalant sa large barbe sur sa poitrine, les bras tendus et te-

nant une rêne de chaque main, il a, il faut l'avouer, une mine triomphante et superbe. il est bien le cocher de son attelage ! Plus il est gros, plus il se paye cher ; entré maigre à un service, il demande de l'augmentation s'il engraisse.

Comme l'on conduit à deux mains, l'usage du fouet est inconnu. Les chevaux s'animent ou se modèrent au son de la voix. Ainsi que les muletiers espagnols, les cochers russes adressent des compliments ou des invectives à leurs bêtes ; tantôt ce sont des diminutifs d'une tendresse charmante, tantôt des injures horriblement pittoresques que la pudeur moderne nous empêche de traduire. Le président de Brosses n'y eût pas manqué. Si l'animal se ralentit ou fait une faute, un petit coup de bride sur la croupe suffit pour l'accélérer ou le redresser. Les cochers vous avertissent de vous ranger en criant *Béréguiss!... béréguiss!...* Si vous n'obéissez pas assez vite à l'injonction, il disent en accentuant avec force : *béréguis... sta... eh!* C'est un amour-propre pour les cochers de bonne maison de ne jamais hausser la voix.

Mais voici que le jeune seigneur remonte dans sa voiture. Le cheval part au grand trot en steppant de manière à toucher ses naseaux avec ses genoux ; on dirait qu'il danse, mais cette coquetterie d'allure ne lui fait rien perdre de sa rapidité.

Quelquefois on attelle au drojky un autre cheval qu'on nomme *pristiajka*, ce qui peut se traduire par cheval de bricole ; il est maintenu par une seule rêne extérieure et galope pendant que son compagnon trotte. La difficulté est de soutenir les deux allures égales et dissemblables. Ce cheval, qui a l'air de gambader le long de l'attelage et d'accompagner son camarade par plaisir, a quelque chose de gai, de libre et de gracieux dont on ne retrouve l'analogue nulle part.

Les drojkys de place sont tout à fait pareils de disposition, sauf l'élégance de la coupe, le soin du travail et la fraîcheur des peintures ; ils sont menés par un cocher en cafetan bleu plus ou moins propre, qui porte son numéro

estampé sur une plaque de cuivre suspendue à un cordonnet de cuir et habituellement rejetée derrière le dos, pour que la pratique, pendant la course, ait le chiffre devant les yeux et ne l'oublie pas. Le harnachement est le même, et le petit cheval de l'Ukraine, pour n'être pas de si bonne race, n'en va pas moins bon train. Il y a aussi le drojky long, qui est le plus ancien et le plus national. Ce n'est qu'un banc recouvert de drap porté par quatre roues, qu'il faut enfourcher, à moins qu'on ne s'y tienne assis de côté comme sur une selle de femme. Les drojkys errent çà et là ou stationnent au coin des rues et des places, devant des auges en bois supportées par un pied découpé et qui contiennent l'avoine ou le foin des bêtes. A toute heure de jour et de nuit, à quelque endroit de Saint-Pétersbourg qu'on se trouve, il suffit de crier deux ou trois fois : *Isvochtchik!* pour voir accourir au galop une petite voiture sortie on ne sait d'où.

Les coupés, les berlines, les calèches qui descendent et remontent perpétuellement la Perspective n'ont rien de particulier. Ils semblent, en général, de fabrique anglaise ou viennoise. Très-souvent ils sont attelés de chevaux superbes et vont grand train. Les cochers portent le cafetan, et parfois, à côté d'eux, sont assis des espèces de soldats coiffés d'un casque en cuivre dont la pointe est terminée par une boule au lieu de l'être par une flamme, comme le cimier des militaires. Ces hommes ont pour vêtement un manteau gris dont les collets sont bordés de bandes rouges ou bleues qui désignent le grade de leur maître, général ou colonel. Le privilége d'avoir un chasseur n'appartient qu'aux voitures d'ambassade. Cet équipage à quatre chevaux, dont le porteur est monté par un écuyer en livrée ancienne tenant à la main une grande cravache toute droite, est celui du métropolitain, et quand il passe, le peuple et les promeneurs saluent.

A ce tourbillon de voitures élégantes se mêlent des chariots tout à fait primitifs ; la plus sauvage rusticité côtoie la civilisation la plus extrême. Ce contraste est fréquent en Russie. Des rospouskys composés de deux pou-

tres placées sur des essieux, et dont les roues sont maintenues par des pièces de bois qui appuient contre les moyeux et s'arc-boutent aux flancs du grossier véhicule, frôlent la rapide calèche, étincelante de vernis. Le principe de l'attelage est le même que celui du drojky. Seulement un cintre plus large, bizarrement colorié, remplace l'arc léger à la svelte courbure ; des cordes sont substituées aux fines lanières de cuir, et un moujik en touloupe ou en sayon est accroupi parmi les paquets et les ballots. Quant au cheval tout hérissé d'un poil qui n'a jamais connu l'étrille, il secoue en marchant une crinière échevelée qui pend presque jusqu'à terre. C'est sur ces voitures que s'opèrent les déménagements. On les élargit avec des planches, et les meubles cheminent les jambes en l'air, retenus avec des ficelles. Plus loin, une meule de foin semble marcher toute seule, traînée par une rosse qu'elle ensevelit presque. Une cuve pleine d'eau s'avance lentement par le même procédé. Une téléga passe grand train sans se soucier des secousses qu'imprime à l'officier qu'elle porte ses ais dénués de ressorts : où va-t-elle? à cinq ou six cents verstes — plus loin, peut-être aux derniers confins de l'empire, au Caucase, au Thibet. N'importe! mais soyez sûr d'une chose, c'est que la légère charrette, on ne peut lui donner d'autre nom, sera toujours menée ventre à terre. Pourvu que les deux roues de devant arrivent avec le strapontin, cela suffit.

Regardez ce chariot, auquel son fond et ses ridelles de planches donnent l'apparence d'une grande auge sur roulettes ; il laisse traîner derrière lui une perche, séparant comme la cloison d'une box les deux chevaux qu'il remorque attachés à sa caisse. et qui ainsi n'ont pas besoin d'être tenus en main par des palefreniers. Rien n'est plus commode et plus simple.

On ne voit pas, à Saint-Pétersbourg, de ces lourdes charrettes qu'ébranlent à peine cinq ou six chevaux aux formes d'éléphant, coupés par le fouet d'un conducteur brutal. On charge très-peu les chevaux dont on exige une grande allure, et qui sont plus vifs que robustes. Tous

les objets de poids qui peuvent se fractionner se distribuent sur plusieurs voitures, au lieu d'être entassés sur une seule, comme chez nous ; elles marchent de conserve, et leur réunion forme des caravanes qui rappellent, au milieu de la ville, les mœurs voyageuses du désert. Les cavaliers sont rares, à moins que ce ne soient des gardes à cheval ou des Cosaques envoyés en ordonnance.

Toute ville civilisée se doit des omnibus : il en circule quelques-uns sur la Perspective de Nevsky, conduisant à des quartiers éloignés; ils sont attelés de trois chevaux. On leur préfère généralement les drojkys, dont le prix n'est pas beaucoup plus élevé, et qui vous mènent où l'on veut. Le drojky long coûte quinze kopecks la course, le drojky rond, vingt, quelque chose comme douze et seize sous. — Ce n'est pas cher; il faudrait être bien avare ou bien pauvre pour marcher.

Mais le crépuscule vient, les passants hâtent le pas pour aller dîner, les voitures se dispersent, et sur la tour de vigie s'élève la boule lumineuse qui donne le signal de l'allumage du gaz. — Rentrons.

VII

L'HIVER — LA NÉVA

Depuis quelques jours la température s'était sensiblement refroidie; toutes les nuits il gelait blanc, et le vent du nord-est avait balayé, sur la place de l'Amirauté, les dernières feuilles rougies des arbres. L'hiver, quoique tardif pour le climat, s'était mis en marche des régions du pôle, et au frisson de la nature, on le sentait approcher. Les gens nerveux éprouvaient ce vague malaise que cause aux organisations délicates la neige suspendue en l'air, et les isvochtchiks qui n'ont pas de nerfs, il est vrai, mais possèdent en revanche un instinct atmosphérique infaillible comme celui de l'animal, levaient le nez vers le ciel estompé d'un immense nuage gris-jaune, et préparaient joyeusement leurs traîneaux. Cependant la neige ne tombait pas, et l'on s'abordait avec quelques observations critiques sur la température, mais d'un genre tout différent de celui dans lequel les philistins des autres contrées rédigent leurs lieux communs météorologiques. A Saint-Pétersbourg on se plaint de ce que le temps n'est pas assez rigoureux, et en regardant le thermomètre on dit : « Eh quoi ! il n'y a encore que deux ou trois degrés au-dessous de zéro ! Décidément les climatures se dérangent. » Et les personnes d'âge vous parlent de ces beaux hivers où l'on *jouissait* de vingt-cinq ou

trente degrés de froid, à dater du mois d'octobre jusqu'au mois de mai.

Un matin pourtant, en levant le store de notre fenêtre, nous aperçûmes, à travers les doubles carreaux humides de la buée nocturne, un toit d'une blancheur étincelante se détachant sur un ciel d'un bleu léger où le soleil levant dorait quelques nuages roses et quelques flocons de fumée blonde; les saillies architecturales du palais qui faisait face à notre maison étaient accusées par des lignes d'argent, comme ces dessins sur papier de couleur qu'on rehausse de blanches touches de gouache, et sur le sol s'étalait, comme une doublure d'ouate, une épaisse couche de neige vierge, où n'étaient encore empreints que les pieds étoilés des pigeons, aussi nombreux à Saint-Pétersbourg qu'à Constantinople et à Venise. — L'essaim, tachant de gris-bleu ce fond de blancheur immaculée, sautillait, battait des ailes, et semblait attendre avec plus d'impatience que de coutume, devant la boutique souterraine du marchand de comestibles, la distribution de graines qu'il leur fait chaque matin avec une charité de brahmine. En effet, quoique la neige ait l'air d'une nappe, les oiseaux n'y trouvent pas leur couvert mis, et les ramiers avaient faim. Aussi quelle joie lorsque le marchand ouvrit sa porte! La bande ailée fondit familièrement sur lui, et il disparut un moment dans un nuage emplumé. Quelques poignées de grain lancées au loin lui rendirent un peu de liberté, et il souriait, debout sur son seuil, de voir ses petits amis manger avec une avidité joyeuse, faisant voler la neige à droite et à gauche. Vous pensez bien que quelques moineaux non invités profitaient de l'aubaine, effrontés parasites, et ne laissaient pas tomber à terre les miettes du festin; il faut bien que tout le monde vive.

La ville s'éveillait. Des moujiks allant aux provisions, leurs karzines en copeau de sapin sur la tête, enfonçaient leurs grosses bottes dans la neige non encore battue, et y laissaient des traces comme des pieds d'éléphant; quelques femmes, un mouchoir noué sous le menton, enveloppées de leur paletot piqué comme une courte-pointe,

traversaient la rue d'un pas plus léger, brodant d'un mica argenté le bas de leur jupe. Des messieurs en long manteau, le collet relevé par-dessus les oreilles, passaient allégrement, se rendant à leurs bureaux, quand parut tout à coup le premier traîneau conduit par l'Hiver en personne, sous la figure d'un isvochtchik, coiffé d'un bonnet de velours rouge à quatre pans avec un bord de fourrure, vêtu d'un cafetan bleu doublé en peau de mouton, et les genoux couverts d'une vieille peau d'ours. Attendant la pratique, il flânait assis sur le siége de derrière de son traîneau, et conduisait par-dessus le strapontin, avec de gros gants dont le pouce seul était séparé, son petit cheval de Kazan qui, de sa longue crinière, balayait presque la neige. Jamais, depuis notre arrivée à Saint-Péterbourg, nous n'avions eu la sensation de la Russie aussi nette; c'était comme une révélation subite, et nous comprîmes aussitôt une foule de choses qui, jusque-là, étaient restées obscures pour nous.

Dès que nous avions aperçu la neige, nous nous étions habillé à la hâte ; à la vue du traîneau nous endossâmes notre pelisse, chaussâmes nos galoches, et une minute après nous étions dans la rue criant, selon l'habitude : Isvochtchik ! isvochtchik !

Le traîneau vint se ranger près du trottoir, l'isvochtchik enjamba son siége, et nous nous insérâmes dans la caisse remplie de foin en croisant bien les pans de notre pelisse et en ramenant la couverture de peau sur nous. L'installation du traîneau est très-simple. Figurez-vous deux barres ou patins de fer poli dont le bout antérieur se recourbe en pointe de soulier chinois. Sur ces deux barres une légère armature de fer fixe le siége du cocher et la boîte où se place le voyageur ; cette boîte est ordinairement peinte en couleur d'acajou. Une sorte de tablier, qui s'arrondit en se renversant comme un poitrail de cygne, donne de la grâce au traîneau et protége l'isvochtchik contre les parcelles de neige que fait voler devant lui comme une écume d'argent le frêle et rapide équipage. Les brancards s'adaptent au collier ainsi que

dans l'attelage du drojki, et opèrent leur traction sur les patins. Tout cela ne pèse rien et va comme le vent, surtout quand la gelée a durci la neige et que la piste est faite.

Nous voilà parti pour le pont d'Anischkow, tout au bout de la Perspective Nevsky. Cette désignation de but nous était venue à l'esprit seulement parce que la course était longue, car nous n'avions rien à dire de si bonne heure aux quatre chevaux de bronze qui en décorent les culées, et puis nous étions bien aise de voir la Perspective poudrée à frimas, en grande toilette d'hiver.

On ne saurait croire combien elle y gagnait : cette immense bande d'argent déroulée à perte de vue entre cette double ligne de palais, d'hôtels, d'églises, rehaussés eux-mêmes de touches blanches, produisait un effet vraiment magique. Les couleurs des maisons roses, jaunes, chamois, gris de souris, qui peuvent paraître bizarres en temps ordinaire, deviennent d'un ton très-harmonieux repiquées ainsi de filets étincelants et de paillettes brillantées. La cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan, devant laquelle nous passâmes, s'était métamorphosée à son avantage ; elle avait coiffé sa coupole italienne d'un bonnet de neige russe, dessiné ses corniches et ses chapiteaux corinthiens en blanc pur, et posé sur la terrasse de sa colonnade demi-circulaire une balustrade d'argent massif pareille à celle qui orne son iconostase ; les marches qui conduisent à son portail étaient couvertes d'un tapis d'hermine assez fin, assez moelleux, assez splendide pour que le soulier d'or d'une czarine s'y posât.

Les statues de Barclay de Tolly et de Kutusov semblaient se réjouir sur leurs piédestaux de ce que le sculpteur Orlovski, connaissant le climat, ne les eût pas costumées à la romaine, et les eût, au contraire, gratifiées de bons manteaux de bronze. Par malheur, l'artiste ne leur avait pas donné de chapeau, et la neige leur poudrait le crâne de sa froide poudre à la maréchale.

Près de Notre-Dame-de-Kazan, traversant la Perspective sous un pont, passe le canal Catherine ; il était pris en-

tièrement, et la neige s'entassait aux angles du quai et sur les marches des escaliers ; une nuit avait suffi pour tout figer. Les glaçons que la Néva charriait depuis quelques jours s'étaient arrêtés, entourant d'un moule transparent les coques des bateaux rangés dans leurs gares.

Devant les portes, les dvorniks, armés de larges pelles, déblayaient le trottoir et disposaient sur la voie la neige amoncelée, comme les tas de cailloux sur le macadam. De tous côtés arrivaient les traîneaux, et, chose bizarre, en une nuit, les drojkys, si nombreux la veille, avaient totalement disparu. On n'eût pas rencontré dans la rue un seul exemplaire de ce véhicule; il semblait que du soir au lendemain la Russie, retournée à la civilisation la plus primitive, n'avait pas encore inventé l'usage des roues. Les rospouskis, les télégas, tous les instruments de charroi glissaient sur des patins; les moujiks, attelés par une cordelette, tiraient leurs karsines sur des traîneaux microscopiques. Les petits chapeaux à forme évasée s'étaient éclipsés pour faire place aux bonnets de velours.

Quand la trace est bien faite et que la gelée a consolidé la neige, on ne se figure pas l'immense économie de force que produit le traînage ; un cheval déplace sans peine, et avec une célérité double, un poids triple de celui qu'il pourrait enlever dans les conditions ordinaires. En Russie la neige est, pendant six mois de l'année, comme un chemin de fer universel dont les blancs railways s'étendent dans toutes les directions et permettent d'aller où l'on veut. Ce chemin de fer d'argent a l'avantage de ne rien coûter du tout la verste ou le kilomètre, prix de revient fort économique auquel n'atteindront jamais les ingénieurs les plus habiles; c'est peut-être pour cela que les voies ferrées n'ont tracé encore que deux ou trois sillons sur l'immense territoire de la Russie.

Nous revînmes à la maison très-satisfait de notre course. Après avoir déjeuné et changé en cendres un cigare, sensation délicieuse à Saint-Pétersbourg, où il est défendu de fumer dans les rues, sous peine d'un rouble d'amende, nous allâmes nous promener à pied sur le

bord de la Néva, pour jouir du changement de décoration. Le grand fleuve que nous avions vu quelques jours auparavant étaler ses larges nappes plissées par leur fluctuation perpétuelle, moirées par des jeux de lumière toujours nouveaux, sillonnées par un mouvement sans repos de navires, de barques, de pyroscaphes, de canots, et ruisseler vers le golfe de Finlande, vaste lui-même comme un golfe, avait totalement changé d'aspect; à l'animation la plus vivace, succédait l'immobilité de la mort. La neige était étendue en couche épaisse sur les glaçons soudés, et entre les quais de granit s'allongeait, aussi loin que portait la vue, une blanche vallée d'où s'élançaient, çà et là, de noires pointes de mâts, au-dessus des barques à moitié ensevelies. — Des piquets et des branches de sapin indiquaient des trous pratiqués dans la glace pour y puiser de l'eau, et marquaient, d'une rive à l'autre, le chemin à suivre sans danger, car déjà les piétons traversaient, et l'on préparait les descentes de planches pour les traîneaux et les voitures; mais des chevaux de frise les barraient encore, la glace n'étant pas assez solide.

Pour mieux embrasser le coup d'œil, nous allâmes nous placer sur le pont de l'Annonciation, plus ordinairement désigné sous le nom de pont Nicolas; nous en avons déjà dit quelques mots dans notre arrivée à Saint-Pétersbourg. Cette fois nous eûmes le loisir d'examiner en détail la charmante chapelle élevée en l'honneur de saint Nicolas le Thaumaturge, au point où se réunissent les deux parties mobiles du pont. C'est un délicieux petit édifice, dans ce style byzantin moscovite qui convient si bien au culte grec orthodoxe, et que nous voudrions voir généralement adopté en Russie. Il consiste en une sorte de pavillon en granit bleuâtre, flanqué à chaque angle d'une colonne à chapiteau composite, cerclée au milieu d'un bracelet, et striée de cannelures, non pas droites, mais brisées en haut et en bas. Le socle double, et supportant le pilier d'une arcade, est taillé en pointe de diamant. Trois baies sont découpées sur trois des faces du monument, dont le mur de fond resplendit d'une mosaïque en pierres précieuses représen-

tant le saint patron de la chapelle, drapé de la dalmatique, le nimbe d'or derrière la tête, un livre ouvert à la main, et entouré de figures célestes en adoration. Des balcons de serrurerie, richement travaillés, ferment les deux arcades latérales ; celle de la façade, où aboutit un escalier, donne accès dans la chapelle. La corniche, historiée d'inscriptions en caractères slavons, ponctuées d'étoiles, a pour acrotère une série d'ornements en forme de cœurs qui ont la pointe en l'air, et alternent avec des découpures en dents de loup. Le toit, en pyramidion côtelé d'une nervure sur chaque carré, est tout couvert d'écailles d'or. Il porte à sa pointe un de ces clochetons moscovites à renflement qu'on ne saurait mieux comparer qu'à des oignons de tulipe, tout étoilés d'or et terminés par une croix grecque, le pied fiché dans un croissant ayant lui-même pour support une boule. Ces toits dorés nous plaisent singulièrement, surtout lorsque la neige les soupoudre de sa limaille argentée et leur donne l'air de vieux vermeil dont la dorure serait à moitié partie. Ce sont alors des tons d'une finesse et d'une rareté incroyables, des effets absolument inconnus ailleurs.

Une lampe brûle nuit et jour devant l'icone. En passant près de la chapelle, les isvochtchiks réunissent leurs guides dans une main pour soulever leur bonnet et faire des signes de croix. Les moujiks se prosternent sur la neige. Des soldats et des officiers disent une prière avec un air extatique, immobiles, nu-tête, dévotion méritoire par douze ou quinze degrés de froid ; des femmes montent l'escalier et vont baiser les pieds de l'image après maintes génuflexions. Ce ne sont pas seulement, comme vous pourriez le croire, les gens du peuple, mais aussi les gens comme il faut ; personne ne traverse le pont sans donner un signe de respect, un salut au moins au saint qui le protége, et les kopeks pleuvent dans les deux troncs placés de chaque côté de la chapelle ; mais revenons à la Néva.

A droite, si l'on regarde vers la ville, l'on aperçoit, un peu en arrière du quai Anglais, les cinq clochers pointus de l'église des Gardes à cheval, avec leur or légèrement

glacé de blanc; plus loin, la coupole de Saint-Isaac, pareille à la mitre constellée de diamants d'un roi mage, l'aiguille brillante de l'Amirauté, et le coin du palais d'Hiver; au fond et plus sur la gauche, jaillissant d'une île du fleuve, là flèche si svelte et si hardie de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, dont l'ange d'or étincelle dans un ciel de turquoise traversé de veines roses, au-dessus des murs bas de la forteresse. A gauche (nous parlons toujours comme si nous tournions le dos à la mer), la rive ne découpe pas si richement l'horizon avec des dentelures d'or; il y a moins d'églises de ce côté et elles sont plus reculées dans l'intérieur de Vasili-Ostrow, — c'est ainsi qu'on nomme ce quartier de la ville. Cependant les palais et les hôtels qui bordent le quai offrent de longues lignes monumentales qu'accentue heureusement la neige. Avant le pont de la Bourse, l'Académie, grand palais d'architecture classique, renfermant une cour ronde dans son enceinte carrée, descend au fleuve par un escalier colossal, orné de deux grands sphinx d'Égypte à tête humaine, surpris et frissonnant de porter sur leur croupe de granit rose des caparaçons de frimas; l'obélisque de Roumiantzov darde sa pointe au milieu de la place.

Si, passant par le pont de la Bourse, vous regagnez l'autre rive et que, longeant le palais d'Hiver et l'Hermitage, vous remontiez le fleuve jusqu'au palais de Marbre, un peu avant le pont de Troitski, et que là vous vous retourniez, vous découvrez un nouvel aspect qui vaut qu'on le contemple : le fleuve se divise en deux bras qui forment la grande et la petite Néva, entourant une île dont la pointe opposée au fil de l'eau — quand l'eau coule — est décorée d'une manière architecturale et grandiose.

A chaque angle de l'Esplanade, qui termine l'île de ce côté, se dresse une sorte de phare ou plutôt de colonne rostrale en granit rose, avec des proues de navires et des ancres en bronze, surmontée d'un trépied ou fanal d'airain, et s'élevant sur un socle où s'adossent des statues assises. Entre ces deux colonnes d'un bel effet se dessine

la Bourse, qui est, comme chez nous, une contrefaçon vague du Parthénon, un parallélogramme entouré de colonnes. Seulement ici elles sont doriques au lieu d'être corinthiennes, et le corps du bâtiment dépasse l'attique de la colonnade qui l'encadre, présentant un pignon triangulaire comme un fronton grec, où s'ouvre une large baie cintrée obstruée à demi par un groupe sculptural posé sur la corniche du portique. A droite et à gauche se font symétrie l'Université et la Douane, édifices d'architecture régulière et simple. Les deux phares, par leur silhouette gigantesque et monumentale, relèvent à propos les lignes un peu froides et classiques des bâtiments. Dans le bras de la petite Néva se massent, pour l'hivernage, les navires et les barques dont les mâts dégréés hachent les fonds de leurs lignes menues. A présent, à ce dessin sommaire sur papier gris de perle, ajoutez quelques rehauts de blanc vif, et vous aurez un croquis assez agréable à coller dans votre album.

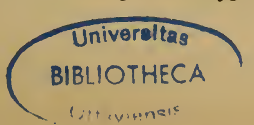
Aujourd'hui, nous n'irons pas plus loin; il ne fait pas chaud sur ces quais et ces ponts, où souffle un vent qui vient tout droit du pôle. Chacun y marche d'un pas plus rapide. Les deux lions placés au débarcadère du palais impérial semblent avoir l'onglée et ne retenir qu'avec peine la boule posée sous leur griffe.

Le lendemain, c'était sur le quai Anglais et la Perspective un Longchamps, de traîneaux de maîtres et de calèches découvertes. Cela semble singulier dans une ville où les froids de quinze ou vingt degrés ne sont pas rares, qu'on aille si peu en voiture fermée. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que les Russes montent en *carèta*, et cependant ils sont frileux. Mais la pelisse est une arme contre le froid, qu'ils savent si bien manier qu'avec elle ils se rient de temps à geler le mercure. Ils n'en passent qu'une manche tout au plus, et la tiennent étroitement fermée en insérant la main dans un petit gousset pratiqué sur le devant. C'est un art de porter la pelisse, et l'on n'y parvient pas tout de suite ; un Russe, par un mouvement imperceptible, lui donne du jeu, la croise, la double et la serre

autour de son corps comme un maillot d'enfant ou une gaine de momie. La fourrure conserve pendant quelques heures la température de l'antichambre où elle est accrochée et vous isole complétement de l'air extérieur ; dans la pelisse vous avez dehors le même nombre de degrés de chaleur que chez vous, et si, renonçant à la vaine élégance du chapeau, vous mettez une casquette ouatée ou un bonnet en peau de castor, vous n'êtes plus empêché par un bord importun de relever le collet dont le poil se trouve alors en dedans. Votre nuque, votre occiput, vos oreilles sont à l'abri. Votre nez seul, pointant entre deux cloisons fourrées, s'expose aux intempéries de la saison; mais s'il blanchit, on vous en avertit charitablement, et en le frottant d'une poignée de neige, on lui rend bien vite son rouge naturel. Ces petits accidents n'arrivent que par les hivers exceptionnellement rigoureux. De vieux dandys, rigides observateurs des modes de Londres et de Paris, ne pouvant se résigner à la casquette, se font fabriquer des chapeaux qui n'ont pas de bord par derrière, mais une simple visière seulement, car il ne faut pas penser à garder son collet rabattu. La bise ferait sentir à votre col découvert le fil de sa lame glacée, aussi désagréable que le contact de l'acier au col du patient.

Les femmes les plus délicates ne craignent pas de se promener en calèche et de respirer pendant une heure cet air glacé, mais sain et tonique, qui rafraichit les poumons oppressés par la température de serre chaude des maisons. On ne discerne que leur figure rosée au froid ; tout le reste n'est qu'un entassement de pelisses, de manchons, où l'on aurait peine à démêler une forme ; sur les genoux s'étend une grande peau d'ours blanc ou noir dentelée d'écarlate. La calèche ressemble de la sorte à un bateau comblé de pelleteries d'où émergent quelques têtes souriantes.

Confondant les traîneaux hollandais avec les traîneaux russes, nous nous étions figuré tout autre chose que la réalité. C'est en Hollande que glissent sur les canaux gelés ces traîneaux à formes fantasques de cygne et de dragon



ou de conque marine, contournés, tarabiscotés, dorés et peints par Hondekoeter ou de Vost, dont on a précieusement conservé les panneaux, attelés de chevaux avec pompons, plumets et clochettes, mais plus souvent poussés à la main par un patineur. Le traîneau russe n'est pas un joujou, un objet de luxe et d'amusement, servant pendant quelques semaines, mais un outil d'usage journalier et d'utilité première. Rien n'a été changé à sa forme nécessaire, et le traîneau de maître est semblable de tout point, comme principe de structure, au traîneau de l'isvochtchik. Seulement le fer des patins est plus poli et d'une courbe plus gracieuse, la caisse est en acajou ou en treillis de cannes; la garniture du siége en maroquin capitonné, le tablier en cuir verni; une chancelière remplace le foin, une fourrure de prix, la vieille peau rongée des mites; les détails sont plus soignés et plus fins, voilà tout; le luxe consiste dans la tenue du cocher, la beauté du cheval et la vitesse de l'allure. Comme au drojky, l'on attelle souvent au traîneau un second cheval de bricole.

Mais le sublime du genre, c'est la troïka, un véhicule éminemment russe, plein de couleur locale et très-pittoresque. La troïka est un grand traîneau qui peut contenir quatre personnes se faisant face, plus le cocher; elle est attelée de trois chevaux. Celui du milieu, engagé dans les brancards, a le collier et le cintre de bois (douga) arrondi au-dessus du garrot; les deux autres ne tiennent au traîneau que par un trait extérieur; une courroie lâche les rattache au collier du limonier. Quatre guides suffisent pour conduire les trois bêtes, car les deux chevaux extérieurs ne sont dirigés que par une seule rêne en dehors; rien n'est plus charmant que de voir une troïka filer sur la Perspective ou la place de l'Amirauté, à l'heure de la promenade. Le limonier trotte en steppant droit devant lui, les deux autres chevaux galopent et tirent en éventail. L'un doit avoir l'air farouche, emporté, indomptable, porter au vent, simuler des écarts et des ruades : c'est le *furieux*. L'autre doit secouer sa crinière, s'encapuchoneur, faire des courbettes, prendre des airs penchés, toucher

ses genoux du bout de ses lèvres, danser sur place, se jeter à droite et à gauche, au gré de ses gaietés et de ses caprices : c'est le *coquet*. Ces trois nobles coursiers, avec leurs têtières à chaînettes de métal, leurs harnais légers comme des fils, où brillent çà et là comme des paillettes de délicats ornements dorés, rappellent ces attelages antiques qui traînent sur des arcs de triomphe des chars de bronze auxquels ils ne tiennent par rien. Ils semblent jouer et gambader au-devant de la troïka, d'après l'impulsion de leur propre volonté. Le cheval intermédiaire a seul l'air un peu sérieux, comme un ami plus sage entre deux compagnons folâtres. Vous pensez, sans qu'on vous le dise, qu'il n'est pas facile de maintenir ce désordre apparent dans une grande vitesse, quand chaque bête tire avec une allure différente. Quelquefois aussi le *furieux* joue son rôle tout de bon, et le *coquet* se roule sur la neige. Il faut donc, pour mener une troïka, un cocher d'une habileté consommée. Quel charmant sport! nous sommes surpris qu'aucun gentleman-rider de Londres ou de Paris n'ait la fantaisie de l'imiter. Il est vrai que la neige ne dure pas assez en Angleterre et en France.

Comme le traînage se maintenait, au bout de quelques jours apparurent les coupés, les berlines et les calèches sur patins. Ces voitures, dont on a retiré les roues, ont une physionomie étrange. On dirait des caisses d'équipages inachevés posées sur des tréteaux ; le traîneau a infiniment plus de grâce et de cachet.

A voir les pelisses, les traîneaux, les troïkas, les voitures à patins, et le thermomètre descendre chaque matin d'un ou deux degrés, nous pensions l'hiver définitivement établi ; mais les vieilles têtes prudentes habituées au climat, exécutaient des nutations sceptiques, et disaient : « Non, ce n'est pas l'hiver encore. » — Et, en effet, ce n'était pas l'hiver, le vrai hiver, l'hiver russe, l'hiver arctique, comme nous le vîmes bien plus tard !

VIII

L'HIVER

L'hiver, cette année, a manqué aux traditions russes et s'est montré capricieux comme un hiver parisien. Tantôt le vent du pôle lui gelait le nez et lui rendait les joues couleur de cire, tantôt le vent du sud-ouest faisait fondre et dégoutter en pluie son manteau de glaçons ; à la neige étincelante succédait la neige grise ; à la piste criant sous le patin du traîneau comme de la poudre de marbre, une purée fangeuse pire que le macadam des boulevards ; ou bien, dans une nuit, la veine capillaire d'esprit-de-vin descendait dix ou douze degrés au thermomètre de la croisée, une nouvelle nappe blanche couvrait les toits, et les drojkys disparaissaient.

Entre quinze et vingt degrés, l'hiver prend du caractère et de la poésie ; il devient aussi riche en effets que le plus splendide été. Mais jusqu'ici les peintres et les poëtes lui ont fait défaut.

Nous venons d'avoir pendant quelques jours un vrai froid russe, et nous allons noter quelques-uns de ses aspects, car, à cette puissance, le froid est visible, et on l'aperçoit parfaitement, sans le sentir, à travers les doubles fenêtres d'une chambre bien chaude.

Le ciel devient clair et d'un bleu qui n'a aucun rapport avec l'azur méridional, d'un bleu d'acier, d'un bleu de

glace au ton rare et charmant qu'aucune palette, même celle d'Aïvasovski, n'a reproduit encore. La lumière étincelle sans chaleur, et le soleil glacé fait rougir les joues de quelques petits nuages roses. La neige diamantée scintille, prend des micas de marbre de Paros, et redouble de blancheur sous la gelée qui l'a durcie ; les arbres cristallisés de givre ressemblent à d'immenses ramifications de vif-argent ou aux floraisons métalliques d'un jardin de fée.

Endossez votre pelisse, relevez-en le collet, descendez jusqu'à votre sourcil votre bonnet fourré et hèlez le premier isvochtchik qui passera : il accourra vers vous et rangera son traîneau près du trottoir. Quelque jeune qu'il soit, il aura, soyez-en sûr, la barbe toute blanche. Son haleine, condensée en glaçons autour de son masque violet de froid, lui fait une barbe de patriarche. Ses cheveux roidis flagellent ses pommettes comme des serpents gelés, et la peau qu'il étend sur vos genoux est semée d'un million de petites perles blanches.

Vous voilà parti ; l'air vif, pénétrant, glacé, mais sain, vous fouette au visage ; le cheval, échauffé par la rapidité de la course, souffle des jets de fumée comme un dragon de la fable, et de ses flancs en sueur se dégage un brouillard qui l'accompagne. En passant vous voyez les chevaux d'autres isvochtchiks arrêtés devant leurs mangeoires ; la transpiration s'est gelée sur leurs corps : ils sont tout pralinés et comme pris dans une croûte de glace semblable à de la pâte de verre. Lorsqu'ils se remettent en marche, la pellicule se brise, se détache et fond pour se reformer au premier temps d'arrêt. Ces alternatives, qui feraient crever un cheval anglais au bout d'une semaine, ne compromettent en rien la santé de ces petits chevaux, extrêmement durs aux intempéries. — Malgré les rigueurs des saisons, on n'habille que les chevaux de prix ; au lieu de ces caparaçons de cuir, de ces couvertures armoriées aux angles dont on enveloppe chez nous et en Angleterre les bêtes de race, on jette sur la croupe fumante des chevaux de sang un tapis de Perse ou de Smyrne aux éclatantes couleurs.

Les carétas qui filent montées sur patins ont leurs vitres étamées d'une opaque couche de glaces, stores de vif-argent abaissés par l'hiver, empêchant d'être vu, mais aussi de voir. Si l'amour ne grelottait pas avec une température semblable, il trouverait autant de mystère dans les carétas de Saint-Pétersbourg que dans les gondoles de Venise.

On traverse la Néva en voiture; la glace, de deux ou trois pieds d'épaisseur malgré quelques dégels temporaires suffisants pour faire fondre la neige, ne bougera plus qu'au printemps, à la grande débâcle ; elle est assez forte pour supporter des chariots pesants, de l'artillerie même. Des branches de pin désignent les chemins à suivre et les places qu'il faut éviter. A certains endroits la glace est coupée pour qu'on ait la facilité de puiser l'eau qui continue à couler sous ce plancher de cristal. L'eau, plus chaude que l air extérieur, fume par ces ouvertures comme une chaudière bouillante, mais tout n'est que relatif, et il ne faudrait pas se fier à sa tiédeur.

C'est un spectacle amusant, quand on passe sur le quai Anglais ou qu'on se promène à pied sur la Néva de regarder les poissons qu'on retire des boutiques de pêcheur pour la consommation de la ville. Lorsque l'écope les ramène du fond de leurs caisses et les jette tout palpitants sur le pont du bateau, ils cabriolent deux ou trois fois en se tordant, mais bientôt ils s'arrêtent, roidis et comme emprisonnés dans un étui transparent : l'eau qui les mouillait s'est subitement gelée autour d'eux.

Par ces froids vifs, la congélation vient avec une rapidité qui surprend. Placez une bouteille de vin de Champagne entre les deux fenêtres, elle se frappera en quelques minutes mieux que dans tous les sabots. Qu'on nous permette une petite anecdote personnelle, nous n'en abusons pas. Entraîné par nos vieilles habitudes parisiennes, au moment de sortir, nous avions allumé un excellent cigare de la Havane. Sur le seuil de la porte, la défense de fumer dans les rues de Saint-Pétersbourg et la peine d'un rouble d'amende qu'encourent les délinquants nous revinrent en mémoire; jeter un cigare exquis dont il n'a tiré que quel-

ques bouffées est une chose grave pour un fumeur ; comme nous n'allions qu'à quelques pas, nous cachâmes le nôtre dans notre main ployée. Porter un cigare n'est pas une contravention à la loi. Quand nous le reprîmes sous la padiézd de la maison où nous allions en visite, le bout mâchonné et un peu humide s'était changé en un morceau de glace, mais par l'autre bout le généreux puro brûlait toujours.

Cependant il n'y a pas encore eu plus de dix-sept ou dix-huit degrés de froid, et ce ne sont pas les beaux froids, les grands froids qui se déclarent ordinairement le jour de l'Épiphanie. Les Russes se plaignent de la douceur de l'hiver et disent que les climats sont détraqués. L'on n'a pas encore daigné allumer les bûchers placés sous des pavillons de tôle aux abords du grand théâtre impérial et du palais d'hiver où les cochers viennent se chauffer en attendant leurs maîtres. — Il fait trop doux! — Mais pourtant un Parisien frileux ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine impression arctique et polaire, lorsqu'en sortant de l'Opéra ou du ballet, il voit, par un clair de lune d'une froideur étincelante, sur la grande place, blanche de neige, la ligne des voitures de maître avec leurs cochers poudrés de micas, leurs chevaux frangés d'argent et leurs étoiles pâles tremblotant à travers les lanternes gelées ; et c'est préoccupé de la peur de se figer en route qu'il se confie à son traîneau. Mais sa pelisse est imprégnée de chaleur et conserve autour de lui une atmosphère bienfaisante. S'il demeure à la Malaia Morskaia ou à la Perspective Nevsky, dans une direction qui l'oblige à passer près de Saint-Isaac, qu'il n'oublie pas de jeter un coup d'œil sur l'église. De pures lignes blanches accusent les grandes divisions de l'architecture, et sur la coupole à demi estompée par la nuit, il ne brille plus qu'une seule paillette scintillant au point le plus convexe, juste en face de la lune qui semble se regarder à ce miroir d'or. Ce point lumineux est d'un éclat si intense qu'on le prendrait pour une lampe allumée. Tout le brillant du dôme éteint se concentre à cette place. C'est en effet vraiment

magique. Rien n'est beau d'ailleurs comme ce grand temple d'or, de bronze et de granit, posé sur un tapis d'hermine sans mouchetures, aux rayons bleus d'une lune d'hiver?

Est-ce que l'on est en train de construire, comme dans le fameux hiver de 1740, un palais de glace, que de longues files de traîneaux transportent d'énormes blocs d'eau figée en pierre de taille, d'une transparence de diamant, propres à former les murailles diaphanes d'un temple au mystérieux génie du pôle? Nullement; ce sont les approvisionnements des glacières; la provision de l'été a fait couper dans la Néva, au moment le plus favorable, ces immenses dalles de verre, à reflets de saphir, dont chaque voiture ne charrie qu'une seule. Les conducteurs s'assoient sur ces blocs ou s'y accoudent comme sur des coussins, et quand la file, empêchée par quelque embarras, s'arrête, les chevaux mordillent, avec une gourmandise toute septentrionale, le glaçon placé devant eux.

Malgré tous ces frimas, si l'on vous propose une partie aux îles, acceptez-la sans craindre de perdre votre nez ou vos oreilles. — Si vous avez la faiblesse de tenir à ces cartilages, la fourrure n'est-elle pas là qui répond de tout?

La troïka ou le grand traîneau à cinq places et à trois chevaux est là devant la porte. Hâtez-vous de descendre. Les pieds dans une chancelière de peau d'ours, enveloppée jusqu'au menton de la pelisse de satin doublée de martre zibeline, pressant sur son sein le manchon ouaté, le voile rabattu et déjà diamanté de mille points brillants, l'on n'attend plus que vous pour partir et boucler le tapis de fourrure aux quatre tolets du traineau. Vous n'aurez pas froid : deux beaux yeux échauffent la température la plus glaciale.

En été les îles sont le bois de Boulogne, l'Auteuil, la Folie-Saint-James de Pétersbourg; en hiver, elles méritent beaucoup moins le nom d'îles. La gelée solidifie les canaux que la neige recouvre et rattache les îles à la terre ferme. Dans les mois froids, il n'y a plus qu'un seul élément, la glace.

Vous avez franchi la Néva et dépassé les dernières *perspectives* de Vassili-Ostrof. Le caractère des constructions change ; les maisons, les moins hautes d'étages, s'espacent séparées par des jardins aux clôtures de planches posées transversalement comme en Hollande ; partout le bois se substitue à la pierre ou plutôt à la brique ; les rues se changent en routes, et vous cheminez le long d'une nappe de neige immaculée et d'un niveau parfait ; c'est un canal. Au bord de la route, les petits poteaux-bornes destinés à empêcher les voitures de perdre leur direction au milieu de cette blancheur universelle, ont l'air, à distance, de kobolds ou de gnomes coiffés de hauts bonnets de feutre blanc et vêtus d'une étroite simarre brune. Quelques ponceaux dont les poutres se dessinent vaguement sous la neige amoncelée par le vent, indiquent seuls qu'on traverse des cours d'eau complétement gelés et recouverts. Bientôt se présente un grand bois de sapins au bord duquel s'élèvent quelques traktirs (restaurateurs) et maisons de thé, car l'on va aux îles faire des parties fines, et souvent de nuit, par des températures à faire se pelotonner le mercure dans sa route au bas des thermomètres.

Rien n'est beau entre leurs noirs rideaux de sapins comme ces immenses allées blanches où la piste des traîneaux, à peine perceptible, semble un trait de diamant sur une glace dépolie. Le vent a secoué des branches la neige tombée depuis plusieurs jours, et il n'en reste çà et là que quelques touches brillant sur la sombre verdure comme les rehauts posés par un peintre habile. Le tronc des sapins s'allonge en fût de colonne et justifie le titre de cathédrale de la nature donné aux forêts par les romantiques.

Par une neige d'un ou deux pieds le piéton est un être impossible, et il n'y avait guère, dans la longue avenue, que trois ou quatre moujiks mâles ou femelles empaquetés de leurs touloupes et enfonçant leurs bottes de cuir ou de feutre dans l'épaisse poussière blanche. Un nombre à peu près égal de chiens noirs ou paraissant tels par le contraste des tons, couraient en traçant des cercles comme

le barbet de Faust, ou s'abordaient avec les signes de la franc-maçonnerie canine, les mêmes par tout l'univers. Nous notons ce détail, puéril sans doute, mais qui démontre la rareté des chiens à Saint-Pétersbourg, puisqu'on les remarque.

Cet endroit des îles s'appelle Krestovsky et il contient un charmant village de chalets ou petites maisons de campagne, habité pendant la belle saison par une colonie de familles généralement allemandes. Les Russes excellent dans les constructions en bois et découpent le sapin avec au moins autant d'habileté que les Tyroliens ou les Suisses. Ils en font des broderies, des dentelles, des crosses, des fleurons, toutes sortes d'ornements exécutés d'inspiration à la hache ou à la scie. Les maisonnettes de Krestovsky, travaillées dans ce style helvético-moscovite, doivent être de délicieuses habitations d'été. Un grand balcon, ou plutôt une terrasse inférieure formant comme une chambre ouverte, occupe sur la façade tout le premier étage. C'est là qu'on se tient dans les jours sans fin de juin et de juillet, au milieu des fleurs et des arbustes. On y apporte les pianos, les tables, les canapés, pour se donner la douceur de vivre en plein air après huit mois de réclusion en serre chaude. Aux premiers beaux jours, après la débâcle de la Néva, le déménagement est général. De longues caravanes de chariots transportant des meubles s'acheminent de Saint-Pétersbourg dans les villas des îles. Dès que les jours raccourcissent et que les soirées deviennent froides, on retourne à la ville, et les cottages se ferment jusqu'à l'année suivante, mais n'en restent pas moins pittoresques sous la neige qui change leurs dentelles de bois en filigranes d'argent.

Si vous continuez votre route, vous vous trouvez bientôt dans une grande clairière, où s'élèvent ce qu'on appelle en France des montagnes russes, et en Russie des montagnes de glace. Les montagnes russes ont fait fureur à Paris au commencement de la Restauration. Il y en avait à Belleville et dans d'autres jardins publics ; mais la différence du climat avait nécessité des différences de construction : des chariots à roues glissaient sur des rainures

à forte pente, et remontaient jusqu'à une esplanade plus basse que le point de départ, poussés par la violence de l'impulsion. Les accidents n'étaient pas rares, car parfois les chars déraillaient ; c'est ce qui fit abandonner ce divertissement dangereux. Les montagnes de glace de Saint-Pétersbourg se composent d'un léger pavillon terminé en plate-forme. On y monte par des escaliers de bois. La descente est faite de planches côtoyées d'un rebord, soutenues de poteaux, se creusant en courbe rapide d'abord, adoucie ensuite, sur lesquelles on verse, à plusieurs reprises, de l'eau qui se gèle et produit une glissoire polie comme une glace. Le pavillon correspondant a une piste séparée, ce qui empêche toute rencontre dangereuse. L'on descend trois ou quatre personnes ensemble sur un traîneau que guide un patineur qui le tient par derrière, ou bien on se fait précipiter seul sur un petit strapontin qu'on dirige du pied, de la main, ou du bout d'un bâton. Quelques intrépides se lancent la tête en bas, couchés sur le ventre, ou dans toute autre position hasardeuse à l'œil, mais sans péril réel. Les Russes sont très-adroits à ce jeu éminemment national, et qu'ils pratiquent dès l'enfance; ils y trouvent le plaisir de l'extrême rapidité dans un froid vif; un sentiment tout à fait septentrional, dont l'étranger des régions plus chaudes a peine d'abord à se rendre compte, et qu'il arrive bientôt à comprendre.

Souvent, au sortir d'un spectacle ou d'une soirée, quand la neige brille comme du marbre pilé, que la lune resplendit claire et glaciale, ou qu'en l'absence de la lune, les étoiles ont cette vivacité de scintillation que produit la gelée, au lieu de penser à rentrer au logis lumineux, confortable et tiède, une société de jeunes gens et de jeunes femmes, bien enveloppés de leurs fourrures, font la partie d'aller souper aux îles : on monte dans une troïka, et le rapide équipage, avec ses trois chevaux en éventail, part au milieu d'un tintement de grelots soulevant une poussière argentée. On réveille l'auberge endormie, les lumières s'allument, le samovar chauffe, le vin de champagne de la veuve Clicquot se frappe, les assiettes de caviar,

de jambon, de filets de hareng, les chauds-froids de gelinottes, les petits gâteaux s'arrangent sur la table. On becquète un morceau, on trempe sa lèvre aux verres multiples, on rit, on bavarde, on fume, et pour dessert on se fait rouler du haut des montagnes de glace qu'éclairent des moujiks tenant des falots: puis l'on revient à la ville vers les deux ou trois heures du matin, savourant au milieu d'un tourbillon de rapidité, dans l'air vif, cru et sain de la nuit, la volupté du froid.

Que Méry, qui ne souffre pas qu'on dise « une belle gelée, » prétendant que la gelée est toujours laide, claque des dents et mette un manteau de plus en lisant cet article hérissé de frimas! Oui, le froid est une volupté, une fraîche ivresse, un vertige de blancheur que nous, le frileux par excellence, nous commençons à goûter comme un homme du Nord.

Si l'onglée n'a pas fait tomber des doigts du lecteur cette glaciale description de l'hiver russe et qu'il ait le courage d'affronter encore, en notre compagnie, les rigueurs du thermomètre, qu'il vienne avec nous, après avoir pris un bon verre de thé bien chaud, faire un tour sur la Néva, et rendre visite au campement des Samoïèdes qui sont venus s'installer au beau milieu du fleuve comme dans le seul endroit de Saint-Pétersbourg assez frais pour eux. Ces êtres polaires sont comme les ours blancs. Une température de 12 à 15 degrés de froid leur paraît tout à fait printanière et les fait haleter de chaleur. Leurs migrations ne sont pas régulières et obéissent à des raisons ou à des caprices inconnus. Il y avait plusieurs années déjà qu'ils n'avaient fait acte de présence, et c'est une chance de notre voyage qu'ils soient arrivés pendant notre séjour dans la ville des tzars.

Nous descendrons à la Néva par la rampe de l'Amirauté, dans la neige piétinée et glissante, non sans avoir jeté un regard au Pierre le Grand de Falconnet, que les frimas ont coiffé d'une perruque blanche, et dont le cheval de bronze doit être ferré à glace pour se tenir en équilibre sur le bloc en granit de Finlande qui lui sert de socle. —

Les curieux attroupés autour de la hutte des Samoïèdes forment un cercle noir sur la blancheur de la Néva couverte de neige. Nous nous glissons entre un moujik en touloupe et un militaire en capote grise et, par-dessus l'épaule d'une femme, nous regardons la tente de peaux tendue par des piquets enfoncés dans la glace et pareille à un grand cornet de papier placé la pointe en l'air. Une ouverture basse et par où l'on ne saurait entrer qu'en marchant à quatre pattes laisse vaguement entrevoir dans l'ombre des paquets de pelleteries qui risquent d'être des hommes ou des femmes, nous ne savons trop lequel... Dehors, quelques peaux sont suspendues à des cordes, des patins à neige jonchent la glace, et un Samoïède debout près d'un traîneau semble se prêter complaisamment aux investigations ethnographiques de la foule. Il est vêtu d'un sac de peau, le poil en dedans, auquel s'adapte un capuchon découpant la place du masque comme ces bonnets tricotés qu'on appelle *passe-montagnes*, ou comme un heaume sans visière. De gros gants n'ayant que le pouce séparé et recouvrant les manches de façon à ne laisser aucun passage à l'air, d'épaisses bottes de feutre blanc serrées par des courroies, complètent ce costume peu élégant, sans doute, mais hermétiquement fermé au froid, et d'ailleurs ne manquant pas de caractère; la couleur est celle du cuir même, mégissé et assoupli par les procédés primitifs — Le visage qu'encadre ce capuchon, tanné, rougi par l'air, a des pommettes saillantes, un nez écrasé, une bouche large, des yeux gris d'acier à cils blonds, mais sans laideur et avec une expression triste, intelligente et douce.

L'industrie de ces Samoïèdes consiste à faire payer quelques kopeks une course sur la Néva dans leurs traîneaux attelés de deux rennes. Ces traîneaux, d'une légèreté excessive, n'ont qu'un strapontin garni d'un lambeau de fourrure, où s'asseoit le voyageur. Le Samoïède, placé de côté et debout sur l'un des patins de bois, conduit au moyen d'une gaule dont il touche le renne qui ralentit son allure, ou auquel il veut faire changer de direction. Cha-

que attelage se compose de trois rennes de front ou de quatre en deux couples. Cela semble insolite et bizarre de voir ces bêtes si mignonnes et si frêles d'aspect, avec leurs fines jambes et leurs ramures de cerf, courir docilement et traîner des fardeaux. Les rennes vont très-vite, ou plutôt semblent aller très-vite, car leurs mouvements sont d'une promptitude et d'une prestesse extrêmes ; mais ils sont petits, et nous pensons qu'un trotteur de la race Orloff les distancerait sans peine, surtout si la course se prolongeait. Rien du reste n'est plus gracieux que ces légers attelages décrivant de grands cercles sur la Néva, évoluant et revenant à leur point de départ, ayant à peine rayé la surface du fleuve. Les connaisseurs disaient que les rennes ne jouissaient pas de tous leurs moyens, parce qu'il faisait trop chaud pour eux (huit ou dix degrés au-dessous de zéro). En effet, l'une des pauvres bêtes qu'on avait dételée paraissait suffoquée, et pour la ranimer on amoncelait de la neige sur elle.

Ces traîneaux et ces rennes emportaient notre imagination vers leur glaciale patrie avec un fantasque désir nostalgique. Nous dont la vie s'est passée à chercher le soleil, nous nous sentions pris d'un bizarre amour du froid. Le vertige du Nord exerçait sa magique influence sur nous, et si un travail important ne nous eût retenu à Saint-Pétersbourg, nous nous serions en allé avec les Samoïèdes. Quel plaisir c'eût été de voler à toute vitesse en remontant vers le pôle couronné d'aurores boréales, d'abord par les bois de sapins chargés de givre, puis par les bois de bouleaux à moitié ensevelis, puis par l'immensité immaculée et blanche, sur la neige étincelante, sol étrange qui ferait croire, par sa teinte d'argent, à un voyage dans la lune, à travers un air vif, coupant, glacial comme l'acier, où rien ne se corrompt, pas même la mort! Nous aurions aimé vivre quelques jours sous cette tente vernie par la gelée, à demi enfouie dans la neige que les rennes grattent du pied pour trouver quelque mousse courte et rare. Heureusem-nt les Samoïèdes partirent un beau matin, et en nous rendant à la Néva pour les revoir, nous ne trouvâ-

mes plus que le cercle grisâtre marquant la place de leur hutte. Avec eux disparut notre obsession.

Puisque nous sommes sur la Néva, disons l'aspect singulier que lui donnent les blocs de glace taillés dans l'épaisse croûte gelée qui la revêt, et jetés çà et là comme des quartiers de pierre en attendant qu'on les vienne prendre. Cela ressemble à une carrière de cristal ou de diamant en exploitation. Ces tubes transparents, selon que le jour les traverse, prennent des teintes prismatiques étranges et revêtent toutes les couleurs du spectre solaire; dans certains endroits où ils sont entassés on croirait à l'écroulement d'un palais de fée, surtout le soir quand le soleil se couche au bord d'un ciel d'or vert que rayent à l'horizon des bandes de carmin; ce sont des effets qui étonnent l'œil et que la peinture n'ose rendre, de peur d'être taxée d'invraisemblance ou de mensonge. Figurez-vous une longue vallée de neige formée par le lit du fleuve, avec des clairs roses, des ombres bleues, parsemée d'énormes diamants jetant des feux comme des girandoles, et aboutissant à une ligne ponceau. Pour repoussoir au premier plan quelque bateau enchâssé dans la glace, quelque promeneur ou quelque traîneau traversant d'un quai à l'autre.

Quand la nuit est tombée, si vous vous retournez du côté de la forteresse, vous voyez s'allumer en travers du fleuve deux lignes parallèles d'étoiles : c'est le gaz des lampadaires piqués dans la glace à la hauteur du pont de bateaux de Troïzky, qu'on retire l'hiver, car la Néva, dès qu'elle est prise, devient pour Saint-Pétersbourg une seconde Perspective Nevsky; elle est comme l'artère principale de la ville. Nous autres gens des régions tempérées, chez qui, par les saisons les plus rigoureuses, les rivières charrient à peine, il nous est difficile de ne pas sentir une légère appréhension lorsque nous traversons en voiture ou en traîneau un fleuve immense dont les eaux profondes roulent silencieuses sous un plancher de cristal qui pourrait se briser et se refermer sur vous comme une trappe anglaise. Mais bientôt l'air parfaitement tranquille des

Russes vous rassure; il faudrait d'ailleurs des poids énormes pour faire céder cette couche de glace épaisse de deux ou trois pieds, et la neige qui la recouvre lui prête l'apparence d'une plaine. Rien ne distingue le fleuve de la terre ferme, si ce n'est çà et là, le long des quais, pareils à des murs, quelques bateaux qui hivernent surpris par les froids.

La Néva est une puissance à Saint-Pétersbourg; on lui rend ses honneurs et l'on bénit ses eaux en grande pompe. Cette cérémonie, que l'on appelle le Baptême de la Néva, a lieu le 6 janvier russe; nous y avons assisté d'une fenêtre du palais d'Hiver, dont une gracieuse protection nous avait permis l'accès. Quoiqu'il fît ce jour-là un temps très-doux pour la saison qui est ordinairement celle des grands froids, il eût été pénible pour nous, encore peu acclimaté, de rester une heure ou deux, tête nue, sur ce quai glacial où souffle toujours une bise aigre. Les vastes salles du palais étaient remplies d'une affluence d'élite : les hauts dignitaires, les ministres, le corps diplomatique, les généraux tout brodés d'or, tout étoilés de décorations allaient et venaient entre les haies de soldats en grand uniforme, attendant que la cérémonie commençât. L'on célébra d'abord le service divin dans la chapelle du palais. Caché au fond d'une tribune, nous suivions avec un intérêt respectueux les rites de ce culte nouveau pour nous et empreints de la majesté mystérieuse de l'Orient. De temps à autre, aux moments prescrits, le prêtre, vieillard vénérable à longue barbe et à longs cheveux, mitré comme un mage, vêtu d'une dalmatique roide d'argent et d'or, soutenu par deux acolytes, sortait du sanctuaire dont les portes s'ouvraient, et récitait les formules sacrées d'une voix sénile mais encore bien accentuée. Pendant qu'il chantait sa psalmodie, on entrevoyait dans le sanctuaire, à travers les scintillations de l'or et des cierges, l'Empereur avec la Famille impériale; puis les portes se refermaient et l'office se continuait derrière le voile étincelant de l'iconastase.

Les chanteurs de la chapelle, en grand habit de velours

nacarat galonné d'or, accompagnaient et soutenaient, avec cette merveilleuse précision des chœurs russes, les hymnes, où doit se retrouver plus d'un vieux thème de la musique perdue des Grecs.

Après la messe, le cortége se mit en marche et défila à travers les salles du palais pour procéder au baptême ou plutôt à la bénédiction de la Néva ; l'Empereur, les Grands-Ducs, en uniformes, le clergé avec ses chapes de brocart d'or et d'argent, ses beaux costumes sacerdotaux de coupe byzantine, la foule diaprée des généraux et des grands officiers traversant cette masse compacte de troupes alignées dans les salles, formaient un spectacle aussi magnifique qu'imposant.

Sur la Néva, en face du palais d'Hiver, tout près du quai, auquel une rampe couverte de tapis le rejoignait, on avait élevé un pavillon ou plutôt une chapelle avec de légères colonnes soutenant une coupole de treillis, peints en vert et d'où pendait un Saint-Esprit entouré de rayons.

Au milieu de la plateforme, sous le dôme, s'ouvrait la bouche d'un puits entouré d'une balustrade et communiquant avec l'eau de la Néva, dont on avait brisé la glace à cet endroit. Une ligne de soldats largement espacés maintenaient l'espace libre sur le fleuve à une assez grande distance autour de la chapelle ; ils restaient la tête nue, leur casque posé à côté d'eux, les pieds dans la neige, si parfaitement immobiles qu'on eût pu les prendre pour des poteaux indicateurs.

Sous les fenêtres mêmes du palais piaffaient, contenus par leurs cavaliers, les chevaux des Circassiens, des Lesghines, des Tcherkesses et des Kosaks, qui composent l'escorte de l'empereur : c'est une sensation étrange de voir, en pleine civilisation, ailleurs qu'à l'Hippodrome ou à l'Opéra, des guerriers pareils à ceux du moyen âge, avec le casque et la cotte de mailles, armés d'arcs et de flèches ou vêtus à l'orientale, ayant pour selle des tapis de Perse, pour sabre un damas courbe historié de versets du Koran et tout prêts à figurer dans la cavalcade d'un émir ou d'un kalife.

Quelles physionomies martiales et fières, quelle sauvage pureté de type, quels corps minces, souples et nerveux, quelle élégance de maintien sous ces costumes, si caractéristiques de coupe, si heureux de couleur, si bien calculés pour faire valoir la beauté humaine! Il est singulier vraiment que les peuples dits *barbares* sachent seuls se vêtir. Les civilisés ont tout à fait perdu le sens du costume.

Le cortége sortit du palais, et de notre fenêtre, à travers la double vitre, nous vîmes l'Empereur, les Grands-Ducs, les prêtres entrer dans le pavillon, qui fut bientôt plein à ne saisir qu'avec peine les gestes des officiants sur l'orifice du puits. Les canons rangés de l'autre côté du fleuve, sur le quai de la Bourse, tirèrent successivement à l'instant suprême. Une grosse boule de fumée bleuâtre, traversée d'un éclair, crevait entre le tapis de neige du fleuve et le ciel, d'un gris-blanc; puis la détonation faisait trembler les carreaux des fenêtres. Les coups se suivaient avec une régularité parfaite, s'appuyant l'un l'autre. Le canon a quelque chose de terrible, de solennel et en même temps de joyeux comme tout ce qui est fort; sa voix, qui rugit dans les batailles, se mêle également bien aux fêtes : il y ajoute cet élément de joie inconnu des anciens, qui n'avaient ni cloche ni artillerie... le bruit! lui seul peut parler dans les grandes multitudes et se faire entendre au milieu des immensités.

La cérémonie était terminée; les troupes défilèrent, et les curieux se retirèrent paisiblement, sans embarras, sans tumulte, selon l'habitude de la foule russe, la plus tranquille de toutes les foules.

IX

COURSES SUR LA NÉVA

— Eh quoi! n'allons-nous pas bientôt rentrer à la maison? — En vérité, c'est conscience de nous tenir si longtemps dehors par un temps semblable! Avez-vous juré de nous faire geler le nez et les oreilles? — Nous vous avons promis « un hiver en Russie » et nous vous le tenons; — d'ailleurs le thermomètre ne marque guère plus de sept ou huit degrés de froid aujourd'hui, une température presque printanière, et les Samoïèdes qui campaient sur le fleuve glacé ont été obligés de partir, parce qu'il faisait trop chaud. — N'ayez donc aucune inquiétude et suivez-nous bravement. Les chevaux de la troïka piaffent à la porte et s'impatientent.

— Il y a aujourd'hui course sur la Néva; ne négligeons pas cette occasion de faire connaissance avec le sport septentrional, qui a ses élégances, ses recherches, ses bizarreries, et soulève des passions aussi vives que le sport anglais ou français.

La Perspective Nevsky et les voies aboutissant à la grande place où se dresse la colonne Alexandrine, ce gigantesque monolithe de granit rose qui dépasse les énormités égyptiennes, présentent un spectacle d'une animation extraordinaire, à peu près comme chez nous l'avenue des Champs-Élysées, lorsque quelque steeple-chase à

la Marche fait rouler toute la carrosserie fashionable.

Les troïkas passent avec un frisson de grelots, emportées par leurs trois chevaux tirant en éventail, et chacun d'une allure diverse; les traîneaux filent sur leurs patins d'acier, attelés de magnifiques steppeurs, que maîtrisent difficilement les cochers coiffés de leur bonnet de velours à quatre pans, et vêtus de leur cafetan bleu ou vert. D'autres traineaux à quatre places et à deux chevaux, des berlines, des calèches démontées de leurs roues et posant sur des sabots de fer retroussés à leur bout, se dirigent du même côté, formant comme un troupeau de voitures de plus en plus pressé. Quelquefois un traîneau à la vieille mode russe, avec son garde-neige de cuir tendu comme une voile de boute-hors, et son petit cheval à crins désordonnés, galopant à côté du trotteur, se faufile dans l'inextricable dédale, frétillant et rapide, éclaboussant ses voisins de parcelles blanches.

Un pareil concours produirait à Paris une grande rumeur, un prodigieux tintamarre; mais à Saint-Pétersbourg le tableau n'est bruyant que pour l'œil, si l'on peut s'exprimer ainsi. La neige, qui interpose son tapis d'ouate entre le pavé et les véhicules, éteint la sonorité. Sur ces chemins matelassés par l'hiver, l'acier du patin fait à peine le bruit du diamant qui rayerait un carreau. Les petits fouets des moujiks ne claquent pas; les maitres, enveloppés dans leurs fourrures, ne parlent pas, car s'ils le faisaient, leurs paroles seraient bientôt gelées comme ces mots de gueule que Panurge rencontra près du pôle. Et tout cela se meut avec une activité silencieuse au milieu d'un tourbillon muet. — Quoique rien n'y ressemble moins, c'est un peu l'effet de Venise.

Les piétons sont rares, car personne ne marche en Russie, excepté les moujiks à qui leurs bottes de feutre permettent de tenir pied sur les trottoirs débarrassés de neige, mais souvent miroités d'un verglas dangereux, surtout quand on est chaussé des indispensables galoches.

Entre l'Amirauté et le palais d'Hiver se trouve le plancher de bois qui descend du quai à la Néva; à cet endroit

les traîneaux et les voitures marchant sur plusieurs files sont forcés de ralentir leur allure, et même de s'arrêter tout à fait, attendant leur tour de descendre.

Profitons de ce temps d'arrêt pour examiner les voisins et voisines dont le hasard nous rapproche. Les hommes sont en pelisse avec la casquette militaire ou le bonnet de fourrure en dos de castor; le chapeau est rare. Outre qu'il ne tient pas chaud par lui-même, ses bords empêcheraient de relever le collet de la pelisse, et la base du crâne resterait ainsi exposée à des douches glaciales de bise. Mais les femmes sont moins vêtues. Elles ne paraissent pas à beaucoup près aussi frileuses que les hommes. La pelisse de satin noir doublé de martre zibeline ou de renard bleu de Sibérie, le manchon de même poil, voilà tout ce qu'elles ajoutent à leur toilette de ville, en tout semblable à celle des plus élégantes Parisiennes. Leurs cols blancs, que le froid ne parvient pas à rougir, sortent dégagés et nus des palatines, et leur tête n'est préservée que par un coquet chapeau français dont la passe découvre les cheveux et le bavolet protége à peine la nuque. Nous pensions avec effroi aux coryzas, aux névralgies, aux rhumatismes que risquaient, pour le plaisir d'être à la mode ou de montrer de riches bandeaux, ces intrépides beautés, dans un pays et par une température où rendre un salut est parfois une action périlleuse; animées du feu de la coquetterie, elles ne semblent nullement souffrir du froid.

La Russie, dans son immense étendue, comprend bien des races diverses, et le type de la beauté féminine y varie beaucoup. Cependant on peut signaler, comme traits caractéristiques, une extrême blancheur de peau, des yeux gris-bleu, des cheveux blonds ou châtains, un certain embonpoint provenant du manque d'exercice et de la réclusion que commande un hiver de sept ou huit mois. On dirait, à voir les beautés russes, des odalisques que le génie du Nord tient enfermées dans une serre-chaude. Elles ont un teint de cold-cream et de neige, avec des nuances de camellia près de l'onglet, comme ces femmes du sérail toujours voilées et dont le soleil n'a jamais ef-

fleuré l'épiderme. Dans la blancheur de leurs visages, leurs traits délicats s'estompent à demi comme les traits du visage de la lune, et ces lignes peu accusées forment des physionomies d'une douceur hyperboréenne et d'une grâce polaire.

Comme pour contredire notre description, voici que, dans le traîneau arrêté près de notre troïka, rayonne une beauté toute méridionale, aux sourcils d'un noir velouté, un nez aquilin, à l'ovale allongé, au teint brun, aux lèvres rouges comme la grenade, pur type de la race caucasique, une Circassienne, peut-être hier encore mahométane. Çà et là, quelques yeux un peu bridés et remontant vers la tempe par l'angle externe, rappellent que, par un côté, la Russie touche à la Chine; — des Finnoises mignonnes, aux prunelles de turquoise, aux cheveux d'or pâle, au teint blanc et rosé, apportent une variété septentrionale de type qui fait contraste avec quelques belles Grecques d'Odessa, reconnaissables à la coupe droite de leur nez et à leurs grands yeux noirs, pareils à ceux des madones byzantines. — Tout cela forme un ensemble charmant, et ces jolies têtes sortent, comme des fleurs d'hiver, d'un amoncellement de fourrures, recouvert lui-même par les peaux d'ours blanches ou noires jetées sur les traîneaux et les calèches.

L'on descend à la Néva par un large parquet en pente, assez semblable à ceux qui, autrefois, rejoignaient, dans l'ancien Cirque Olympique, le théâtre à l'arène, entre les lions de bronze du quai, dont les piédestaux délimitent le débarcadère, lorsque le fleuve, libre de glaces, est sillonné de nombreuses embarcations.

Le ciel n'avait pas ce jour-là ce vif azur qu'il prend lorsque le froid a atteint de 18 à 20 degrés. Un immense dais de brume d'un gris de perle très-doux et très-fin, tenant de la neige en suspens, posait sur la ville et semblait s'appuyer sur les clochers et sur les flèches comme sur des piliers d'or. Cette teinte tranquille et neutre laissait toute leur valeur aux édifices colorés de nuances claires et relevés de filets d'argent. Devant soi, l'on apercevait,

de l'autre côté du fleuve, ayant l'apparence d'un vallon à demi comblé par les avalanches, les colonnes rostrales de granit rose qui s'élèvent près du classique monument de la Bourse. A la pointe de l'île où la Néva se sépare en deux, l'aiguille de la forteresse dressait son audacieuse arête dorée, rendue plus vive par le ton gris du ciel.

Le champ de course, avec ses tribunes de planches et sa piste tracée par des cordes rattachées à des piquets plantés dans la glace et des haies factices en branches de sapin, s'étendait transversalement au fleuve. L'affluence du monde et des voitures était énorme. Les privilégiés occupaient les tribunes, si c'est un privilége que de rester immobile au froid dans une galerie ouverte. Autour du champ de course se pressaient deux ou trois rangs de traîneaux, de troïkas, de calèches et même de simples télègues et autres véhicules plus ou moins primitifs, car aucune restriction ne semble entraver ce plaisir populaire; le lit du fleuve appartient à tout le monde. Les hommes et les femmes, pour mieux voir, déplaçant les cochers, montaient sur les siéges et les strapontins. Plus près des barrières se tenaient les moujiks aux touloupes de peau de mouton et aux bottes de feutre, les soldats en capotes grises, et les autres personnes qui n'avaient pas pu trouver de meilleures places. Tout ce monde formait sur le plancher de glace de la Néva un fourmillement noir assez inquiétant, pour nous du moins, car personne ne paraissait songer qu'un fleuve profond, grand à peu près comme la Tamise au pont de Londres, coulait sous cette croûte gelée de deux ou trois pieds d'épaisseur au plus, où pesaient sur le même point des milliers de curieux et un nombre considérable de chevaux, sans compter les équipages de toutes sortes. Mais l'hiver russe est fidèle, et il ne joua pas le tour à la foule, d'ouvrir sous elle des trappes anglaises pour l'engloutir.

En dehors du champ de course, les cochers entraînaient les steppeurs qui n'avaient pas encore concouru, ou promenaient pour les refroidir graduellement sous leurs

tapis de Perse, les nobles bêtes ayant fourni l'épreuve.

La piste forme une sorte d'ellipse allongée; les traîneaux ne partent pas de front : ils sont placés à des intervalles égaux, que le plus ou moins de vitesse des trotteurs diminue. Ainsi deux traîneaux stationnent en face des tribunes ; deux autres aux extrémités de l'ellipse, attendant le signal du départ. Parfois un homme à cheval galope à côté du trotteur pour l'exciter et lui faire développer tous ses moyens par l'émulation. Le cheval du traîneau ne doit que trotter, mais parfois son allure est si rapide que le cheval au galop a de la peine à le suivre, et, une fois lancé, le boute-en-train l'abandonne à son élan. Beaucoup de cochers, sûrs du fond de leurs bêtes, dédaignent d'employer cette ressource et courent seuls. Tout trotteur qui s'emporterait et ferait plus de six foulées au galop serait mis hors de concours.

C'est merveille de voir filer sur la glace unie qui, déblayée de neige, apparaît comme une bande de verre sombre, ces magnifiques bêtes souvent payées des sommes folles ! La fumée sort à longs jets de leurs naseaux écarlates; un brouillard baigne leurs flancs, et leur queue semble poudrée d'une poudre diamantée. Les clous de leurs fers mordent la surface unie et glissante, et ils dévorent l'espace avec la même sécurité fière que s'ils foulaient l'allée de parc la mieux battue. Les cochers, renversés en arrière, tiennent les guides à pleins poings, car des chevaux de cette vigueur n'ayant à traîner qu'un poids insignifiant, et ne devant pas prendre le galop, ont plus besoin d'être retenus que poussés. Ils trouvent d'ailleurs dans cette tension un point d'appui qui leur permet de s'abandonner à tout leur train. Quelles prodigieuses foulées font ces steppeurs qui semblent mordre leurs genoux!

Aucune condition particulière d'âge ou de poids ne nous a semblé imposée aux concurrents : on ne leur demande qu'une somme de vitesse dans un temps donné et mesuré au chronomètre : c'est du moins ce qui nous a paru. Souvent des troïkas luttent contre des traîneaux

à un ou à deux chevaux. Chacun choisit le véhicule ou l'attelage qu'il croit le plus convenable. Parfois même il prend à un spectateur venu dans son traîneau la fantaisie de courir la chance, et il entre en lice.

A la course dont nous parlons, il se produisit un incident assez pittoresque. Un moujik venu, dit-on, de Vladimir, apportant à la ville une provision de bois ou de viandes gelées, regardait la course, mêlé à la foule, du haut de sa troïka rustique. Il était vêtu d'une touloupe miroitée de graisse, coiffé d'un bonnet de vieille fourrure effilochée, chaussé de bottes de feutre blanc avachies; une barbe inculte et terne frisait à son menton. Son attelage se composait de trois petits chevaux échevelés, hagards, velus comme des ours, sales à faire peur, hérissés de glaçons sous le ventre, portant la tête basse et mordillant la neige amoncelée en tas sur le fleuve. Une douga, haute comme une ogive, bariolée de couleurs tranchantes formant des raies et des zigzags, était la pièce la plus soignée de l'équipage, façonnée sans doute à coups de hache par le moujik lui-même.

Cette carrosserie sauvage et primitive présentait le contraste le plus étrange avec les traîneaux de luxe, les troïkas triomphantes et les équipages élégants qui piaffaient aux alentours du champ de course. Plus d'un regard ironique raillait l'humble véhicule. — A vrai dire, il produisait sur cette richesse l'effet d'une tache de cambouis sur un manteau d'hermine.

Cependant les petits chevaux aux poils amalgamés de sueur gelée, jetaient, à travers les mèches roides de leurs crinières, des regards en dessous aux bêtes de race, qui semblaient s'écarter d'eux avec dédain, car les animaux, eux aussi, méprisent la misère. Un point de feu brillait dans leur prunelle sombre, et ils frappaient la glace de leurs sabots mignons, attachés à des jambes fines et nerveuses, barbelées comme des plumes d'aigle.

Le moujik, debout sur son siège, contemplait la course sans paraître surpris par les prouesses des trotteurs. Parfois même un sourire errait sous les cristaux de sa mous-

tache, son œil gris pétillait de malice, et il avait l'air de dire : « Nous en ferions bien autant. »

Prenant une résolution subite, il entra dans la lice et tenta l'aventure. Les trois petits ours mal léchés secouèrent leur tête avec un sentiment de fierté comme s'ils comprenaient qu'ils avaient à soutenir l'honneur du pauvre cheval des steppes, et, sans être poussés, ils prirent une allure telle que les autres concurrents commencèrent à s'alarmer ; leurs petites jambes menues allaient comme le vent, et ils l'emportèrent sur tous les autres pur sang anglais, barbes, race d'Orloff, d'une minute et quelques secondes. Le moujik n'avait pas trop présumé de son rustique attelage.

Le prix lui fut décerné — une magnifique pièce d'argenterie ciselée par Vaillant, l'orfévre en vogue de Saint-Pétersbourg. — Ce triomphe excita parmi le peuple, ordinairement silencieux et calme, un enthousiasme bruyant.

A la sortie de la lice, les amateurs entourèrent le vainqueur, et lui proposèrent d'acheter ses trois chevaux ; on lui en offrit jusqu'à trois mille roubles pièce, somme énorme et pour les bêtes et pour l'homme. Il faut dire, à l'honneur du moujik, qu'il refusa opiniâtrement. Entourant sa pièce d'argenterie d'un morceau de vieille étoffe, il remonta sur sa troïka, et s'en retourna à Vladimir comme il était venu, ne voulant se séparer à aucun prix des gentilles bêtes qui avaient fait de lui le lion de Saint-Pétersbourg pour un moment.

La course était finie, et les voitures quittèrent le lit du fleuve pour regagner les différents quartiers de la ville ; l'escalade des rampes de bois qui unissent la Néva aux quais fournirait à un peintre de chevaux, à Svertzkov, par exemple, le sujet d'une composition intéressante et caractéristique. Pour gravir la pente rapide, les nobles bêtes courbaient le col, pinçaient les planches glissantes de leurs ongles et s'écrasaient sur leurs jarrets nerveux ; c'était une confusion pleine d'effets pittoresques, et qui eût pu être dangereuse sans l'habileté des cochers russes. Les traîneaux montaient quatre ou cinq de front en

lignes irrégulières, et plus d'une fois nous sentîmes à notre nuque la chaude haleine d'un steppeur impatient qui eût volontiers passé par-dessus notre tête s'il n'eût été vigoureusement retenu; souvent un flocon d'écume, tombé d'un mors d'argent, vint se figer sur le chapeau d'une femme effrayée et poussant un petit cri. Les voitures avaient l'air d'une armée de chars donnant l'assaut aux quais de granit de la Néva, assez semblables aux parapets d'une forteresse. Malgré le tumulte, il n'y eut pas d'accident, — l'absence de roues rend plus difficile d'accrocher, — et les équipages se dispersèrent dans toutes les directions avec une rapidité qui alarmerait la prudence parisienne.

C'est un vif plaisir, quand on est resté deux ou trois heures en plein air, exposé à un vent qui s'est roulé sur les neiges du pôle, de rentrer chez soi, de se démailloter de sa pelisse, d'ôter ses pieds des galoches, d'essuyer ses moustaches dont les glaçons se fondent, et d'allumer un cigare, car il n'est pas permis de fumer dehors à Saint-Pétersbourg. La tiède atmosphère du poêle enveloppe comme une caresse votre corps engourdi, et rend la souplesse à vos membres. Un verre de thé bien chaud — en Russie on ne prend pas le thé dans des tasses — achève de vous rendre tout à fait confortable, comme disent les Anglais. La circulation suspendue par l'immobilité se rétablit, et vous savourez cette volupté de la maison que le Midi, tout extérieur, ne connaît pas. — Mais déjà le jour baisse, car la nuit vient vite à Saint-Pétersbourg, et dès trois heures il faut allumer les lampes. — Les cheminées fument aux toits des maisons dégorgeant des vapeurs culinaires; partout les fourneaux flambent, car on dîne plus tôt dans la ville des tzars qu'à Paris. Six heures est la limite extrême, et encore chez les gens qui ont voyagé et pris les habitudes anglaises ou françaises. — Justement nous sommes invité à dîner en ville; il faut faire sa toilette, et par-dessus l'habit noir endosser la pelisse et plonger de nouveau les petites bottes fines dans les lourdes galoches fourrées.

La nuit venue, la température a fraîchi; un vent tout à

fait arctique fait courir la neige sur les trottoirs comme une fumée. La piste crie sous le patin du traîneau. Au fond du ciel balayé de ses brumes reluisent les étoiles larges et pâles, et à travers l'obscurité, sur le dôme doré de Saint-Isaac, brille une paillette lumineuse semblable à une lampe de sanctuaire qui ne s'éteint jamais.

Nous remontons jusqu'aux yeux le collet de notre pelisse, nous ramenons sur nos genoux la peau d'ours du traîneau, et, sans souffrir d'un écart de trente degrés entre la chaleur de notre appartement et le froid de la rue, nous nous trouvons bientôt, grâce aux sacramentels *na prava, na leva* (à droite! à gauche!), devant le péristyle de la maison où nous sommes attendus. Dès le bas de l'escalier l'atmosphère de serre chaude nous saisit et liquéfie le givre de notre barbe, et dans l'antichambre, le domestique, vieux soldat retraité qui a gardé la capote militaire, nous débarrasse de nos fourrures qu'il accroche parmi celles des convives, déjà tous arrivés — car l'exactitude est une qualité russe. — En Russie, Louis XIV n'aurait pas pu dire : J'ai failli attendre!

DÉTAILS D'INTÉRIEUR

L'antichambre, en Russie, a un aspect tout particulier. Les pelisses pendues au râtelier, avec leurs manches flasques et leurs plis droits, figurent vaguement des corps humains accrochés ; les galoches placées au-dessous simulent les pieds, et l'effet de ces pelleteries, sous la clarté douteuse de la petite lampe descendant du plafond, est assez fantastique. Achim d'Arnim y verrait, avec son œil visionnaire, la défroque de M. Peau-d'Ours en visite ; Hoffmann logerait de bizarres fantômes d'archivistes ou de conseillers auliques sous leurs plis mystérieux. Nous, Français, réduit aux contes de Perrault, nous y voyons les sept femmes de Barbe-Bleue dans le cabinet noir. Ainsi suspendues auprès du poêle, les fourrures s'imprègnent d'une chaleur qu'elles conservent au dehors pendant une ou deux heures. Les domestiques ont pour les reconnaître un instinct merveilleux ; même quand le nombre des invités fait ressembler l'antichambre au magasin de Michel ou de Zimmermann, ils ne se trompent jamais et posent sur les épaules de chacun le vêtement qui lui revient.

Un appartement russe confortable réunit toutes les recherches de la civilisation anglaise et française ; au premier coup d'œil, on pourrait se croire dans le West End ou le faubourg Saint-Honoré ; mais bientôt le caractère

local se trahit par une foule de détails curieux. D'abord la Madone byzantine avec son enfant, montrant leurs faces et leurs mains brunes à travers les découpures des plaques d'argent ou de vermeil qui représentent les draperies, miroite aux lueurs d'une lampe toujours allumée, et vous avertit que vous n'êtes ni à Paris ni à Londres, mais bien dans la Russie orthodoxe, dans la sainte Russie. Quelquefois l'image du Sauveur remplace celle de la Vierge. — On voit aussi des saints, ordinairement les saints patronymiques du maître ou de la maîtresse de la maison, revêtus de carapaces d'orfévrerie, nimbés d'auréoles d'or.

Puis, le climat a des exigences qu'on ne saurait éluder. Partout, les fenêtres sont doubles, et l'espace laissé libre entre les deux vitrines est recouvert d'une couche de sable fin destiné à absorber la buée, et qui empêche la glace d'étamer les carreaux de ses fleurs de vif-argent. Des cornets de sel y sont plantés, et parfois le sable est dissimulé par une plate-bande de mousse. A cause des doubles vitrages, les fenêtres, en Russie, n'ont ni volets, ni contrevents, ni jalousies; on ne pourrait les ouvrir ni les fermer, car les châssis sont à demeure pour tout l'hiver, et soigneusement lutés. Un étroit vasistas sert à renouveler l'air, opération désagréable et même dangereuse par le contraste trop grand de la température extérieure et de la température intérieure. D'épais rideaux de riches étoffes amortissent encore l'impression que le froid pourrait produire sur le verre, beaucoup plus perméable qu'on ne pense.

Les pièces sont plus vastes et plus hautes qu'à Paris. Nos architectes, si ingénieux à modeler des alvéoles pour l'abeille humaine, découperaient tout un appartement et souvent deux étages dans un salon de Saint-Pétersbourg. Comme toutes les chambres sont hermétiquement closes et que la porte de sortie donne sur un escalier chauffé, il y règne une chaleur invariable de 15 à 16 degrés au moins qui permet aux femmes d'être vêtues de mousseline et d'avoir les bras et les épaules nus. Les gueules de cuivre des calorifères soufflent sans interruption, de nuit

comme de jour ; leurs trombes brûlantes et de grands poêles aux proportions monumentales, en belle faïence blanche ou peinte, montant jusqu'au plafond, répandent leur chaleur soutenue là où les calorifères ne peuvent déboucher. Les cheminées sont rares; elles ne servent, quand il y en a, qu'au printemps et à l'automne. En hiver elles entraîneraient le calorique et refroidiraient la chambre. On les ferme et on les remplit de fleurs. Les fleurs, voilà un luxe vraiment russe! Les maisons en regorgent! les fleurs vous reçoivent à la porte et montent avec vous l'escalier ; des lierres d'Irlande festonnent la rampe ; des jardinières sur les paliers font face aux banquettes. Dans l'embrasure des croisées s'étalent des bananiers avec leurs larges feuilles de soie ; des talipots, des magnolias, des camelias arborescents vont mêler leurs fleurs aux volutes dorées des corniches; des orchidées papillonnent en l'air autour des culs-de-lampe en cristal, en porcelaine ou en terre cuite curieusement ouvragée. Des cornets du Japon ou de verre de Bohême, posés au centre des tables ou sur l'angle des buffets, jaillissent des gerbes de fleurs exotiques. Elles vivent là comme en serre chaude, et, en effet, c'est une serre chaude que tout appartement russe. Dans la rue vous étiez au pôle, dans la maison vous pouvez vous croire au tropique.

Il semble que, par cette profusion de verdure, l'œil cherche à se consoler de l'implacable blancheur de l'hiver : le désir de voir quelque chose qui ne soit pas blanc doit devenir comme une sorte de maladie nostalgique en ce pays où la neige couvre la terre plus de six mois de l'année. On n'a pas même la satisfaction de regarder les toits peints en vert, puisqu'ils ne changent leurs chemises blanches qu'au printemps. Si les appartements ne se transformaient en jardins, on croirait que le vert a disparu pour jamais de la nature.

Quant aux meubles, ils sont pareils aux nôtres, mais plus grands, plus amples, comme il le faut pour la dimension des pièces ; mais ce qui est bien russe, c'est ce cabinet, d'un bois frêle et précieux, découpé à jour comme

des lames d'éventail, qui occupe un angle du salon et que festonnent les plantes grimpantes les plus rares, espèce de confessionnal de la conversation intime, garni à l'intérieur de divans, où la maîtresse de la maison, s'isolant de la foule des invités, tout en demeurant avec eux, peut recevoir trois ou quatre hôtes de distinction. Quelquefois ce cabinet est en glaces de couleur, ramagées de gravures à l'acide fluorique et montées dans des panneaux de cuivre doré. Il n'est pas rare non plus de voir à travers les poufs, les dos-à-dos, les bergères et les paphos capitonnés, quelque gigantesque ours blanc empaillé et rembourré en manière de sofa, offrir aux visiteurs un siége tout à fait polaire ; quelquefois de petits oursons noirs servent de tabourets. Cela rappelle, à travers toutes les élégances de la vie moderne, les banquises de la mer du Nord, les immenses steppes couvertes de neige et les profondes forêts de sapins : la vraie Russie, qu'on est tenté d'oublier à Saint-Pétersbourg.

La chambre à coucher ne présente pas, en général, le luxe et la recherche qu'on y apporte en France. Derrière un paravent ou une de ces cloisons ouvragées dont nous parlions tout à l'heure, se cache un petit lit bas, semblable à un lit de camp ou à un divan. — Les Russes sont d'origine orientale, et même, dans les classes élevées, ils ne tiennent pas aux douceurs du coucher ; ils dorment où ils se trouvent, un peu partout, comme les Turcs, souvent dans leurs pelisses, sur ces larges canapés de cuir vert qu'on rencontre à chaque coin. L'idée de faire de la chambre à coucher une sorte de sanctuaire ne leur vient pas ; les anciennes habitudes de la tente semblent les avoir suivis jusqu'au sein de la vie civilisée, dont ils connaissent pourtant toutes les élégances et toutes les corruptions.

De riches tentures tapissent les murailles ; et si le maître de la maison se pique d'être amateur, à coup sûr du damas rouge des Indes, de la brocatelle aux orfrois sombres se détacheront éclairés par de puissants réflecteurs, encadrés des plus riches bordures, un Horace Vernet, un Gudin, un Calame, un Koekkoek, quelquefois un Leys, un

Madou, un Tenkate, ou, s'il veut faire preuve de patriotisme, un Brulov et un Aïvasovsky; — ce sont les peintres les plus à la mode : notre école moderne n'est pas encore parvenue là-bas. Cependant nous avons rencontré deux ou trois Meissonier et à peu près autant de Troyon. La manière de nos peintres ne semble pas assez finie aux Russes.

L'intérieur que nous venons de décrire n'est point celui d'un palais, mais d'une maison, non pas bourgeoise, — ce mot n'a guère de signification en Russie — mais d'une maison comme il faut. Saint-Pétersbourg regorge d'hôtels et de palais immenses dont nous ferons connaître quelques-uns à nos lecteurs.

Maintenant que nous avons indiqué à peu près le décor, il est temps de passer au diner. Avant de se mettre à table les convives s'approchent d'un guéridon où sont placés du caviar (œufs d'esturgeon), des filets de harengs marinés, des anchois, du fromage, des olives, des tranches de saucisson, du bœuf fumé de Hambourg et autres hors-d'œuvre qu'on mange avec des petits pains pour s'ouvrir l'appétit. Le luncheon se fait debout, et s'arrose de vermouth, de madère, d'eau-de vie de Dantzik, de Cognac et de cumin, espèce d'anisette qui rappelle le raki de Constantinople et des îles grecques. Les voyageurs imprudents ou timides qui ne savent pas résister aux insistances polies, se laissent aller à goûter de tout, ne songeant pas que ce n'est là que le prologue de la pièce, et ils s'asseoient rassasiés devant le diner véritable.

Dans toutes les maisons comme il faut, on mange à la française ; cependant le goût national se fait jour par quelques détails caractéristiques. Ainsi, à côté du pain blanc on sert une tranche de pain de seigle bien noir, que les invités russes grignotent avec une sensualité visible. Ils paraissent aussi trouver fort bons des espèces de concombres marinés à l'eau de sel, qu'on nomme ogourtzis, et qui, d'abord, ne nous ont pas paru autrement délicieux. Au milieu du diner, après avoir bu les grands crus de Bordeaux et le vin de Champagne de la veuve Clicquot,

qu'on ne trouve qu'en Russie, on prend du porter, de l'ale, et surtout du kwas, espèce de bière locale faite de croûtes de pain noir fermentées, au goût de laquelle il faut s'accoutumer et qui ne semble pas, aux étrangers, digne des magnifiques verres de Bohême ou d'argent ciselé où mousse sa liqueur brune. Cependant, après un séjour de quelques mois, on finit par prendre goût aux ogourtzis, au kwas et au chtchi, le potage national russe.

Le chtchi est une sorte de pot-au feu dans lequel il entre de la poitrine de mouton, du fenouil, des oignons, des carottes, du chou, de l'orge mondé et des pruneaux! Ces ingrédients, assez bizarrement réunis, ont une saveur originale à laquelle on se fait bien vite, surtout quand l'habitude des voyages vous a rendu cosmopolite en cuisine et a préparé vos papilles dégustatrices à tous les étonnements. Un autre potage assez usité est le potage aux quenèfes: c'est un consommé où, lorsqu'il bout, on fait tomber goutte à goutte une pâte délayée avec des œufs et des épices qui, surprise par la chaleur, se fige en petites boules rondes ou ovales, à peu près comme les œufs pochés dans nos consommés parisiens. Avec le chtchi on sert des boulettes de pâtisserie.

Tous ceux qui ont lu *Monte-Cristo* se souviennent de ce repas où l'ancien prisonnier du château d'If, réalisant les merveilles des féeries avec une baguette d'or, fait servir un sterlet du Volga, phénomène gastronomique inconnu sur les tables les plus recherchées, en dehors de la Russie. En effet, le sterlet mérite sa réputation : c'est un poisson exquis, à chair blanche et fine, un peu grasse peut-être, qui tient le milieu, pour le goût, entre l'éperlan et la lamproie. Il peut acquérir une grande dimension, mais ceux de taille moyenne sont les meilleurs. Sans dédaigner la cuisine, nous ne sommes ni un Grimod de la Reynière, ni un Cussy, ni un Brillat-Savarin, pour parler du sterlet d'une manière suffisamment lyrique, et nous le regrettons, car c'est un mets digne des gourmets les plus précieux. Pour une fourchette délicate, le sterlet du Volga vaut le voyage.

Les gélinottes, dont la chair, parfumée par les baies de genièvre dont elles se nourrissent, répand une odeur de térébenthine qui surprend d'abord, apparaissent fréquemment sur les tables russes. On y sert aussi l'énorme coq de bruyère. Le fabuleux jambon d'ours y remplace parfois le classique jambon d'York, et le filet d'élan le vulgaire roast-beef. Ce sont là des plats qui ne se trouvent sur aucun menu occidental.

Chaque peuple, même lorsque l'uniformité de la civilisation l'envahit, garde ses goûts particuliers et conserve quelques mets de terroir dont les étrangers n'apprécient que difficilement la saveur. Ainsi la soupe froide où nagent, parmi des morceaux de poisson, des cristaux de glace dans un bouillon aromatisé, vinaigré et sucré à la fois, étonne les palais exotiques comme le gaspacho des Andalous. Cette soupe, du reste, ne se sert qu'en été; elle est, dit-on, rafraîchissante et les Russes en raffolent.

Comme la plupart des légumes viennent en serre chaude, leur maturité n'a pas de date marquée par les saisons et les primeurs n'en sont plus ou en sont toujours : on mange des petits pois frais à Saint-Pétersbourg dans tous les mois de l'année. Les asperges ne connaissent pas l'hiver.—Elles sont grosses, tendres, aqueuses et toutes blanches; on ne leur voit jamais cette pointe verte qu'elles ont chez nous, et l'on peut les attaquer indifféremment par un bout ou par l'autre. En Angleterre on mange des côtelettes de saumon, en Russie on mange des côtelettes de poulet. — Ce mets est devenu à la mode depuis que l'empereur Nicolas en a goûté dans une petite auberge près de Torjek et les a trouvées bonnes. La recette en avait été donnée à l'hôtesse par un Français malheureux qui ne pouvait pas payer autrement son écot, et fit ainsi la fortune de cette femme. Nous partageons le goût de l'empereur, — les côtelettes farcies sont vraiment un mets délicat! Citons encore les côtelettes à la Préobrajenski qui mériteraient de figurer sur la carte des meilleurs restaurants.

Nous n'avons noté que les particularités et les dissemblances; car dans les grandes maisons la cuisine est toute

française et faite par des Français. La France fournit le monde de cuisiniers !

La grande recherche à Saint-Pétersbourg, c'est d'avoir des huîtres fraîches ; comme elles viennent de loin, en été la chaleur les corrompt ; en hiver le froid les gèle ; on les paye quelquefois un rouble pièce. Des huîtres payées si cher sont rarement bonnes. On raconte même qu'un moujik devenu très-riche, pour un baril d'huîtres fraîches donné à son seigneur à un moment où elles étaient introuvables, reçut sa liberté, pour laquelle il avait offert en vain des sommes énormes, — cinquante ou cent mille roubles, dit-on. Nous ne garantissons pas l'authenticité de l'historiette, mais elle prouve du moins, si elle est inventée, la rareté des huîtres à Saint-Pétersbourg, dans certaines époques.

Par la même raison, au dessert il y a toujours une corbeille de fruits ; des oranges, des ananas, des raisins, des poires, des pommes s'y groupent en élégantes pyramides ; les raisins, ordinairement, arrivent de Portugal ; quelquefois ils ont arrondi leurs grains d'ambre pâle aux rayons des calorifères dans la terre de la maison à demi enfouie sous la neige. En janvier nous avons, à Saint-Pétersbourg, mangé des fraises qui essayaient de rougir au milieu d'une feuille verte, sur un pot de terre en miniature. Les fruits sont une des passions des peuples septentrionaux ; ils les font venir à grands frais de l'étranger, ou forcent la nature rebelle de leur climat à leur en donner au moins l'apparence, car le goût et le parfum manquent. Le poêle, quelque bien chauffé qu'il soit, supplée toujours imparfaitement le soleil.

Nous espérons qu'on nous pardonnera ces détails gastronomiques, — il est peut-être curieux de connaître la manière dont un peuple se nourrit : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ; » le proverbe ainsi modifié n'en est pas moins vrai. Tout en imitant la cuisine française, les Russes gardent le goût de certains mets nationaux, et ce sont ceux-là qui, au fond, leur plaisent le plus. Il en est de même de leur caractère ; quoiqu'ils se confor-

ment aux derniers raffinements de la civilisation occidentale, ils n'en conservent pas moins certains instincts primitifs, et il n'en coûterait pas beaucoup, même aux plus élégants, pour aller vivre dans la steppe.

Quand vous êtes à table, un domestique en habit noir, cravaté et ganté de blanc, irréprochable dans sa tenue comme un diplomate anglais, se tient derrière vous d'un air imperturbablement sérieux, prêt à contenter vos moindres désirs.—Vous pouvez vous croire à Paris ; mais si par hasard vous regardez attentivement ce domestique, vous remarquerez qu'il a un teint jaune d'or, de petits yeux noirs bridés et retroussés vers les tempes, des pommettes saillantes, un nez camard et des lèvres épaisses—le maître, qui a suivi votre regard, dit négligemment, comme la chose du monde la plus naturelle : — c'est un Tatar Mongol des confins de la Chine.

Ce Tartare mahométan et peut-être idolâtre accomplit sa fonction avec une régularité automatique, et le major-dome le plus minutieux n'aurait rien à lui reprocher. Il produit l'effet d'un vrai domestique ; mais il nous plairait davantage s'il portait le costume de sa tribu, la tunique bouclée à la taille par une ceinture de métal et le bonnet de peau d'agneau ; cela serait plus pittoresque, mais moins européen, et les Russes ne veulent pas avoir l'air asiatique.

Tout le service de table, porcelaines, cristaux, argenterie, pièces de surtout, ne laisse rien à désirer, mais n'a pas de caractère particulier, excepté toutefois de charmantes petites cuillers en platine niellé d'or avec lesquelles on déguste les friandises du dessert, le café et le thé.

Les jattes de fruits, les assiettes montées alternent avec des corbeilles de fleurs, et souvent un cordon de bouquets de violettes entoure les nougats, les bombes et les petits-fours. La maîtresse distribue gracieusement ces bouquets aux convives.

Quant à la conversation, elle a toujours lieu en français, surtout si l'hôte est étranger. Tous les Russes de quelque distinction parlent notre langue très-facilement, avec les idiotismes du jour et les tours de phrase à la mode, comme

s'ils l'avaient apprise sur le boulevard des Italiens. Ils entendraient même le français de Duvert et Lausanne, si spécial et si profondément parisien, que beaucoup de provinciaux ne le comprennent pas sans peine. Ils n'ont pas d'accent, seulement on les reconnaît à une légère cantilène qui ne manque pas de grâce et qu'on finit par imiter soi-même; ils retombent aussi dans certaines formules, nationales sans doute, familières aux gens qui parlent même très-bien un idiome qui n'est pas leur langue maternelle : ainsi ils appliquent le mot *absolument* d'une façon bizarre. Vous dites, par exemple : — Est-ce qu'un tel est mort ?— On vous répondra absolument dans le sens du *oui* français et du *si* italien. Les mots *donc* et *déjà* reviennent souvent et placés hors de propos avec une signification interrogative. — Avez-vous donc déjà vu Saint-Pétersbourg ou Mme Bosio ?

Les manières des Russes sont polies, caressantes et d'une urbanité parfaite. — On est surpris de les trouver au courant des moindres détails de notre littérature; ils lisent beaucoup, et tel auteur, peu connu en France, l'est davantage à Saint-Pétersbourg. Les cancans de coulisses, la chronique scandaleuse du demi-monde arrivent jusqu'aux bords de la Néva, et nous avons appris là-bas sur les choses de Paris maint détail piquant que nous ignorions.

Les femmes ont aussi l'esprit très-cultivé; avec la facilité qui caractérise la race slave, elles lisent et savent plusieurs langues. Beaucoup ont pratiqué Byron, Goëthe, Henri Heine, dans l'idiome original, et si quelque écrivain leur est présenté, elles savent, par une citation adroitement amenée, lui prouver qu'elles l'ont lu et qu'elles s'en souviennent. Quant à leur toilette, elle est de la dernière élégance — plus à la mode que la mode. Les crinolines s'étalent aussi vastes à Saint-Pétersbourg qu'à Paris, et font ballonner des étoffes magnifiques. Des diamants nombreux étincellent sur de fort belles épaules très-décolletées, et aux poignets quelques bracelets d'or à chaîne brisée de Circassie ou du Caucase, témoignent seuls, par leur orfévrerie orientale, qu'on est en Russie.

Après le diner, l'on se disperse dans les salons. Sur les tables gisent des albums, des livres de beauté, des keepseakes, des landscapes qui servent de contenance aux gens embarrassés ou timides. Des stéréoscopes tournants offrent la distraction de leurs tableaux mobiles; parfois, une femme se lève, cédant aux instances, va s'asseoir au piano, et chante en s'accompagnant quelque air national russe ou quelque chanson tzigane, où la mélancolie du Nord se mêle à l'ardeur du Midi, avec un accent étrange, et qui ressemble à une cachucha dansée au clair de lune, sur la neige.

X

UN BAL AU PALAIS D'HIVER

Nous allons vous raconter une fête à laquelle nous avons assisté sans y être, d'où notre personne était absente quoique notre œil y fût invité, — un bal à la cour! — Invisible, nous avons tout vu, et pourtant nous ne portions pas au doigt l'anneau de Gygès, ni sur la tête un chapeau de Kobold en feutre vert, ni aucun autre talisman.

Sur la place Alexandrine, recouverte de son tapis de neige, stationnaient de nombreuses voitures par un froid à figer cochers et chevaux parisiens, mais qui ne semblait pas assez rigoureux aux Russes pour allumer les brasiers sous les kiosques de tôle à toit chinois avoisinant le palais d'Hiver. Les arbres de l'Amirauté, diamantés de givre, avaient l'air de grandes plumes blanches plantées en terre, et la colonne triomphale avait praliné son granit rose d'une couche de glace semblable à du sucre; la lune, qui se levait pure et claire, versait sa lumière morte sur ces blancheurs nocturnes, bleuissait les ombres et donnait une apparence fantasmatique aux silhouettes immobiles des équipages, dont les lanternes gelées, lucioles polaires, ponctuaient de points jaunâtres l'immense étendue. Au fond, le colossal palais d'Hiver flamboyait par toutes ses fenêtres, comme une montagne percée de trous et éclairée par une ignition intérieure.

Un silence parfait régnait sur la place ; la rigueur de la température éloignait les curieux, que chez nous ne manquerait pas d'attrouper le spectacle d'une telle fête, même vue de loin et par dehors ; et quand il y eût eu foule, les abords du palais sont si vastes qu'elle se fût disséminée et perdue dans cet énorme espace qu'une armée seule peut remplir.

Un traîneau traversa diagonalement la grande nappe blanche où s'allongeait l'ombre de la colonne Alexandrine et alla se perdre dans la rue sombre qui sépare le palais d'Hiver de l'Ermitage, et à laquelle son pont aérien prête quelque ressemblance avec le canal de la Paille à Venise.

Quelques minutes après, un œil, qu'il n'est pas besoin de supposer joint à un corps, voltigeait le long d'une corniche supportée par le portique d'une galerie du palais ; des lignes de bougie implantées dans les moulures de l'entablement l'abritaient derrière une haie de feu et ne permettaient point d'apercevoir d'en bas sa faible étincelle. La lumière le cachait mieux que l'ombre n'eût pu le faire ; il disparaissait dans l'éblouissement.

La galerie vue de là s'étendait longue et profonde avec ses colonnes polies, son parquet miroitant où glissait le reflet des ors et des bougies, ses tableaux remplissant les entre-colonnements et dont le raccourci empêchait de discerner le sujet. Déjà des uniformes étincelants s'y promenaient, d'amples robes de cour y traînaient leurs flots d'étoffes. Peu à peu la foule grossit et remplit comme un fleuve bigarré et scintillant le lit de la galerie, devenu trop étroit malgré ses larges dimensions.

Tous les regards de cette foule se tournaient vers la porte par où devait entrer l'empereur. Les battants s'ouvrirent : l'empereur, l'impératrice, les grands-ducs traversèrent la galerie entre deux haies d'invités subitement formées, adressant quelques paroles à des personnages de distinction placés sur leur passage, avec une familiarité gracieuse et noble. Puis tout le groupe impérial disparut sous la porte faisant face à la première, suivi, à distance respectueuse, des grands dignitaires de l'État,

du corps diplomatique, des généraux et des courtisans.

A peine le cortége pénétrait-il dans la salle de bal que l'œil y était installé, muni cette fois d'une bonne lorgnette. C'était comme une fournaise de lumière et de chaleur, un éclat embrasé à faire croire à un incendie. Des cordons de feu couraient sur les corniches ; dans l'entre-deux des croisées, des torchères à mille bras brûlaient comme des buissons ardents ; des centaines de lustres descendaient du plafond en constellations ignées au milieu d'une brume phosphorescente. Et toutes ces clartés, croisant leurs rayons, formaient la plus éblouissante illumination *a giorno* qui ait jamais fait tournoyer son soleil au-dessus d'une fête.

La première impression, surtout à cette hauteur, en se penchant sur ce gouffre de lumière, est comme une sorte de vertige ; d'abord, à travers les effluves, les rayonnements, les irradiations, les reflets, les bluettes des bougies, des glaces, des ors, des diamants, des pierreries, des étoffes, on ne distingue rien Une scintillation fourmillante vous empêche de saisir aucune forme ; puis bientôt la prunelle s'habitue à son éblouissement et chasse les papillons noirs qui voletaient devant elle comme lorsqu'on a regardé le soleil ; elle embrasse d'un bout à l'autre cette salle aux dimensions gigantesques, tout en marbre et en stuc blanc, dont les parois polies miroitent comme les jaspes et les porphyres dans les architectures babyloniennes des gravures de Martynn, reflétant vaguement les lueurs et les objets.

Le kaléïdoscope, avec son écroulement de parcelles colorées qui se recomposent sans cesse, formant de nouveaux dessins ; le chromatrope, avec ses dilatations et ses contractions, où une toile devient fleur, puis change ses pétales pour des pointes de couronne, et finit par tourbillonner en soleil, passant du rubis à l'émeraude, de la topaze à l'améthyste autour d'un centre de diamant, peuvent seuls, grandis des millions de fois, donner une idée de ce parterre mouvant d'or, de pierreries, de fleurs, renouvelant ses arabesques étincelantes par son agitation perpétuelle.

A l'entrée de la famille impériale cet éclat mobile se fixa, et l'on put démêler les physionomies et les personnes à travers la scintillation apaisée.

En Russie, les bals de la cour s'ouvrent par ce qu'on appelle une polonaise; ce n'est pas une danse, mais une sorte de défilé, de procession, de *marche aux flambeaux*, qui a beaucoup de caractère. Les assistants se séparent de manière à laisser libre au milieu de la salle de bal une sorte d'allée dont ils forment la haie. Quand tout le monde est en place, l'orchestre joue un air d'un rhythme majestueux et lent, et la promenade commence; elle est conduite par l'empereur donnant la main à une princesse ou à une dame qu'il veut honorer.

L'empereur Alexandre II portait ce soir-là un élégant costume militaire que faisait valoir sa taille haute, svelte, dégagée. C'était une sorte de veste ou jaquette blanche descendant jusqu'à mi-cuisse, à brandebourgs d'or, bordée en renard bleu de Sibérie au col, aux poignets et sur le pourtour, étoilée au flanc par les plaques des grands ordres. Un pantalon bleu de ciel, collant, moulait les jambes et se terminait à de minces bottines. Les cheveux de l'empereur sont coupés ras et dégagent son front uni, plein et bien formé. Ses traits, d'une régularité parfaite, semblent modelés pour l'or ou le bronze de la médaille; le bleu des yeux prend une valeur particulière des tons bruns de la figure, moins blanche que le front à cause des voyages et des exercices en plein air. Les contours de la bouche ont une netteté de coupe et d'arête tout à fait grecque et sculpturale; l'expression de la physionomie est une fermeté majestueuse et douce qu'éclaire, par moment, un sourire plein de grâce.

A la suite de la famille impériale viennent les hauts officiers de l'armée et du palais, les grands dignitaires donnant chacun la main à une dame.

Ce ne sont qu'uniformes plastronnés d'or, épaulettes étoilées de diamants, brochettes de décorations, plaques d'émaux et de pierreries formant sur les poitrines des foyers de lumière. Quelques-uns, les plus élevés en faveur

et en grade, ont au col un ordre plus amical encore qu'honorifique, s'il est possible : le portrait de l'empereur entouré de brillants; mais ils sont rares, ceux-là, et on les compte.

Le cortége marche toujours et se recrute en route : un seigneur se détache de la haie et tend la main à une dame placée en face de lui, et le nouveau couple s'ajoute aux autres et prend rang dans le défilé, rhythmant son pas, le ralentissant, l'accélérant selon l'allure de la tête ; ce ne doit pas être une chose aisée que de marcher ainsi, se tenant par le bout du doigt, sous le feu de mille regards facilement ironiques : la moindre gaucherie de contenance, le plus léger embarras des pieds, la plus imperceptible faute de mesure se remarquent. Les habitudes militaires sauvent beaucoup d'hommes, mais quelle difficulté pour les femmes ! La plupart s'en tirent admirablement bien, et de plus d'une on peut dire : *Et vera incessu patuit dea !* Elles passent légères, sous leurs plumes, leurs fleurs, leurs diamants, baissant pudiquement les yeux ou les laissant errer avec un air de parfaite innocence, manœuvrant d'une inflexion de corps ou d'un petit coup de talon leurs flots de soie et de dentelles, se rafraîchissant d'une palpitation d'éventail, aussi à l'aise que si elles se promenaient dans l'allée solitaire d'un parc : marcher d'une manière noble, gracieuse et simple, lorsqu'on vous regarde, plus d'une grande actrice ne l'a jamais su !

Ce qui fait l'originalité de la cour de Russie, c'est qu'au cortége se joignaient de temps à autre un jeune prince circassien à taille de guêpe, à poitrine évasée, avec son élégant et fastueux costume oriental, un chef des Lesghiens de la garde, ou un officier mongol dont les soldats ont encore pour armes l'arc, le carquois et le bouclier. Sous le gant blanc de la civilisation se cachait, pour se tendre à la main d'une princesse ou d'une comtesse, la petite main asiatique habituée à manier l'étroit manche du kindjal entre ses doigts bruns et nerveux. Cela ne semblait étonnant à personne; en effet, quoi de plus naturel qu'un prince mingrélien ou mahométan, marchant la polonaise

avec une grande dame de Saint-Pétersbourg, grecque orthodoxe! Ne sont-ils pas l'un et l'autre sujets de l'empereur de toutes les Russies?

Les uniformes et les habits de gala des hommes sont si éclatants, si riches, si variés, si chargés d'or, de broderies et de décorations, que les femmes, avec leur élégance moderne et la grâce légère des modes actuelles, ont de la peine à lutter contre ce massif éclat; ne pouvant être plus riches, elles sont plus belles; leurs épaules et leurs poitrines nues valent tous les plastrons d'or. Pour soutenir cette splendeur, il leur faudrait, comme aux madones byzantines, des robes d'or et d'argent estampé, des pectoraux de pierreries, des nimbes radiés de diamants; mais dansez donc avec une châsse d'orfèvrerie sur le corps!

N'allez pas croire à une simplicité par trop primitive cependant! Ces simples robes sont en point d'Angleterre, et leurs deux ou trois tuniques superposées valent plus qu'une dalmatique en brocart d'or ou d'argent; ces bouquets sur cette jupe de tarlatane ou de gaze sont rattachés avec des nœuds de diamants; ce ruban de velours a pour boucle ou pour ferret une pierre qu'on pourrait croire détachée de la couronne d'un tzar. Quoi de plus simple qu'une robe blanche, taffetas, tulle ou moire, avec quelques grappes de perles et la coiffure assortie : une résille ou deux ou trois rangs tournés dans les cheveux! Mais les perles valent cent mille roubles, et jamais pêcheur n'en rapportera de plus rondes ni d'un orient plus pur des profondeurs de l'Océan! D'ailleurs en étant simple on fait sa cour à l'impératrice, qui préfère l'élégance au faste, mais soyez sûr que Mammon n'y perd rien. Seulement, au premier coup d'œil, dans un défilé rapide, on s'imaginerait que les femmes russes déploient moins de luxe que les hommes : c'est une erreur. Comme toutes les femmes, elles savent rendre la gaze plus chère que l'or.

Quand la polonaise a parcouru le salon et la galerie, le bal commence. Les danses n'ont rien de caractéristique : ce sont des quadrilles, des valses, des rédowas, comme à Paris, comme à Londres, comme à Madrid, comme à

Vienne, comme partout dans le grand monde; exceptons toutefois la mazourka, qui se danse à Saint-Pétersbourg avec une perfection et une élégance inconnues ailleurs. Les originalités locales tendent partout à disparaître, et elles désertent d'abord les hautes régions de la société. Pour les retrouver, il faut s'éloigner des centres de civilisation et descendre jusqu'au fond du peuple!

Le coup d'œil, du reste, était charmant : les figures de la danse formaient des symétries au milieu de la foule splendide qui se rangeait pour lui faire place ; les tourbillons de la valse évasaient les robes comme les jupes des derviches tourneurs, et, dans la rapidité de l'évolution, les nœuds de diamants, les lames d'argent et d'or s'allongeaient en lueurs serpentantes comme des éclairs ; les petites mains gantées, posées sur les épaulettes des valseurs, avaient l'air de camellias blancs dans des vases d'or massif.

Entre les groupes se faisaient remarquer, par son magnifique costume de magnat hongrois, le premier secrétaire de l'ambassade d'Autriche, et l'ambassadeur de Grèce portant le bonnet grec, la veste soutachée, la fustanelle et les knémides du pallikare.

Après une heure ou deux de contemplation à vol d'oiseau, l'œil se transporta sous les arceaux d'une autre salle par des couloirs mystérieux et dédaliens où le bruit lointain de l'orchestre et de la fête expirait en vagues murmures. Une obscurité relative régnait dans cette salle d'une dimension énorme : c'était là que devait avoir lieu le souper. Bien des cathédrales sont moins vastes. Au fond, à travers l'ombre, se dessinaient les lignes blanches des tables ; aux angles scintillaient vaguement de gigantesques blocs d'orfévreries confuses jetant une paillette brusque, renvoyant en éclair un reflet venu on ne sait d'où : c'étaient les dressoirs. Une estrade de velours ébauchait ses marches aboutissant à une table en fer à cheval. Avec une activité silencieuse allaient et venaient des laquais en grande livrée, des majordomes, des officiers de bouche donnant la dernière main aux apprêts. Quelques rares lu-

mières serpentaient sur ce fond sombre, comme des étincelles sur du papier brûlé.

Cependant d'innombrables bougies chargeaient les candélabres et suivaient les cordons des frises ou le contour des arcades. Elles jaillissaient blanches de leurs torchères touffues, comme des pistils du calice des fleurs, mais pas la moindre étoile lumineuse ne tremblait à leurs pointes. On eût dit des stalactites gelées, et l'on entendait déjà, comme un bruit d'eaux débordées, le bruit sourd de la foule qui approchait. — L'empereur parut sur le seuil : ce fut comme un *fiat lux*. Une flamme subtile courut d'une bougie à l'autre, aussi rapide que l'éclair : tout s'alluma d'un seul coup, et des torrents de jour remplirent subitement l'immense salle embrasée comme par magie. Ce passage brusque de la pénombre à la clarté la plus éclatante est vraiment féerique. Dans notre siècle de prose, il faut que tout prodige s'explique : des fils de fulmi-coton relient l'une à l'autre toutes les mèches des bougies enduites d'une essence inflammable, et le feu, mis en sept ou huit endroits, se propage instantanément. On emploie ce moyen pour allumer les grands lustres de Saint-Isaac, qui laissent pendre comme un fil d'araignée, au-dessus de la tête des fidèles, un fil de coton-poudre. Avec une rampe de gaz baissée et haussée, on pourrait produire un effet analogue ; mais le gaz, que nous sachions, n'est point employé au palais d'Hiver. On n'y brûle que de la bougie en vraie cire. Ce n'est plus qu'en Russie que les abeilles contribuent au luminaire.

L'impératrice prit place, avec quelques personnages de haute distinction, sur l'estrade où était placée la table en fer à cheval. Derrière son fauteuil doré s'épanouissait, comme un gigantesque feu d'artifice végétal, une immense gerbe de camellias blancs et roses palissés contre le mur de marbre. Douze nègres de grande taille, choisis parmi les plus beaux spécimens de races africaines, vêtus à la mameluck, turban blanc roulé en torsade, veste verte à coins d'or, ample pantalon rouge serré par une ceinture de cachemire, le tout soutaché et brodé sur toutes les

coutures, descendaient et montaient les marches de l'estrade, remettant les assiettes aux laquais ou les leur prenant des mains avec ces mouvements pleins de grâce et de dignité, même dans un emploi servile, particuliers aux Orientaux. Ces Orientaux ayant oublié Desdemona faisaient majestueusement leur devoir et donnaient à la fête tout européenne un cachet asiatique du meilleur goût.

Sans désignation de place, les invités s'étaient assis à leur convenance aux tables disposées pour eux. Des riches surtouts, argentés et dorés, représentant des groupes de figures ou de fleurs, des mythologies ou des fantaisies ornementales, en garnissaient le milieu ; des candélabres alternaient avec les pyramides de fruits et les pièces montées. Contemplée de haut, l'étincelante symétrie des cristaux, des porcelaines, des argenteries et des bouquets, se comprenait mieux encore que d'en bas. Un double cordon de poitrines de femmes, scintillantes de diamants, serties de dentelles, régnait le long des nappes, trahissant leurs beautés pour l'œil invisible, dont le regard pouvait aussi se promener sur les raies qui séparaient les cheveux bruns ou blonds, parmi les fleurs, les feuillages, les plumes et les pierreries.

L'empereur parcourait les tables, adressant quelques mots à ceux qu'il veut bien distinguer, s'asseyant quelquefois et trempant ses lèvres dans un verre de vin de Champagne, puis s'éloignant pour faire la même chose plus loin. Ces stations de quelques minutes sont considérées comme une grande faveur.

Après le souper, les danses reprirent ; mais la nuit s'avançait. Il était temps de partir ; la fête ne pouvait plus que se répéter, et pour un témoin seulement oculaire elle n'offrait plus le même intérêt. Le traîneau, qui avait traversé la place pour s'arrêter à une petite porte, dans la ruelle séparant le palais d'Hiver de l'Ermitage, reparut, se dirigeant du côté de l'église de Saint-Isaac et emportant une pelisse et un bonnet de fourrure qui ne laissait pas voir de visage. Comme si le ciel eût voulu rivaliser avec

les splendeurs de la terre, une aurore boréale tirait dans la nuit son feu d'artifice polaire, aux fusées d'argent, d'or, de pourpre et de nacre, éteignant les étoiles par ses irradiations phosphorescentes.

XII

LES THÉATRES

Les théâtres à Saint-Pétersbourg ont une apparence monumentale et classique. Ils rappellent en général par leur architecture l'Odéon de Paris ou le théâtre de Bordeaux. Isolés au milieu de vastes places, ils offrent une grande facilité d'abords et de dégagements. Pour notre part, nous préférerions un style plus original, et il nous semble qu'il était possible de le créer avec les formes propres aux pays, dont on eût tiré des effets neufs. Mais ce reproche n'est pas spécial à la Russie. L'admiration malentendue de l'antiquité peuple toutes les capitales de Parthénons et de Maisons Carrées copiés plus ou moins exactement, à grand renfort de moellons, de briques ou de plâtre. Seulement, nulle part ces pauvres ordres grecs n'ont l'air plus dépaysé et plus malheureux qu'à Saint-Pétersbourg ; habitués à l'azur et au soleil, ils grelottent sous la neige qui couvre leurs toits plats pendant un long hiver. Il est vrai qu'on les balaye soigneusement à chaque nouvelle tombée, ce qui est la meilleure critique du style choisi. Des stalactites de glace dans les acanthes des chapiteaux corinthiens ! que dites-vous de cela ? Une réaction romantique s'opère maintenant en faveur de l'architecture moscovito-byzantine, nous souhaitons qu'elle réussisse. Chaque contrée, lorsqu'on ne la violente pas au nom d'un pré-

tendu bon goût, produit ses monuments comme elle produit ses hommes, ses animaux et ses plantes, d'après les nécessités de climat, de religion et d'origine ; et ce qu'il faut à la Russie, c'est le grec de Byzance et non le grec d'Athènes.

Cette réserve faite, il ne reste plus qu'à louer. Le grand théâtre ou Opéra italien est magnifique, d'une grandeur colossale, et peut rivaliser pour la dimension avec la Scala ou San Carlo : les voitures, stationnant sur une place immense, y accèdent sans trouble ni désordre. Deux ou trois vestibules à portes vitrées empêchent l'air glacé du dehors de faire irruption dans la salle et ménagent la transition de 10 ou 15 degrés de froid à 20 ou 25 degrés de chaleur. — D'anciens soldats en uniforme de vétérans vous attendent à l'entrée pour vous débarrasser de vos pelisses, de vos fourrures et de vos galoches ; ils vous les rendent sans jamais se tromper : cette mémoire de la pelisse nous semble une spécialité russe. Comme au théâtre de Sa Majesté, à Londres (Her Majesty's Theatre), on ne va à l'Opéra italien de Saint-Pétersbourg qu'en habit noir, cravate blanche, gants paille ou de couleur claire, à moins qu'on ne porte l'uniforme d'un grade ou d'une fonction quelconque, ce qui est le cas le plus fréquent ; les femmes sont en tenue de soirée, coiffées en cheveux, décolletées et bras nus. Cette étiquette, que nous approuvons, contribue beaucoup à l'éclat du spectacle.

Le parterre du grand théâtre est divisé au milieu par un large passage. Un corridor demi-circulaire l'entoure, bordé d'un côté par un rang de baignoires et permet, pendant l'entr'acte, de causer avec des personnes de connaissance qui occupent les loges du rez-de-chaussée. Cette disposition si commode, en usage dans tous les principaux théâtres des capitales, excepté à Paris, devrait bien y être imitée lorsqu'on reconstruira l'Opéra d'une façon définitive. On peut ainsi quitter et reprendre sa place sans déranger personne.

Ce qui vous frappe d'abord en entrant, c'est la loge impériale ; elle n'est pas installée, comme chez nous, entre

les colonnes d'avant-scène, mais au plein milieu, en face de l'acteur. Sa hauteur coupe deux rangs de loges ; d'énormes hampes dorées, surchargées de sculptures, soutiennent les courtines de velours relevées de câbles et de glands d'or, et supportent un gigantesque blason aux armes de Russie, de la plus fière et de la plus fantasque tournure héraldique. C'est un beau motif d'ornementation que cet aigle aux deux têtes sommées de couronnes, aux ailes éployées, à la queue en éventail dont les pennes tiennent le milieu entre la plume et le fleuron, ayant dans ses serres le globe et le sceptre, en abîme l'écusson de Saint-Georges, et, comme un collier d'ordre sur son ventre papelonné, les armoiries des royaumes, des duchés et des provinces. Aucun décor gréco-pompéien ne produirait un effet si satisfaisant et n'aurait cette convenance

La toile ne représente pas un rideau de velours, à larges plis, à hautes crépines, mais une vue du Peterhof avec ses arcades, ses portiques, ses statues et ses toits peints en vert à la mode russe. Les devantures des loges, superposées régulièrement à la mode italienne, sont ornées de médaillons blancs à cadre d'or tarabiscotés contenant des figures et des attributs d'un ton léger et tendre, approchant du pastel et se détachant d'un fond rose. Il n'y a ni galeries ni balcons ; les avant-scènes, au lieu d'être flanquées de colonnes, sont isolées par ces mêmes grandes hampes ouvragées et dorées, assez semblables aux mâts destinés à soutenir le pavillon des tentes orientales ; cet arrangement a de la grâce et de la nouveauté.

Il n'est pas aisé de définir le style de la salle, à moins qu'on n'emprunte à l'espagnol son mot *plateresco* qui veut dire proprement style d'orfévrerie, et désigne une sorte d'architecture où une ornementation sans frein ni règle se joue en mille caprices exubérants et d'une richesse désordonnée. Ce ne sont que rocailles, entrelacs, chicorées, fleurons, faisant jouer en mille points brillants le reflet des lustres sur leurs dorures multipliées ; mais l'effet général est gai, splendide, heureux, et le luxe de la salle encadre bien le luxe des spectateurs. Cette folie ornemen-

tale nous plaît mieux dans un théâtre qu'une architecture maussadement correcte. En pareil cas, un peu d'extravagance sied mieux que de la pédanterie. — Du velours, de l'or, de la lumière à profusion, que faut-il de plus?

On donne au premier rang de loges au-dessus des baignoires le nom de bel étage, et, sans qu'il y ait à ce sujet aucune interdiction formelle, ce bel étage est réservé à la haute aristocratie, aux grands dignitaires de la cour. — Aucune femme non titrée, quelles que fussent sa richesse et sa respectabilité, n'oserait s'y faire voir; sa présence dans ce rang privilégié étonnerait tout le monde et surtout elle-même. — Ici le million ne suffit pas à effacer toutes les démarcations.

Les premiers rangs de l'orchestre sont par l'usage réservés aux personnes de distinction; sur la file qui touche aux musiciens on ne voit que des ministres, des grands officiers, des ambassadeurs, des premiers secrétaires d'ambassade et autres gens considérables et considérés. — Un étranger célèbre à un titre quelconque peut s'y asseoir. — Les deux rangs suivants sont encore très-aristocratiques, — La quatrième file commence à admettre des banquiers. des étrangers, des fonctionnaires d'un certain ordre, des artistes; mais un négociant n'oserait pas s'aventurer au delà du cinq ou sixième rang. C'est une sorte de convention tacite que personne n'invoque et à laquelle tout le monde obéit.

Cette coutume familière d'aller à l'orchestre nous a surpris d'abord chez des gens d'une si grande position; nous y avons vu les premiers personnages de l'empire. Avoir sa stalle n'empêche pas d'ailleurs d'avoir sa loge pour la famille, mais c'est la place préférée, et cette habitude a sans doute fait naître la réserve qui refoule le public ordinaire quelques banquettes plus loin. — Cette classification ne doit pas choquer en Russie, où le Tchine partage la société en quatorze catégories bien distinctes dont la première classe ne contient souvent que deux ou trois personnes.

On ne joue pas à l'Opéra italien de Saint-Pétersbourg l'opéra et le ballet dans la même soirée. Ce sont deux

spectacles parfaitement séparés et qui ont chacun son jour. Le prix d'abonnement pour le ballet est moins cher que le prix d'abonnement pour l'opéra. Comme la danse doit seule former tout le spectacle, les ballets ont plus de développement que chez nous : ils vont jusqu'à quatre ou cinq actes, avec beaucoup de tableaux et de changements à vue, ou bien l'on en joue deux dans la même soirée.

Les hautes célébrités du chant et de la danse ont fait leur apparition sur le Grand-Théâtre. Chaque étoile est venue à son tour briller sous ce ciel polaire et n'y a perdu aucun de ses rayons. A force de roubles et de bon accueil, l'on a vaincu la crainte chimérique des extinctions de voix et des rhumatismes. Nul gosier, nul genou n'a souffert dans ce pays de neige où l'on voit le froid sans le sentir. Rubini, Tamburini, Lablache, Mario, la Grisi, Taglioni, Elssler, Carlotta, y ont été tour à tour et admirés et compris ; Rubini même y a été décoré ; d'augustes approbations animent la verve des artistes et leur montrent qu'ils sont finement appréciés, quoique souvent ils ne se décident qu'un peu tard à entreprendre le voyage.

Cette année, Tamberlick, Calzolari, Ronconi, mesdames Bosio, Lotti, Bernardi, Dottini, formaient une tête de troupe admirable ; madame Ferraris, la plus parfaite ballerine du monde depuis la retraite de Carlotta Grisi, jouait un ballet composé pour elle par Perrot, le chorégraphe sans rival. Se faire applaudir pour un pas, à Saint-Pétersbourg, n'est pas chose facile. Les Russes sont très-connaisseurs en ballet, et le feu de leurs lorgnettes est redoutable. Qui l'a subi victorieusement peut être sûr de soi. Leur Conservatoire de danse fournit des sujets remarquables et un corps de ballet qui n'a pas son pareil pour l'ensemble, la précision et la rapidité des évolutions. C'est plaisir de voir ces lignes si droites, ces groupes si nets qui ne se décomposent qu'au moment voulu pour se reformer sous un autre aspect ; tous ces petits pieds qui retombent en mesure, tous ces bataillons chorégraphiques qui ne se déconcertent et ne s'embrouillent jamais dans leurs manœuvres ! Là, pas de cau-

series, de ricanements, d'œillades aux avant-scènes ou à l'orchestre. C'est bien le monde de la pantomime, d'où la parole est absente ; l'action ne déborde pas de son cadre. Ce corps de ballet est choisi avec soin parmi les élèves du Conservatoire : beaucoup sont jolies, toutes sont jeunes et bien faites et savent sérieusement leur état, ou leur art, si vous l'aimez mieux.

Les décors, très-riches, très-nombreux, très-soignés, sont faits par des peintres allemands. La composition en est souvent ingénieuse, poétique et savante, mais parfois surchargée de détails inutiles qui distraient l'œil et empêchent l'effet. La couleur en est généralement pâle et froide; les Allemands, comme on sait, ne sont pas coloristes, et ce défaut est sensible quand on arrive de Paris, où l'on pousse si loin la magie de la décoration. Quant au théâtre en lui-même, il est admirablement machiné; les vols, les engloutissements, les tranformations à vue, les jeux de lumière électrique et tous les prestiges que nécessite une mise en scène compliquée s'y exécutent avec la promptitude la plus certaine.

Comme nous l'avons dit, l'aspect de la salle est très-brillant; les toilettes des femmes se détachent à ravir du fond de velours pourpre des loges, et pour l'étranger, l'entr'acte n'est pas moins intéressant que le spectacle; il peut, sans inconvenance, le dos tourné à la toile, tenir quelques instants au bout de sa jumelle ces types féminins si variés et si nouveaux pour lui; quelque voisin complaisant, et possédant son aristocatie sur le bout du doigt, lui nomme de leur titre de princesse, de comtesse ou de baronne les têtes blondes ou brunes qui unissent la rêverie du Nord à la placidité orientale, comme elles mêlent les fleurs aux diamants.

Dans la pénombre des baignoires scintillent vaguement quelques célébrités de théâtre, deux ou trois bohémiennes de Moscou, aux ajustements bizarres, et un certain nombre de baronnes d'Ange exportées du demi-monde parisien, dont les figures connues n'ont pas besoin de nomenclateur.

Le Théâtre-Français, appelé aussi théâtre Michel, est situé sur la place de ce nom. L'intérieur, commodément distribué, mais décoré assez pauvrement, a, comme le grand théâtre, son orchestre occupé aux premiers rangs par les Russes et les étrangers de distinction. Il est très-suivi et la composition de la troupe ne laisse rien à désirer : on y compte mesdames Volnys, Naptal-Arnault, Théric, Mila, Berton, Deschamps, H. Varlet, Vernet, Leménil, Pechena, Tetard, qui jouent la comédie, le vaudeville, le drame, avec un talent qu'il n'est pas besoin de spécifier à des lecteurs français. Les acteurs s'y disputent les nouveautés pour leurs représentations à bénéfice, qui ont lieu ordinairement le samedi ou le dimanche, et qui déterminent le spectacle de la semaine. Telle pièce a sa première représentation à Saint-Pétersbourg presque en même temps qu'à Paris.

On ne peut se défendre d'un certain orgueil en voyant à six ou sept cents lieues de Paris, sous le soixantième degré de latitude, notre idiome assez répandu pour alimenter de spectateurs un théâtre exclusivement français. Ce qu'on appelle à Saint-Pétersbourg *la colonie* ne remplit pas à coup sûr la moitié de la salle; le théâtre Michel vient d'être rebâti sur un plan plus riche et plus vaste; l'ouverture a été inaugurée par un discours en vers très-bien tournés, de H. Varlet, que Berton a dit avec beaucoup d'art, de sentiment et de verve.

Pendant notre séjour dans la ville des tsars, se trouvait de passage le célèbre acteur nègre américain Ira Aldrigge; il donnait des représentations au théâtre du Cirque, qui s'élève non loin du Grand-Théâtre. C'était le lion de Saint-Pétersbourg, et il fallait s'y prendre plusieurs jours d'avance pour obtenir une stalle d'un rang possible à l'une de ses soirées. Il joua d'abord *Othello*. L'origine d'Ira Aldrigge le dispensait de toute teinture au jus de réglisse et au marc de café; il n'avait pas besoin de mettre ses bras dans les manches d'un tricot chocolat. La peau du rôle était la sienne, et il ne lui fallait nul effort pour y entrer. Aussi son entrée en scène fut-elle magni-

fique : c'était Othello lui-même comme l'a créé Shakespeare, avec ses yeux à demi fermés et comme éblouis du soleil d'Afrique, sa nonchalante attitude orientale et cette désinvolture de nègre qu'aucun Européen ne peut imiter. Comme il n'y avait pas de troupe anglaise à Saint-Pétersbourg, mais seulement une troupe allemande, Ira Aldrigge récitait le texte de Shakespeare, et ses interlocuteurs, Iago, Cassio, Desdemona, lui répondaient par la traduction de Schlegel. Les deux langues, toutes deux d'origine saxonne, ne se contrariaient pas trop, surtout pour nous qui, ne sachant ni l'anglais ni l'allemand, nous attachions principalement aux jeux de physionomie, à la pantomime et aux côtés plastiques du rôle. Mais ce mélange devait sembler bien bizarre pour ceux qui connaissaient les deux idiomes. Nous nous attendions à une manière énergique, désordonnée, fougueuse, un peu barbare et sauvage, dans le genre de Kean; mais le grand tragédien nègre, sans doute pour paraître aussi civilisé qu'un blanc, a un jeu sage, réglé, classique, majestueux, rappelant beaucoup celui de Macreade. Dans la scène finale, ses fureurs ne sortent pas des limites; il étouffe Desdemone avec des procédés, et il rugit convenablement. En un mot, autant qu'on peut juger un acteur dans de telles conditions, il nous a semblé avoir plus de talent que de génie, plus de science que d'inspiration. Toutefois hâtons-nous de dire qu'il produisait un effet immense et soulevait d'interminables applaudissements. Un Othello plus fauve et plus féroce aurait peut-être moins réussi. Après tout, Othello vit depuis longtemps parmi les chrétiens, et le lion de Saint-Marc a dû apprivoiser le lion du désert.

Le répertoire d'un acteur nègre semble devoir se borner à des pièces de couleur; mais, quand on y réfléchit, si un comédien blanc se barbouille de bistre pour jouer un rôle noir, pourquoi un comédien noir ne s'enfarinerait-il pas de céruse pour jouer un rôle blanc? — C'est ce qui arriva. Ira Aldrigge joua, la semaine suivante, le roi Lear de manière à produire toute l'illusion désirable. Un crâne de carton couleur de chair, d'où pendaient quel-

ques mèches argentées, couvrait sa chevelure laineuse et lui descendait jusqu'aux sourcils comme un casque; un rajouté en cire comblait la courbure de son nez épaté. Un fard épais enduisait ses joues noires, et une grande barbe blanche enveloppant le reste de sa figure, descendait jusque sur sa poitrine. La transformation était complète; Cordelia n'aurait pu se douter qu'elle avait pour père un nègre. — Jamais l'art du maquillage ne fut poussé plus loin. Par une sorte de coquetterie bien concevable, Ira Aldrigge n'avait pas blanchi ses mains, et elles apparaissaient, au bout des manches de sa tunique, brunes comme des pattes de singe. Nous le trouvâmes supérieur dans le rôle du vieux roi persécuté par ses méchantes filles à ce qu'il était dans celui du More de Venise. Là, il jouait; dans Othello il était lui-même. Il eut des mouvements superbes d'indignation et de colère, mais avec des faiblesses, des tremblements séniles et une sorte de rabâchage somnolent, comme cela doit être pour un vieillard presque centenaire qui passe de l'idiotisme à la folie, sous le poids d'intolérables malheurs. Chose étonnante et qui montre combien il se maîtrise : quoique robuste et dans la force de l'âge, Ira Aldrigge ne laissa pas échapper dans toute la soirée un seul mouvement jeune : la voix, le pas, le geste, tout était octogénaire.

Les succès du tragédien noir piquèrent d'émulation Samoïlof, le grand comédien russe, qui joua aussi au théâtre Alexandre, *Othello* et *le Roi Lear* avec une verve et une puissance toutes shakespeariennes. Samoïlof est un acteur de génie à la façon de Frédérick : il est inégal, fantasque, souvent sublime, plein d'éclairs et d'inspirations. Il est à la fois terrible et burlesque; et s'il représente admirablement les héros, il ne joue pas moins bien les ivrognes. C'est, du reste, un homme du monde d'excellentes manières. Artiste jusqu'au bout des doigts, il dessine lui-même ses costumes et crayonne des caricatures aussi spirituelles de trait que d'intention. — Ses représentations furent suivies, mais pas autant que celles d'Ira Aldrigge. — En conscience, Samoïlof ne pouvait se faire nègre!

XIII

LE STCHOUKINE-DVOR

Chaque ville a son réceptacle mystérieux éloigné du centre, qu'on peut ne pas voir, même après un long séjour, lorsque vos habitudes vous promènent dans le même réseau de rues aristocratiques ; son ossuaire, où vont s'empiler, souillés, fangeux, méconnaissables, tous les débris du luxe encore assez bons pour des consommateurs de cinquième ou sixième main. Là finissent les coquets chapeaux, délicats chefs-d'œuvre des modistes en vogue, bossués, flétris, graisseux, bons à coiffer des ânes savants ; les fracs noirs de fin drap, jadis tout étoilés de décorations, qui ont eu l'honneur de figurer dans des bals splendides ; les robes de soirée jetées le matin à la femme de chambre, les blondes jaunies, les dentelles éraillées, les fourrures chauves, les mobiliers hors d'usage, l'humus et le stratum des civilisations. Paris a le Temple, Madrid le Rastro, Constantinople le bazar des poux, Saint-Pétersbourg le Stchoukine-Dvor, un quartier de haillons des plus curieux à visiter.

Remontez en traîneau la Perspective Newsky, dépassez le Gostinnoï-Dvor, une sorte de Palais-Royal avec des galeries bordées d'élégantes boutiques ; à cette hauteur, dites à votre isvochtchick le sacramentel *na lèva*, et, après avoir

franchi trois ou quatre rues, vous vous trouvez à destination.

Entrez, si vos nerfs olfactifs ne sont pas trop délicats, par le bazar des chaussures et des peaux; la forte odeur du cuir se combinant avec le relent des choux aigres compose un parfum tout local, plus sensible pour les étrangers que pour les Russes, et auquel on a de la peine à s'habituer; mais, quand on veut tout voir, il ne faut pas être petite-maîtresse.

Les boutiques du Stchoukine-Dvor sont faites de bouts de planches; ce sont des bouges sordides, dont la neige, d'une blancheur immaculée qui argentait leurs toits, ce jour-là, faisait paraître les tons rances encore plus sales.

Des guirlandes de vieilles bottes en cuir gras, et quelles bottes! des peaux roidies et rappelant par une sorte de silhouette sinistrement caricaturale la forme de la bête qu'autrefois elles revêtaient, des touloupes graisseuses et dépenaillées gardant comme une vague empreinte humaine, formaient la décoration composite des devantures : tout cela, pendu à l'air et rehaussé de quelques touches de neige, prenait sous un ciel bas et d'un gris jaunâtre un aspect misérablement lugubre; les marchands n'étaient guère plus propres que leur marchandise; et cependant, si Rembrandt l'eût voulu, il eût, en égratignant de hachures une planche de cuivre vernie, fait, d'après ces hommes barbus emmaillotés de peaux de mouton, quelque miraculeuse eau-forte, et mis par un rayon le caractère dans ces laideurs. L'art trouve son butin partout.

Un grand nombre de ruelles coupent les baraquements du Stchoukine-Dvor. Chaque quartier est affecté à un genre de commerce; plusieurs petites chapelles, dont l'intérieur montre, à la clarté des lampes, les plaques de vermeil et d'argent de ses iconostases en miniature, brillent aux angles des carrefours. Partout ailleurs, dans le Stchoukine-Dvor, il est défendu d'avoir de la lumière; une étincelle mettrait le feu à ce ramas de vieilles planches et de vieilles choses. On ne brave le danger que pour la glorification des images. Ces masses d'orfévrerie dans ce lieu sombre et

misérable ont un flamboiement particulier. Acheteurs et marchands, en passant devant ces chapelles, font une multitude de signes de croix, à la méthode grecque. Quelques-uns, des plus fervents ou des moins pressés, se prosternent le front contre la neige, murmurent une prière, et, en se relevant, jettent un kopek dans le tronc placé à la porte. — Une des plus curieuses rues de Stchoukine-Dvor est celle où se tiennent les imagiers; — si l'on n'était pas sûr de la date, on pourrait se croire en plein moyen âge, tant le style de ces peintures, faites d'hier pour la plupart, est archaïque. La Russie, pour ses images, continue la tradition byzantine avec une fidélité absolue. Ses enlumineurs semblent avoir fait leur apprentissage sur le mont Athos, au couvent d'Agia Lavra, d'après les préceptes du Manuel de peinture recueillis par le moine, élève de Pansélenos, le Raphaël de cet art tout spécial où l'imitation trop exacte de la nature est regardée comme une sorte d'idolâtrie.

Ces boutiques sont tapissées d'images de haut en bas. On y voit des madones montrant leurs têtes brunes, copiées sur le portrait de la Vierge fait par saint Luc, à travers les estampes d'or ou d'argent : des christs et des saints d'autant plus appréciés des dévots qu'ils sont plus primitivement barbares; des peintures représentant des scènes du Vieux et du Nouveau Testament avec une multitude de figures aux gestes roides et symétriques, d'un coloris rembruni à dessein, et recouvertes d'un vernis jaune comme les étuis à roseau et les cadres de miroirs persans, pour simuler la fumée des siècles; des plaques de bronze articulées comme des feuilles de paravent ou des volets de tryptique encadrant des suites de bas-reliefs pieux; de croix d'argent oxydé, d'une charmante forme gréco-byzantine, où tout un monde de figurines microscopiques, fourmillant entre des légendes en vieux slavon, jouent le drame sacré du Golgotha; des couvertures de livres historiées et mille autres menus objets de dévotion.

Quelques-unes de ces images, finies avec plus de soin,

dorées ou plaquées plus richement, montent à des prix assez élevés. Il n'y faut pas chercher de valeur artistique; mais toutes, même les plus grossières, ont un caractère étonnant. La sauvagerie de leurs formes, la crudité de leurs couleurs, le mélange de l'orfèvrerie et de la peinture leur donnent un cachet hiératique et solennel plus propre peut-être à stimuler la piété que des représentations savantes. Ces images sont identiquement pareilles à celles qu'ont révérées les ancêtres. Immuables comme le dogme, elles se sont perpétuées de siècle en siècle; l'art n'a pas eu de prise sur elles, et les corriger, malgré leur barbarie et leur naïveté, lui eût paru un sacrilége. Plus la madone est noire, enfumée, roide, plus elle inspire de confiance au fidèle qu'elle regarde de ses grands yeux sombres, fixes comme l'éternité.

Il est vrai de dire que les imageries du Stchoukine-Dvor sont comme chez nous les fabriques de gravures sur bois d'Épinal: le vieux style s'y réfugie avec les routines populaires. A Saint-Isaac et dans d'autres églises ou chapelles modernes, tout en conservant l'aspect général et l'attitude consacrée, les artistes n'ont pas craint de donner aux madones toute la beauté idéale dont ils ont pu les douer; — ils ont aussi débarbouillé les saints barbus et farouches de leur hâle de bistre pour leur restituer la coloration humaine. Au point de vue de la science, cela vaut mieux sans doute, mais peut-être l'effet religieux est-il ainsi moins grand. Le style byzantin russe, avec ses fonds d'or, ses formes symétriques, ses applications de métal et de pierres, prête admirablement à la décoration des églises; il a un air mystérieux et surnaturel tout à fait en harmonie avec sa destination.

Dans une de ces boutiques, nous trouvâmes ajustée en madone grecque une petite copie de la *Vierge à l'hostie*, de M. Ingres. Les mains jointes pour la prière, dont les doigts se touchent délicatement par le bout, n'étaient vraiment pas mal réussies malgré la difficulté de la pose, et la tête conservait assez bien le caractère du modèle. Nous ne nous attendions guère à rencontrer au Stchoukine-Dvor ce

souvenir de l'illustre maître. Comment et par quels chemins son chef-d'œuvre est-il arrivé à servir de patron pour une image russe? — Nous la marchandâmes. On en demandait dix roubles seulement, parce qu'elle n'était plaquée d'aucune orfèvrerie.

Les marchands d'images sont plus soignés dans leur tenue que leurs voisins les revendeurs de cuirs. Ils portent, en général, le vieux costume russe, le caftan de drap bleu ou vert, fermé d'un bouton près de l'épaule, serré à la taille par une étroite ceinture, les grosses bottes de cuir noir, les cheveux séparés par une ligne médiane, longs de chaque côté, coupés courts sur la nuque, ce qui dégage le col, la barbe touffue et frisée, blonde ou couleur noisette; plusieurs ont de belles figures, sérieuses, intelligentes et douces, et pourraient poser pour les christs qu'ils vendent, si l'art byzantin admettait l'imitation de la nature dans les images consacrées. Quand ils vous voient arrêtés devant leurs montres, ils vous prient poliment d'entrer, et n'achetiez-vous que quelques babioles, ils vous font passer en revue tout leur magasin, et, non sans quelque orgueil, vous arrêtent aux pièces les plus riches et les mieux ouvrées.

Rien n'est plus curieux pour l'étranger que ces boutiques si profondément russes. Il peut s'y duper facilement lui-même en achetant comme antique un objet tout moderne; mais en Russie le vieux date d'hiér, et les mêmes formes, lorsqu'il s'agit de représentations religieuses, se répètent invariablement. Ce que les connaisseurs, même experts, pourraient prendre pour l'œuvre de quelque moine grec du neuvième ou du dixième siècle, sort souvent de l'atelier voisin, et le vernis d'or en est à peine séché.

Il est amusant de voir l'admiration naïve et pieuse des moujiks passant par cette rue, qu'on pourrait appeler la rue sainte du Stchoukine-Dvor. Malgré le froid, ils stationnent en extase devant les madones et les saints, et rêvent de posséder un pareil tableau pour le suspendre, à la lueur d'une lampe, dans l'angle de leurs cabanes de troncs de sapin. Mais ils finissent par s'éloigner, regardant l'em-

plette comme au-dessus de leurs moyens. Quelques-uns cependant, plus riches, entrent, après avoir tâté le petit cahier de roubles en papier serré dans leur bourse, pour voir si l'épaisseur en est satisfaisante, et ils ressortent après de longues discussions, emportant leurs achats soigneusement enveloppés. Les comptes se font à la manière chinoise, avec un abaque, cadre garni de fils de fer passant à travers des boules qu'on déplace suivant les chiffres qu'on veut additionner.

Tout le monde n'achète pas au Stchoukine-Dvor; on y va flâner, et dans les ruelles se presse une population fort bigarrée : le moujik en touloupe, le soldat en capote grise y coudoient l'homme du monde en pelisse et l'antiquaire espérant quelque trouvaille de plus en plus rare, car la naïveté s'est envolée de ce bazar, et, de peur de se tromper, les marchands y demandent des prix extravagants du moindre bibelot. Le regret d'avoir cédé jadis à bon compte quelque objet rare dont ils ignoraient la valeur les a rendus plus défiants que les Auvergnats de la rue de Lappe.

On trouve de tout dans ce capharnaüm : les bouquins ont leur quartier ; des livres français, anglais, allemands, de tous les pays du monde, sont venus s'échouer là sur la neige, parmi les livres russes dépareillés, fripés, tachés, vermoulus. Quelquefois les investigateurs patients rencontrent parmi beaucoup de fatras un incunable, une édition princeps, un volume perdu, sorti de la circulation et arrivé au Stchoukine-Dvor par une suite d'aventures qui pourraient fournir le sujet d'une Odyssée humoristique. Quelques-uns de ces libraires ne savent pas lire, ce qui ne les empêche pas de connaître fort bien leur marchandise.

Il y a aussi des boutiques d'estampes, de lithographies noires ou coloriées. On y rencontre fréquemment des portraits d'Alexandre Ier, de l'empereur Nicolas, des grands-ducs et des grandes-duchesses, des hauts dignitaires et des généraux des règnes précédents, crayonnés par des mains plus zélées qu'habiles, et qui donneraient une étrange idée de leurs augustes modèles. Vous pensez bien que les Quatre Parties du monde, les Quatre Saisons, la

Demande en mariage, la Noce, le Coucher et le Lever de la mariée, tous les horribles barbouillages de notre rue Saint-Jacques s'y rencontrent à nombreux exemplaires.

Parmi les flâneurs et les acheteurs, les femmes sont en minorité ; ce serait le contraire chez nous. Les femmes russes, quoique rien ne les y oblige, semblent avoir conservé l'habitude orientale de la réclusion ; elles sortent peu. A peine si, de loin en loin, on aperçoit une mougike avec son mouchoir noué sous le menton, son surtout de drap ou de feutre posé comme une redingote d'homme sur ses épaisses jupes, et ses grosses bottes de cuir gras, piétinant dans la neige, où elle laisse des empreintes qu'on ne croirait pas appartenir à la plus délicate moitié du genre humain; les autres femmes qui s'arrêtent aux étalages sont des Allemandes ou des étrangères. — Dans les boutiques du Stchoukine-Dvor, comme au bazar de Smyrne ou de Constantinople, ce sont les hommes qui vendent. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu une marchande russe.

La rue des meubles d'occasion fournirait la matière d'un cours d'économie domestique et donnerait plus d'un renseignement sur la vie intime russe à qui saurait déchiffrer, d'après ces restes plus ou moins bien conservés, l'histoire de leurs anciens possesseurs : tous les styles y figurent; les modes tombées en désuétude forment des stratifications régulières; chaque époque y superpose par couche ses formes devenues ridicules. Ce qui domine, ce sont les grands canapés de cuir vert, un meuble vraiment russe!

Dans un autre endroit sont les malles, les valises, les karzines et autres objets de voyage, empilés jusqu'au milieu de la voie et à demi enfouis sous la neige ; puis viennent les vieilles marmites, les ferrailles, les pots égueulés, les écuelles de bois fendues, les ustensiles hors d'usage, ce qui n'a plus nom dans aucune langue, le haillon arrivant à la charpie et justiciable du chiffonnier seul. S'il ne faisait 12 ou 15 degrés de froid, une promenade en pareil lieu aurait ses périls, mais toute la gent fourmillante meurt à une pareille température.

Par un temps plus chaud, le danger eût augmenté pour nous par le voisinage d'un joueur d'orgue qui nous suivait obstinément dans l'espérance de quelques kopeks que l'ennui d'entr'ouvir notre pelisse nous fit quelque temps lui refuser. Ce joueur d'orgue avait une physionomie falote et caractéristique. Une loque crasseuse, effrangée entourait sa tête comme un diadème dérisoire : une vieille peau d'ours, autrefois tablier d'un droschki, couvrait ses épaules et, faisant un ressaut sur la caisse de l'orgue, dessinait au pauvre diable une croupe hottentote du plus singulier profil qui contrastait avec sa maigreur. On ne s'expliquait pas d'abord cette bosse tombée dans les reins, car la manivelle seule de l'instrument passait à travers les poils de la fourrure effilochée, et la main qui la tournait rappelait le geste d'un singe se grattant avec avidité.

Une espèce de sayon de bure, découpé en dents de scie par le bas, et des bottes de feutre, complétaient ce costume digne de la pointe de Callot.

A elles seules les bottes étaient tout un poëme de misère et de délabrement. Avachies, déformées, plissées en spirale, elles sortaient à demi du pied, et leurs bouts se relevaient en pointes de toit chinois, de sorte que les jambes paraissaient s'arquer sous le poids du torse et de l'orgue comme si elles n'eussent pas contenu de tibias. Le malheureux avait l'air de marcher sur deux faucilles.

Quant à la face, la nature s'était amusée à le modeler d'après le masque de Thomas Vireloque, cette puissante création de Gavarni : un nez dodécaèdre s'épatant entre deux pommettes saillantes, au-dessus d'un large rictus, dans un fouillis de rides, en était le trait le plus perceptible, car les broussailles des cheveux et de la barbe poissée de glaçons empêchaient de saisir les contours du visage ; cependant, à travers les poils désordonnés du sourcil, pétillait un petit œil d'un bleu d'acier exprimant une sorte de malice picaresque et philosophique ; mais l'hiver russe avait enluminé de son rouge septentrional cette copie en chair et en guenilles d'une lithographie parisienne. On eût dit une tomate dans de l'étoupe.

L'orgue enfoui sous la peau d'ours, quand son maître l'agaçait avec la manivelle, geignait lamentablement, semblait demander grâce, poussait des soupirs asthmatiques, toussait, râlait comme un moribond; il mordait çà et là, par les quelques dents restées à son rouleau, deux ou trois airs de l'autre siècle, tremblotants, vieillots, caducs, du comique le plus lugubre, faux à faire hurler les chiens, mais touchants, après tout, comme ces refrains d'autrefois que murmure d'une voix cassée et d'une haleine sifflante l'aïeule centenaire tombée en enfance. — Ces spectres de chansons finissaient par faire peur.

Sûr de l'effet de son instrument, et voyant qu'il avait affaire à un étranger, car vis-à-vis d'un Russe il ne se fût pas permis cette insistance, le drôle, avec une volubilité de macaque, tournait la manivelle comme s'il eût travaillé derrière Mengin à *moudre* ces airs qui soutiennent l'éloquence du fameux marchand de crayons; quand il se fut rendu suffisamment intolérable, une grosse poignée de cuivre le fit taire; il reçut nos kopeks en souriant, et, pour nous prouver sa reconnaissance, arrêta net la valse commencée. L'orgue poussa un grand soupir de satisfaction.

Nous avons peint le côté pittoresque du Stchoukine-Dvor : c'était le plus amusant pour nous. — Il contient aussi des galeries couvertes bordées de boutiques contenant des denrées de toutes sortes : des soudacs fumés pour les longs carêmes grecs, des olives, des beurres blancs comme ceux de Constantinople, qui viennent d'Odessa; des pommes vertes, des baies rouges dont on fait des tartes, des meubles neufs, des habillements, des chaussures, des étoffes et des orfévreries d'usage vulgaire : c'est curieux encore, mais ce n'est plus singulier comme ce bazar oriental éparpillé au milieu de la neige.

XIV

ZICHY

Si vous vous promenez à Saint-Pétersbourg, sur la Perspective Newsky, et il est aussi difficile de l'éviter qu'étant à Venise de ne pas aller sur la place Saint-Marc, à Naples, dans la rue de Tolède, à Madrid, Puerta del Sol, chez nous, boulevard des Italiens, vous remarquerez sans aucun doute le magasin de Beggrow. A cette place, le trottoir est toujours encombré de curieux qui contemplent les tableaux, les aquarelles, les gravures, les photographies, les statuettes, et jusqu'aux boîtes de couleurs, souvent par un froid de sept ou huit degrés. Au-dessus du groupe la vapeur des haleines se condense en nuage et forme là comme un brouillard permanent ; vous y mêlerez à coup sûr la fumée de votre souffle, attendant pour arriver à la vitrine la survivance d'un spectateur qui se rappelle tout à coup et fort à propos qu'il a affaire à l'autre bout de la ville par delà le pont d'Anischkof, dans la Ligowha, ou de l'autre côté du fleuve à la dernière Perspective de Wassili-Ostrof. Mais, si vous n'êtes pas encore bien acclimaté et que la rigueur de la température vous effraye, tournez hardiment le bouton de la porte et pénétrez sans crainte dans le sanctuaire. Beggrow est un jeune homme aux manières accomplies, un parfait gentleman, qui, n'achetiez vous rien, vous recevra avec une politesse exquise et

vous montrera complaisamment ses richesses. L'artiste, l'homme du monde, l'homme de lettres, l'amateur, entrent chez lui comme on entre à Paris chez Desforges; l'on y feuillette les albums, l'on y regarde les gravures récemment arrivées, l'on y fait de l'esthétique et l'on y apprend les nouvelles de l'art.

Un jour que nous étions là, examinant des épreuves héliographiques, une grande aquarelle posée dans un angle, sur un chevalet, attira impérieusement nos regards par son aspect chaud et brillant, quoique déjà le crépuscule affaiblît la clarté; mais souvent les peintures, surtout lorsqu'elles sont bonnes, ont à cette heure-là des phosphorescences magiques. On dirait qu'elles retiennent et concentrent un moment la lumière qui va les quitter.

Nous nous approchâmes et nous trouvâmes en face d'un chef-d'œuvre qu'il nous était impossible d'attribuer à aucun maître connu et que tous auraient été fiers de signer. Ce n'était pas Bonnington, ce n'était pas Louis Boulanger, ce n'était pas Eugène Lami, ni Cattermole, ni Lewis, ni E. Delacroix, ni Decamps, ni aucun de ceux qui transportent dans l'aquarelle la force et la richesse de l'huile; c'était une manière toute neuve, un faire tout à fait original, une surprise, une découverte, un cru non classé du terrain de l'art, égal aux plus célèbres, d'une séve, d'un bouquet, d'un goût insolite, mais exquis.

Cela représentait une orgie florentine au seizième siècle. De vieux seigneurs, libertins émérites, anciens débris d'élégance, achevaient de souper avec de jeunes courtisanes. Sur la table pillée et ravagée brillaient des aiguières, des vases, des drageoirs, des boîtes à épices de Benvenuto Cellini, des restes de vins mettaient des rubis ou des topazes dans les flacons et dans les coupes; des fruits avaient roulé, parmi quelques feuilles, de leurs plateaux émaillés. Au fond s'entre-voyaient, dans une ombre transparente qui concentrait la lumière sur les groupes de figures, des fresques ou des tapisseries demi-éteintes, des buffets, des dressoirs, des cabinets sculptés, trahissant leur relief par quelque filet bleuâtre. D'amples rideaux de

brocatelle cassaient puissamment leurs plis ramassés avec des tons d'une richesse chaude et sourde, et les compartiments du plafond s'enchevêtraient, faisant deviner, plutôt qu'ils ne les montraient, leurs arabesques dorées et peintes. Les figures, par l'aisance de leurs mouvements, la variété de leurs attitudes, leurs poses prises au vol, leurs raccourcis pleins de hardiesse, le jet libre et pur de leur dessin, accusaient un talent sûr de lui-même depuis longtemps, nourri de fortes études, ayant le sens de la grande peinture et pliant le corps humain sous tous les aspects, même ceux que le modèle ne saurait donner avec cette facilité puissante qui n'appartient qu'aux véritables maîtres. Les jeunes femmes, dans leur folle toilette un peu saccagée, riaient et se renversaient, déployant la gaieté factice de la courtisane, et ne s'opposaient qu'à demi à des entreprises qu'elles savaient sans danger; sous le fard et le rire d'emprunt perçaient pourtant la fatigue, le dégoût et l'ennui. L'une, un peu détournée, semblait rêver, à son jeune amant, ou à ses années d'innocence; l'autre paraissait, dans son abandon ironique, avoir une envie folle d'arracher la perruque au libertin suranné, péniblement agenouillé à ses pieds avec une galanterie d'un autre temps; mais la puissance du fauve métal domptait et matait toutes ces fantaisies, et, à leurs poses complaisantes pleines d'une déférence secrète, on voyait que des femmes de cette sorte, fussent-ils vieux et laids, ne trouvent jamais complétement ridicules des hommes riches. Au reste, les seigneurs, malgré les flétrissures de l'âge et de la débauche, rendues plus visibles peut-être par les efforts faits pour les dissimuler, avaient encore grande mine sous leurs vêtements d'une élégance outrée, qui rappelaient les beaux costumes de Vittore Carpaccio, et dont la coupe juvénille se déformait sur des corps délabrés, des membres osseux ou alourdis. Dans leurs rides plâtrées se lisait plus d'une pensée profonde digne de Machiavel, et la satisfaction méchante du vieillard blasé, profanant à prix d'or les délicates fleurs de la beauté et de la jeunesse. Quelques-uns semblaient heureux comme des limaces sur des

roses; d'autres confessaient, par leur air morne, l'irréparable tristesse de la nature épuisée s'abattant sous le vice; et tout cela d'une couleur, d'un esprit, d'une touche, d'une science à émerveiller; avec une pointe légère de caricature arrêtée à temps, car la peinture est chose sérieuse, et une grimace immobile devient bientôt insupportable.

Dans un coin de ce chef-d'œuvre était écrit un nom bizarre, à configuration hongroise, à résonnance italienne : Zichy.

Comme nous exprimions chaleureusement notre admiration, Beggrow nous répondit simplement : « Oui, c'est de Zichy, » trouvant tout naturel que Zichy fît une aquarelle magnifique, et il nous ouvrit un carton qui contenait plusieurs sépias du jeune maître, d'un caractère si varié, si opposé, qu'on eût pu les attribuer facilement à des mains diverses.

C'était d'abord une scène de l'effet le plus pathétique et le plus navrant : une pauvre famille perdue dans la steppe; au pied d'un bloc de glace, épuisée de fatigue, saisie de froid, flagellée du vent, aveuglée de neige, une malheureuse femme a cherché un temporaire et insuffisant abri. A cette irrésistible envie de dormir qui est plutôt la congélation que le sommeil, et dont on est pris par les froids intenses, a succédé la mort; le nez se pince, les paupières se convulsent, et la bouche figée dans l'expiration suprême a rendu un dernier souffle glacé aussitôt. Près de la mère est étendu un petit enfant mort, à demi enveloppé d'un haillon, et dessiné en raccourci par la tête avec une hardiesse et un bonheur incroyables. Un jeune garçon de treize ou quatorze ans, plus robuste, et dont le jeune sang vivace a mieux résisté à la fatale torpeur, s'inquiète et s'empresse autour de sa mère; effaré, éperdu, avec une tendresse passionnée et une terreur folle, il l'appelle, il la secoue, il tâche de l'éveiller de ce sommeil obstiné qu'il ne comprend pas. On sent qu'il n'a jamais vu mourir, et pourtant à son épouvante intime, à son horreur secrète, on devine qu'il a flairé la mort. Tout à l'heure cette mère adorée lui fera peur comme un spectre, au

corps se sera substitué le cadavre, mais bientôt le blanc linceul aura tout recouvert.

Puis c'était une dogaresse près de son Marino Faliero, écoutant avec un intérêt rêveur un jeune virtuose jouant du tympanon devant elle dans un riche appartement vénitien, s'ouvrant sur un balcon à colonnettes et à trèfles, de style lombard ou moresque. Zichy, comme Gustave Doré possède un vif sentiment du moyen âge; il en sait l'architecture, l'ameublement, l'armurerie, le costume, le galbe et il le reproduit non pas par un pénible travail archaïque, mais d'une manière libre et légère, comme si les modèles posaient devant ses yeux, ou qu'il eût vécu avec eux dans une familiarité intime. Il n'en fait pas ressortir, comme Doré, l'élément grotesque et fantastique, il en rend plus volontiers le côté élégant, en évitant toutefois le genre troubadour et chevaleresque à la Marchangy.

Un troisième dessin nous dérouta complétement. Les deux premiers rappelaient, l'un la sentimentalité pathétique d'Ary Scheffer et d'Octave Tassaërt, l'autre les eaux-fortes de Chassériau sur le *More de Venise*, et ni l'un ni l'autre ne ressemblaient à la grande aquarelle de l'orgie florentine. Celui que nous avions sous les yeux nous fit l'illusion d'une des meilleures, des plus vives et des plus spirituelles sépias de Gavarni. C'était un officier de spahis ou de chasseurs d'Afrique au moment de rejoindre, et recevant avec la plus martiale indifférence les adieux d'une beauté trop tendre qui lui pleurait et lui sanglotait sur l'épaule dans une pose de douleur bien faite pour toucher; le spahis, Ulysse toujours en partance et habitué aux plaintes des Calypso délaissées dans les îles des garnisons, subissait la tiède rosée de larmes comme la pluie dans le dos, d'un air ennuyé, patient et morne, faisant tomber de l'ongle de son petit doigt la cendre blanche formée au bout de sa cigarette, et courbait son pied en dedans comme un homme qui n'a plus aucun souci de l'élégance. On ne saurait imaginer l'esprit, la finesse et le pétillant de ce léger lavis, fait au bout du pinceau avec

une incroyable certitude de main sur le premier bout de papier-torchon venu.

De Gavarni nous sautons à Goya, le fantasque auteur des *Caprices*, dans la *Nuit de Noce*, autre dessin de Zichy. Un vieillard a épousé une belle jeune fille pauvre, et l'heure du coucher venue, l'époux se défait pièce à pièce, non-seulement de ses habits, mais de plusieurs portions de son corps. La perruque enlevée laisse briller un crâne chauve et poli comme celui que les trappistes usent sous leurs doigts; l'œil de verre, placé dans une coupe d'eau, produit cette cavité noire où le ver du sépulcre file sa toile; le râtelier, jeté sur la table de nuit, fait hideusement grincer ses fausses mâchoires et simule le ricanement déchaussé de la mort. Rien n'est plus effrayant que ce rire osanore, séparé de la tête, débridé de lèvres et s'égayant tout seul dans un coin. Il fait penser à cette terrible vision d'Edgard Poë, « les dents de Bérénice. »

La pauvre enfant, qui croyait n'avoir épousé qu'un vieillard et qui surmontait ses répugnances virginales en pensant à une vieille mère rendue à l'aisance, à une sœur plus jeune sauvée du vice, recule d'épouvante à la vue de ce spectre osseux et plus que mûr pour les hôtes de la tombe, qui tend vers elle des mains goutteuses tremblantes de luxure et de sénilité. Elle a sauté à bas du lit, et le reflet de la lampe trahit dans le nuage d'une chemise en batiste les purs et suaves contours de son corps charmant, baigné d'une ombre pudique qui pourtant n'en laisse perdre aucune beauté. — Ce que, sous une autre main, l'idée d'un « coucher de mariée » pourrait avoir de vulgaire, disparaît ici derrière la sombre fantaisie des détails et la puissante originalité de l'effet. — Si, pour donner l'idée d'un peintre inconnu à Paris, nous avons été obligé de chercher des analogues, ne croyez pas pour cela au pastiche, à la copie, à l'imitation. Zichy est une nature géniale qui tire tout d'elle-même; il n'a jamais rencontré dans les sentiers de l'art les maîtres auxquels on pourrait croire qu'il ressemble. Quelques-uns de ces noms ne sont pas même parvenus jusqu'à lui.

— Comment se fait-il, disions nous à Beggrow, que Zichy n'ait rien envoyé à l'Exposition universelle, que nous n'ayons vu aucune composition de lui gravée, ni jamais rencontré un de ses tableaux ou de ses dessins dans aucune collection? La Russie jalouse garde donc pour elle seule le secret et le monopole de ce talent si fin, si neuf, si étrange?

— Oui, nous répondit tranquillement Beggrow, Zichy travaille beaucoup pour la cour et pour la ville; aucun de ses dessins ne restent longtemps dans ma boutique, et si vous en avez vu quelques-uns réunis, c'est un hasard. Les cadres n'étaient pas prêts. L'*Orgie florentine* sera enlevée ce soir, et vous êtes entré fort à propos.

Nous sortîmes du magasin, et comme La Fontaine qui, émerveillé d'une lecture récente de Baruch, arrêtait tout le monde en disant : « Avez-vous lu Baruch? » nous commencions toutes nos conversations par cette phrase : « Connaissez-vous Zichy? »

— Certainement, nous répondait toujours l'interlocuteur, et un jour M. Lwof, directeur du Conservatoire de dessin, nous dit : Si vous désirez le connaître vous-même, c'est un plaisir qu'on peut vous procurer.

Il existe à Saint-Pétersbourg une sorte de club qu'on appelle « la Société du vendredi; » elle est composée d'artistes, et se réunit, comme son nom l'indique, le vendredi de chaque semaine; elle n'a pas de local particulier, et chaque membre reçoit à tour de rôle les confrères jusqu'à ce que la liste des noms soit épuisée; alors l'évolution recommence.

Des lampes à manchon sont rangées sur une longue table couverte de papier vélin ou torchon, de cartons tendus, de crayons, de pastels, de godets d'aquarelle, de sépia, d'encre de Chine, et, comme dirait M. Scribe, « de tout ce qu'il faut pour *dessiner.* » Chaque *vendredien* prend place et doit exécuter dans sa soirée un dessin, croquis, lavis ou pochade, qui reste à la Société et dont la vente ou la mise en loterie forme un fonds de secours pour les artistes malheureux ou en état de gêne momentanée; des cigares

et des papyros (on nomme ainsi les cigarettes à Saint-Pétersbourg) hérissent, comme les flèches hérissent les carquois, des cornets de bois sculptés ou de terre vernissée, posés entre les pupitres, et chacun, sans interrompre son travail, tire à lui soit un havane, soit un papyros dont la fumée estompe bientôt le paysage où la figure en voie d'exécution. Des verres de thé circulent avec quelques petits-fours; on avale à petites gorgées la boisson brûlante et l'on se repose un peu en causant. Ceux qui ne se sentent pas bien inspirés se lèvent et vont voir l'ouvrage des autres, et souvent reviennent à leur place comme piqués d'émulation et illuminés d'une lueur soudaine.

Vers une heure du matin l'on sert un léger souper où règne la cordialité la plus franche et qu'animent des discussions d'art, des récits de voyage, d'ingénieux paradoxes, de folles plaisanteries ou quelques-unes de ces charges, caricatures parlées plus vraies que les comédies, dont l'observation perpétuelle de la nature donne le secret aux artistes, et qui provoquent des rires irrésistibles, puis chacun se retire, ayant fait une bonne œuvre, — quelquefois un chef-d'œuvre, — et s'étant amusé, ce qui est rare. Nous voudrions bien voir s'établir une semblable société à Paris, où les artistes, en général, se voient si peu et ne se connaissent presque que par les rivalités.

On nous fit l'honneur de nous admettre dans la Société du vendredi, et c'est à une de ces réunions que nous vîmes Zichy pour la première fois.

Le vendredi avait lieu ce soir-là dans Wassili-Ostrof, chez Lavezzari, un peintre cosmopolite, qui a tout vu et tout dessiné. Des aquarelles où nous reconnaissions l'Alhambra, le Parthénon, Venise, Constantinople, les pylones de Karnac, les tombeaux de Lycie, couvraient les murs quelquefois à demi cachés par les gigantesques feuilles des plantes tropicales dont la température de serre chaude qui règne dans les appartements permet en Russie d'orner les intérieurs.

Un jeune homme de trente ou trente-deux ans, aux longs cheveux blonds, retombant en boucles désordonnées,

aux yeux d'un gris bleuâtre, pleins de feu et d'esprit, à la barbe claire et légèrement frisée, aux traits agréables et doux, était debout près d'une table, disposant son papier, ses pinceaux à lavis et son verre d'eau; il répondait avec un rire argentin, un vrai rire d'enfant, à une plaisanterie que venait de lui adresser un de ses camarades. C'étai Zichy.

On nous présenta. Nous lui exprimâmes de notre mieux la vive admiration que nous inspiraient l'*Orgie florentine* et les dessins de lui que nous avions vus chez Beggrow. Il nous écoutait avec un air de plaisir visible, car il ne pouvait mettre notre sincérité en doute, mêlé d'une surprise modeste qui n'était pas jouée, à coup sûr.

Il semblait se dire : « Suis-je en effet un si grand homme que cela ? » non pas que Zichy n'ait la conscience de son talent, mais il n'y attache pas l'importance qu'il devrait. Il croit facile ce qu'il fait facilement, et il s'étonne un peu de ce qu'on s'extasie sur une chose qui ne lui a coûté que trois ou quatre heures de travail, tout en fumant et en causant. Un trait de génie n'est pas bien long à donner — quand on a du génie, et Zichy en a.

Il nous fit la galanterie d'improviser une composition sur un sujet tiré du *Roi Candaule*, une nouvelle antique de nous qui a déjà eu l'honneur d'inspirer une statue à Pradier et un tableau à Gérôme. L'instant choisi était celui où Nyssia, ne pouvant supporter que deux mortels vivants connaissent le secret de ses charmes, introduit Gygès dans la chambre nuptiale et dirige le poignard sur la poitrine du roi endormi. Sous la main sûre et rapide de l'artiste un splendide intérieur gréco-asiatique se créait comme par enchantement. L'Héraclide aux muscles d'athlète s'était déjà affaissé sur les coussins, et Nyssia, mince et blanche comme une statuette taillée dans une colonne de marbre de Paros, laissait tomber son dernier vêtement, geste voluptueux, rendu terrible par sa signification, car il est le signal convenu du meurtre; le doriphore Gygès s'avançait à pas de tigre, serrant convulsivement la froide

lame contre sa poitrine. Le crayon courait sans hésitation, comme s'il eût copié un modèle invisible.

Pendant ce temps, les autres *vendrediens* travaillaient aussi avec une ardeur et une prestesse étonnantes ; Svertchkof dessinait aux crayons de couleur un cheval reposant amicalement sa tête sur le col de son compagnon. Comme Horace Vernet, comme Alfred de Dreux, comme Achille Giroux, Svertchkof excelle à faire jouer des moires sur la croupe satinée des chevaux de race ; il connaît admirablement les ressorts de leurs jarrets nerveux , il sait entrelacer les veines sur leur col fumant, faire jaillir le feu de leurs prunelles et de leurs narines ; mais il a un faible pour le petit cheval de l'Ukraine, échevelé, velu, inculte, pour le pauvre cheval du mougik ; il le peint attelé au rosposnik, au télègue ou au traîneau, tirant dans la glace ou dans la neige, par les bois de sapins dont les frimas courbent les branches. On sent qu'il aime ces braves animaux, si sobres, si patients, si courageux, si durs à la fatigue ; il est le Sterne de ces bonnes bêtes, et la page du *Voyage sentimental* sur l'âne qui mange une feuille d'artichaut n'est pas plus touchante que tel de ses croquis. Nous retrouvâmes là, en train de faire bouillonner contre des rochers les eaux écumeuses d'une petite cascade à la sépia, un vieil ami à nous, Pharamon Blanchard, que nous n'avons jamais vu à Paris, et avec qui nous avons passé bien des heures à Madrid, à Smyrne, à Constantinople; il nous fallait venir à Saint-Pétersbourg pour le rencontrer après six ans d'absence.

Popof, le Téniers russe, esquissait avec une naïveté charmante une scène de paysans prenant leur thé ; Lavazzari conduisait un arabe attelé de bœufs par les rues étroites d'une ville orientale, tandis que Charlemagne, l'artiste qui a fait ces vues si justes et si vraies de Saint-Pétersbourg qu'on peut admirer au vitrage de Daziario, ajoutait de sa propre autorité une île au lac Majeur et la couvrait de constructions féeriques, à ruiner les princes Borromée, malgré leur richesse. Un peu plus loin, Lowf, le directeur du conservatoire de dessin, illuminait d'un chaud rayon

de soleil la place publique de Tiflis. Le prince Maxintof lançait au galop une escouade de pompiers, vue en raccourci, devant laquelle se rangeaient les drochkys en toute hâte, serrant le mur de leurs roues. Un Italien qui a su donner, dans ses aquarelles si transparentes et si chaudes, l'intérêt du traghetto de la piazetta, à Venise, au débarcadère de l'Amirauté, faire du canal de Fontanka un dessin qu'eussent signé Canaletto et Guardi, et rendre avec une magie de couleur tout orientale les magnificences byzantines du Kremlin et de ses églises bariolées, semblables à des pagodes indoues, Premazzi, arrondissait sur d'élégantes colonnes le porche d'un couvent, détachant sa blanche façade sur le fond bleu d'un lac. Hoch, achevant une tête de femme, mêlait au pur type romain aimé de Léopold Robert quelque chose de la grâce de Winterhalter. Rühl, avec une pincée de plombagine et un morceau d'ouate, brochait des Gudin et des Aiwazosky à la vapeur; Rühl qui, à la fin d'un souper, sait être devant des amis tour à tour Macaluso ou Henri Monnier, à moins que, faisant courir sur le clavier ses doigts si agiles, il ne joue le dernier opéra ou qu'il n'en improvise un autre.

A notre tour, il fallut nous exécuter, car nul profane n'est admis régulièrement dans la société à l'exception de M. Mussard, qu'on dispense de tout dessin en faveur de son goût, de son esprit, de sa science, et à la condition expresse qu'il causera. Une tête au crayon, que quelques fleurettes et brins de paille dans les cheveux pouvaient faire passer pour une Ophélie, fut indulgemment admise comme morceau de réception, et dans le petit cénacle du vendredi, l'on voulut bien ne pas nous traiter en Philistin; à chaque réunion nous eûmes place au pupitre de peintre, et nos gribouillages allèrent grossir le portefeuille commun.

Cependant Zichy lavait à grande eau son dessin et commençait à y jeter ces jeux d'ombre et de lumière qu'il fait contraster si habilement, lorsqu'on vint annoncer le souper. Un macaroni d'une succulence exquise et d'une sa-

veur locale irréprochable y figurait avec honneur. Un charmant profil d'Italienne, suspendu à la muraille, expliquait peut-être cette perfection classique.

Le lendemain nous reçumes une lettre de Zichy dans laquelle il nous disait qu'ayant relu le *Roi Candaule,* il avait déchiré son dessin en mille morceaux, — le barbare, le vandale ! — En même temps il nous invitait à dîner chez lui, afin de nous montrer, en attendant la soupe, des choses plus dignes d'être vues et capables de justifier un peu la bonne opinion que nous avions de lui. A la lettre était joint un petit plan de sa main destiné à nous faire trouver sa maison, précaution qui n'avait rien de superflu, vu notre parfaite ignorance de la langue russe. A l'aide du plan, avec les quatre mots qui forment le fond du dialogue entre l'étranger et l'isvochtchik : *préama* (en avant), *na prava* (à droite), *na léva* (à gauche), *stoi* (arrête), nous parvinmes heureusement au pont de Vosnesensky, non loin duquel Zichy demeure.

Malgré la réserve que nous nous sommes toujours imposée dans nos voyages, nous introduirons le lecteur avec nous chez Zichy, sans croire abuser de l'hospitalité offerte : si l'on doit s'arrêter sur le seuil du foyer intime, on peut, ce nous semble, entre-bâiller la porte de l'atelier. Zichy nous pardonnera donc de lui amener quelques visiteurs qui n'ont pas été présentés régulièrement.

Tout appartement en Russie commence par une sorte de vestiaire, où chaque survenant se débarrasse de sa pelisse entre les mains du domestique qui l'accroche à un porte-manteau ; puis on se déchausse de ses galoches, comme en Orient on ôte ses babouches à l'entrée de la mosquée et du sélamlick. Le premier plan de savates, qui surprenait si fort les Parisiens dans le tableau de Gérôme, la *Prière des Arnautes*, se rencontre ici dans toutes les antichambres, pour peu que le maître de la maison soit puissant, célèbre ou aimable ; c'est vous dire qu'il y a toujours une cordonnerie abondante au vestiaire de Zichy. Cependant ce jour-là aucune galoche, aucune botte fourrée, aucun chausson de feutre n'était rangé au bas du râtelier des

pelisses : Zichy avait fait défendre sa porte pour que nous pussions causer librement.

Nous traversâmes d'abord un salon assez vaste, dont un superbe trophée d'équipages de chasse occupait l'une des parois. C'étaient des fusils, des carabines, des couteaux, des carnassières, des poires à poudre, suspendus à des massacres de cerf et groupés avec des peaux de lynx, de loup, de renard, victimes ou modèles de Zichy. On aurai pu se croire chez un grand veneur ou tout au moins chez un sportman, si un tableau très-chargé d'ombres à la Rembrandt et représentant un prophète dans sa caverne, si une épreuve de l'*Hémicycle* de Paul Delaroche, gravé par Henriquel Dupont, et de la *Smala* d'Horace Vernet, à la manière noire, n'eussent attesté, avec quelques cadres vides attendant une toile, que l'on était bien chez un artiste.

Des vases contenant des plantes de serre chaude à larges feuilles étaient rangés contre la fenêtre, sans doute pour maintenir la tradition du vert, couleur qui disparaît en Russie huit mois chaque année, et qu'un peintre, plus que tout autre, a besoin de conserver.

Au milieu de la pièce s'arrondissait la grande table de travail du vendredi.

Une seconde pièce, beaucoup plus petite, succédait à celle-ci. Un double divan en garnissait deux faces, et se repliait en angle émoussé vers le fond de la chambre, contre une de ces élégantes cloisons à jour semblables à des grilles de chœur ou de parloir, chefs-d'œuvre de la menuiserie nationale, où le bois, comme le fer forgé, se plie aux rinceaux, aux volutes, aux treillis, aux colonnettes, aux trèfles, aux arabesques et aux caprices de toutes sortes ; des lierres et d'autres plantes grimpantes, dont le pied est caché dans des jardinières, suspendent leurs feuillages naturels aux feuillages sculptés, et produisent l'effet le plus charmant du monde.

Avec ces jolies cloisons, frappées à l'emporte-pièce comme des truelles à poissons ou des papiers-dentelles, on s'isole à demi au milieu ou dans le coin d'un salon ; on

se compose une chambre à coucher, un cabinet, un boudoir, un *retrait*, comme disaient les gothiques; on s'enferme sans être au secret, et l'on se baigne dans l'atmosphère générale de l'appartement.

Sur les consoles, formées par les saillies de l'ornementation, posaient les deux sveltes statuettes de Pollet, l'*Étoile du matin* et la *Nuit*, moulées en stéarine, et, à travers les barreaux, on apercevait des costumes caractéris iques de Tcherghess, de Lesghines, de Circassiens, d Cosaques des frontières caucasiques, accrochés à la mu raille, qui composaient dans l'ombre, par leurs couleur variées, un fond riche et chaud, sur lequel se détachaien en clair les fines découpures de la cloison.

Aux parois latérales nous remarquâmes d'un côté, la *Défaite des Huns* et la *Destruction de Jérusalem*, magnifiques gravures allemandes, d'après les fresques de Kaulbach, dans l'escalier du Musée, à Berlin, placées au-dessus d'une rangée de médaillons au pastel, portraits des vendrediens, dessinés par Zichy, et de l'autre côté, l'*Assassinat du duc de Guise*, de Paul Delaroche, quelques bouts d'étude, quelques plâtres ou autres bibelots.

Dans la pièce du fond, où Zichy nous reçut, notre œil fut d'abord attiré par une armure d'enfant du seizième siècle, debout sur la cheminée, à l'endroit que les Philistins décorent d'une pendule. La glace était remplacée avec avantage dans le même goût; une panoplie cosmopolite en tenait lieu: il y avait là des masses d'armes, des épées de Tolède, des lames bleues de Damas, des fissahs de Kabylie, des yatagans, des kriss, des dagues, des fusils à long canon niellé, à crosse incrustée de turquoises et de coraux. Un second trophée composé de carquois, d'arcs, de tromblons, de pistolets, de casques géorgiens à gor gerins de mailles, de narghilés en acier du Khorassan de fourchettes d'appui persanes, de zagaies africaines, e de ces mille objets qu'une curiosité pittoresque rassemble couvrait toute une paroi de la chambre. — Zichy est un habitué du Stchoukin-Dvor de Saint-Pétersbourg et de Moscou; à Constantinople, il ne quitterait pas le bazar des

armures; il en a la passion, il en cherche, il en achète, il en troque, il en échange contre des croquis; on lui en donne, et pour peu qu'il se déterre un outil de destruction barbare, féroce et singulier, il finit par arriver chez lui. En montrant tout ce bric-à-brac, Zichy peut dire comme Rembrandt: « Voilà mes antiques. »

L'autre face en retour d'équerre est occupée par une bibliothèque polyglotte, qui témoigne du goût et de la science de l'artiste, qui lit dans l'original les chefs-d'œuvre de presque toutes les littératures d'Europe. Les deux autres faces sont percées de croisées, car la pièce forme l'angle de la maison, et ne contiennent dans les entre-deux des fenêtres que de menus objets inutiles à décrire.

Mais, direz-vous, ennuyé peut-être de cette description un peu longue, vous nous aviez promis de nous mener à l'atelier de Zichy, et jusqu'à présent vous n'avez inventorié que trois pièces meublées plus ou moins pittoresquement. Ce n'est pas faute de bon vouloir, mais Zichy n'a pas d'atelier, ni lui, ni aucun artiste de Saint-Pétersbourg. Le cas de peinture n'a pas été prévu dans cette ville, qui est pourtant l'Athènes du Nord; les propriétaires n'y ont pas songé; aussi l'art se loge-t-il comme il peut, et cherche-t-il, souvent en vain, dans un appartement bourgeois, la place d'un chevalet et un angle de jour favorable; ce ne sont pourtant ni les terrains ni les moyens de construction qui manquent.

Zichy travaillait à un pupitre sur le coin d'une table, près d'une fenêtre, profitant en toute hâte d'un reste de jour blafard. Il achevait un grand dessin à l'encre de Chine, destiné à la gravure. C'était un Werther au moment suprême du suicide. Le vertueux amant de Charlotte, ayant condamné son amour comme impossible et coupable, se préparait à exécuter la sentence portée par lui contre lui-même. Sur la table couverte d'un tapis, sorte de tribunal devant lequel s'était assis, pour délibérer sa propre cause, Werther, juge de Werther, brûlait une lampe à demi épuisée, témoin du débat nocturne. L'artiste avait représenté Werther debout, comme un magistrat rendant un verdict,

et tandis que ses lèvres se refermaient, abaissant leurs coins, après l'arrêt prononcé, sa main délicate, comme celle d'un rêveur et d'un oisif, cherchait à tâtons parmi les papiers la crosse du pistolet.

La tête, éclairée en dessous par la lueur de la lampe, avait la dédaigneuse sérénité d'expression d'un homme sûr d'échapper désormais aux douleurs morales, regardant déjà la vie de l'autre côté. On sait combien la poudre, les cheveux crêpés et les modes de 1789 prêtent peu à l'expression tragique. Cependant Zichy a trouvé moyen de faire de Werther, en dépit des vignettes du temps et du célèbre frac bleu, une création idéale, poétique et pleine de style. L'effet a une vigueur digne de Rembrandt ; la lumière venant d'en bas frappe les objets d'ombres et de clairs inattendus, modelant tout avec une magie fantastiquement réelle ; derrière l'amant de Charlotte s'élève jusqu'au plafond une ombre portée pareille à un fantôme. Le spectre semble se tenir là tout prêt à remplacer l'homme qui va disparaître. On imaginerait difficilement la puissance de couleur obtenue dans ce dessin avec l'encre de Chine, ordinairement si froide.

Comme nous l'avons dit, Zichy est une nature multiple : vous croyez le connaître, vous lui assignez un rang, une manière, un genre ; tout à coup il vous met sous les yeux une œuvre nouvelle qui vous déroute, et rend votre appréciation incomplète. Qui se serait attendu, après le Werther, aux trois grandes aquarelles de nature morte, représentant le renard, le loup et le lynx, dont les peaux pendaient dans son salon, et qu'il avait tués lui-même? Ni Barye, ni Jadin, ni Delacroix ne feraient mieux. Ce talent seul suffirait à Paris pour illustrer son homme, et c'est un des moindres de Zichy ; c'est une vérité de ton, une science d'attache, une liberté de touche, un bonheur de rendu, une compréhension de chaque nature, dont on n'a pas idée. Chaque bête a gardé dans la mort son caractère. Le renard, l'œil demi-cligné, le museau plus effilé que de coutume, plissant quelques rides fines aux coins de sa gueule, semble méditer quelque ruse suprême

qui n'a pas réussi. Le loup découvre ses gencives et ses crocs, comme s'il cherchait bestialement à mordre la balle qui l'a traversé. Le lynx est sublime de férocité, de révolte et de rage impuissantes : son rictus convulsé se retrousse avec une grimace affreuse jusqu'aux orbites où se vitrent les prunelles, formant des sillons peaussus comme ceux que creuse le rire sardonique ; on eût dit un héros sauvage tué en trahison par un blanc, au moyen d'une arme qu'il ne connaît pas, et lui jetant son mépris dans une dernière convulsion.

Chacune de ces aquarelles n'avait demandé qu'un jour de travail. La putréfaction rapide des modèles exigeait de Zichy cette célérité, qui d'ailleurs ne lui fait rien sacrifier ni lâcher. Son œil est si sûr, sa main si certaine, que tout coup porte.

Après cela, si vous aviez l'idée de classer Zichy comme peintre d'animaux, vous vous tromperiez étrangement ; il est bien tout autant un peintre d'histoire : examinez plutôt ces magnifiques compositions à la plume, représentant d'anciennes batailles moscovites et l'établissement du christianisme en Russie, œuvres de sa jeunesse, où l'on sent encore l'influence allemande de son maître Waldmuller. On vous dirait que ces dessins d'un si beau style, d'une tournure si héroïque, d'une invention si abondante, sont de Kaulbach que cela ne vous étonnerait pas. Nous doutons même que Kaulbach eût mis dans l'ajustement des guerriers tartares cette barbarie féroce et curieuse, car ici le manque de documents historiques laissait toute latitude à la fantaisie du peintre. Ces dessins très-faits, très-arrêtés, n'auraient besoin que d'être grandis au carreau pour devenir d'excellents cartons, et s'étaler en fresques sur les murailles de quelque palais ou monument public.

Que diriez-vous si à ces compositions sévères qui, exposées à la vitrine de Goupil, gravées comme les Cornélius, les Overbeck, paraîtraient venir de la grave école de Dusseldorf, succédait une fantaisie légère, un rêve d'amour impossible, s'envolant dans le bleu, emporté par une chi-

mère aux cheveux noirs bouclés, d'un crayon aussi délicat, aussi aérien que celui de Vidal? Un nuage rose, modelé sur l'azur par le souffle des caprices libertins? Bon! vous écrieriez-vous, notre jeune artiste est un Watteau moderne, un Boucher avec des élégances anglaises, et des grâces du livre *of beauties;* le burin des Bobinson et des Finden le réclame. Ce serait certes là un jugement téméraire, car Zichy vous tirerait aussitôt de son carton, en riant de ce frais rire enfantin qui lui est particulier, une sombre sépia improvisée un soir sous la lampe, et qui égale en vigueur sinistre les maîtres les plus violents et les plus dramatiques.

La scène se passe dans un cimetière; il fait nuit. Une faible lueur lunaire perce à travers des bancs de nuages gros de pluie. Les croix de bois noir, les monuments funèbres, les colonnes tronquées ou surmontées d'une urne que voile un crêpe, les génies de la mort éteignant sous le pied la torche de la vie, toutes les variétés lugubres de l'architecture sépulcrale découpent leurs sombres silhouettes sur l'horizon plein de terreurs mystérieuses.

Au premier plan, parmi des terres rejetées, vibrent deux pioches plantées dans la glaise. Un trio monstrueux s'occupe à une œuvre sans nom, comme les sorcières de Macbeth. Des voleurs de tombeaux, hyènes à face d'homme, qui fouillent les sépultures pour dérober à la mort ses derniers joyaux, l'anneau d'or de la femme, le hochet d'argent de l'enfant, le médaillon de l'amant ou de l'amante, le reliquaire du fidèle, ont déterré un riche cercueil, dont le couvercle de velours noir à galons d'argent laisse voir en s'entrouvrant une jeune femme, la tête posée sur un oreiller de dentelle. Le linceul écarté la montre le menton penché sur la poitrine, dans une de ces méditations d'éternité qui distraient les loisirs de la bière, un bras replié sur son cœur arrêté à jamais, et que le ver mine déjà sourdement. Un des voleurs, masque bestial, figure de bagne, coiffé d'une immonde casquette, tient un bout de chandelle qu'il abrite de sa main contre le vent nocturne. La lumière tremblotante tombe livide et blafarde

sur la pâleur de la morte. Un autre bandit, à moitié enfoui dans la fosse, et dont les traits féroces produisent l'effet d'une hure parmi des groins, soulève dans ses pattes la main fluette et blanche comme de la cire que le cadavre lui abandonne dans son indifférence spectrale. Il arrache de l'annulaire séparé des autres doigts, et qui peut-être va se briser sous ce tiraillement sacrilége, une bague précieuse, la bague nuptiale, sans doute! Un troisième gredin, en vedette sur la bosse d'une fosse récente, écoute, en se faisant un cornet acoustique de son bonnet, l'aboiement lointain de quelque chien inquiet des manœuvres de la bande ou le pas à peine saisissable d'un gardien faisant sa tournée sur le chemin de ronde. La plus ignoble peur crispe sa face noire d'ombres, et son pantalon aux plis crapuleux, moite de rosée, alourdi par la terre grasse des cimetières, trahit des membres et des articulations de singe. On ne saurait pousser plus loin l'horreur romantique. Ce dessin que nous vantons, tout Paris le verra ; il est à nous : Zichy nous en a fait hommage, c'est son chef-d'œuvre et un chef-d'œuvre. Quand on le contemple, on pense au *Lazare* de Rembrandt, au *Suicidé* de Decamps, à l'*Hamlet avec les fossoyeurs* d'Eugène Delacroix, et ces terribles souvenirs ne lui nuisent en rien. Quelle magie de lumière et de clair-obscur, quelle puissance d'effet obtenues par des moyens si simples ! Sur le devant un peu de sépia rousse, au fond quelques teintes d'encre de Chine. La plus riche palette ne donnerait pas des résultats si prestigieux.

A cette scène effrayante, qu'on prendrait au premier aspect pour un repas de goules, l'artiste oppose une *Bacchante surprise par un satyre*, d'un style si pur, si antique, que vous vous demandez de quelle intaille, de quel camée, de quelle fresque de Pompéi, de quel vase grec des Studij est tiré ce beau groupe.

De l'antiquité nous redescendons en plein moyen âge avec la composition des *Juifs martyrs*. Dans ce dessin, d'une grande importance, Zichy a résumé d'une manière aussi pittoresque que profonde la double persécution politique et religieuse qui, sous prétexte de venger

la mort d'un Dieu, s'acharnait contre le malheureux peuple d'Israël.

Au fond d'une cave ou plutôt d'une arrière-boutique souterraine, asile insuffisant, cachette précaire, est réunie une famille juive, formant un groupe de désolation et d'épouvante. Les solides portes du caveau, malgré leurs verrous, leurs barres et leurs serrures ont crevé sous la pression extérieure, et leurs battants jetés hors des gonds se renversent sur les marches de l'escalier. Un flot de lumière pénètre dans la retraite mystérieuse et en trahit tous les secrets. La puissance spirituelle et la puissance temporelle apparaissent au sommet des degrés avec un éclat fulgurant ; la croix et le glaive brillent au milieu de la clarté soudaine aux yeux éblouis des pauvres juifs, forcés dans leur dernier repaire. Parmi l'escouade tumultueuse des soldats, la procession des moines s'avance doucereusement impassible, tranquillement fanatique, implacable comme un dogme. Le justicier, le seigneur, le baron féodal a prêté à l'Eglise la force matérielle dont il dispose, il a livré les corps ; l'inquisition va prendre les âmes. Il est là hautain et superbe dans son pourpoint roide comme une cuirasse, personnification saisissante du moyen âge. Le moine, face large et carrée, en dépit d'un embonpoint à la frère Jean des Entommeures, a un caractère de puissance irrésistible, et porte comme un diadème la couronne de sa tonsure : on sent qu'il représente une grande chose. Derrière lui un plat masque de bedeau, écrasé par le poing de la trivialité, se penche et regarde d'un gros œil plein de haine et de curiosité bêtes la frêle couvée humaine surprise au nid, et palpitante comme la colombe sous la serre de l'autour. Cet homme, sans être beaucoup plus méchant qu'un autre, ne manquera pas d'aller à l'auto-da-fé, et cela le fera rire beaucoup de voir la chair grillée se racornir dans la flamme. Mais la figure véritablement effrayante du tableau, et qui en concentre l'idée, c'est un spectre monacal, un froc à plis de suaire, une cagoule engloutissant comme la gueule d'une guivre gothique une tête macérée, décharnée, livide malgré

l'ombre qui la baigne, et aussi terrible que celle du moine dans le *Saint Basile* d'Herrera le Vieux. Une lumière pareille au luisant d'un bec d'épervier accuse son nez osseux et mince. Des phosphorescences fauves étoilent vaguement au fond de la capuce, indiquant les yeux où la vie de cette face morte s'est réfugiée ; de cette vivante tête de mort recouverte d'une peau, où bouillonnent froidement tant de chaudes passions. part la pensée unitaire qui dirige tout.

Le père de famille, juif majestueux, dont les grands traits orientaux rappellent les prophètes bibliques, voyant tout espoir perdu, s'est redressé de toute sa hauteur ; il ne s'abaisse pas à des mensonges inutiles, et sa simarre entr'ouverte laisse voir sur son cœur les phylactères où sont écrits en lettres hébraïques les versets du Vieux Testament et les sentences du Talmud. Il confessera sa foi, l'antique foi d'Abraham et de Jacob, et martyr sans auréole, il mourra ignominieusement pour Jéhovah, qui est pourtant aussi le Dieu de ses persécuteurs. Sa femme, belle jadis comme Rachel, mais dont les terreurs et les chagrins ont flétri sans les enlaidir les nobles traits, se renverse en joignant les mains et en fermant les yeux, comme pour ne pas voir l'effroyable réalité ; sur ses genoux repose son petit-fils, endormi au milieu de ce tumulte du paisible sommeil de l'enfance, un nourrisson beau comme l'Enfant Jésus dans sa crèche. La jeune mère, d'une beauté céleste, s'est affaissée presque évanouie, les cheveux épars, la tête flottant sur sa poitrine, les bras inertes, sans force, sans pensée, sans volonté, folle d'épouvante. Son pur type hébraïque réalise tout ce qu'a pu faire rêver la Rébecca d'*Ivanhoë*.

Sur le devant, dans une pose du raccourci le plus audacieux, a roulé un jeune garçon foudroyé de peur. Un peu en arrière rampe l'aïeul, en qui sont concentrés tous les instincts sordides de la race ; il tâche de protéger de ses vieilles mains tremblantes et de son corps voûté les vases d'argent et d'or qu'Israël n'oublie jamais d'emporter d'Égypte ; en ce moment suprême, il ne songe qu'à une chose, « sauver la caisse ! »

L'exécution de ce dessin est à la fois large et finie ; l'estompe et le crayon sont les moyens employés. A des blancs lumineux, argentins, s'opposent des noirs veloutés comme ceux des belles gravures anglaises. *Les Juifs martyrs* seront une magnifique estampe, et telle est, sauf erreur, leur destination.

Si Meissonier pratiquait l'aquarelle, il ne s'y prendrait pas autrement que Zichy. Nous avons vu de lui un lansquenet filant, après boire, sa longue moustache grise près d'une table, où il a déposé son casque à côté d'un pot de bière et d'un vidrecome. Cela couvrirait bien une tabatière, de celles que portait Frédéric le Grand ; mais ne croyez pas au fini pointillé et patient de la miniature : tout est indiqué par touches, par méplats, avec une aisance et une fermeté rares. La main qui tortille la moustache est un chef-d'œuvre ; les phalanges, les osselets, les ongles, les nerfs, les veines, jusqu'à la peau rugueuse et hâlée du soldat, on y retrouve tout. La cuirasse fait illusion avec ses reflets métalliques, et sur le buffle, flétri par un long usage, le frottement du fer a laissé sa trace bleuâtre. Dans les yeux du soudard, gros à peine comme la tête d'une épingle, le point lumineux, la pupille, l'iris de la prunelle, se discernent aisément ; aucun détail de sa trogne enluminée par le soleil et par le vin n'est omis ou sacrifié. Son masque microscopique a le relief et la puissance d'une peinture à l'huile de grandeur naturelle, et en le regardant quelques minutes on sait son caractère par cœur. Il est brutal et bon enfant avec une pointe de ruse, fort ivrogne et grand maraudeur. Il a tué quelques ennemis sans doute, mais quel Achille de poulailler, et que de fois sa rapière s'est changée en broche !

Personne ne ressemble moins à Meissonier qu'Eugène Lami : Zichy les reproduit également bien tous les deux, et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'a jamais rien vu de ces deux artistes si différents l'un de l'autre. La souplesse de son talent et les convenances du sujet lui font seules trouver ces manières diverses. Les esquisses des aquarelles représentant les scènes du couronnement sont des mer-

veilles d'esprit, de grâce et d'élégance aristocratiques. Jamais peintre de *high life* n'a rendu avec plus de brillant, de richesse et de pompe les cortéges, les cérémonies et les représentations de gala; le pinceau de l'artiste pétille quand il exprime l'étincelant et joyeux tumulte des fêtes; il prend du style quand il faut peindre l'intérieur des églises byzantines aux mosaïques d'or, aux courtines de velours, sur lesquelles se détachent comme des icones des têtes augustes et sacrées.

Le croquis de la représentation officielle au théâtre de Moscou est une des impossibilités les plus adroitement escamotées qu'on puisse voir; le point de perspective est pris du balcon; et les lignes courbes des galeries s'étagent chargées de femmes étoilées de diamants, de hauts personnages plaqués d'ordres et de croix; des points de gouache blancs et jaunes piquent les teintes plates du lavis, et font une scintillation d'or et de pierreries à éblouir les yeux. Quelques traits précisent à ne jamais s'y méprendre les ressemblances historiques ou officielles, et toutes ces beautés et ces magnificences nagent dans une atmosphère dorée, diamantée, ardente; l'atmosphère des illuminations *a giorno*, si difficile à rendre avec les moyens de la peinture.

Maintenant, pour compléter l'évolution, nous allons vous montrer Zichy émule des Grant, des Landseer, des Jadin, des Alfred de Dreux et autres illustrations de la peinture cynégétique. Notre artiste a fait pour un magnifique livre de chasse, offert à l'empereur de Russie, des encadrements historiés du goût le plus exquis. Chaque page offre un espace où l'on inscrit le nombre des pièces tuées, espace disposé de façon à laisser libre une ample marge. Sur chacune de ces marges l'artiste a dessiné une chasse diverse, surmontant de la manière la plus ingénieuse la difficulté que lui présentait le cadre. Il y a la chasse à l'ours, au lynx, à l'élan, au loup, au lièvre, au coq de bruyère, à la gelinote, à la grive, à la bécassine, toutes avec leur équipage spécial et le paysage qui leur sert de fond habituel: c'est tantôt un effet de neige, tantôt un effet de

brouillard, une aurore ou un crépuscule, un fourré ou des bruyères, selon les retraites et les mœurs de l'animal Les fauves et les bêtes de poil et de plume, les chevaux de sang, les chiens de race, les fusils, les couteaux, les poires à poudre, les épieux, les rets et tous les engins de chasse sont touchés avec une finesse, une vérité et une exactitude incroyables, dans un ton léger qui ne dépasse pas la gamme claire de l'ornement, et s'harmonise avec les teintes argentées, rousses ou bleuâtres du paysage. Chaque chasse est conduite par un haut fonctionnaire, par un seigneur, dont la tête grande comme l'ongle est un délicieux portrait en miniature. L'album se termine par un trait d'esprit du meilleur goût. Parmi tous ces Nemrods, grands chasseurs devant Dieu, devait se trouver le comte A., qui ne chasse pas. Zichy l'a représenté descendant les marches de l'escalier du palais, et venant au-devant de l'empereur, qui rentre avec la chasse. Il figure ainsi dans l'album cynégétique sans mentir à la vérité.

Nous nous arrêtons, car il faut en finir. Mais nous n'avons pas tout dit; le livre de chasse seul qui contient quinze ou vingt feuilles, demanderait un article, et voilà que nous nous apercevons que nous n'avons rien dit des sorcières sur le bûcher d'Omphale, coiffée de la peau de lion et dans la pose de l'Hercule Farnèse, charmant symbole de la grâce se moquant de la force; mais Zichy comme Gustave Doré est un monstre de génie, un *portentum*, pour nous servir de l'expression latine, un cratère toujours en éruption de talent. Notre article est déjà incomplet; mais nous avons écrit assez pour faire comprendre que Zichy est une des plus étonnantes individualités que nous ayons rencontrées depuis 1830, cette époque climatérique de l'art.

XV

SAINT-ISAAC

Quand le voyageur, entré dans le golfe de Finlande, approche de Saint-Pétersbourg, ce qui d'abord préoccupe son regard, c'est le dôme de Saint-Isaac, posé sur la silhouette de la ville comme une mitre d'or. Si le ciel est pur et qu'un rayon en descende, l'effet devient magique : cette impression première est juste et l'on doit s'y abandonner. L'église de Saint-Isaac brille au premier rang parmi les édifices religieux qui ornent la capitale de toutes les Russies. De construction moderne, récemment inaugurée, elle peut être considérée comme le suprême effort de l'architecture actuelle. Peu de temples ont vu s'écouler moins de temps entre la pose de leur pierre de fondation et celle de leur pierre de couronnement. L'idée de l'architecte, M. A. Ricard de Montferrand, un Français, a été suivie d'un bout à l'autre, sans modifications, sans remaniements autres que ceux apportés par lui-même à son plan pendant l'exécution des travaux. Il a eu ce bonheur rare d'achever le monument qu'il avait commencé, et qui, par son importance, semblait devoir absorber plus d'une vie d'artiste.

Une volonté toute-puissante, à laquelle rien ne résistait, pas même l'obstacle matériel, et qui ne reculait devant aucun sacrifice, a opéré en grande partie ce prodige de célérité. Entrepris en 1819, sous Alexandre Ier, continué

sous Nicolas, terminé sous Alexandre II, en 1858, Saint-Isaac est un temple complet, fini à l'extérieur et à l'intérieur, d'une unité absolue de style, portant sa date fixe et son nom d'auteur. Comme beaucoup de cathédrales, il n'est pas le lent produit du temps, une cristallisation des siècles, où chaque époque a, en quelque sorte, sécrété sa stalactite, et que trop souvent la séve de la foi, arrêtée ou ralentie dans son jet, n'a pu parcourir jusqu'au bout. La grue symbolique qui se dresse sur les temples inachevés, au dôme de Cologne et à la cathédrale de Séville, n'a jamais figuré sur son fronton. Des travaux non interrompus l'ont amené en moins de quarante ans au point de perfection où on le voit aujourd'hui.

L'aspect de Saint-Isaac rappelle, fondus dans une synthèse harmonieuse, Saint-Pierre de Rome, le Panthéon d'Agrippa, Saint-Paul de Londres, Sainte-Geneviève de Paris et le dôme des Invalides. Élevant une église à coupole, M. de Montferrand a dû nécessairement étudier ce genre d'édifices et profiter, en gardant son originalité propre, de l'expérience de ses devanciers. Il a choisi pour son dôme la courbe la plus élégante et qui, en même temps, offre le plus de résistance ; il l'a ceint d'un diadème de colonnes, et posé entre quatre clochetons, empruntant une beauté à chaque système.

A la simplicité régulière de son plan, que l'œil et l'esprit comprennent sans hésiter, on ne se douterait guère que Saint-Isaac contient dans sa construction, en apparence si homogène, des fragments d'une église antérieure qu'il a dû absorber et utiliser, église dédiée au même patron, et que rendaient historiquement vénérable les noms de Pierre le Grand, de Catherine II, de Paul Ier, qui tous avaient plus ou moins contribué à sa splendeur, sans pouvoir cependant l'amener à la perfection définitive.

Les plans soumis à l'empereur Alexandre Ier par M. Ricard de Montferrand furent adoptés, et les travaux commencèrent ; mais bientôt l'on parut douter qu'il fût possible de relier les portions nouvelles aux anciennes sur des fondements assez incompressibles pour éviter tout tasse-

ment et toute dislocation, et d'élever dans les airs, d'une manière solide, à une si grande hauteur, la coupole avec son cercle de colonnes. Des mémoires furent même rédigés par des gens de l'art contre les projets de M. de Montferrand. L'activité se ralentit quoique l'on continuât à tailler dans les carrières les gigantesques monolithes qui devaient supporter les frontons et le dôme ; mais, à l'avénement de l'empereur Nicolas, les plans revisés avec soin furent jugés exécutables. L'on reprit les travaux, et leur réussite complète montra combien les prévisions avaient été justes.

Nous n'avons pas à suivre dans leurs détails les combinaisons ingénieuses employées pour asseoir, d'une façon indestructible, sur un sol marécageux, cette masse énorme, amener de loin et soulever à cette élévation des colonnes d'une seule pièce, quoique ce travail, disparu ou caché, ne soit pas le moins curieux : l'édifice dans sa forme plastique relève seul de notre jugement.

Le plan de Saint-Isaac le Dalmate, saint de la liturgie grecque, qui n'a aucun rapport avec le patriarche de l'Ancien Testament, est une croix à bras égaux, différentes en cela de la croix latine dont le pied se prolonge. La nécessité d'orienter l'église vers le levant et de conserver l'iconostase déjà consacrée, jointe à celle de faire regarder la Néva et la statue de Pierre le Grand au principal portique répété exactement sur l'autre face, n'a pas permis de mettre la grande porte vis-à-vis du sanctuaire. Les deux entrées correspondant aux deux portiques monumentaux sont latérales par rapport à l'iconostase, devant laquelle s'ouvre une porte donnant sous le petit portique octostyle à un rang de colonnes reproduit symétriquement à l'opposite. Le rite grec exige cette disposition que l'architecture a dû accepter et concilier avec l'aspect de l'édifice qui ne pouvait présenter au fleuve, dont le sépare une vaste place, un de ses bas-côtés. C'est cette raison qui fait que les bras des croix dorées surmontant le dôme et les clochetons ne sont point parallèles aux façades, mais bien à l'iconostase, en sorte que l'église a deux orientations :

l'une religieuse, l'autre architecturale, mais ce désaccord inévitable, la situation donnée, est masqué avec une habileté telle qu'il faut une grande attention et un long examen pour le découvrir. A l'intérieur, il est impossible de le soupçonner; une étude assidue de Saint-Isaac a seule pu nous le faire apercevoir.

Lorsqu'on se place à l'angle du boulevard de l'Amirauté, Saint-Isaac vous apparaît dans toute sa magnificence, et de ce point l'on peut juger l'édifice entier. La façade principale se présente dans son plein développement, ainsi qu'un des portiques latéraux ; trois des quatre clochetons sont visibles, et le dôme se profile sur le ciel avec sa rotonde de colonnes, sa calotte d'or et sa lanterne hardie que domine le signe du salut.

A première vue, l'effet est des plus satisfaisants. Ce que les lignes du monument pourraient avoir de trop sévère, de trop sobre, de trop classique en un mot, est rehaussé heureusement par la richesse et la couleur des matériaux, les plus beaux que jamais la piété humaine ait employés à la construction d'un temple : l'or, le marbre, le bronze, le granit. Sans tomber dans le bariolage de l'architecture systématiquement polychrôme, Saint-Isaac emprunte à ces splendides matières une harmonieuse variété de tons dont la sincérité augmente le charme ; là rien n'est peint, rien n'est faux, rien dans ce luxe ne ment à Dieu. Le granit massif soutient le bronze éternel, le marbre indestructible revêt les murailles, et l'or pur éclate sur les croix, le dôme, les clochetons, donnant à l'édifice le cachet oriental et byzantin de l'Église grecque.

Saint-Isaac repose sur un soubassement de granit qui eût dû, nous le croyons, être plus élevé ; non qu'il ne soit en rapport exact avec l'édifice, mais, isolé au milieu d'une place que bordent des palais et de hautes maisons, le monument eût gagné comme perspective à être exhaussé par la base, d'autant plus qu'une longue ligne horizontale tend à fléchir au milieu, vérité que l'art grec a reconnue en donnant, à partir du point central, une légère déclivité à l'architrave du Parthénon. Une grande place, quelque

plane qu'elle soit d'ailleurs, semble toujours un peu concave à son centre. C'est cet effet d'optique, dont on ne se rend pas bien compte, qui fait paraître, malgré l'harmonie réelle de ses proportions, Saint-Isaac trop bas d'assiette. On remédierait à cet inconvénient, qu'il ne faut pas s'exagérer, en imprimant une faible pente au terrain, du pied de la cathédrale aux extrémités de la place.

On accède à chaque portique, répondant à chaque bras de la croix grecque du plan, par trois colossales marches de granit calculées pour des pas de géant, sans pitié ni souci des jambes humaines ; mais aux trois péristyles qui ont des portes, les degrés s'entaillent et se divisent en neuf marches, vis-à-vis des entrées. Le quatrième portique n'offre pas cette disposition : comme l'iconostase s'y adosse intérieurement, il ne saurait y avoir de porte, et l'escalier de granit, digne des temples de Karnac, règne sans interruption ; seulement de chaque côté, dans l'angle près du mur, ses degrés, sur un étroit espace, se distribuent trois par trois, pour qu'on puisse gagner la plate-forme du portique.

Tout ce soubassement en granit de Finlande, rougeâtre et moucheté de gris, est assemblé, dressé, poli avec une perfection égyptienne, et portera, sans se lasser, le temple qui pèse sur lui pendant de longues séries de siècles.

Le portique principal qui regarde la Néva est, comme tous les autres, octostyle, c'est-à-dire composé d'une rangée de huit colonnes d'ordre corinthien, monolithes, à socles et à chapiteaux de bronze. Deux groupes de quatre colonnes semblables, placées en arrière, soutiennent les caissons du plafond et le toit du fronton triangulaire, dont l'architrave pose sur la première file ; en tout, seize colonnes qui forment un péristyle plein de richesse et de majesté. Le portique de la façade opposée répète celui-ci de point en point. Les deux autres, également octostyles, n'ont qu'un rang de colonnes de même ordre et de même matière. Ils ont été ajoutés pendant l'exécution des travaux au plan primitif, et ils remplissent très-bien

leur destination, qui était d'orner les flancs un peu nus de l'édifice.

Dans les tympans des frontons sont encastrés des bas-reliefs de bronze, que nous nous réservons de décrire lorsque nous en viendrons au détail de l'édifice dont nous indiquons ici les principales lignes.

Lorsqu'on a franchi les neuf degrés taillés dans les trois assises granitiques en retraite, dont la dernière sert de stylobate aux colonnes, on est frappé de l'énormité des fûts dissimulée de loin par l'élégance de leur proportion. Ces prodigieux monolithes n'ont pas moins de sept pieds de diamètre sur cinquante-six de hauteur. Vus de près, ils ressemblent à des tours cerclées de bronze et couronnées d'une végétation d'airain. Il y en a quarante-huit comme cela dans les quatre portiques, sans compter ceux de la coupole, qui n'ont que trente pieds, il est vrai. Après la colonne de Pompée et la colonne élevée à la mémoire de l'empereur Alexandre Ier, ce sont les plus grands morceaux que la main de l'homme ait taillés, tournés et polis. Selon que le jour donne, un rayon de lumière bleue comme un éclair d'acier court en frissonnant le long de leur surface plus unie qu'un miroir et par la pureté de sa ligne, qu'aucun ressaut n'interrompt, prouve l'intégrité du bloc monstrueux dont l'esprit doute encore.

On ne saurait s'imaginer quelle idée de force, de puissance et d'éternité expriment dans leur muet langage ces colonnes gigantesques, s'élançant d'un seul jet, et portant sur leurs têtes d'Atlas le poids comparativement léger des frontons et des statues. Ils ont la durée des os de la terre et semblent ne vouloir se dissoudre qu'avec elle.

Les cent quatre colonnes monolithes employées à la construction de Saint-Isaac viennent des carrières situées dans deux petites îles du golfe de Finlande, entre Viborg et Fredericksham. On sait que la Finlande est un des pays les plus riches du globe en granit. Quelque cataclysme cosmique antérieur à l'histoire y a sans doute accumulé par masses énormes cette belle matière indestructible comme la nature.

Continuons notre esquisse linéaire. De chaque côté de l'avant-corps formé par le portique, s'ouvre, dans la muraille de marbre, une fenêtre monumentale, à corniche ornementée de bronze et supportée par deux colonnettes de granit, à socles et à chapiteaux d'airain, avec un balcon à balustrade que soutiennent des consoles ; des corniches denticulées, surmontées d'attiques, marquent les grandes divisions de l'architecture, et par leurs saillies projettent des ombres favorables. Aux angles s'applique un pilier corinthien cannelé, au-dessus duquel se tient debout dans ses ailes reployées une figure d'ange.

Deux campaniles quadrangulaires, ressortant de la grande ligne de l'édifice, à chaque coin du fronton, répètent les motifs de la fenêtre monumentale, colonnes de granit, chapiteaux de bronze, balcon à balustres, fronton à trois pointes, et laissent voir, par leurs baies à plein cintre, leurs cloches suspendues sans charpente, à l'aide d'un mécanisme particulier. Une calotte ronde, dorée, surmontée d'une croix au pied fiché dans un croissant, coiffe ces campaniles que le jour traverse, et d'où s'échappent dans la lumière les vibrations harmonieuses de l'airain.

Il est inutile de dire que ces deux clochetons sont reproduits identiquement sur l'autre façade. D'ailleurs, de l'endroit où nous sommes on voit briller la coupole du troisième. Le quatrième seule est caché par la masse du dôme.

Aux deux coins de la façade, des anges s'agenouillent et suspendent des guirlandes à des lampadaires de forme antique. Sur les acrotères des frontons sont placés des groupes et des figures isolées représentant des apôtres.

Tout ce peuple de statues anime heureusement la silhouette de l'édifice, et en rompt à propos les lignes horizontales.

Voici établies, à peu près, les principales masses de ce qu'on pourrait appeler le premier étage du monument. Arrivons au dôme qui, de la plate-forme carrée, toit de l'église, s'élance hardiment dans les cieux.

Un socle rond, divisé par trois larges moulures en re-

traite, sert de base à la tour et de stylobate aux vingt-quatre monolithes de granit de trente pieds de haut, à chapiteaux et à socles de bronze, qui entourent le noyau du dôme d'une rotonde de colonnes, diadème aérien où la lumière joue et brille. Dans leurs interstices sont percées douze fenêtres, et sur leurs chapiteaux s'appuie une corniche circulaire que surmonte une balustrade coupée de vingt-quatre piédestaux, où se dressent, les ailes palpitantes, autant d'anges tenant des instruments de la Passion ou des attributs de la hiérarchie céleste.

Au-dessus de cette couronne angélique, posée sur le front de la cathédrale, le dôme continue. Vingt-quatre fenêtres se découpent entre un nombre égal de pilastres, et, à partir de la corniche, s'arrondit l'immense coupole étincelante d'or et striée de nervures en relief retombant à l'aplomb des colonnes. Une lanterne octogone, flanquée de colonnettes, entièrement dorée, surmonte la coupole et se termine par une croix colossale frappée à jour, clichée, dirait la langue héraldique, et victorieusement implantée dans le croissant.

Il y a en architecture, comme en musique, des rhythmes carrés d'une symétrie harmonieuse qui charment l'œil et l'oreille sans l'inquiéter; l'esprit prévoit avec plaisir le retour du motif à une place marquée d'avance; Saint-Isaac produit cet effet : il se développe comme une belle phrase de musique religieuse tenant ce que promet son thème pur et classique, et ne trompant le regard par aucune dissonance. Les colonnes roses forment des chœurs égaux, chantant la même mélodie sur les quatre faces de l'édifice. L'acanthe corinthienne épanouit sa verte fioriture de bronze à tous les chapiteaux. Des bandelettes de granit s'étendent sur les frises comme des portées au-dessous desquelles les statues correspondent par des contrastes ou des ressemblances d'attitude qui rappellent les renversements obligés d'une fugue, et la grande coupole lance dans les cieux la note suprême entre les quatre campaniles qui lui servent d'accompagnement.

Sans doute le motif est simple comme tous ceux puisés dans l'antiquité grecque et romaine ; mais quelle splendide exécution ! quelle symphonie de marbre, de granit, de bronze et d'or !

Si le choix de ce style d'architecture peut inspirer quelque regret aux esprits qui croient le style byzantin ou gothique mieux approprié aux poésies et aux nécessités des cultes chrétiens, il faut songer qu'il est éternel et universel, consacré par les siècles et l'admiration humaine en dehors de la mode et des temps !

La classique austérité du plan adopté par l'architecte de Saint-Isaac ne lui permettait pas d'employer pour l'extérieur de ce temple, aux lignes sévèrement antiques, ces fantaisies où se joue le caprice du ciseau, ces guirlandes, ces rinceaux, ces trophées entremêlés d'enfants, de petits génies, d'attributs souvent peu en rapport avec l'édifice, et qui ne servent qu'à masquer les vides. À l'exception des acanthes et des rares ornements exigés par l'ordre d'architecture, toute la décoration de Saint-Isaac est empruntée à la statuaire : des bas-reliefs, des groupes et des statues de bronze, voilà tout. Magnifique sobriété !

Conservant le point de vue que nous avons choisi à l'angle du boulevard de l'Amirauté, pour esquisser d'un trait rapide l'aspect général du monument, nous décrirons les bas-reliefs et les statues comme ils se présentent de cette place, sauf à faire ensuite le tour de l'église.

Le bas-relief du fronton septentrional, c'est-à-dire qui fait face à la Néva, représente la *Résurrection du Christ ;* il est de M. Lemaire, l'auteur du fronton de la Madeleine, à Paris. La décoration en est grande, monumentale, décorative, et remplit bien son but. Le Christ ressuscité jaillit du tombeau, le labarum en main, dans une pose ascensionnelle, au centre même du triangle, ce qui a permis de donner à la figure tout son développement. À gauche de la radieuse apparition, un ange assis repousse d'un geste foudroyant les soldats romains commis à la garde du tombeau, dont les attitudes expriment la surprise, la crainte, et aussi le désir de s'opposer au miracle prédit ; à la

droite, deux anges debout accueillent avec une bonté rassurante les saintes femmes qui venaient pleurer et répandre des parfums sur la tombe de Jésus. La Madeleine s'est affaissée sur ses genoux, abîmée dans sa douleur, elle n'a pas encore vu le prodige; Marthe et Marie, portant des buires de nard et de cinname, regardent monter dans la gloire le corps lumineux, auquel tristement elles venaient rendre les honneurs dus au mort, et que le doigt d'un des anges leur indique. La composition pyramide bien, et les poses courbées que nécessite la diminution de la hauteur aux angles externes du fronton, s'expliquent naturellement. La saillie des figures, selon les places, est calculée de façon à produire des ombres fermes, des contours décidés qui n'embarrassent pas l'œil; un heureux mélange de ronde bosse et de méplat produit toute l'illusion de perspective qu'on peut raisonnablement demander au bas-relief, sans détruire les grandes lignes architecturales.

Au-dessous du fronton, dans l'entablement en granit de la frise interrompu par une tablette de marbre, est inscrite une légende en caractère slavon qui est le caractère liturgique de l'Église grecque. Cette inscription, formée par des lettres de bronze doré, veut dire : « Seigneur, par ta force, le tsar se réjouira. »

Sur des acrotères, aux trois angles du fronton, sont placés l'évangéliste saint Jean et les deux apôtres saint Pierre et saint Paul. L'évangéliste, situé au sommet, est assis et se groupe avec l'aigle symbolique ; il tient une plume de la main droite et un papyrus de la main gauche. Saint Pierre et saint Paul sont reconnaissables, l'un aux clefs, l'autre à la grande épée sur laquelle il s'appuie.

Sous le péristyle, au-dessus de la maîtresse porte, un grand bas-relief de bronze, arrondi à sa partie supérieure comme la voussure qui lui sert de cadre, représente *le Christ en croix entre les deux larrons*. Au pied de l'arbre de douleur se désolent et s'évanouissent les saintes femmes ; dans un coin, les soldats romains jouent aux dés la tunique du divin supplicié; dans l'autre, réveillés par le

cri suprême, les morts ressuscitent et soulèvent la pierre fendue de leurs sépulcres.

Dans les deux entrées latérales creusées en hémicycle, on voit, à gauche, le *Portement de croix*, à droite, la *Descente au tombeau*. Le crucifiement est de M. Vitali, les deux autres bas-reliefs sont dus à M. le baron Klodt.

La grande porte monumentale de bronze est ornée de bas-reliefs disposés comme il suit : dans le linteau, l'*Entrée triomphante du Christ à Jérusalem;* dans le battant à gauche, l'*Ecce Homo;* dans le battant droit, la *Flagellation;* au-dessous, dans les panneaux oblongs, deux saints en habits sacerdotaux, saint Nicolas et saint Isaac, occupant chacun une niche dont le cintre forme coquille ; aux panneaux inférieurs, deux petits anges à genoux, portant au milieu d'un cartouche une croix grecque radiée et historiée d'inscriptions.

Avec toutes ses phases, le drame de la Passion se déroule sous le portique, l'apothéose rayonne glorieusement sur le fronton.

Passons maintenant au portique de l'est, dont le grand bas-relief est aussi de M. Lemaire. Il représente un trait de la vie de saint Isaac le Dalmate, patron de la cathédrale : — L'empereur Valens, sortant de Constantinople pour aller combattre les Goths, saint Isaac, qui vivait dans une cellule près de la ville, l'arrêta au passage et lui prédit qu'il ne réussirait pas dans son entreprise, étant en guerre avec Dieu à cause de l'appui qu'il prêtait aux Ariens. L'empereur, irrité, fit charger de chaînes et emprisonner le saint, lui promettant la mort si sa prophétie était fausse, et la liberté si elle était vraie. Or, l'empereur Valens fut tué pendant l'expédition, et saint Isaac délivré, reçut de grands honneurs de l'empereur Théodose.

Valens est monté sur un cheval qui se cabre à demi, effrayé par l'obstacle du saint debout au milieu de la route. Une statue équestre n'est pas aisée à réussir en ronde bosse, et l'on en connaît peu d'entièrement satisfaisantes ; en bas-relief la difficulté augmente, mais M. Lemaire l'a très-heureusement vaincue. Son cheval, d'une vérité dégagée

de détails trop réels, comme il convient à la statuaire monumentale, porte bien le cavalier, dont la figure ainsi exhaussée produit un excellent effet et domine, sans artifice péniblement cherché, les groupes qui l'entourent. Le saint vient de lancer sa prédiction, et déjà les ordres de l'empereur s'exécutent. Des soldats chargent de fers ses bras tendus qui supplient et menacent. Il était difficile de concilier plus adroitement la double action du sujet. Derrière Valens se pressent des guerriers dégaînant leur glaive, saisissant leur bouclier, revêtant leur armure, pour exprimer l'idée d'une armée allant en expédition. Derrière saint Isaac se cache une armée plus puissante au ciel, de malheureux, de pauvres, de femmes pressant leurs nourrissons sur leurs cœurs. La composition a de la largeur, de la vérité, du mouvement, et la gêne qu'impose l'abaissement du triangle n'a pas nui aux groupes extrêmes.

Sur les acrotères du fronton posent trois statues ; au milieu saint Luc l'évangéliste, avec son bœuf couché près de lui, peignant le premier portrait de la Vierge, type sacré des images byzantines ; de chaque côté, saint Siméon tenant sa scie, saint Jacques tenant son livre.

L'inscription slavone signifie littéralement : « Nous nous reposons sur toi, Seigneur, et nous n'aurons pas de doute pour l'éternité. »

Comme l'iconostase s'appuie intérieurement au mur de ce portique, il n'y a pas de porte, et par conséquent pas de bas-reliefs sous la colonnade, décorée seulement de pilastres corinthiens engagés.

Le fronton méridional a été confié à M. Vitali. Il représente l'*Adoration des Mages*, un sujet que les grands maîtres de la peinture ont rendu presque impossible sur toile, mais que la statuaire moderne a rarement abordé à cause de la multiplicité de figures qu'il exige et qui n'effrayait pas les naïfs imagiers gothiques dans leurs triptyques si patiemment fouillés. C'est une composition d'apparat élégamment arrangée, d'une abondance un peu trop facile peut-être, mais qui séduit l'œil.

La sainte Vierge, assise dans les plis de son voile qui, par une idée ingénieuse du statuaire, s'entr'ouvre comme les rideaux d'un tabernacle, offre à l'adoration des rois mages, courbés ou prosternés à ses pieds dans des attitudes de respect oriental, le petit enfant qui doit racheter le monde et dont elle pressent déjà la divinité ; cette naissance miraculeuse précédée d'apparitions, ces rois accourus du fond de l'Asie, guidés par une étoile, pour s'agenouiller devant une crèche, avec des vases d'or et des cassolettes de parfums, tout cela trouble le cœur de la sainte Mère toujours vierge; elle a presque peur de cet enfant qui est un Dieu. Quant à saint Joseph, accoudé sur une pierre, il ne prend qu'une part fort restreinte à la scène, acceptant d'une foi soumise, sans trop les comprendre, ces événements étranges.

A la suite des rois Gaspar, Melchior et Balthasar, abondent des personnages fastueux, officiers, porteurs de présents, esclaves, qui peuplent richement les deux bouts de la composition. Derrière eux se glissent, avec une curiosité timide, adorant de loin, des bergers aux reins couverts de peaux de chèvre. Dans l'intervalle d'un groupe à un autre, le bœuf passe sa bonne tête au mufle luisant; mais pourquoi avoir supprimé l'âne? Il tirait son brin de paille de la crèche, et, lui aussi, réchauffait de son souffle le futur Sauveur du monde qui venait de naître dans une étable. L'art n'a pas le droit d'être plus fier que la Divinité. Jésus n'a pas méprisé l'âne, et c'est sur une ânesse qu'il a fait son entrée à Jérusalem.

Trois statues, suivant le rhythme invariable de la décoration, figurent sur les acrotères de cette façade : au sommet, saint Mathieu écrivant sous la dictée de l'ange; aux deux bouts, saint André avec sa croix en sautoir, et saint Philippe avec son livre et sa croix pastorale.

L'inscription de la frise veut dire : « Ma maison sera appelée la maison de la prière. »

Pénétrons maintenant sous le péristyle, nous y retrouvons la même ordonnance qu'au portique du nord.

Au dessus de la porte principale, dans le tympan de la

voussure, s'encadre un grand bas-relief galvanoplastique, comme celui du crucifiement, et représentant l'*Adoration des Bergers*. C'est la répétition plus familière de la scène précédente. Le groupe central reste à peu près le même, quoique la Vierge se détourne avec un mouvement d'abandon plus sympathique vers les bergers qui apportent au nouveau-né leurs rustiques offrandes, que vers les rois mages mettant à ses pieds de riches présents. Elle ne trône pas, et se fait douce avec ces humbles, ces simples et ces pauvres qui donnent ce qu'ils ont de meilleur. Elle leur présente son enfant en toute confiance, ouvrant les langes pour leur montrer comme il est fort; et les bergers, un genou en terre ou inclinés, admirent et adorent, pleins de foi dans les paroles de l'ange; ils arrivent, ils se pressent, la femme, une corbeille de fruits sur l'épaule, l'enfant avec une paire de colombes ; et, tout en haut, les anges voltigent autour de l'étoile qui désigne l'étable de Bethléem.

Dans les portes latérales, arrondies en hémicycle, se trouvent deux bas-reliefs : celui de gauche représentant l'*Ange annonçant la naissance du Christ aux bergers*, l'autre le *Massacre des Innocents*. Tous les deux sont de M. Laganovski.

Au linteau de la grande porte de bronze, on voit la *Présentation au temple ;* sur les battants, la *Fuite en Egypte*, *Jésus enfant au milieu des docteurs ;* au-dessous, dans les niches en conque, un saint et un ange guerriers : saint Alexandre Nevski et saint Michel ; plus bas, aux derniers panneaux, des petits anges soutenant des croix.

Ce portique contient dans sa décoration tout le poëme de la Nativité et de l'enfance du Christ, comme l'autre contenait tout le drame de la Passion.

Au fronton de l'est, nous avons vu saint Isaac persécuté par l'empereur Valens ; au fronton de l'ouest, nous assistons à son triomphe, si un tel mot s'accorde avec l'humilité d'un saint.

L'empereur Théodose le Grand revient victorieux d'une

guerre contre les barbares, et près de la Porte Dorée, saint Isaac, glorieusement délivré de sa prison, se présente à lui dans son pauvre froc d'ermite, ceint d'un chapelet, tenant de la main gauche la croix à double croisillon, et levant la droite sur la tête de l'empereur qu'il bénit. Théodose se courbe pieusement. Son bras, arrondi autour de l'impératrice Flacilla, l'entraîne dans son mouvement et semble vouloir l'associer à la bénédiction du saint. Cette intention est charmante et rendue avec un rare bonheur. D'augustes ressemblances se devinent dans les têtes majestueuses de l'empereur et de l'impératrice. Aux pieds de Théodose couronné de lauriers se discernent l'aigle et les emblèmes de la victoire. A droite du groupe, relativement au spectateur, des guerriers dont l'attitude respire la plus vive ferveur s'inclinent et mettent un genou en terre, abaissant les faisceaux et les haches devant la croix. Au second plan, un personnage à la figure contractée, au geste plein de dépit et de fureur, paraît s'éloigner et laisser la place à saint Isaac, dont l'influence l'emporte : c'est Démophile, le chef des Ariens, qui espérait séduire Théodose et faire prévaloir l'hérésie. A l'extrémité se voit avec son enfant cette femme d'Édesse, dont l'apparition soudaine fit reculer les troupes envoyées pour persécuter les chrétiens. A gauche, une dame d'honneur de l'impératrice en riches habits soutient une pauvre femme paralytique, symbolisant la charité qui règne dans cette cour chrétienne. Un petit enfant, jouant avec la gracieuse souplesse de son âge, fait opposition à la roide immobilité de la malade. A l'angle du bas-relief, par un synchronisme qu'admet la statuaire idéalisée, figure l'architecte de l'église drapé à l'antique et présentant un modèle en miniature de la cathédrale qui doit s'élever plus tard sous le patronage de saint Isaac.

Cette belle composition, dont les groupes se balancent et se coordonnent avec une symétrie heureuse, est de M. Vitali.

Sous ce portique, plus simple que ceux du Nord et du Midi, il n'y a pas de bas-reliefs cintrés ou demi-circulaires.

Il est percé d'une seule porte s'ouvrant en face de l'iconostase. Cette porte de bronze est divisée comme celles que nous avons déjà décrites. Le bas-relief du linteau représente le *Sermon sur la montagne*. Dans les caissons supérieurs des battants sont encastrés la *Résurrection de Lazare* et *Jésus guérissant un paralytique;* saint Pierre et saint Paul occupent les criques à conques striées ; au bas, des anges soutiennent le signe de la Rédemption. La vigne et le blé, symboles eucharistiques, servent de motifs à l'ornementation de cette porte et des autres.

Saint Marc, accompagné du lion que Venise a pris pour armes, écrit son Évangile au sommet du fronton, dont saint Thomas, portant l'équerre et étendant ce doigt sceptique qu'il voulait plonger dans la blessure du Christ avant de croire à la résurrection, et saint Barthélemy avec les instruments de son martyre, le chevalet et le couteau, décorent les extrémités.

Sur la tablette de la frise on lit l'inscription suivante : *Au Roi des rois*.

Par sa forme archaïque, le caractère slavon se prête aux légendes monumentales. Il fait ornement comme l'arabe coufique. Il y a d'autres inscriptions sous les péristyles et au-dessus des portes. Elles expriment des idées religieuses ou mystiques. Nous n'avons traduit que celles qui sont le plus en vue.

C'est M. Vitali qui, avec l'aide de MM. Salemann et Bouilli, a modelé les sculptures de toutes les portes ; on lui doit aussi les évangélistes et les apôtres des acrotères. Ces figures n'ont pas moins de quinze pieds deux pouces de hauteur. Les anges agenouillés auprès des candélabres ont dix-sept pieds, et les lampadaires qui entourent ces guirlandes, vingt-deux. Ces anges ressemblent, avec leurs grandes ailes éployées, à des aigles mystiques qui se seraient abattus des hauts lieux sur les quatre angles de l'édifice.

Comme nous l'avons dit, un essaim d'anges s'est posé sur la couronne du dôme. La hauteur où ils sont placés empêche de distinguer les détails de leurs traits, mais le

statuaire a su leur donner des profils élégants et sveltes qui se saisissent aisément d'en bas.

Ainsi, sur la corniche de la coupole, sur les acrotères, les attiques et les entablements de l'édifice, sans compter les personnages à demi engagés des frontons, les bas-reliefs des voussures et des hémicycles, les figures des portes, cinquante-deux statues, trois fois grandes comme nature, forment à Saint-Isaac un éternel peuple de bronze aux attitudes variées, mais soumises, comme un chœur architectural, aux cadences d'un rhythme linéaire.

Avant de pénétrer dans le temple, dont nous venons de tracer un dessin aussi fidèle que l'insuffisance des mots le permet, nous devons dire qu'il ne faudrait pas, d'après ses lignes nobles, pures, sévères, ses ornements sobres et rares, son goût austèrement antique, s'imaginer que la cathédrale de Saint-Isaac eût, dans sa régularité parfaite, l'aspect froid, monotone et légèrement ennuyeux de l'architecture qu'on appelle classique, faute d'une expression plus juste. L'or de ses coupoles, la riche variété de ses matériaux, l'empêchent de tomber dans cet inconvénient, et le climat la colore par des jeux de lumière, par des effets inattendus, qui de romaine la rendent tout à fait russe. Les féeries du Nord voltigent autour du grave monument et le nationalisent sans lui ôter sa tournure antique et grandiose.

L'hiver, en Russie, a une poésie particulière; ses rigueurs sont compensées par des beautés, des effets et des aspects extrêmement pittoresques. La neige glace d'argent ces coupoles d'or, accuse d'une ligne étincelante les entablements et les frontons, met des touches blanches sur les acanthes d'airain, pose des points lumineux aux saillies des statues, et change tous les rapports de tons par des transpositions magiques. Saint-Isaac, ainsi vu, prend une originalité toute locale. Il est superbe de couleur, soit qu'il se détache tout rehaussé de blanc d'un rideau de nuages gris, soit qu'il découpe son profil sur un de ces « ciels » de turquoise et de rose qui brillent à Saint-Pétersbourg, lorsque le froid est sec et que la neige crie sous le

pied comme de la poudre de verre. Parfois, après un dégel, une bise glaciale fige en une nuit, sur le corps du monument, la sueur des granits et des marbres. Un réseau de perles, plus fines, plus rondes que les gouttes de rosée autour des plantes, enveloppe les gigantesques colonnes du péristyle. Le granit rougeâtre devient du rose le plus tendre, et prend sur le bord comme un velouté de pêche, comme une fleur de prune ; il se transforme en une matière inconnue, pareille à ces pierres précieuses dont sont bâties les Jérusalem célestes. La vapeur cristallisée revêt l'édifice d'une poussière de diamant qui jette des feux et des bluettes quand un rayon l'effleure; on dirait une cathédrale de pierreries dans la cité de Dieu.

Chaque heure du jour a son mirage. Si l'on regarde Saint-Isaac, au matin, du quai de la Néva, il apparaît couleur d'améthyste et de topaze brûlée au milieu d'une auréole de splendeurs lactées et roses. Les brumes laiteuses qui flottent à sa base le détachent de la terre et le font nager sur un archipel de vapeur. Le soir, sous une certaine incidence de lumière, du coin de la petite Morskaïa, avec ses fenêtres traversées par les rayons du couchant, il semble illuminé et comme incendié à l'intérieur. Les baies flamboient ardemment dans les murailles sombres ; quelquefois, par les temps de brume, lorsque le ciel est bas, les nuages descendent sur la coupole, et la coiffent comme le sommet d'une montagne. Nous avons vu, spectacle étrange, la lanterne et la moitié supérieure du dôme disparaître sous un banc de brouillard. La nuée, coupant de sa zone d'ouate l'hémisphère doré de la haute tour, donnait à la cathédrale une élévation prodigieuse et l'air d'une Babel chrétienne allant retrouver et non braver dans les cieux Celui sans lequel il n'y a pas de construction solide.

La nuit, qui dans les autres climats jette son crêpe opaque sur les édifices, ne peut entièrement éteindre Saint-Isaac. Sa coupole reste visible sous le dais noir des cieux, avec des tons d'or pâle comme une immense bulle à demi lumineuse. Aucunes ténèbres, même celles des nuits les

plus sinistres de décembre, ne prévalent contre elle. On l'aperçoit toujours au-dessus de la cité, et si les demeures des hommes s'effacent dans l'ombre et le sommeil la demeure de Dieu brille et semble veiller.

Quand l'obscurité est moins épaisse, que la scintillation des étoiles et la vague lueur de la voie lactée laissent discerner les fantômes des objets, les grandes masses de la cathédrale se dessinent majestueusement et prennent une solennité mystérieuse. Ses colonnes polies comme une glace s'ébauchent par quelque luisant inattendu, et, sur les attiques, les statues entrevues confusément semblent des sentinelles célestes commises à la garde de l'édifice sacré. Ce qui reste de clarté diffuse dans le ciel se concentre sur un point du dôme avec une intensité telle, que le passant nocturne peut prendre cette unique paillette d'or pour une lampe allumée. Un effet plus magique encore se produit quelquefois : des touches lumineuses flamboient à l'extrémité de chacune des nervures en relief qui divisent le dôme, et le ceignent d'une couronne d'étoiles, diadème sidéral posé sur la tiare d'or du temple. Un siècle de plus de foi et de moins de science croirait au miracle, tant cet effet, naturel pourtant, éblouit et paraît inexplicable.

Si la lune est dans son plein et paraît dégagée de nuages vers le milieu de la nuit, Saint-Isaac prend à cette lueur d'opale des teintes cendrées, argentées, bleuâtres, violettes, d'une délicatesse inimaginables : les tons roses du granit passent à l'hortensia, les draperies de bronze des statues blanchissent comme des robes de lin, les calottes dorées des clochetons ont des reflets, des transparences et des pâleurs d'ambre, les filets de neige des corniches jettent çà et là des éclairs de paillons. L'astre, du fond de ce ciel septentrional bleu et froid comme l'acier, semble venir mirer sa face d'argent au miroir d'or du dôme ; le rayon qui en résulte rappelle l'electrum des anciens, fait d'or et d'argent fondus.

De temps en temps, les féeries, dont le Nord console la longueur de ses nuits glacées, déploient leurs magnifi-

cences au-dessus de la cathédrale. L'aurore boréale fait jaillir derrière la silhouette sombre du monument son immense feu d'artifice polaire. Le bouquet de fusées, d'effluves, d'irradiations, de bandes phosphorescentes, s'épanouit avec des clartés d'argent, de nacre, d'opale, de rose, qui éteignent les étoiles et font paraître noire la coupole toujours si lumineuse, sauf le point brillant, lampe d'or du sanctuaire, que rien n'éclipse.

Nous avons essayé de peindre Saint-Isaac pendant les jours et les nuits d'hiver. L'été n'est pas moins riche en effets aussi neufs qu'admirables.

Dans ces immenses jours qu'interrompt à peine une heure de nuit diaphane, à la fois crépuscule et aurore, Saint-Isaac, inondé de lumière, se dessine avec la netteté majestueuse d'un monument classique. Les mirages disparus laissent voir la réalité superbe ; mais quand l'ombre transparente enveloppe la ville, le soleil continue à briller sur le dôme colossal. De l'horizon où il plonge pour en sortir immédiatement, ses rayons atteignent toujours la coupole dorée. De même, dans les montagnes, le plus haut pic est encore illuminé des flammes du couchant, quand les sommets inférieurs et les vallées baignent depuis longtemps dans les brumes du soir ; mais, à la fin, la lueur quitte l'aiguille vermeille et semble à regret remonter au ciel, tandis que l'étincelante clarté n'abandonne jamais le dôme. Toutes les étoiles fussent-elles éteintes au firmament, il y en a toujours une sur Saint-Isaac !

Maintenant que nous avons donné, autant qu'il est en nous, une idée de l'extérieur de la cathédrale sous ses différents aspects, pénétrons à l'intérieur, qui n'est pas moins magnifique.

L'on entre ordinairement à Saint-Isaac par la porte du Midi, mais tâchez de trouver ouverte la porte de l'Ouest, qui fait face à l'iconostase ; c'est le sens dans lequel l'édifice se présente le mieux. Dès les premiers pas, vous êtes saisi d'une sorte de stupeur : la grandeur gigantesque de l'architecture, la profusion des marbres les plus rares,

l'éclat des dorures, les teintes de fresque des peintures murales, le miroitement du pavé poli où les objets se réfléchissent, tout se réunit pour vous produire une impression d'éblouissement, surtout si votre regard se porte, comme cela ne peut manquer, du côté de l'iconostase. L'iconostase, merveilleux édifice, temple dans le temple même, façade d'or, de malachite et de lapis-lazuli, aux portes d'argent massif, qui n'est pourtant que le voile du sanctuaire ! L'œil s'y tourne invinciblement, soit que les battants ouverts laissent voir, dans son étincelante transparence, le Christ colossal sur verre, soit que renfermés, ils montrent seulement par leur baie arrondie le rideau dont la pourpre semble teinte dans le sang divin.

La division intérieure de l'édifice est d'une simplicité que l'œil et l'esprit comprennent sur-le-champ ; trois nefs aboutissent aux trois portes de l'iconostase, coupées transversalement par la nef qui figure les bras de la croix qu'achève, à l'extérieur, la saillie des portiques ; au point d'intersection s'élève la coupole ; aux angles quatre dômes se font symétrie et marquent le rhythme architectural.

Sur un soubassement de marbre s'appuie l'ordre corinthien, colonnes et pilastres cannelés, à bases et à chapiteaux en bronze doré et or moulu, qui décore l'édifice. Cet ordre, appliqué aux murailles et aux piliers massifs supportant les retombées des voûtes et le toit, est surmonté d'un attique coupé de pilastres formant des panneaux et des cadres pour les peintures. C'est sur cet attique que posent les archivoltes, dont les tympans sont ornés de sujets religieux.

Les murs, dans l'intervalle des colonnes et des pilastres, du soubassement à la corniche, ont des revêtements en marbre blanc où se dessinent des panneaux et des compartiments en marbre de couleur vert de Gênes, griotte, jaune de Sienne, jaspes variés, porphyres rouges de Finlande, tout ce que les veines des plus riches carrières ont pu livrer de beau. Des niches à renfoncement appuyées sur des consoles contiennent des peintures et interrompent à propos les surfaces planes.

Les rosaces et les modillons des soffites sont en bronze galvanoplastique doré et se détachent de leurs caissons de marbre par des saillies vigoureuses. Les quatre-vingt-seize colonnes ou pilastres viennent des carrières de Tvidi, qui fournissent un beau marbre veiné de gris et de rose. Les marbres blancs viennent des carrières de Seravezza. Michel-Ange les préférait à ceux de Carrare. C'est tout dire, car quel connaisseur en marbre que l'architecte de Saint-Pierre ou le sculpteur du tombeau des Médicis !

Cette légère idée de l'intérieur de l'église donnée en quelques lignes, arrivons à la coupole qui ouvre au-dessus de la tête du visiteur son gouffre suspendu en l'air avec une inéluctable solidité, où le fer, le bronze, la brique, le granit, le marbre, combinent leurs résistances presque éternelles d'après les lois mathématiques les mieux calculées. Le dôme a de hauteur, à partir du pavé jusqu'à la voûte des lanternes, 296 pieds 8 pouces, ou 42 sagènes 2 archines (mesure russe). La longueur de l'édifice est de 288 pieds 8 pouces, ou 39 sagènes 2 archines ; sa largeur, en œuvre, est 149 pieds 8 pouces, ou 21 sagènes 3 archines. Nous n'abusons pas des mesures, mais ici elles sont nécessaires pour qu'on se figure la grandeur réelle de l'édifice. C'est une échelle sommaire qui peut servir pour apprécier relativement la proportion des détails.

Au fond de la lanterne, un Saint-Esprit colossal déploie ses ailes blanches au milieu de rayons, à une hauteur immense. Plus bas s'arrondit une demi-coupole à palmettes d'or sur champ d'azur ; puis vient la grande voûte sphérique du dôme, bordée à son ouverture supérieure par une corniche dont la frise est ornée de guirlandes et de têtes d'anges dorées, reposant à sa base sur l'entablement d'un ordre de douze pilastres corinthiens cannelés qui séparent les fenêtres au nombre de douze également.

Une balustrade feinte, servant de transition entre l'architecture et la peinture, couronne cet entablement, et dans les clartés d'un vaste ciel se distribue une grande composition représentant le *Triomphe de la Vierge*.

Cette peinture, ainsi que toutes celles du dôme, avait

été confiée à M. Brulof, connu à Paris par son tableau du *Dernier jour de Pompei*, qui figura à l'une des expositions. M. Brulof méritait un tel choix ; mais un état de maladie terminée par une mort prématurée ne lui permit pas d'exécuter lui-même ces importants travaux. Il n'en pu faire que les cartons, et quelque religieusement que sa pensée et ses indications aient été suivies, on doit regretter pour ces peintures, très-convenables d'ailleurs à leur destination décorative, l'œil, la main et le génie même du maître. Il aurait su, sans doute, leur donner tout ce qui leur manque : la touche, la couleur, le feu, tout ce qui vient dans l'exécution du travail le plus sagement ordonné, et que ne saurait y mettre un talent égal réalisant la pensée d'autrui.

Pour mettre quelque ordre dans notre description, faisons face à l'iconostase ; nous aurons ainsi devant nous le groupe qui est le centre et comme le nœud de cette vaste composition. La sainte Vierge, au milieu d'une gloire, trône sur un siége d'or ; les yeux baissés, les mains croisées modestement sur la poitrine, elle semble, même au ciel, subir plutôt qu'accepter ce triomphe ; mais elle est l'humble servante du Seigneur, *ancilla Domini*, et elle se résigne à l'apothéose.

De chaque côté du trône se tiennent saint Jean Baptiste, le précurseur, et saint Jean, le bien-aimé disciple du Christ, reconnaissable à son aigle. Ils méritent tous deux cette place d'honneur : l'un annonça le Christ ; l'autre le suivit au Jardin des Oliviers, l'assista dans la Passion, et ce fut à lui que le Dieu mourant confia sa mère.

Au-dessous du trône voltigent de petits anges avec des lis, symbole de pureté. De grands anges aux ailes éployées, dans d'audacieuses poses de raccourci et placés de distance en distance, soutiennent les bancs des nuages supportant les groupes que nous allons décrire en partant de la gauche de la Vierge relativement au spectateur, et en circulant autour de la coupole, jusqu'à ce que nous soyons revenu à la droite, fermant ainsi le cycle de la composition. L'un de ces anges est chargé de la longue épée,

attribut de saint Paul qu'on voit en effet agenouillé au-dessus de lui, sur une nuée près de saint Pierre, et la tête tournée vers la Vierge ; des chérubins ouvrent le livre des Épitres et jouent avec les clefs d'or du paradis.

Sur le nuage qui flotte au-dessus de la balustrade et forme comme un socle aérien aux groupes, on remarque, après saint Pierre et saint Paul, un vieillard à barbe blanche, en habit de moine byzantin : c'est saint Isaac le Dalmate, patron de la cathédrale. Près de lui se tient saint Alexandre Nevski, revêtu de la cuirasse et du manteau de pourpre ; des anges balancent des drapeaux derrière lui, et sur un disque d'or l'image du Christ indique les services rendus à la religion par le saint guerrier.

Le groupe suivant se compose de trois saintes femmes agenouillées : Anne, mère de la Vierge, Élisabeth, mère du précurseur, et Catherine, somptueusement habillée : manteau d'hermine, robe de brocart et la couronne en tête, non qu'elle appartînt à une famille royale ou princière, mais parce qu'elle réunit la triple couronne de la virginité, du martyr et de la science, ce qui fit changer son nom primitif de Dorothée en celui de Catherine, dont la racine syriaque, *Cethar*, veut dire couronne. Ainsi, ce luxe est tout allégorique. L'ange placé sous le nuage tient un fragment de la roue à dents recourbées, instrument du supplice que subit la sainte.

Séparé par un léger intervalle du groupe que nous venons de décrire, un troisième nuage soutient saint Alexis, l'homme en Dieu, vêtu d'une robe de moine, et l'empereur Constantin, cuirassé d'or, drapé de pourpre ; un ange porte à côté de lui la hache et les faisceaux ; un autre ange, placé en arrière, tient l'insigne du commandement, une épée antique dans son fourreau.

Le dernier groupe, en revenant au trône de la Vierge, représente saint Nicolas, évêque de Myre et patron de la Russie, vêtu d'une dalmatique et d'une étole verte semée de croix d'or, en admiration devant la Mère de Dieu ; il est entouré d'anges tenant des bannières et des livres sacrés.

On a sans doute reconnu dans ces figures les saints patrons de la Russie et de la famille impériale. L'idée mystique de cette immense composition qui n'a pas moins de 228 pieds de tour, est le triomphe de l'Église symbolisée par la Vierge.

La disposition de cette peinture rappelle un peu celle de la coupole de Sainte-Geneviève, du baron Gros. Ce n'est pas un reproche que nous faisons à M. Brulof; de telles ressemblances sont inévitables dans les sujets religieux dont les principales lignes sont déterminées d'avance. Se conformant aux intentions de l'architecte, mieux que ne l'ont fait quelques-uns des artistes chargés des autres peintures, M. Brulof, ou ceux qui ont exécuté ses esquisses, se sont tenus dans une gamme claire et mate, évitant les vigueurs et les noirs, toujours nuisibles dans les peintures murales, en ce qu'ils trouent l'architecture et donnent aux objets un relief dérangeant les lignes de l'édifice.

Ces peintures et celles qui ornent la cathédrale, même lorsqu'elles sont sur fond d'or, n'essayent pas de reproduire les attitudes hiératiques, immobiles et toujours les mêmes, de l'art byzantin.

M. de Montferrand a très-judicieusement pensé que l'église dont il était l'architecte, empruntant ses formes au pur style grec ou romain, les artistes chargés d'y peindre devaient s'inspirer de la grande école italienne, la plus experte et la plus savante à décorer les édifices religieux de ce style. Les peintures de Saint-Isaac ne sont donc nullement archaïques, contrairement aux habitudes de l'Église russe, qui volontiers se conforme aux modèles fixés dès les premiers temps de l'Église grecque et conservés traditionnellement par les peintres religieux du mont Athos.

Douze grands anges dorés, faisant fonction de cariatides, soutiennent des consoles où s'appuient les socles des pilastres qui forment l'ordre intérieur du dôme et séparent les fenêtres. Ils ne mesurent pas moins de vingt et un pieds de hauteur, et ont été exécutés par le procédé galvanoplastique en quatre morceaux, dont les soudures sont

invisibles. On a pu leur donner ainsi une légèreté qui, malgré leur dimension, ne surcharge pas la coupole. Cette couronne d'anges dorés, qu'une vive lumière inonde et fait étinceler de reflets métalliques, produit un effet d'une richesse extrême. Les figures sont disposées d'après une certaine ligne architecturale convenue, mais avec une variété d'attitude et de mouvement suffisante pour éviter l'ennui qui résulterait d'une uniformité trop rigoureuse. Divers attributs, tels que livres, palmes, croix, balances, couronnes, clairons, motivent de légères inflexions de pose, et désignent les fonctions célestes de ces brillantes statues.

L'espace que les anges laissent vide entre eux est rempli par des apôtres et des prophètes assis, accompagnés chacun du symbole qui le fait reconnaître. Toutes ces figures, largement drapées et d'un bon style, se détachent d'un fond de lumière blonde d'une valeur à peu près semblable. Le ton général est clair, se rapprochant le plus possible de la fresque.

Les quatre Évangélistes, de grandeur colossale, occupent les pendentifs. L'artiste a cherché pour ces figures les attitudes fières et violentes qu'affectionne le peintre de la chapelle Sixtine. Les pendentifs, par leur forme bizarre, obligent à tourmenter la composition jusqu'à ce qu'elle s'y renferme, et la gêne imposée par le cadre profite souvent à l'inspiration. Ces Évangélistes ont beaucoup de caractère.

Au lion ailé on reconnaît saint Marc qui, d'une main, tient son Évangile, et de l'autre, qu'il élève, semble prêcher ou bénir. Un cercle d'or brille autour de sa tête, une large draperie bleue enveloppe ses genoux. Au-dessus de lui, des anges portent une croix.

Saint Jean, vêtu d'une tunique verte et d'un manteau rouge, écrit sur une longue bande de papyrus que déroulent deux anges. Près de lui, l'aigle mystique bat des ailes et lance par les yeux les éclairs de l'Apocalypse.

Accoudé à son bœuf, saint Luc regarde le portrait de la Vierge, œuvre de son pinceau, que des anges lui présen-

tent. Un labarum flotte au-dessus de sa tête nimbée; une draperie d'un rouge orangé se plisse autour de lui par grandes masses.

L'ange, compagnon de saint Mathieu, se tient debout à son côté. Le saint, en tunique violette et manteau jaune, a un livre à la main. Sur le ciel sombre, qui lui sert de fond comme aux autres figures, voltigent des chérubins et scintille une étoile.

Sur les pointes des pendentifs sont encastrés quatre tableaux représentant des scènes de la Passion du Christ. Dans l'un, Judas précédant des soldats, porteurs de falots et de torches, donne à son maître le baiser perfide qui le désigne parmi les disciples. Dans l'autre, le Christ debout est flagellé par deux tourmenteurs armés de cordes à nœuds. Le troisième nous montre le Juste auquel le peuple juif a préféré Barabbas, emmené du prétoire pour être livré au bourreau, tandis que Ponce-Pilate, sur son tribunal, se lave les mains de ce sang qui doit y faire une tache éternelle. Le quatrième tableau représente ce que les Italiens appellent le « spasimo, » l'affaissement de la victime sous la croix du supplice dans la marche au Calvaire. La Vierge, les saintes femmes, saint Jean, escortent le divin condamné avec des attitudes de désolation.

Dans l'attique de la nef transversale figure le bras de la croix; on remarque à droite, en faisant face à l'iconostase, le *Sermon sur la montagne*, de M. Pietro Bassine. Sur le plateau d'un lieu élevé qu'ombragent quelques arbres, Jésus, assis, prêche au milieu des disciples; la foule se presse pour l'entendre; les paralytiques eux-mêmes se sont hissés jusque-là avec leurs béquilles; les malades se font apporter dans la couverture de leur grabat, avides de la parole divine; des aveugles arrivent en tâtonnant; des femmes écoutent avec leur cœur, tandis que, dans un coin, des pharisiens ergotent et disputent; l'ordonnance est belle, et les groupes bien distribués laissent à la figure du Christ, placée au centre, toute son importance.

Les deux peintures latérales ont pour sujet les paraboles

du Semeur et du bon Samaritain. Dans l'une, Jésus se promène au milieu des champs avec ses disciples ; il leur montre le Semeur jetant le grain et les oiseaux du ciel voltigeant au-dessus de sa tête. Dans l'autre, le bon Samaritain, descendu de son cheval, verse l'huile sur les blessures du jeune homme abandonné au bord de la route, et dont le pharisien n'a pas écouté les plaintes. La première de ces peintures est de M. Nikitine ; la seconde, de M. Sazonof.

A la voûte, dans un panneau encadré de riches ornements, des chérubins soutiennent un livre sur un fond de ciel.

En face du *Sermon sur la montagne*, à l'autre bout de la nef, dans l'attique, se déroule une vaste peinture de M. Pluchart, la *Multiplication des pains*. Jésus en occupe le centre, et ses disciples distribuent à la foule affamée les pains miraculeux qui se renouvellent sans cesse, symbole du pain eucharistique dont les générations et les multitudes se nourrissent sur la terre.

Les tableaux des deux parois de côté représentent le *Retour de l'enfant prodigue* et l'*Ouvrier de la dernière heure*, que les intendants veulent chasser et que le maître accueille : l'un, par M. Sazonof ; l'autre, par M. Nikitine. Des chérubins élevant un ciboire sont peints au panneau de la voûte.

La nef du milieu, à partir du transsept jusqu'à la porte, est décorée par M. Bruni. Dans le tympan du fond, Jéhovah, trônant sur un nuage entouré d'un essaim d'archanges, d'anges et de chérubins formant un cercle, symbole de l'éternité, semble être content de la création et la bénir. A la nutation de ses sourcils, l'infini a tressailli jusqu'en ses profondeurs intimes, et le rien est devenu tout.

Avec ses arbres, ses fleurs et ses animaux, le paradis terrestre verdoie sur l'attique. Le premier couple humain y vit en paix au milieu des espèces que le péché et la mort, sa conséquence, doivent plus tard rendre hostiles. Le lion ne déchire pas encore la gazelle, le tigre ne se jette pas

sur le cheval, l'éléphant semble ne pas connaître la force de ses défenses, et tous respectent, sur le front des hôtes de l'Éden, la ressemblance de Dieu.

A la voûte, des anges émerveillés contemplent le soleil et la lune, lampadaires du firmament qui viennent de s'allumer.

Le panneau de l'attique a pour sujet le *Déluge*. Les eaux, vomies par les cataractes de l'abîme et du ciel, ont recouvert ce jeune monde, si vite perverti, qui a déjà donné à Dieu le remords de la création. Quelques sommets, que le niveau de l'inondation va bientôt dépasser, émergent seuls encore de l'Océan sans rivage. Les derniers débris de la race humaine, condamnée à périr, s'y accrochent désespérément, et contractent leurs muscles roidis pour gravir sur l'étroit plateau. Au loin, sous la pluie qui tombe à torrents, flotte l'arche de Noé, portant dans ses flancs creux tout ce qui doit survivre de l'ancienne création.

Au *Déluge*, sur l'autre paroi, fait pendant le *Sacrifice de Noé*. De l'autel primitif, fait d'un quartier de roc, monte au ciel dans l'air serein la fumée bleuâtre du sacrifice accepté; le patriarche, debout, domine de sa grande taille d'homme antédiluvien ses fils et ses brus prosternés autour de lui, dont chaque couple doit être la source d'une grande famille humaine.

Au fond, sur un rideau de nuées qui se dissipent, l'arc-en-ciel arrondit sa courbe diaprée, signe d'alliance qui promet, en paraissant à la fin des orages, que les eaux ne recouvriront plus désormais la terre, à l'abri de toute catastrophe cosmique, jusqu'au jugement dernier.

Plus loin, la *Vision d'Ezéchiel* couvre un grand espace de la voûte. Debout sur un quartier de roche, sous un ciel allumé de rouges lueurs, au milieu d'une vallée de Josaphat, dont la population morte germe et tressaille comme le blé dans le sillon, le prophète regarde l'effrayant spectacle qui se déroule autour de lui; à l'appel inéluctable des anges sonnant du clairon, les fantômes se lèvent dans leurs suaires; les squelettes se traînent sur leurs doigts

décharnés et rajustent leurs ossements épars; les cadavres montrent hors du sépulcre leurs faces décomposées où revient la vie avec l'épouvante et le remords. Ces larves, qui furent les peuples de la terre, semblent demander grâce et regretter la nuit de la tombe, à l'exception de quelques justes pleins d'espoir dans la bonté divine, et que n'alarme pas le geste foudroyant du prophète.

Il y a une grande puissance d'imagination et une vigueur magistrale de style dans cette peinture d'une dimension considérable : l'étude des fresques de la Sixtine s'y fait sentir. La couleur en est sobre, forte, et de ce ton historique, noble vêtement de la pensée, que les modernes abandonnent trop souvent pour le papillotage à effet et la petite vérité de détail si fausse dans la peinture monumentale et décorative.

Au bout de cette même nef, à la voûte de l'iconostase, M. Bruni a peint le *Jugement dernier*, dont la vision d'Ezéchiel n'est que la prophétie. Un Christ colossal, d'une proportion double et même triple de celle des figures qui l'entourent, se tient debout devant son trône aux marches de nuées ; nous approuvons beaucoup cette manière byzantine de faire prédominer d'une manière visible le personnage divin et principal : elle frappe à la fois les imaginations naïves et les imaginations cultivées, les unes par le côté matériel, les autres par le côté idéal. Les siècles sont consommés, il n'y a plus de temps, tout est éternel, la Récompense et le Châtiment. Renversé par le souffle des anges, le vieux squelette tombe en poudre, sa faux brisée. La Mort meurt à son tour.

A la droite du Christ, se pressent avec un mouvement ascensionnel des essaims d'âmes bienheureuses, aux formes sveltes et pures, aux longues draperies chastes, aux figures rayonnantes de beauté, d'amour et d'extase, qui accueillent fraternellement les anges. A sa gauche, tourbillonnent dans l'impétuosité de la chute, repoussés par des anges hautains et sévères, aux ailes aigües, aux épées flamboyantes, ces groupes maudits, où l'on reconnaît, avec leurs formes hideuses, tous les mauvais penchants qui en-

traînent l'homme à l'abîme : l'Envie, dont les cheveux flagellent les maigres tempes comme des nœuds de serpent; l'Avarice, sordide, anguleuse et contractée; l'Impiété, jetant au ciel son regard d'impuissante menace; tous ces coupables, appesantis par leurs péchés, roulent dans le gouffre, où les mains crispées de démons, dont on ne voit pas le corps, les attendent pour les déchirer dans d'éternels supplices; ces mains noueuses, griffues, semblables aux peignes de fer employés par les bourreaux, sont d'une haute poésie et produisent la terreur la plus tragique. C'est une invention digne de Michel-Ange et de Dante. Ces mains que nous avons vues sur le carton, nous les avons vainement cherchées sur la peinture : la saillie de la corniche, la courbe de la voûte sombre qui s'entasse en ce coin, empêchent sans doute de les discerner.

On devine, par ces descriptions rapides, nécessairement subordonnées à l'ensemble de l'église, combien sont importants les travaux exécutés par M. Bruni dans Saint-Isaac. Il serait à désirer que l'on gravât ou que l'on photographiât l'œuvre de cet artiste remarquable, dont les peintures n'ont peut-être pas toute la notoriété qu'elles méritent. Ces compositions à figures nombreuses, trois ou quatre fois plus grandes que nature, couvrent d'immenses surfaces, et il est peu de peintres modernes qui aient eu l'occasion d'en exécuter de pareilles. Là ne se bornent pas les travaux de l'artiste, qui a fait dans le sanctuaire même plusieurs peintures dont nous rendrons compte tout à l'heure.

Aux deux bouts de la nef transversale, dont le *Jugement dernier* de M. Bruni occupe le milieu, sont des peintures ainsi disposées et qu'une lumière trop avare empêche d'apprécier avec toute certitude : dans l'attique, au fond, la *Résurrection de Lazare*, frère de Marie et de Marthe, de M. Schéboniëf; au-dessus, dans le tympan, *Marie aux pieds du Christ*, de M. Schéboniëf; sur la paroi latérale, *Jésus guérissant un possédé;* les *Noces de Cana;* le *Christ sauvant saint Pierre des eaux*, du même artiste. De l'autre côté, la grande peinture de l'attique représente *Jésus res-*

suscitant le fils de la veuve de Naïm ; celle du tympan, *Jésus-Christ laissant approcher de lui les petits enfants*, toutes deux de M. Schéboniëf ; la paroi latérale contient divers miracles du Christ : la *Guérison du paralytique* ; la *Pécheresse repentante ;* la *Guérison de l'aveugle*, par M. Alexeïef.

Une autre nef transversale, car l'église, divisée en trois nefs dans le sens de la longueur, en offre cinq dans le sens de la largeur, renferme des peintures de différents artistes. *Joseph accueillant ses frères en Egypte*, de M. Markof, est une vaste composition qui occupe tout l'attique. *Jacob à son lit de mort entouré de ses fils qu'il bénit*, est représenté dans le tympan; cette peinture est due à M. Steuben. Sur les parois en trois panneaux, suivant la division adoptée, M. Pluchart a peint : le *Sacrifice d'Aaron ;* l'*Arrivée de Josué à la terre promise ;* la *Toison trouvée par Gédéon.*

Le *Passage de la mer Rouge*, par M. Alexeïef, se développe sur l'attique faisant face à *Joseph accueillant ses frères*. C'est une composition tumultueuse, désordonnée, et d'un mouvement trop violent peut-être pour la peinture murale. On a quelque peine à démêler le sujet à travers la multiplicité des figures, surtout lorsque le fond n'est pas favorable. Au dessus, l'ange exterminateur frappe les premiers-nés d'Egypte. Cette composition est également de M. Alexeïef.

Moïse sauvé des eaux ; le *Buisson ardent ; Moïse et Aaron devant Pharaon*, par M. Pluchart, décorent l'une des parois ; l'autre est ornée de panneaux représentant *Marianne célébrant les louanges de Dieu ; Jehovah remettant les Tables de la loi à Moïse sur le mont Sinaï* ; *Moïse dictant ses dernières volontés*, par M. Zavialof.

A chaque bout des nefs latérales, à droite et à gauche de la porte, s'arrondit une coupole. Dans la première, M. Riss a représenté à la voûte l'apothéose de sainte Févronie, entourée d'anges portant des palmes et des instruments de supplice, torches, fagots de bûcher, glaives ; dans les pendentifs, sur fond d'or imitant la mosaïque, les prophètes Osée, Joël, Aggée, Zacharie ; dans les renfoncements des

arcs, des sujets historiques et religieux, entre autres Minine et Pojarski, noms qui font vibrer en Russie tout cœur patriotique. Qu'on nous permette de consacrer quelques lignes à cette peinture, dont il ne suffit pas, surtout pour les lecteurs qui ne sont pas russes, d'énoncer seulement le sujet, comme lorsqu'il s'agit d'un motif tiré de l'Histoire Sainte, que tous les chrétiens connaissent, quelle que soit la communion à laquelle ils appartiennent.

Le kniaz Pojarski et le moujik Minine ont resolu de sauver la patrie menacée par l'invasion polonaise. Ils se préparent à partir et tous deux s'avancent en tête de leurs troupes. La noblesse et le peuple se donnent la main dans la personne de ces deux héros qui, voulant mettre leur entreprise sous la protection de Dieu, font porter devant eux, par le clergé, la sainte image de Notre-Dame de Kazan, sur laquelle tombe, en signe d'acquiescement, un rayon céleste. Au passage de la procession se prosternent dans la neige hommes, femmes, enfants, vieillards, hommes de tout âge et de toute classe. Au fond l'on aperçoit des palissades et l'enceinte crénelée du Kremlin avec ses tours

L'autre tympan nous montre Dimitri-Donskoï agenouillé au seuil d'un couvent et recevant la bénédiction de saint Serge de Rodonej, qui sort accompagné de ses moines, avant d'aller combattre victorieusement, près de Koulikovo, les Tatars commandés par Mamaï.

La troisième peinture a pour sujet Ivan III montrant à saint Pierre le Métropolitain les plans de la cathédrale de l'Assomption à Moscou. Le saint personnage parait les approuver et appeler la protection du ciel sur le pieux fondateur.

Un concile d'apôtres, sur qui descend l'Esprit-Saint, remplit la quatrième voussure.

Dans la coupole qui fait symétrie à celle-ci, on remarque les peintures suivantes, toujours de la main de M. Riss : au plafond l' *Apothéose de saint-Isaac le Dalmate ;* sur les pendentifs : *Jonas*, *Nahum*, *Habacuc et Sophonie.* Les renfoncements formés par les arcs contiennent des sujets

relatifs à l'introduction du christianisme en Russie : *Proposition faite à Vladimir d'embrasser la foi chrétienne; Baptême de Vladimir; Baptême des habitants de Kief; Publication de l'adoption du christianisme par Vladimir.* L'ordre qui orne ces coupoles est ionique.

Ces peintures, habilement composées, sont un peu trop faites en tableau d'histoire. L'artiste, amoureux de l'effet, ne s'est pas assez souvenu des conditions de la peinture murale. Les scènes qui ont pour cadre des arcs ou des divisions d'architecture doivent être tranquillisées plutôt que dramatisées, et se rapprocher du bas-relief polychrome. Lorsqu'il travaille dans une église ou un palais, le peintre doit être avant tout décorateur, et faire le sacrifice de son amour-propre individuel à l'effet général du monument. Il faut que son œuvre y soit liée de façon à ne pouvoir s'en détacher. Les grands-maîtres italiens ont, dans les fresques si différentes de leurs tableaux, compris, mieux que les maîtres des autres nations, ce côté particulier de l'art.

Ce reproche ne s'adresse pas précisément à M. Riss ; il est mérité à différents degrés par la plupart des artistes chargés de peindre dans Saint-Isaac, qui n'ont pas toujours fait les sacrifices d'exécution nécessaires à la peinture murale.

Les massifs auxquels s'appliquent les colonnes et les pilastres sont décorés, ainsi que les murs, de sujets exécutés par différents artistes, dans l'enfoncement de niches à consoles avec cartouches contenant des inscriptions.

Dans ces niches, M. de Neff a peint : l'*Ascension*, *Jésus-Christ envoyant son image à Abgare*, l'*Exaltation de la croix*, la *Naissance de la Vierge*, la *Présentation au temple*, l'*Intercession de la Vierge*, la *Descente du Saint-Esprit*. Les peintures de M. de Neff ont beaucoup de couleur et de sentiment ; on peut les ranger parmi les plus satisfaisantes de l'église.

M. Steuben : *Saint Joachim et sainte Anne*, la *Naissance de saint Jean-Baptiste*, l'*Entrée à Jérusalem*, le *Crucifiement*, *Jésus-Christ au tombeau*, la *Résurrection*, l'*Assomption de la Vierge*.

M. Mussini : l'*Annonciation*, la *Naissance de Jésus*, la *Circoncision*, la *Chandeleur*, le *Baptême*, la *Transfiguration*.

Toutes les peintures de Saint-Isaac sont à l'huile; la fresque ne convient pas aux climats humides, et sa solidité tant vantée ne résiste pas d'ailleurs à l'action de deux ou trois siècles, comme le démontre malheureusement l'état de détérioration plus ou moins avancé où se trouvent la plupart des chefs-d'œuvre dont les maîtres rêvaient la conservation et la fraîcheur éternelles. Restait la peinture à l'encaustique; mais le maniement en est difficile, peu familier et d'une pratique rare. La cire miroite d'ailleurs aux endroits travaillés; en outre, trop peu de temps a passé sur les essais en ce genre pour que l'on ait sur sa durée autre chose que des prévisions théoriques. C'est donc avec raison que M. de Montferrand a choisi l'huile pour les peintures de Saint-Isaac.

Arrivons maintenant à l'iconostase, ce mur de saintes images enchâssées dans l'or, qui dérobe les arcanes du sanctuaire. Ceux qui ont vu les gigantesques retables des églises espagnoles peuvent se faire une idée du développement que la religion grecque donne à cette partie de ses églises.

L'architecte a fait monter son iconostase jusqu'à la hauteur de l'attique, de sorte qu'il se relie à l'ordre de l'édifice et n'est pas en désaccord avec les proportions colossales du monument dont il occupe tout le fond, d'un mur à l'autre. C'est la façade d'un temple dans un temple!

Trois marches de porphyre rouge en forment le soubassement. Une balustrade de marbre blanc, à balustres dorés, incrustée de marbres précieux, trace la ligne de démarcation entre le prêtre et le fidèle. Le plus pur marbre des carrières d'Italie sert de fond à la paroi de l'iconostase. Ce fond, qui serait riche partout ailleurs, disparaît presque sous les plus splendides ornements.

Huit colonnes en malachite, d'ordre corinthien, cannelées, à bases et chapiteaux de bronze doré, avec deux pilastres engagés, composent la façade et soutiennent

l'attique. La teinte de la malachite avec son éclat métallique, ses vertes nuances de cuivre étranges et charmantes à l'œil, son parfait poli de pierre dure, surprend par sa beauté et sa magnificence. D'abord, on ne peut croire à la réalité d'un tel luxe, car la malachite ne s'emploie que pour des tables, des vases, des coffrets, des bracelets et des bijoux, et ces colonnes, ainsi que leurs pilastres, ont 42 pieds de haut. Sciées dans le bloc par des scies circulaires inventées exprès, les plaques de malachite s'adaptent avec une précision qui ferait croire à un seul bloc sur un tambour de cuivre, que soutient un cylindre de fer coulé d'un seul jet, sur lequel porte le pied de l'attique.

L'iconostase est percé de trois portes : celle du milieu donne accès au sanctuaire, les deux autres aux chapelles de Sainte-Catherine et de Saint-Alexandre Nevski. L'ordre se distribue ainsi : un pilastre à l'angle et une colonne, puis la porte d'une chapelle ; ensuite trois colonnes, la porte principale, trois autres colonnes, une porte de chapelle, une colonne et un pilastre.

Ces colonnes et ces pilastres divisent la paroi en espaces formant cadres et remplis par des peintures sur fond d'or imitant la mosaïque, modèles des mosaïques véritables qui les viennent remplacer au fur et à mesure de leur achèvement. Du soubassement à la corniche, il y a deux étages de cadres séparés par une corniche secondaire qu'interrompent les colonnes, et qui vient s'appuyer à la porte du milieu sur deux colonnettes de lapis-lazuli, et aux portes des chapelles sur des pilastres de marbre blanc statuaire.

Au-dessus règne un attique coupé de pilastres, incrusté de porphyre, de jaspe, d'agate, de malachite et autres matières précieuses indigènes, décoré d'ornements en bronze doré d'une richesse et d'un éclat que ne dépasse aucun retable d'Italie ou d'Espagne. Les pilastres à l'aplomb des colonnes tracent des compartiments remplis également par des peintures sur fond d'or.

Un quatrième étage, en manière de fronton, dépasse la ligne de l'attique et se termine par un grand groupe doré d'anges en adoration au pied de la croix de Vitali, un ange

à genoux prie de chaque côté. Au milieu du panneau, une peinture de M. Givago représente Jésus-Christ au Jardin des Oliviers acceptant le calice d'amertume pendant cette veillée funèbre où se sont endormis ses apôtres les plus chers.

Immédiatement au-dessous, deux grands anges ronde bosse, tenant des vases sacrés, les ailes argentées et palpitantes, la tunique bouillonnée par l'air, accompagnés de petits anges d'une saillie moins forte, qui se fondent dans la paroi, côtoient un panneau de plus grande dimension représentant la Cène, moitié en peinture, moitié en bas-relief. Les personnages sont peints; le fond, tout doré, figure, avec des méplats habilement ménagés, la salle où se passa l'agape pascale. Cette peinture est aussi de M. Givago.

Sous l'arc de la porte, que décore une inscription semi-circulaire en caractères slavons, s'élève un groupe ainsi disposé : au milieu, le Christ, pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, trône sur un siége richement orné. Il tient d'une main la boule du monde, figurée par un globe de lapis-lazuli, et de l'autre fait le geste consacré. Une auréole entoure sa tête; ses vêtements sont d'or. Derrière son trône se pressent des anges; à ses pieds se couchent le lion ailé et le bœuf symbolique. A sa droite s'agenouille la sainte Vierge; à sa gauche Saint Jean le Précurseur.

Ce groupe, qui entaille la corniche, offre une particularité remarquable : les personnages sont en ronde bosse, à l'exception des têtes et des mains peintes sur une découpure d'argent ou d'autre métal taillée d'après le contour. Cette composition de l'icone byzantin avec la sculpture produit un effet d'une puissance extraordinaire, et il faut un examen attentif pour s'apercevoir que les visages et les parties de nu ne sont pas en relief. Les reliefs dorés ont été modelés par M. Klodt; les parties méplates, peintes par M. de Neff.

A ce sujet central se rattachent, par une transition insensible, des patriarches, des apôtres, des rois, des saints,

des martyrs, des justes, foule pieuse qui forme la cour et l'armée du Christ, et dont les groupes remplissent les vides de l'archivolte. Ces figures sont peintes seulement sur fond d'or.

Les arcades des portes latérales ont à leur sommet, comme ornement, les tables de la loi et un calice rayonnant en marbre et en or accompagnés de petits anges peints.

Quand la porte sainte, qui occupe le milieu de cette immense façade d'or, d'argent, de lapis-lazuli, de malachite, de jaspe, de porphyre, d'agate, prodigieux écrin de toutes les richesses que peut réunir la magnificence humaine lorsque aucune dépense ne l'arrête, referme mystérieusement ses battants de vermeil ciselés, fouillés, guillochés, qui n'ont pas moins de trente-cinq pieds de haut sur 14 de large, on discerne à travers l'éblouissement dans des cadres de rinceaux, les plus merveilleux qui aient jamais entouré œuvre du pinceau, des peintures représentant les quatre évangélistes en buste, l'ange Gabriel et la Vierge Marie en pied.

Mais lorsque, dans les cérémonies du culte, la porte sainte ouvre ses larges battants, un Christ colossal, formant le vitrail d'une fenêtre au fond du sanctuaire, apparaît dans l'or et la pourpre, levant sa dextre pour bénir avec une attitude où la science moderne a su s'allier à la majestueuse tradition byzantine. Rien n'est plus beau et plus splendide que cette image du Sauveur illuminé de rayons scintillants comme au fond d'un ciel ouvert par l'arcade de l'iconostase. L'obscurité mystérieuse qui règne dans l'église à certaines heures augmente encore l'éclat et la transparence de ce magnifique vitrail peint à Munich.

Voilà les principales divisions tracées : décrivons à présent les figures qu'elles renferment, en commençant par la file de premier rang qui se trouve à la droite du visiteur lorsqu'il regarde l'iconostase.

C'est d'abord Jésus-Christ sur son trône d'architecture byzantine, le globe en main et bénissant; puis vient saint Isaac le Dalmate déroulant le plan de la cathédrale.

Ces deux figures sont exécutées en mosaïques sur des fonds à petits cubes de cristal doublés d'or de ducat, d'un effet si chaud et si riche, qu'on admire à Sainte-Sophie de Constantinople et à Saint-Marc de Venise. Une peinture de pierres précieuses ne saurait avoir qu'un champ d'or.

Saint Nicolas, évêque de Myre et patron de la Russie, en dalmatique de brocart, la main levée et tenant un livre, occupe le troisième panneau. Saint Pierre, séparé de saint Nicolas par la porte de la chapelle latérale, termine la rangée. Toutes ces figures sont dues à M. de Neff.

A partir du groupe de Jésus-Christ dans sa gloire et entouré de ses élus, la première figure qu'on rencontre sur la seconde file est saint Michel combattant le dragon ; puis viennent dans ce même panneau Sainte Anne et sainte Élisabeth qui réunissent leurs maternités miraculeuses. Le dernier compartiment renferme Constantin le Grand et l'impératrice Hélène revêtus de pourpre et d'or. Cette rangée est de M. Théodore Brulof.

Dans l'attique, en suivant le même ordre, on voit, séparés par des piliers de marbre incrustés de pierre dure, le prophète Isaïe, dont le doigt étendu semble percer les ténèbres de l'avenir ; Jérémie avec le rouleau où ses lamentations sont inscrites ; David appuyé sur sa harpe ; Noé désigné par l'arc-en-ciel ; et enfin, Adam, le père des hommes, peint par M. Givago.

A gauche de la porte sainte, faisant symétrie au Christ placé de l'autre côté, la sainte Vierge, avec l'enfant Jésus sur ses genoux, se présente la première. Ce tableau est déjà exécuté en mosaïque, ainsi que le panneau voisin représentant saint Alexandre Nevski en costume de guerre, avec le bouclier et l'étendard de la foi où figure l'image du Christ. Près de saint Alexandre Nevski se trouve sainte Catherine, couronne au front, palme en main, ayant près d'elle la roue qui désigne son martyre ; dans l'angle au delà de l'arcade de la chapelle, saint Paul s'appuie sur son glaive. Toute cette file appartient à M. de Neff.

La seconde rangée contient : saint Nicolas, en froc de bure ; sainte Madeleine et la tsarine Alexandra, dans le

même panneau; l'une, désignée par le vase de parfums; l'autre, par la couronne, l'épée et la palme; saint Vladimir et sainte Olga, reconnaissables à leurs habits impériaux; de M. Théodore Brulof.

Sur la troisième file se succèdent, dans l'ordre où nous les nommons : Daniel avec un lion couché près de lui; le prophète Élie; le roi Salomon, portant le modèle du temple; Melchisédech, roi de Salem, présentant le pain du sacrifice; et enfin le patriarche Abraham, de M. Givago, ainsi que toutes les figures que nous venons de nommer.

Ce rempart d'images, séparées par des colonnes de malachite, des compartiments de marbre précieux, des corniches richement ornées, produit, dans la pénombre mystérieuse qui baigne cette partie de la cathédrale, un effet magnifique et imposant. Parfois quelque rayon fait étinceler les fonds d'or fauve : une plaque s'allume découpant comme une figure réelle le saint qui s'en détache; un filet de lumière glisse sur les cannelures de la malachite, une paillette s'accroche à un chapiteau doré, une guirlande s'illumine et fait saillie. Les têtes peintes du groupe d'or prennent une vie singulière et ressemblent à ces images miraculeuses des légendes qui regardent, parlent ou pleurent. Les scintillations des cierges jettent des lueurs inattendues sur quelque détail resté obscur et dont toute la valeur ressort. Selon chaque heure de la journée, le voile du sanctuaire s'obscurcit et s'éclaire avec des ombres chaudes ou des flamboiements splendides.

A gauche de l'iconostase, lorsqu'on y fait face, se trouve la chapelle placée sous l'invocation de sainte Catherine; on y pénètre par l'arcade surmontée d'anges tenant le ciboire qui s'ouvre dans la grande iconostase même, à côté de la porte sainte.

L'iconostase de la chapelle Sainte-Catherine, qu'on aperçoit du fond même de l'église, encadrée dans la nef latérale, offre cette disposition : la façade en marbre blanc statuaire, incrusté de malachite, décoré d'ornements en bronze doré porte au sommet de son fronton un groupe sculptural doré, de M. Piménef, représentant Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ s'élançant du tombeau à la grande frayeur des gardes. Dans le tympan, des chérubins déploient sur un linge ce portrait du Sauveur, empreinte miraculeuse qui n'a pas été peinte par la main humaine. La mise au tombeau du divin cadavre occupe la frise. Dans l'archivolte, au-dessus de la porte, figure la Cène. Quatre têtes d'Évangélistes, l'ange Gabriel et Marie, ornent les battants de la porte.

Le Christ présentant l'Évangile ouvert, occupe le premier panneau à droite ; dans le panneau au-dessus se voit sainte Catherine avec les attributs ordinaires, la couronne, la palme et la roue.

La sainte Vierge de Vladimir fait pendant au Christ sur le panneau de gauche; au-dessus d'elle, sainte Anastasie attachée au bûcher, subit son martyre. Sur la porte de droite, pratiquée dans un pan coupé, l'empereur Constantin couronné, vêtu d'une robe de brocart d'or semée d'aigles; dans le compartiment supérieur, saint Métrophane de Voronèje avec la crosse. Sur l'autre porte, l'impératrice Hélène tenant une croix, pour rappeler qu'elle découvrit les restes de la vraie croix; au-dessus, saint Serge de Radonej.

A l'intérieur de l'iconostase sont peints Jésus-Christ bénissant une image du Sauveur sur le linge, par M. Pluchart, et une sainte Vierge, par M. Charnchine.

En face de la fenêtre, s'élève la paroi latérale de la grande iconostase, décorée de sculptures et de peintures. Des pilastres ioniens, en marbre blanc statuaire, soutiennent les consoles qui appuient l'attique. Au-dessus de la porte, des anges adorent le calice rayonnant élevé sur un socle orné de trois têtes de chérubins.

L'archange Michel, copié librement par M. Théodore Bruloff du saint Michel qu'on voit au Louvre, terrasse le démon sur la porte. Il a de chaque côté saint Alexis de Moscou et saint Pierre le Métropolitain, tous deux revêtus de riches habits sacerdotaux. Le second rang, formé de panneaux encadrés de riches moulures, contient saint Boris et saint Glèbe, saint Barnabé, saint Jean et saint

Timothée ; puis saint Théodose et saint Antoine. Toutes ces figures sont peintes sur fond d'or avec un léger accent d'archaïsme.

Le plafond de la coupole représente l'Assomption de la Vierge ; les pendentifs renferment saint Jean Damascène, saint Cyrille de Jérusalem, saint Clément et saint Ignace.

Dans les pénétrations des arcs, M. Bassine, à qui l'on doit les peintures murales de cette chapelle, a figuré les martyres de sainte Catherine, de saint Dimitri, de saint Georges, et le renoncement au monde de sainte Barbara.

De l'autre côté de la grande iconostase, faisant pendant à la chapelle de Sainte-Catherine, se trouve la chapelle de Saint-Alexandre Nevski, dont l'iconostase offre des dispositions identiques.

Jésus sur le Thabor, groupe doré, de M. Piménef, couronne le fronton. Au-dessous, des chérubins déploient une draperie sur laquelle est écrite une légende en lettres slavonnes. Dans la frise est peint un portement de croix. Puis viennent, dans l'archivolte, la sainte Cène, et sur la porte les quatre Évangélistes et l'Annonciation figurée par Gabriel et Marie.

A droite de la porte, le Christ appelle à lui les petits enfants. Le compartiment supérieur est occupé par saint Alexandre Nevski, en costume guerrier. Dans le pan en retraite, sur la même ligne, on voit le tsarévich Dimitri, jeune enfant que des anges soutiennent et portent au ciel. Au-dessous, saint Vladimir couronné, vêtu d'une robe de brocart et portant la croix grecque.

A gauche, la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, que surmonte saint Spiridion ; sur le pan coupé, saint Michel de Tver cuirassé, et sainte Olga, en habits impériaux, pressant une petite croix sur sa poitrine. C'est M. Maïkof qui a peint les figures de cette iconostase ; dans l'intérieur de l'iconostase, il y a un *Christ bénissant*, de M. Pluchart, et une *Nativité*, de M. Chamchine.

Le plafond de la coupe a pour sujet Jéhovah dans sa gloire, entouré d'un cercle d'anges et de séraphins. Dans

les pendentifs, sont peints saint Nicodème, saint Joseph, mari de la Vierge, saint Jacques le Mineur, surnommé le frère du Christ, et Joseph d'Arimathie.

Le tympans des arcs sont remplis par des scènes tirées de la vie de saint Alexandre Nevski, à qui la chapelle est dédiée. Dans l'un, il prie pour la patrie ; dans l'autre, il gagne une bataille contre les Suédois, et son cheval blanc se cabre au milieu de la mêlée ; dans le troisième, étendu sur son lit de mort, il fait une fin édifiante et chrétienne entre les cierges qui brûlent et les prêtres qui récitent des prières ; dans le quatrième, on transporte pieusement ses restes à leur dernière demeure sur un riche catafalque porté par un bateau. Ces peintures, comme les peintures murales de la chapelle de Sainte-Catherine, sont dues à M. Pietro Bassine.

La paroi de l'iconostase principale, qui ferme de ce côté la chapelle de Saint-Alexandre Nevski, offre les mêmes divisions que l'autre, et l'ornement en est identique, sauf qu'au-dessus de la porte, les tables de la loi sculptées en marbre remplacent le calice.

Sur la porte, M. Théodore Brulof a peint l'ange Gabriel. Dans l'imposte, figure Moïse entre les prophètes Samuel et Élisée. Les deux panneaux voisins contiennent saint Polycarpe et saint Taraise, saint Méthodius et saint Cyrille, apôtres des Slaves. Les panneaux qui accompagnent la porte représentent saint Philippe et saint Jonas, métropolitain de Moscou. Tous ces personnages, sur fond d'or et de style byzantin modernisé, sont de M. Dorner.

Il nous reste à décrire le Saint des saints, défendu aux regards des fidèles par le voile d'or, de malachite, de lapis-lazuli et d'agate de l'iconostase. On pénètre rarement dans l'enceinte mystérieuse et sacrée où se célèbrent les rites secrets du culte grec. — C'est une sorte de salle ou de chœur qu'éclaire le vitrail où rayonne le Christ gigantesque qu'on aperçoit du fond de l'église quand les portes du sanctuaire s'ouvrent. Deux des parois sont formées par la face intérieure des cloisons ornées de peintures dont nous venons de faire la description.

Au midi, sur le revers de la porte, saint Laurent tient le gril, instrument de son martyre. Saint Basile le Grand et saint Grégoire de Nazianze sont peints dans les compartiments latéraux. L'attique, divisé en trois cadres, montre dans le premier saint Grégoire Dialogos et saint Ephrem de Syrie ; dans le second, au-dessus de la porte, saint Grégoire de Nysse, saint Samson et saint Eusèbe ; dans le troisième, saint Cosme et saint Damien. M. Dorner, artiste bavarois, a peint les figures de la seconde rangée, et M. Moldavsky celles du bas.

La paroi du nord répète exactement cette symétrie : saint Étienne est représenté sur la porte; il a de chaque côté saint Jean Chrysostome et saint Athanase d'Alexandrie, de M. Moldavsky. La rangée supérieure, peinte par M. Dorner, contient Alexis, l'homme en Dieu, et saint Jean Climax, saint Tychon d'Amathonte, saint Pantaleimon et saint Méthodius, saint Antoine et saint Théodore de Kief.

Derrière l'iconostase, on remarque une image du Christ recueillie sur le linge tendu par sainte Véronique, de M. de Neff, et au-dessus du buffet, un *Christ bénissant les saintes offrandes*, de M. Chamchine.

M. Bruni a représenté, au plafond, *le Saint-Esprit entouré d'anges*, et sur les trois faces de l'attique, le *Lavement des pieds ; Jésus-Christ donnant les clés à saint Pierre ; Jésus apparaissant aux apôtres*, compositions pleines de style et du plus pur sentiment religieux.

L'autel, en marbre blanc statuaire, est de la plus noble simplicité. Un modèle de l'église Saint Isaac en argent doré d'un poids considérable, figure le tabernacle. Ce modèle présente quelques détails qu'on ne retrouve pas dans l'édifice réel. Ainsi, les contre-forts qui soutiennent les campaniles sont ornés de grands groupes en relief comme ceux de l'arc de triomphe de l'Étoile, et l'attique, lisse dans le monument exécuté, offre une suite de bas-reliefs dont l'effet eût été heureux, ce nous semble.

Nous avons négligé çà et là, dans l'intérieur de l'église, quelques médaillons ou compartiments encastrés au mi-

lieu des voussures et des soffites, mal éclairés, difficiles à voir et n'ayant qu'une valeur purement décorative, tels que des anges portant des attributs sacrés, de M. Chamchine, Élie, Énoch, la Foi, l'Espérance, la Charité, la Sagesse, l'Amour, de M. Maïkof. Nous les mentionnons pour mémoire et afin que notre travail soit complet.

Maintenant que nous avons décrit, avec tout le soin dont nous sommes capable, l'extérieur et l'intérieur de Saint-Isaac, esquissons d'un pinceau plus libre et plus dégagé quelques-uns des principaux effets de lumière et d'ombre de ce vaisseau immense.

La lumière manque un peu à Saint-Isaac, ou du moins elle est répartie inégalement. La coupole jette un flot de jour sur le centre de la cathédrale, et les quatre grandes fenêtres éclairent suffisamment les coupoles situées aux quatre coins de l'édifice. Mais d'autres portions restent obscures, ou du moins ne reçoivent de clarté qu'à certaines heures de la journée, et sous de fugitives incidences de rayons. C'est un défaut voulu, car rien n'était plus facile que de percer des baies dans ce monument dégagé de toutes parts. M. de Montferrand a recherché ce demi-jour mystérieux, favorable aux impressions religieuses et à la prière recueillie. Mais il a peut-être oublié que cette ombre, qui s'accorde avec les architectures romane, byzantine ou gothique, est moins heureuse dans un édifice de style classique fait pour la lumière, tout couvert de marbre précieux, d'ornements dorés et de peintures murales qui doivent être vues et qu'on désire voir, les dévotions accomplies. Plusieurs de ces peintures ont été exécutées en grande partie à la clarté des lampes, ce qui était une sorte de condamnation de l'emplacement qu'elles occupaient. Il eût été aisé, selon nous, de concilier tout et d'avoir tour à tour la clarté ou l'ombre nécessaire avec des fenêtres qu'on eût aveuglées au moyen de volets, de tentures ou de stores opaques. La religion n'y eût rien perdu et l'art y eût gagné. Si Saint-Pétersbourg a de longs jours d'été, il y a aussi de longues nuits d'hiver qui empiètent

sur la journée, et pendant lesquelles il ne filtre du ciel qu'une lumière avare.

Pourtant, il faut le dire, de ces alternatives d'ombre et de clair, il résulte des effets saisissants. Lorsqu'on regarde, au bout des nefs obcures qu'elles terminent, les chapelles de Saint-Alexandre Nevski et de Sainte-Catherine, dont les iconostases en marbre blanc ornementées de bronzes dorés; incrustées de malachite et d'agate, plaquées de peintures sur fond d'or, reçoivent le rayon d'une grande fenêtre latérale, on est ébloui de l'éclat que ces façades acquièrent, encadrées par les voussures sombres qui leur servent de repoussoir. La grande vitrine représentant le Christ resplendit dans la pénombre avec une intensité de couleur merveilleuse. Ce jour amorti n'a pas d'inconvénient pour les figures isolées dont le contour arrêté se découpe sur un champ d'or. Le brillant du métal détache toujours assez le personnage, mais dans les compositions à groupes multiples, à fonds naturels, il n'en est pas toujours ainsi. Beaucoup de détails intéressants échappent aux yeux et même aux lorgnettes. Les églises byzantines, ou, pour parler plus exactement, du style gréco-russe, où règne ce mystère religieux que M. de Montferrand a désiré obtenir dans Saint-Isaac, ne renferment pas de tableaux proprement dits ; les murailles sont couvertes de peintures décoratives dont les personnages sont tracés sans aucune recherche de l'effet ou de l'illusion sur un champ uni d'or ou de couleur avec des poses convenues, des attributs invariables, exprimés par des traits simples et des teintes plates, et qui habillent l'édifice comme une riche tapisserie, dont le ton général contente l'œil. — Nous savons bien que M. de Montferrand recommandait aux artistes chargés des peintures de Saint-Isaac de procéder par larges masses, à grands traits et dans une manière décorative ; conseil plus facile à donner qu'à suivre avec le style d'architecture adopté. Chaque artiste a fait de son mieux, d'après sa nature et les ressources de son talent, obéissant, à son insu, au caractère moderne de l'église, excepté sur les iconostases où les figures, isolées

ou placées les unes à côté des autres dans des panneaux d'or, se détachaient impérieusement, et prenaient ces contours nettement arrêtés que doit avoir la peinture lorsqu'elle est destinée à orner un édifice.

Les compositions de M. Bruni, dont nous avons indiqué, au fur et à mesure qu'elles se présentaient dans la description de l'église, le sujet et l'ordonnance, se recommandent par un grand sentiment du style et une manière vraiment *historique* formée par l'étude profonde et réfléchie des maîtres italiens. Nous insistons sur cette qualité, car elle se perd chez nous comme ailleurs. M. Ingres et son école en sont les derniers dépositaires. Un certain piquant anecdotique, une recherche trop curieuse de l'effet ou du détail, la crainte que trop de sévérité n'empêche le succès, enlèvent aux œuvres modernes le cachet de gravité magistrale que gardaient, aux siècles passés, des œuvres même de second ordre. M. Bruni continue les grandes traditions, il s'inspire des fresques de la Sixtine et du Vatican, et mêle, outre son sentiment personnel, à cette inspiration, quelque chose de la manière profonde et réfléchie propre à l'école allemande. On voit que s'il a longtemps contemplé Michel-Ange et Raphaël, M. Bruni a jeté un coup d'œil sagace sur Overbeck, Cornélius et Kaulbach, trop ignorés à Paris, et dont les œuvres ont pesé plus qu'on ne croit dans la balance de l'art actuel. Il médite, arrange, balance et raisonne ses compositions sans éprouver cette hâte d'arriver vite à la peinture qu'on sent aujourd'hui dans beaucoup de tableaux, d'ailleurs pleins de mérite. Chez M. Bruni, l'exécution n'est qu'un moyen d'exprimer la pensée et non un but; il sait que lorsque le sujet est rendu sur le carton avec style, noblesse et grandeur, la tâche la plus importante de l'art est accomplie. Peut-être même néglige-t-il trop la couleur, et admet-il dans une trop grande proportion ces teintes sobres, neutres, assourdies, abstraites, pour ainsi dire, que fait choisir sur la palette le soin de laisser seule l'idée en évidence. Nous n'aimons pas, dans la peinture d'histoire, ce que l'on appelle l'illusion; il ne faut pas qu'une réalité

trop grossière, qu'une vie trop matérielle trouble ces pages sereines, où l'image des objets, et non les objets eux-mêmes, doit seule se reproduire ; cependant il est bon de se garder un peu, surtout en songeant à l'avenir, des localités mates et sombres que conseille l'étude des vieilles fresques. Les peintures exécutées par M. Bruni à Saint-Isaac sont les plus monumentales de celles que l'église renferme ; elles ont du caractère et de la maestria. Quoiqu'il réussisse bien les figures qui demandent de l'énergie et qu'il sache assez l'anatomie pour se livrer à ces violences de musculature que réclament certains sujets, M. Bruni possède en outre, comme don spécial, l'onction, la grâce et une suavité angélique se rapprochant de la manière d'Overbeck; il y a dans ces figures d'anges, de chérubins, d'âmes bienheureuses, une élégance, une distinction, si l'on peut se servir de ce mot employé d'une façon plus mondaine, et une poésie d'un charme extrême.

M. de Neff a compris les travaux qu'on lui confiait, plus en artiste travaillant pour un musée, qu'en décorateur de monument, mais on ne peut lui en savoir mauvais gré. Ses peintures, placées beaucoup plus près de l'œil, à hauteur d'appui, pour ainsi dire, dans ces niches des pilastres qui forment cadre et donnent à la peinture murale l'aspect d'un tableau, n'exigeaient pas les sacrifices d'effet et de perspective que demandent les attiques, les voûtes et les coupoles. Cet artiste a une couleur chaude et brillante, une exécution habile et précise qui rappellent Pierre de Hess, dont nous avons vu les travaux à Munich. *Jésus envoyant son image à Abgare* et *l'Impératrice Hélène retrouvant la vraie croix*, sont des tableaux remarquables et qui pourraient être détachés de leurs places sans perdre de leur valeur. Toutes les autres peintures de M. de Neff dans les niches des pilastres portent le cachet du maître, et révèlent un artiste bien doué, ayant un sentiment très-juste de la couleur et du clair-obscur. Les figures isolées qu'il a exécutées sur les iconostases, les têtes et les parties de nu peintes par lui dans le grand groupe doré qui surmonte la porte sainte, ont une force de tons et un relief

étonnants. Il était difficile d'accoupler plus heureusement la peinture à la ronde bosse, le travail du pinceau à celui du ciseau.

Les peintures de M. Bruni, pour la composition et le style; celle de M. de Neff, pour la couleur et l'exécution, nous semblent les plus satisfaisantes dans leur genre.

M. Pietro Bassine, dans ses nombreux travaux, a montré de l'abondance, de la facilité et cette pratique décorative qui distingue les peintres du dix-huitième siècle, auxquels, de nos jours, on restitue l'estime que leur avaient retirée David et son école. On peut dire maintenant comme éloge à un artiste, qu'il ressemble à Pietro de Cortone, à Carle Maratte ou à Tiepolo. M. Bassine couvre aisément de grands espaces. Il a l'entente de ce que l'on appelle, en art, *la machine*, ses compositions font *tableau*, talent plus rare qu'on ne pense et qui se perd de jour en jour.

On connait à Paris le talent sobre, pur et correct de M. Mussini; il a peint, dans les niches des pilastres, plusieurs compositions qui confirment la réputation qu'il s'est acquise. MM. Markof, Zavialof, Pluchart, Sazonof, Théodore Bruloff, Nikitine, Scheboniëf, méritent aussi des éloges pour la manière dont ils se sont acquittés de la tâche qui leur était échue.

Si nous ne portons pas de jugement définitif sur la coupole de Charles Brulof, c'est que la maladie et la mort, comme nous l'avons dit en décrivant sa composition, exécutée par M. Bassine, l'ont empêché de la peindre lui-même, et de lui imprimer le cachet de sa personnalité, une des plus puissantes et des plus remarquables qu'ait produites l'art national russe. Il y avait dans Bruloff l'étoffe d'un grand peintre, et, parmi de nombreux défauts, ce qui rachète tout, du génie. Sa tête, qu'il s'est plu à reproduire plusieurs fois avec la pâleur et la maigreur croissantes de la maladie, en pétille. Sous ces cheveux blonds incultes, derrière ce front de plus en plus blême, qu'illuminent des yeux où la vie s'est réfugiée, il y avait certes une pensée artistique et poétique.

Maintenant, résumons en quelques lignes cette longue étude sur la cathédrale de Saint-Isaac le Dalmate. C'est à coup sûr, qu'on en admette ou non le style, l'édifice religieux le plus considérable qui ait été exécuté dans ce siècle. Il fait honneur à M. de Montferrand, qui l'a mené à bien dans un si petit nombre d'années, et a pu s'endormir dans la tombe, en se disant, avec plus de vérité que l'un des poëtes orgueilleux : *Exegi monumentum ære perennius*, satisfaction rarement accordée aux architectes, dont les plans sont quelquefois si longs à se réaliser, et qui n'assistent qu'à l'état d'esprit à l'inauguration des temples commencés par eux.

Quelque rapide qu'ait été la construction de Saint-Isaac, cependant le temps écoulé entre la pose de la première pierre et celle de la dernière a été assez long pour que bien des changements se soient opérés dans les esprits. A l'époque où les plans de la cathédrale furent reçus, le goût classique régnait sans partage et sans contradiction. On n'admettait que le style grec ou romain considéré comme type de la perfection. Tout ce que le génie de l'homme avait imaginé pour réaliser l'idéal d'une religion nouvelle était regardé comme non avenu. L'architecture romane, byzantine, gothique, semblait de mauvais goût, contraire aux règles, barbare, en un mot. On lui trouvait seulement une valeur historique, mais personne à coup sûr ne se fût avisé de la prendre pour modèle. Tout au plus pardonnait-on à la Renaissance, à cause de son amour de l'antiquité, où elle mêlait beaucoup d'inventions délicieuses et de caprices charmants blâmés par les critiques sévères. Enfin, vint l'école romantique, dont les études passionnées sur le moyen âge et les origines nationales de l'art, firent comprendre, par des commentaires pleins d'enthousiasme, les beautés de ces basiliques, de ces cathédrales et de ces chapelles dédaignées si longtemps comme l'œuvre patiente d'époques croyantes, mais peu éclairées. On découvrit un art très-complet, très-raisonné, ayant parfaitement conscience de lui-même, obéissant à des règles certaines, possédant un symbolisme compliqué et mystérieux, dans

ces édifices aussi étonnants par leurs masses que par le fini de leurs détails, qu'on avait cru jusqu'alors l'œuvre hasardeuse de tailleurs de pierres et de maçons ignorants. Une réaction se fit qui bientôt devint injuste comme toute réaction. On n'accorda plus aucun mérite aux édifices modernes tracés sur le patron classique, et peut-être plus d'un Russe regrette-t-il que dans ce temple somptueux, on n'ait pas imité plutôt Sainte-Sophie de Constantinople que le Panthéon de Rome. Une pareille opinion peut se concevoir et se soutenir, peut-être même prévaudrait-elle aujourd'hui. Nous n'y trouverions nous-même rien de déraisonnable si l'on commençait maintenant la construction de Saint-Isaac, mais quand les plans en furent tracés, aucun architecte n'eût agi d'autre façon que M. de Montferrand ; toute tentative dirigée dans un autre sens eût paru insensée.

Quant à nous, en dehors de tout système, le style classique nous paraît le plus convenable pour Saint-Isaac, cette métropole du culte grec. L'emploi de ces formes consacrées en dehors de la mode et du temps, qui ne peuvent plus, car elles sont éternelles, devenir surannées ou barbares, quelque temps que l'édifice reste debout, était le plus sage pour un monument de ce genre, auquel elles impriment un cachet d'universalité. Connues par tous les peuples civilisés, ces formes ne peuvent qu'exciter l'admiration sans surprise et sans critique, et si un autre style eût paru plus local, plus pittoresque, plus imprévu, il eût offert aussi l'inconvénient de donner lieu à des jugements divers, et peut-être de sembler bizarre, impression contraire à l'effet que l'on voulait produire. M. de Montferrand n'a pas cherché le curieux, il a cherché le beau, et certainement Saint-Isaac est la plus belle église moderne. Son architecture convient admirablement à Saint-Pétersbourg, la plus jeune et la plus neuve des capitales.

Ceux qui regrettent que Saint-Isaac ne soit pas en style byzantin nous font un peu l'effet de ceux qui regrettent que Saint-Pierre de Rome ne soit pas de style gothique,

Ces grands temples, centres d'une croyance, ne doivent affecter rien de particulier, de temporaire, de local; il faut que tous les siècles et tous les fidèles, de quelque lieu qu'ils viennent, puissent s'y agenouiller dans la richesse, la splendeur et la beauté!

XVI

MOSCOU

Tout en trouvant la vie agréable à Saint-Pétersbourg, nous étions travaillé du désir de voir la vraie capitale russe, la grande ville moscovite, entreprise que le chemin de fer rendait facile.

Nous étions assez acclimaté pour ne pas craindre un voyage par une vingtaine de degrés de froid. L'occasion d'aller à Moscou en agréable compagnie se présentant, nous saisîmes à plein poing son toupet blanc de givre et nous endossâmes le grand costume d'hiver : pelisse de vison, bonnet en dos de castor, bottes fourrées montant jusqu'au dessus du genou. Un traîneau prit notre malle, un autre reçut notre personne soigneusement empaquetée, et nous voilà dans l'immense gare du chemin de fer, attendant l'heure du départ indiquée pour midi ; mais les chemins de fer russes ne se piquent pas comme les nôtres d'une ponctualité chronométrique. Si quelque grand personnage doit faire partie du train, la locomotive modère son ardeur quelques minutes, un quart d'heure s'il le faut, et lui donne le temps d'arriver. Les voyageurs sont accompagnés de leurs parents et de leurs amis ; et la séparation, quand sonne le dernier coup de cloche, ne s'accomplit pas sans force poignées de main, embrassades et tendres paroles souvent entrecoupées de larmes. Parfois

même, tout le groupe prend des billets, monte en wagon et fait la conduite au partant jusqu'à la station prochaine, sauf à revenir par le premier convoi. Nous aimons cette coutume et la trouvons touchante ; on veut jouir encore un peu de l'objet aimé, et l'on retarde autant que possible le moment douloureux de se quitter. Un peintre eût observé là sur des figures de moujiks, peu belles d'ailleurs, des expressions d'une simplicité pathétique. Des mères, des femmes, dont le fils ou le mari s'en allait peut-être pour longtemps, rappelaient par leur naïve et profonde douleur les saintes femmes aux yeux rougis, à la bouche contractée de sanglots contenus, que les artistes du moyen âge placent sur le chemin de la croix. Nous avons vu en des pays divers bien des cours de Messageries, bien des jetées d'embarquement, bien des gares de départ ; mais nous n'avons vu en aucun endroit des adieux si tendres et si désolés qu'en Russie.

L'installation d'un train de chemin de fer, dans une contrée où le thermomètre descend plus d'une fois par hiver jusqu'à trente ou trente-deux degrés Réaumur au-dessous de zéro, ne doit pas ressembler à celle dont les climats tempérés se contentent. L'eau chaude des manchons de fer blanc, qu'on emploie chez nous, serait bientôt gelée sous les pieds des voyageurs, qui auraient pour chaufferette un bloc de glace. L'air passant à travers les jointures des portières et des vitres introduirait coryzas, fluxions de poitrine et rhumatismes. Plusieurs wagons, soudés ensemble et communiquant par des portes qui s'ouvrent et se ferment au gré des voyageurs, forment une espèce d'appartement précédé d'une antichambre avec water closet et cabinet de toilette, où s'entassent les menus bagages ; cette antichambre donne sur une plate-forme entourée d'une balustrade, où l'on accède par un escalier, plus commode, à coup sûr, que les marchepieds de nos wagons.

Des poêles bourrés de bois chauffent le compartiment et en maintiennent la température à quinze ou seize degrés. Aux joints des fenêtres, des bourrelets de feutre

empêchent toute intromission d'air froid et concentrent la chaleur interne. Vous voyez donc qu'un voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou, au mois de janvier, par une climature dont l'énonciation seule donnerait le frisson à un Parisien et lui ferait claquer les dents, n'a rien de bien arctiquement glacial. On souffrirait certes davantage pour accomplir à la même époque le trajet de Burgos à Valladolid.

Autour du premier wagon régnait un large divan à l'usage des dormeurs et des gens qui ne craignent pas de se croiser les jambes à l'orientale. Nous préférâmes le divan aux fauteuils élastiques garnis d'oreillettes capitonnées de la seconde pièce, et nous nous installâmes confortablement dans une encoignure. Il nous semblait, ainsi casé, habiter une maison à roulettes, et non subir les gênes d'une voiture. Nous pouvions nous lever, marcher, passer d'une pièce à une autre avec cette dose de libre arbitre que possède un passager de paquebot, et dont est privé le malheureux encastré dans la diligence, la chaise de poste ou le wagon tel qu'on le fabrique encore en France.

Notre place retenue et marquée par un sac de nuit, comme on ne partait pas encore et que nous nous promenions près du railway, la forme singulière du tuyau de la locomotive attira nos regards. Il est coiffé d'un vaste entonnoir qui le fait ressembler à ces cheminées vénitiennes au chaperon évasé, se profilant d'une manière si pittoresque au-dessus des murs roses des vues de Canaletto.

Les locomotives russes ne se chauffent pas, comme les nôtres et celles des pays occidentaux, avec du charbon de terre, mais bien avec du bois. Des bûches de bouleau ou de sapin s'empilent symétriquement sur le tender et se renouvellent aux stations garnies de chantiers. Ce qui fait dire aux vieux paysans que, du train dont on y va, il faudra bientôt dans la sainte Russie arracher les rondins des isbas pour alimenter les poêles; mais avant que les forêts soient abattues, du moins celles qui ne sont pas trop distantes des lignes ferrées, les sondages des ingé

nieurs auront découvert quelque banc d'anthracite ou de houille. Ce sol vierge doit cacher d'inépuisables richesses.

Enfin nous voilà parti. Nous laissons à notre droite, sur l'ancienne route de terre, l'arc de triomphe de Moscou d'une fière et grandiose silhouette, et nous voyons fuir les dernières maisons de la ville de plus en plus disséminées, avec leurs clôtures de planches, leurs murailles de bois peintes à la vieille mode russe et leurs toits verts glacés de neige; car, à mesure qu'on s'éloigne du centre, les constructions qui, dans les beaux quartiers, affectent le style de Berlin, de Londres ou de Paris, reprennent le caractère national. Saint-Pétersbourg commence à disparaître; mais la coupole d'or de Saint-Isaac, la flèche de l'amirauté, les pyramidions de l'église des Chevaliers-Gardes, les dômes d'azur étoilé et les clochers d'étain à forme bulbeuse étincellent encore à l'horizon, et font l'effet d'une couronne byzantine posée sur un coussin de brocart d'argent. Les maisons des hommes semblent rentrer en terre; les maisons de Dieu s'élancer vers le ciel.

Pendant que nous regardions, sur la vitre de la portière se dessinait, par suite du contraste de l'air froid du dehors avec l'air chaud du dedans, de légères arborisations couleur de vif-argent, qui bientôt croisent leurs rameaux, s'étalent en larges feuilles, forment une forêt magique et étament si bien le carreau que la vue du paysage est totalement interceptée. Certes, rien n'est plus joli que ces ramages, ces arabesques et ces filigranes de glace si délicatement contournés par le doigt de l'Hiver. C'est une des poésies du Nord, et l'imagination peut y découvrir des mirages hyperboréens. Pourtant, quand on les a contemplés une heure, on s'impatiente contre ce voile aux broderies blanches qui vous empêche également d'être vu et de voir. La curiosité s'irrite de sentir passer derrière cette vitre dépolie tout un monde d'aspects inconnus qui ne se représenteront peut-être plus jamais à vos yeux. En France, nous eussions sans façon baissé le carreau ; mais en Russie c'eût été une imprudence peut-être mortelle : le froid,

qui guette toujours sa proie, eût allongé dans le wagon sa monstrueuse patte d'ours polaire et nous eût souffleté de sa griffe. En plein air, on peut lutter avec lui, comme avec un ennemi farouche, mais après tout, loyal et généreux dans sa rudesse ; mais ne le laissez pas pénétrer chez vous : ne lui entr'ouvrez ni la porte ni la fenêtre ; car alors il engage contre la chaleur un combat à outrance ; il la crible de ses flèches glacées, et si vous en recevez une dans le flanc, vous aurez bien de la peine à en guérir.

Il fallait cependant prendre un parti, car il eût été triste d'être transporté de Saint-Pétersbourg à Moscou dans une boîte où se découpait un carré d'une blancheur laiteuse, ne permettant de rien deviner au dehors. Nous ne sommes pas, Dieu merci, du tempérament de cet Anglais qui se fit conduire de Londres à Constantinople un bandeau sur les yeux, qu'on ne lui enleva qu'à l'entrée de la Corne d'or, pour jouir brusquement et sans transition affaiblissante de ce splendide panorama sans rival au monde. Donc, enfonçant notre bonnet fourré jusqu'au sourcil, redressant le collet de notre pelisse et la serrant autour de nous, remontant nos bottes à mi-cuisse, enfonçant nos mains dans des gants dont le pouce seul était articulé, — une vraie tenue de Samoïède, — nous nous dirigeâmes bravement vers la plate-forme qui précédait l'antichambre du wagon. Un vétéran, en capote militaire, décoré de plusieurs médailles, s'y tenait surveillant la marche du convoi et ne paraissait nullement souffrir de la température. Une petite gratification d'un rouble-argent, qu'il ne sollicita pas, mais qu'il ne refusa pas non plus, le fit obligeamment se tourner vers un autre point de l'horizon, tandis que nous allumions un excellent cigare pris chez Éliseïef et tiré d'une de ces boîtes à parois de verre qui, laissent voir la marchandise, sans qu'on ait besoin de rompre la bande timbrée par le fisc.

Nous fûmes bientôt forcé de jeter ce pur havane *de la Vuelta de Abajo*, car s'il brûlait par l'un de ses bouts, par l'autre il gelait. Une agglutination de glace le soudait à nos lèvres, dont une pellicule restait collée à la feuille de

tabac toutes les fois que nous l'ôtions de notre bouche. Fumer en plein air, avec vingt degrés de froid, est une chose presque impossible, et il n'en coûte pas beaucoup de se conformer à l'ukase qui prohibe, dehors, la pipe et le cigare. Le spectacle déroulé devant nos yeux présentait d'ailleurs assez d'intérêt pour nous dédommager de cette petite privation.

Autant que la vue pouvait s'étendre, la neige couvrait la terre de sa froide draperie, laissant deviner à travers ses plis blancs la forme vague des objets, à peu près comme un suaire le cadavre qu'il dérobe aux regards. Il n'y avait plus ni routes, ni sentiers, ni rivières, ni démarcations d'aucune sorte. Rien que les reliefs et des dépressions peu sensibles dans la blancheur générale. Le lit des cours d'eau gelés ne se distinguait plus que par une espèce de vallée traçant des sinuosités à travers la neige, et souvent comblée par elle. De loin en loin des bouquets de bouleaux roussâtres, à moitié ensevelis, émergaient et montraient leurs têtes chauves. Quelques cabanes bâties en rondins, et chargées de frimats, lançaient leur fumée et faisaient tache sur la pâleur de ce morne drap. Le long du chemin de fer se dessinaient des lignes de broussailles plantées sur plusieurs rangs, et destinées à arrêter dans sa course horizontale la poussière blanche et glacée que transporte, avec une impétuosité effroyable, le chasse-neige, ce khamsin du pôle. On ne saurait imaginer la grandeur étrange et triste de cet immense paysage blanc, offrant l'aspect que présente au télescope la lune vue en son plein. Il semble qu'on soit dans une planète morte et saisie à jamais par le froid éternel. L'imagination se refuse à croire que ce prodigieux entassement de neige se fondra, s'évaporera ou se rendra à la mer avec les flots grossis des fleuves, et qu'un jour de printemps rendra vertes et fleuries ces plaines décolorées. Le ciel bas, couvert, d'un gris uniforme, que la blancheur de la terre faisait paraître jaune, ajoutait à la mélancolie du paysage. Un silence profond que troublait seul le grondement du train sur les rails régnait dans la solitude de la campagne, car la neige

amortit tous les sons avec son tapis d'hermine. On n'apercevait personne à travers l'étendue déserte ; aucune trace d'homme ni d'animal. L'homme se tenait blotti entre les bûches de son isba, l'animal au fond de sa tanière. Seulement, aux approches des stations, débouchaient de quelque pli de neige des traîneaux et des kibitkas au galop de petits chevaux échevelés courant à travers champs sans souci des routes effacées, et venant de quelque village inaperçu à la rencontre des voyageurs. Il y avait dans notre compartiment de jeunes seigneurs allant à la chasse, et vêtus pour la circonstance de belles touloupes toutes neuves d'un ton saumon clair, et relevées de piqûres formant de gracieuses arabesques. La touloupe est une sorte de cafetan en peau de mouton dont le poil se porte en dedans comme toutes les fourrures, dans les pays vraiment froids. Un bouton la rattache à l'épaule, une ceinture de cuir à plaques de métal la serre à la taille. Ajoutez à cela un bonnet d'astrakan, des bottes de feutre blanc, un couteau de chasse au ceinturon, et vous aurez un costume d'une élégance toute asiatique ; quoique ce soit le vêtement des moujiks, les *barines* n'hésitent pas à le prendre en ces circonstances, car il n'en est pas de plus commode et de mieux adapté au climat. D'ailleurs, la différence entre cette touloupe propre, souple, chamoisée comme une peau de gant, et la touloupe souillée, graisseuse, miroitée du moujik, est assez grande pour que la confusion ne soit pas possible. Ces bois de bouleaux et de sapins qu'on aperçoit à l'horizon, où ils tracent des lignes brunes, ont pour hôtes des loups, des ours, et parfois, dit-on, des élans, fauve et farouche gibier du Nord, dont la chasse n'est pas sans danger, et qui demande des Nemrods agiles, robustes et courageux.

Une troïka, traîneau attelé de trois chevaux superbes, attendait nos jeunes seigneurs à l'une des stations, et nous les vîmes s'enfoncer dans l'intérieur des terres avec une rapidité qui n'avait rien à envier à celle de la locomotive, par une route disparue sous la neige, mais indiquée de distance en distance au moyen de perches servant

de jalons. Au train dont ils allaient, nous les eûmes bientôt perdus de vue. Ils devaient retrouver, à un château dont le nom nous échappe, des compagnons de chasse, et se promettaient bien d'être plus heureux que ces benêts des fables de La Fontaine, qui vendent la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Ils comptaient tuer l'ours et garder sa peau pour en faire un de ces tapis de pied à bordure écarlate et à tête rembourrée, où ne manquent jamais de trébucher les voyageurs novices dans les salons de Saint-Pétersbourg. A leur air tranquillement délibéré, nous ne doutons pas de leurs prouesses cynégétiques.

Nous ne mentionnons pas station par station les localités que longe le chemin de fer : cela n'apprendrait pas grand'chose à nos lecteurs quand nous leur dirions que le train s'arrête à telle ou telle localité dont le nom n'éveillerait chez eux aucune idée ni aucun souvenir, d'autant plus que ces villes ou bourgs de peu d'importance pour la plupart sont parfois assez éloignés du chemin de fer et ne se trahissent que par les bulbes vertes et les coupoles de cuivre de leurs églises. Car le railway de Saint-Pétersbourg à Moscou suit inflexiblement la ligne droite et ne se dérange sous aucun prétexte ; il ne fait pas l'honneur d'une courbe ou d'un coude à Tver, la ville la plus considérable qu'il rencontre dans son parcours, et d'où partent les bateaux à vapeur du Volga ; il passe fièrement à quelque distance, et il faut rejoindre Tver en traîneau ou en drojky, suivant la saison.

Les stations bâties sur un plan uniforme sont magnifiques. Leur architecture mélange agréablement pour l'œil les tons rouges de la brique et les tons blancs de l pierre. Mais qui en a vu une les a vues toutes ; décrivons celle où l'on s'arrêta pour dîner. Cette station offre cette particularité d'être placée non sur le bord du chemin, mais au milieu, comme l'église de Marylebone, dans le Strand. Le railway l'entoure de ses rubans de fer, et c'est à ce point que se rencontrent, en s'évitant, les trains partis de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Les deux convois versent sur le trottoir de gauche et de droite leurs voyageurs, qui

s'assoient à la même table. Le train de Moscou amène des gens venus d'Archangel, de Tobolsk, de Viatka, d'Iakoutzk, des bords du fleuve Amour, des rives de la mer Caspienne, de Kazan, de Tifflis, du Caucase, de Crimée, du fond de toutes les Russies européennes et asiatiques, qui, en passant, serrent la main à leurs connaissances occidentales apportées par le train de Saint-Pétersbourg. C'est une agape cosmopolite où se parlent plus d'idiomes qu'à la tour de Babel. De larges baies en arcades à doubles fenêtres se faisant face éclairaient la salle où la table était mise et où régnait une douce température de serre qui permettait à des lataniers, à des tulipiers, et autres plantes des régions tropicales, d'épanouir leurs larges feuilles soyeuses. Ce luxe de plantes rares et qu'on ne s'attend pas à trouver sous un climat si âpre est presque général en Russie. Il donne un air de fête aux intérieurs, repose les yeux de l'éclat étincelant de la neige, et maintient la tradition de la verdure. La table était splendidement servie, couverte d'argenterie et de cristaux, hérissée de bouteilles de toutes formes et de toutes provenances. Les longues quilles de vin du Rhin dépassaient de la tête les bouteilles de vin de Bordeaux au long bouchon, coiffées de capsules métalliques, les bouteilles de vin de Champagne au casque en papier de plomb ; il y avait là tous les grands crus, les châteaux d'Yquem, les hauts Barsac, les châteaux Laffitte, les Gruau-Larose, la veuve Clicquot, le Rœderer, le Moët, les Sternberg-Cabinet, et aussi toutes les marques célèbres de bières anglaises ; un assortiment complet de boissons illustres chamarré d'étiquettes dorées, aux couleurs vives, aux dessins engageants, aux blasons authentiques. C'est en Russie que se boivent les meilleurs vins de France ; et le plus pur jus de nos récoltes, la mère-goutte de nos cuvées passe par ces gosiers septentrionaux qui ne regardent pas au prix de ce qu'ils avalent. Excepté une soupe au *chtchi*, la cuisine, il n'est pas besoin de le dire, était française et nous gardons souvenir d'un certain chaud-froid de gélinottes que n'eût pas désavoué Robert, ce grand officier de bouche dont Carême disait :

« Il est sublime dans le chaud-froid! » Des garçons en habit noir, cravate blanche et gants blancs, circulaient autour de la table et servaient avec un empressement sans bruit.

Notre appétit satisfait, pendant que les voyageurs vidaient des verres de toutes formes, nous regardâmes les deux salons situés aux extrémités de la salle et réservés aux personnages illustres, les élégantes petites boutiques où étaient exposés des sachets, des bottes et des pantoufles de Toula en maroquin brodé d'or et d'argent, des tapis circassiens brodés en soie sur fond écarlate, des ceintures tressées de fils d'or, des étuis contenant des couverts en platine niellé d'or d'un goût charmant, des modèles de la cloche fendue du Kremlin, des croix russes en bois, sculptées avec une patience toute chinoise, et historiées d'un nombre infini de personnages microscopiques, mille riens amusants faits pour tenter le touriste et alléger son viatique de quelques roubles, s'il n'a pas, comme nous, la force de résister à la concupiscence des yeux et de se contenter du simple aspect. Cependant il est bien difficile, en songeant aux amis absents, de ne pas s'encombrer de ces jolies bagatelles qui marquent au retour qu'on n'a pas oublié, et l'on finit toujours par succomber.

Le repas avait réuni dans la même salle les hôtes séparés des wagons, et nous fîmes cette remarque qu'en voyage comme en ville les femmes paraissaient moins sensibles au froid que les hommes. La plupart se contentent de la pelisse de satin doublée de fourrures ; elles ne s'enfouissent pas la tête dans des collets remontés et ne se chargent pas d'un tas de vêtements superposés. Sans doute la coquetterie y est pour quelque chose ; à quoi sert d'avoir une taille fine, un petit pied, et de ressembler à un paquet ? une jolie Sibérienne attirait tous les regards par une élégance que le voyage n'avait dérangée en rien. On eût dit qu'elle descendait de voiture pour entrer à l'opéra. Deux Tsiganes mises avec une richesse bizarre nous frappèrent par l'étrangeté de leur type, que rendait plus singulier encore leur parure à demi-civilisée. Elles riaient aux

propos galants de jeunes seigneurs en montrant des dents d'une blancheur féroce enchâssées dans ces gencives brunes caractéristiques de la race Bohême.

En sortant de cette tiédeur, malgré la pelisse que nous avions rèendossée, le froid, aux approches de la nuit, nous sembla plus piquant. En effet, le thermomètre s'était abaissé de quelques degrés. La neige avait pris une plus grande intensité de blancheur et craquait sous le pied comme du verre pilé. Des paillettes diamantées flottaient en l'air et retombaient sur le sol. Il eût été imprudent de reprendre notre poste à la balustrade du wagon. Nous aurions pu y compromettre l'avenir de notre nez. D'ailleurs le paysage continuait toujours le même. Les plaines blanches succédaient aux plaines blanches, car il faut en Russie parcourir d'immenses espaces pour que l'horizon change d'aspect.

Le vétéran à la poitrine plastronnée de médailles remplit le poêle de bûches et la température du wagon qui s'était un peu refroidie remonta bien vite; il y régnait une douce tiédeur, et sans le mouvement de lacet imprimé par la traction de la locomotive on aurait pu se croire dans sa chambre. Les wagons de classe inférieure, installés avec moins de confort et de luxe, sont chauffés de la même manière. En Russie. la chaleur est dispensée à tout le monde. Les seigneurs et les paysans sont égaux devant le thermomètre. Le palais et la cabane marquent un degré identique. C'est une question de vie ou de mort.

Couché sur le divan, la tête appuyée à notre sac de nuit, couvert de notre pelisse, nous ne tardâmes pas à nous endormir, dans un parfait bien-être et bercé par la trépidation régulière de la machine. Quand nous nous réveillâmes, il était une heure du matin et la fantaisie nous prit d'aller quelques instants contempler l'attitude nocturne de la nature septentrionale. La nuit d'hiver est longue et profonde sous ces latitudes, mais aucune obscurité ne peut éteindre tout à fait la blancheur de la neige. Sous le ciel le plus sombre on distingue sa pâleur livide étalée comme un drap mortuaire sous une voûte de caveau. Il

s'en dégage de vagues lueurs, de bleuâtres phosphorescences. Elle trahit les objets disparus par la touche qu'elle accroche à leurs reliefs et les dessine comme au crayon blanc sur le fond noir de l'ombre. Ce paysage blafard, dont les lignes changeaient d'axe et se repliaient rapidement derrière le train, avait l'aspect le plus étrange. Un moment la lune, perçant la couche épaisse des nuages, allongea son froid rayon sur la plaine glacée dont les parties éclairées prirent l'éclat de l'argent, tandis que les autres s'azurèrent d'ombres bleues, prouvant la vérité de l'observation de Gœthe sur les ombres de la neige, dans sa théorie des couleurs. On ne saurait imaginer la mélancolie de cet immense horizon pâle qui paraissait refléter la lune et lui renvoyer la lumière qu'il en recevait. Il se reformait autour du wagon, toujours le même comme la mer, et cependant la locomotive fuyait à toute vitesse, lançant par son tuyau de crépitantes gerbes d'étincelles rouges; mais il semblait à la vue découragée qu'on ne dût jamais sortir de ce cercle blanc. Le froid, augmenté du déplacement de l'air, devenait intense et nous pénétrait jusqu'aux os, malgré la moelleuse épaisseur de nos fourrures ; notre haleine se cristallisait à nos moustaches et nous faisait comme un bâillon de glace ; les cils de nos yeux se prenaient et nous sentions, quoique nous fussions debout, le sommeil nous envahir invinciblement: il était temps de rentrer. Quand il ne fait pas de vent, le froid le plus rigoureux est supportable, mais le moindre souffle aiguise ses flèches et affile le tranchant de sa hache d'acier. Ordinairement, par ces basses températures où le mercure se fige, il n'y a pas un soupir de brise et l'on pourrait traverser la Sibérie une bougie à la main sans que la flamme oscillât ; mais au plus léger courant d'air on gèle, fût-on empaqueté dans la dépouille des hôtes les mieux fourrés du pôle.

Ce fut pour nous une sensation des plus agréables de retrouver la bénigne atmosphère de notre compartiment et de nous blottir en notre coin, où nous dormîmes jusqu'au petit jour avec ce sentiment particulier de plaisir qu'é-

prouve l'homme abrité contre les rigueurs de la saison écrites sur les vitres en lettres de glace. Le Matin gris, comme dit Shakespeare, car l'Aurore aux doigts de rose d'Homère aurait des engelures sous une pareille latitude, commençait, enveloppé de sa pelisse, à marcher sur la neige avec ses bottes de feutre blanc. On approchait de Moscou dont on discernait déjà, de la plate-forme du wagon, la couronne dentelée sur les premières clartés du jour.

Il y a quelques années encore, aux yeux d'un Parisien, Moscou apparaissait vaguement, au fond d'un reculement prodigieux, comme dans une sorte d'aurore boréale emplissant tout le ciel, aux lueurs de l'incendie allumé par Rostopchine, dessinant son diadème byzantin, hérissé de tours et de clochers bizarres, sur un flamboyement d'éclairs et de fumée. — C'était une ville fabuleusement splendide et chimériquement lointaine, une tiare de pierreries posée dans un désert de neige et dont les revenus de 1812 parlaient avec une sorte de stupeur ; car pour eux, la ville s'était changée en volcan. En effet, avant l'invention des bateaux à vapeur et des chemins de fer, ce n'était pas une médiocre entreprise que d'aller à Moscou. C'était plus difficile encore que d'aller à Corinthe, dont le voyage, cependant, n'est pas permis à tout le monde, s'il faut en croire le proverbe.

Tout enfant, Moscou préoccupait notre imagination et nous restions souvent en extase, sur le quai Voltaire, devant la vitrine d'un marchand de gravures où étaient exposées de grandes vues panoramiques de Moscou à l'aquatinte, coloriées d'après les procédés de Demarne ou de Debucourt, comme on en faisait beaucoup alors. Ces clochers à forme d'oignon, ces coupoles surmontées de croix à chainettes, ces maisons peintes, ces personnages à large barbe et à chapeaux évasés, ces femmes coiffées du povoïnik et portant la tunique courte à ceinture sous le bras, nous semblaient appartenir au monde de la lune, et l'idée d'y faire jamais un voyage ne se présentait pas à notre esprit ; d'ailleurs, puisque Moscou était brûlé, quel inté-

rêt pouvait offrir ce monceau de cendres? — il nous fallut longtemps pour admettre que la ville avait été reconstruite et que tous les vieux monuments ne s'étaient pas abîmés dans les flammes: Eh bien, dans moins d'une demi-heure, nous allions juger si les aqua-tintes du quai Voltaire étaient inexactes ou fidèles!

Au débarcadère était ameuté tout un peuple d'isvoschiks offrant leurs traîneaux aux voyageurs, et cherchant à décider leur préférence. Nous en choisîmes deux. Nous montâmes dans l'un avec notre compagnon et l'autre fut chargé de nos malles. Selon la coutume des cochers russes qui n'attendent jamais qu'on leur désigne l'endroit où l'on va, nos conducteurs firent prendre à leurs bêtes un galop préalable et se lancèrent dans une direction quelconque. Ils ne manquent jamais à cette espéce de fantasia.

La neige était tombée en bien plus grande abondance à Moscou qu'à Saint-Pétersbourg, et la piste des traineaux, dont les bords avaient été soigneusement relevés à la pelle, dépassait le niveau des trottoirs dégagés de plus de cinquante centimètres. Sur cette couche épaisse et miroitée par les patins des traîneaux nos frêles équipages volaient comme le vent, et les pieds des chevaux envoyaient, dru comme grêle, des parcelles glacées contre le cuir du para-neige. La rue que nous suivions était bordée d'étuves publiques, de bains de vapeur, car le bain d'eau est peu pratiqué en Russie. Si le peuple a l'air sale, cette malpropreté n'est qu'apparente et tient aux vêtements d'hiver coûteux à renouveler; mais il n'y a pas à Paris de petite maîtresse pétrie au cold-cream, à la poudre de riz et au lait virginal, qui ait le corps plus net qu'un moujik sortant de l'étuve. Les plus pauvres y vont une fois au moins par semaine. Ces bains pris en commun, sans distinction de sexe, ne coûtent que quelques kopecks. Il est bien entendu qu'il existe pour les gens riches des établissements plus luxueux, où sont réunies toutes les recherches de l'art balnéatoire.

Après quelques instants d'une course insensée, nos co-

chers, jugeant la discrétion poussée assez loin, s'étaient retournés sur leur siége et nous avaient demandé où nous allions. Nous leur indiquâmes l'hôtel Chevrier, rue des Vieilles-Gazettes. Ils reprirent leur course vers un but désormais certain. Pendant la route, nous regardions avidement à droite et à gauche sans rien voir de bien caractéristique. Moscou s'est formé par zones concentriques; l'extérieure est la plus moderne et la moins intéressante. Le Kremlin, qui était autrefois toute la ville, en présente le cœur et la moelle.

Au dessus de maisons qui ne différaient pas beaucoup de celles de Saint-Péterbourg, s'arrondissaient parfois des coupoles d'azur étoilées d'or, ou des clochers bulbeux revêtus d'étain; une église d'architecture rococo dressait sa façade coloriée d'un rouge vif et bizarrement rehaussée de neige à toutes les saillies; d'autres fois l'œil était surpris par une chapelle peinte en bleu Marie-Louise, que l'hiver avait, çà et là, glacé d'argent. La question de l'architecture polychrome, si vivement débattue encore parmi nous, est depuis longtemps tranchée en Russie; on y dore, on y argente, on y peint de toutes couleurs les édifices sans le moindre souci du bon goût et de la sobriété, comme l'entendent les pseudo-classiques, car il est certain que les Grecs donnaient des teintes variées à leurs monuments et même à leurs statues Rien de plus amusant que cette riche palette appliquée à l'architecture condamnée dans l'Occident aux gris blafards, aux jaunes neutres et aux blancs sales.

Les enseignes des magasins faisaient ressortir, comme des ornements d'or, ces belles lettres de l'alphabet russe qui ont des attitudes grecques et pourraient s'employer dans des frises décoratives, à l'exemple des caractères cufiques. La traduction en était faite, à l'usage des illettrés ou des étrangers, par la représentation naïve des objets que renfermait la boutique.

Nous arrivâmes bientôt à l'hôtel dont la grande cour pavée en bois montrait sous des hangars la carrosserie la plus variée; traineaux, troïkas, tarentasses, drojkis, kibit-

kas, chaises de poste, berlines, landaux, chars-à-bancs, voitures d'été et d'hiver, car en Russie personne ne marche, et si l'on envoie chercher des cigares par un domestique, il prend un traîneau pour faire les cent pas qui séparent la maison du débit de tabac. On nous donna des chambres ornées de glaces, tapissées de papiers à grands ramages et garnies de meubles somptueux, à l'instar des grands hôtels de Paris. Pas le plus petit vestige de couleur locale, mais en revanche tout l'outillage du confort moderne. Quelque romantique qu'on soit, on s'y résigne facilement, tant la civilisation a de prise sur les caractères les plus rebelles à ses mollesses ; il n'y avait de russe que le grand canapé de cuir vert sur lequel il est si doux de dormir roulé dans sa pelisse.

Nos lourds vêtements de voyage pendus au vestiaire et nos ablutions faites, avant de nous lancer par la ville, nous pensâmes qu'il serait bon de déjeuner pour n'être pas distrait dans nos admirations par des tiraillements d'estomac et forcé de revenir à l'hôtel, du fond de quelque quartier fantastiquement éloigné. Le repas nous fut servi au milieu d'une salle vitrée, arrangée en jardin d'hiver et encombrée de plantes exotiques. Manger à Moscou un beefsteack aux pommes de terre soufflées, dans une forêt vierge en miniature, est une sensation assez bizarre. Le garçon qui attendait nos ordres, debout à quelques pas de la table, quoique portant un habit noir et une cravate blanche, avait un teint jaune, des pommettes saillantes, un petit nez écrasé qui dénonçaient son origine mongole et disaient qu'il ne devait pas être né bien loin des frontières de la Chine, malgré son air de garçon du café Anglais.

Comme on ne peut pas observer à son aise les détails d'une ville, emporté par un traîneau qui file comme l'éclair, au risque de passer pour un seigneur médiocre et de nous attirer le mépris des moujiks, nous résolûmes de faire notre première excursion à pied, chaussé de fortes galoches fourrées destinées à séparer la semelle de nos bottes du trottoir glacial, et bientôt nous arrivâmes au

Kitaï-Gorod qui est le quartier des affaires, sur la Krasnaïa, la place rouge ou plutôt la belle place, car en russe les mots rouge et beau sont synonymes. Un des côtés de cette place est occupé par la longue façade du Gostinoi Dvor, immense bazar coupé de rues vitrées comme nos passages, et qui ne contient pas moins de six mille boutiques. Le mur d'enceinte du Kremlin ou Kreml s'élève à l'autre bout avec ses portes percées dans des tours à toits aigus et laissant voir par-dessus ses créneaux les coupoles, les clochers et les flèches des églises ou couvents qu'il renferme. A l'autre coin, étrange comme l'architecture du rêve, se dresse chimériquement l'impossible église de Vassili-Blajennoi, qui fait douter la raison du témoignage des yeux. On la voit avec toute l'apparence de la réalité, et l'on se demande si ce n'est pas un mirage fantastique, un édifice de nuées bizarrement coloré par le soleil et que le tremblement de l'air va déformer ou évanouir. C'est sans aucun doute le monument le plus original du monde, il ne rappelle rien de ce qu'on a vu et ne se rattache à aucun style : on dirait un gigantesque madrépore, une cristallisation colossale, une grotte à stalactites retournée. Mais ne cherchons pas de comparaisons pour donner l'idée d'une chose qui n'a ni prototype, ni similaire. Essayons plutôt de décrire Vassili-Blajennoi, si toutefois il existe un vocabulaire pour parler de ce qui n'a pas été prévu.

Il y a sur Vassili-Blajennoi une légende qui probablement n'est pas vraie, mais qui n'en exprime pas moins avec force et poésie le sentiment de stupeur admirative que dut produire, à l'époque demi-barbare où il s'éleva, cet édifice si singulier, si en dehors de toutes les traditions architecturales. Ivan le Terrible fit bâtir cette cathédrale en actions de grâces de la prise de Kazan, et lorsqu'elle fut achevée il la trouva tellement belle, admirable et surprenante, qu'il ordonna de crever les yeux à l'architecte — un Italien, dit-on — pour que désormais il ne pût en édifier ailleurs de pareilles. Selon une autre version de la même légende, le tsar demanda à l'auteur de l'église s'il ne pourrait pas en élever une plus belle en-

core, et sur sa réponse affirmative il lui fit couper la tête pour que Vassili-Blajennoi restât un monument sans rival. On ne saurait imaginer une cruauté plus flatteuse dans sa jalousie, et cet Ivan le Terrible était au fond un vrai artiste, un dilettante passionné. Cette férocité, en matière d'art, nous déplaît moins que l'indifférence. Toujours est-il que Vassili-Blajennoi n'a été tiré qu'à une épreuve.

Figurez-vous, sur une espèce de plate-forme qu'isolent des terrains en contre-bas, le plus bizarre, le plus incohérent, le plus prodigieux entassement de cabines, de logettes, d'escaliers projetés en dehors, de galeries à arcades, de retraits et de saillies inattendus, de porches sans symétrie, de chapelles juxtaposées, de fenêtres percées comme au hasard, de formes indescriptibles, relief des dispositions intérieures, comme si l'architecte, assis au centre de son œuvre, avait fait un édifice au *repoussé*. Du toit de cette église, qu'on pourrait prendre pour une pagode indoue, chinoise ou thibétaine, jaillit une forêt de clochers du goût le plus étrange et d'une fantaisie dont rien n'approche. Celui du milieu, le plus élevé et le plus massif, présente trois ou quatre étages jusqu'à la base de sa flèche. Ce sont d'abord des colonnettes et des bandeaux denticulés, puis des pilastres encadrant de longues fenêtres à meneaux, ensuite un papelonnage d'arcatures superposées, et sur les côtes de la flèche des crosses verruqueuses dentelant chaque arête, le tout terminé par un lanternon que surmonte une bulbe d'or renversée portant la croix russe sur sa pointe. Les autres, de moindre dimension et de moindre hauteur, affectent des formes de minaret et leurs tourelles fantasquement ouvragées se terminent par les renflements bizarres de leurs coupoles à formes d'oignons. Les unes sont martelées à facettes, les autres côtelées, celles-ci taillées en pointe de diamant comme des ananas, celles-là rayées de stries en spirales, d'autres enfin imbriquées d'écailles, losangées, gaufrées en gâteau d'abeille, et toutes dressent à leur sommet la croix ornée de boules d'or.

Ce qui ajoute encore à l'effet fantastique de Vassili-Blajennoi, c'est qu'il est colorié de la base au faîte des tons les plus disparates qui cependant produisent un ensemble harmonieux et charmant pour l'œil. Le rouge, le bleu, le vert-pomme, le jaune y accusent tous les membres de l'architecture. Les colonnettes, les chapiteaux, les arcatures, les ornements sont peints de nuances diverses qui leur prêtent un puissant relief. Aux rares espaces planes on a simulé des divisions, des panneaux encadrant des pots de fleurs, des rosaces, des entrelacs, des chimères. L'enluminage a historié les dômes de clochetons de dessins pareils aux ramages des châles de l'Inde, et, ainsi posés sur le toit de l'église, ils ressemblent à des kiosques de sultans. M. Hittorf, l'apôtre de l'architecture polychrome, verrait là l'éclatante confirmation de sa théorie.

Pour que rien ne manquât à la magie du spectacle, des parcelles de neige, retenues par les saillies des toits, des frises et des ornements, semaient de paillettes d'argent la robe diaprée de Vassili Blajennoi et piquaient de mille points étincelants cette décoration merveilleuse.

Remettant à plus tard notre visite au Kremlin, nous entrâmes tout de suite dans l'église de Vassili-Blajennoi, dont la bizarrerie excitait au plus haut point notre curiosité, pour voir si le dedans tenait les promesses du dehors. Le même génie fantasque avait présidé à la distribution et à l'ornementation intérieures. Une première chapelle basse, où tremblotaient quelques lampes, ressemblait à une caverne d'or ; des luisants soudains y jetaient leurs éclairs parmi des ombres fauves et découpaient comme des fantômes les raides images des saints grecs. Les mosaïques de saint Marc à Venise peuvent donner une idée approximative de cet effet d une étonnante richesse. Au fond, l'iconostase se dressait comme une muraille d'or et de pierreries entre les fidèles et les arcanes du sanctuaire, dans une demi-obscurité traversée de rayons. Vassili-Blajennoi n'offre pas comme les autres églises un vaisseau unique composé de plusieurs nefs communiquant entre elles et se coupant à certains points d'intersection d'après

les lois du rite suivi dans le temple. Il est formé d'un faisceau d'églises ou de chapelles juxtaposées et indépendantes les unes des autres. Chaque clocher en contient une qui s'arrange comme elle peut dans ce moule. La voûte est la gaîne même de la flèche ou la bulbe de la coupole. On se croirait sous le casque démesuré de quelque géant circassien ou tartare. Ces calottes sont du reste merveilleusement peintes et dorées à l'intérieur. Il en est de même des murailles recouvertes de ces figures d'une barbarie hiératique voulue, dont les moines grecs du mont Athos ont conservé le patron de siècle en siècle et qui, en Russie, trompent plus d'une fois l'observateur inattentif sur l'âge d'un monument. C'est une sensation étrange que de se trouver dans ces mystérieux sanctuaires où les personnages connus du culte catholique, se mêlant aux saints particuliers du calendrier grec, semblent avec leur tournure archaïque, byzantine et contrainte, traduits gauchement dans l'or par la dévotion enfantine de quelque peuplade primitive. Ces images à l'air d'idoles qui vous regardent à travers les découpures de vermeil des iconostases ou s'allongent symétriquement sur les parois dorées, ouvrant leurs grands yeux fixes, ouvrant leur main brune aux doigts repliés d'une façon diabolique, produisent par leur aspect farouche, extra-humain, immuablement traditionnel, une impression religieuse que n'obtiendraient ar les œuvres d'un art plus avancé. Ces figures, dans le miroitement de l'or, sous les clartés vacillantes des lampes, prennent aisément une vie fantasmatique capable de frapper les imaginations naïves et d'inspirer, quand le jour baisse, une certaine horreur sacrée.

D'étroits corridors, des galeries aux arcades basses dont chaque coude touche les murs et qui vous forcent à baisser la tête, circulent autour de ces chapelles et permettent d'aller de l'une à l'autre. Rien de plus fantasque que ces passages ; l'architecte semble avoir pris plaisir à brouiller leur écheveau. Vous montez, vous descendez, vous sortez de l'édifice, vous y rentrez, contournant sur une corniche la rondeur d'un clocher, marchant dans l'é

paisseur, d'un mur par des tortuosités semblables aux tubes capillaires des madrépores ou aux chemins que les scotines tracent sous l'écorce du bois. Après tant de tours et de détours la tête vous tourne, le vertige vous prend et l'on se croirait le mollusque d'un coquillage immense. Nous ne parlons pas des recoins mystérieux, des cæcums inexpliqués, des portes basses conduisant on ne sait où, des escaliers obscurs descendant vers les profondeurs; nous n'en finirions jamais sur cette architecture où l'on semble marcher dans un rêve.

Les jours d'hiver sont bien courts en Russie et déjà l'ombre du crépuscule commençait à faire briller d'un éclat plus vif les lampes brûlant devant les images des saints lorsque nous sortîmes de Vassili-Blajennoi, augurant bien, d'après cet échantillon, des richesses pittoresques de Moscou. Nous venions d'éprouver cette sensation si rare dont la recherche pousse le voyageur aux extrémités du monde; nous avions vu quelque chose qui n'existe pas ailleurs. Aussi, nous l'avouons, le groupe en bronze de Minine et Pojarsky, placé près du Gostinoi-Dvor et faisant face au Kremlin, nous toucha-t-il médiocrement comme œuvre d'art; cependant le statuaire auteur du groupe, M. Martoss, ne manque pas de talent. Mais, près de la fantaisie effrénée de Vassili-Blajennoi, son travail nous parut trop froid, trop correct, trop sagement académique. Minine était un boucher de Nijni-Novgorod qui leva une armée pour chasser les Polonais devenus maîtres de Moscou, à la suite de l'usurpation de Boris-Godounof, et en remit le commandement au prince Pojarsky. A eux deux, l'homme du peuple et le grand seigneur délivrèrent des étrangers la ville sainte, et sur le piédestal orné de bas-reliefs de bronze on lit cette inscription : « Au bourgeois Minine et au prince Pojarsky la Russie reconnaissante, l'an 1818. »

En voyage nous avons pour règle, lorsque le temps ne nous presse pas d'une façon trop impérieuse, de nous arrêter sur une impression vive. Il est une minute où l'œil, saturé de formes et de couleurs, se refuse à l'absorption

de nouveaux aspects. Plus rien n'y entre, comme en un vase trop plein. L'image antérieure y persiste et ne s'efface pas. En cet état on regarde, mais on ne voit plus. La rétine n'a pas eu le temps de se *sensibiliser* pour une nouvelle impression. C'était notre cas en sortant de Vassili-Blajennoi, et le Kremlin voulait un regard frais, un œil vierge. Aussi, après avoir jeté un dernier coup d'œil aux clochetons extravagants de la cathédrale d'Ivan le Terrible, allions-nous appeler un traîneau pour retourner à notre hôtel, quand nous fûmes retenu sur la Krasnaïa par un bruit singulier qui nous fit lever la tête vers le ciel.

Des corneilles et des corbeaux traversaient en croassant l'atmosphère grisâtre, qu'ils ponctuaient de leurs sombres virgules. Ils rentraient au Kremlin pour se coucher, mais ce n'était encore que l'avant-garde. Bientôt arrivèrent des bataillons plus épais. De tous les points de l'horizon accouraient des bandes paraissant obéir à l'ordre de chefs et suivre une marche stratégique. Les noirs essaims ne volaient pas tous à la même hauteur et filaient par zones superposées, obscurcissant véritablement l'air. Leur nombre augmentait de minute en minute. C'étaient des cris et des battements d'ailes à ne pas s'entendre, et toujours de nouvelles phalanges débouchaient au-dessus de notre tête, venant grossir le prodigieux conciliabule. Nous ne croyions pas qu'il existât autant de corbeaux et de corneilles dans le monde entier. Sans aucune exagération, il fallait les compter par centaines de mille; ce chiffre même nous semble modeste, et le mot par millions serait plus juste. Cela faisait penser à ces passages de ramiers dont parle Audubon, l'ornithologiste américain, qui couvrent le soleil, jettent ombre sur la terre comme les nuages, courbent les forêts sur lesquelles ils s'abattent, et ne paraissent pas diminués par les immenses massacres qu'en font les chasseurs. L'innombrable armée ayant fait sa jonction tournoyait par-dessus la Krasnaïa, montant, descendant, décrivant des cercles et faisant le bruit d'une tempête. Enfin la trombe ailée parut prendre une résolution et chaque oiseau se dirigea vers son gîte nocturne.

En un instant les clochers, les coupoles, les tours, les toits, les créneaux furent enveloppés de noirs tourbillons et de cris assourdissants. On se disputait les places à grands coups de bec. Le moindre trou, la plus étroite fissure pouvant offrir un abri était l'objet d'un siège acharné. Peu à peu le tumulte s'apaisa, chacun se casa tant bien que mal, on n'entendit plus un seul croassement, on ne vit plus un seul corbeau, et le ciel, tout à l'heure criblé de points noirs, reprit sa lividité crépusculaire. On se demande de quoi peuvent se nourrir ces myriades d'oiseaux sinistres qui dévoreraient en un repas tous les cadavres d'une déroute, surtout lorsque le sol est recouvert pendant six moins d'un épais linceul de neige? Les immondices, les bêtes mortes et les charognes de la ville n'y doivent pas suffire. Peut-être se mangent-ils entre eux, comme les rats en temps de disette, mais alors leur nombre ne serait pas si considérable et ils finiraient par disparaître. Ils semblent d'ailleurs pleins de vigueur, d'animation et de turbulence joyeuse. Leur mode d'alimentation n'en reste pas moins un mystère pour nous, et prouve que l'instinct de l'animal trouve dans la nature des ressources où la raison de l'homme n'en voit pas.

Notre compagnon qui avait regardé comme nous ce spectacle, mais sans étonnement, car ce n'était pas la première fois qu'il voyait « le coucher des corbeaux au Kremlin, » nous dit : « Puisque nous sommes sur la Krasnaïa, tout portés, à deux pas du plus célèbre restaurant russe de Moscou, ne retournons pas dîner à l'hôtel, où l'on nous servirait un repas prétentieusement français. Votre estomac de voyageur, dressé aux mets exotiques, est assez complaisant pour admettre la couleur locale en cuisine et pense que ce qui nourrit un homme peut en nourrir un autre. Entrons donc ici, nous mangerons du *chtchi*, du caviar, du cochon de lait, des sterlets du Volga, avec accompagnement d'ogourtsis et de sauce au raïfort, le tout arrosé de kwas (il faut bien tout connaître) et de vin de Champagne frappé. Ce menu vous va-t-il? »

Sur notre réponse affirmative, l'ami qui voulait bien

nous servir de guide nous conduisit au restaurant situé au bout du Gostinoi-Dvor, tout en face du Kremlin. Nous montâmes un escalier bien chauffé et nous entrâmes dans un vestibule qui ressemblait à un magasin de pelleteries; des garçons nous débarrassèrent en un clin d'œil de nos fourrures, qu'ils accrochèrent près des autres au porte-manteau. Les domestiques russes ne se trompent jamais en matière de pelisses, et du premier coup vous posent la vôtre sur les épaules, sans numéro et sans aucun signe de reconnaissance. Dans la première pièce se trouvait une espèce de bar-room chargé de bouteilles de kummel, de vodka, de cognac et autres liqueurs, de caviar, de harengs, d'anchois, de bœuf fumé, de langues d'élans et de rennes, de fromages, de conserves au vinaigre, délicatesses qui servent à ouvrir l'appétit et se croquent sur le pouce avant le repas. Un de ces orgues de Cremone avec jeu de trompettes et batterie de tambour, que les Italiens promènent dans les rues, posés sur une petite voiture attelée d'un cheval, était adossé à la muraille, et sa manivelle tournée par un moujik faisait entendre nous ne savons plus quel air d'opéra à la mode. De nombreuses salles en enfilade, où flottait près du plafond la fumée bleuâtre des cigares et des pipes, se succédaient sur une étendue telle qu'un second orgue de Crémone placé à l'autre bout pouvait, sans cacophonie, jouer un autre air que l'orgue de la première salle. On dînait entre Donizetti et Verdi.

Ce qui donnait à ce restaurant une physionomie caractéristique, c'est que le service, au lieu d'être fait par des Tatares travestis en garçons des Frères-Provençaux, était tout naïvement confié à des moujiks. On avait au moins la sensation d'être en Russie. Ces moujiks, jeunes et bien faits, la chevelure séparée par une raie médiane, la barbe soigneusement peignée, le col nu, portant la tunique d'été rose ou blanche, serrée à la taille, le pantalon bleu bouffant entré dans les bottes avec toute l'aisance d'un costume national, avaient une grande tournure et beaucoup d'élégance naturelle. La plupart étaient blonds, de ce blond

noisette que la légende attribue aux cheveux de Jésus-Christ, et les traits de quelques-uns se distinguaient par cette régularité grecque qu'on trouve plus souvent en Russie chez les hommes que chez les femmes. Ainsi costumés, dans leur pose d'attente respectueuse, ils avaient l'air d'esclaves antiques au seuil d'un triclinium.

Après le dîner, nous fumâmes quelques pipes de tabac russe d'une force extrême, et nous bûmes deux ou trois *verres* d'excellent thé de caravane (en Russie le thé ne se prend pas dans des tasses), tout en écoutant d'une oreille distraite les airs joués par les orgues de Crémone, à travers le bruissement vague des conversations, et très-satisfait d'avoir mangé de la couleur locale.

XVII

LE KREMLIN

On se figure volontiers le Kremlin noirci par le temps, enfumé de ce ton sombre qui chez nous revêt les vieux monuments et contribue à leur beauté en la rendant vénérable. Nous poussons cette idée jusqu'à donner avec de la suie mélangée d'eau une patine aux portions neuves des édifices pour leur ôter la crudité blanche de la pierre et les mettre en harmonie avec les constructions plus anciennes. Il faut être arrivé à une civilisation extrême pour comprendre ce sentiment et attacher du prix aux traces que les siècles ont laissées de leur passage sur l'épiderme des temples, des palais ou des forteresses. Comme les peuples encore naïfs, les Russes aiment ce qui est neuf ou du moins ce qui en a l'air, et ils croient prouver leur respect pour un monument en renouvelant sa robe de peinture aussitôt qu'elle s'effrange ou s'éraille. Ce sont les plus grands badigeonneurs du monde. Il n'est pas jusqu'aux vieilles fresques dans le goût byzantin qui ornent les églises à l'intérieur et souvent à l'extérieur qu'ils ne repeignent lorsque les couleurs leur en semblent ternies; en sorte que ces peintures, si solennellement antiques d'apparence et d'une barbarie si primitive, sont parfois refaites d'hier. Ce n'est pas un spectacle rare que de voir un barbouilleur juché sur un frêle échafaudage retoucher

avec l'aplomb d'un moine du mont Athos quelque mère de Dieu, et remplir de teintes fraîches l'austère contour qui n'est lui-même qu'un *poncif* immuable. Il faut donc apporter une extrême prudence dans l'appréciation de ces peintures qui ont été anciennes, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais qui n'ont plus rien que de moderne, malgré leur raideur et leur sauvagerie hiératique.

Ce petit préambule n'a d'autre but que de préparer le lecteur à un aspect blanc et coloré, au lieu de l'aspect sombre, mélancolique et farouche qu'il rêvait dans ses idées occidentales.

Jadis le Kremlin, considéré de tout temps comme l'acropole, le lieu saint, le palladium et le cœur même de la Russie; était entouré d'une palissade en forts madriers de chêne — la citadelle d'Athènes n'avait pas d'autre défense avant la première invasion des Perses. — Dmitri-Donskoï remplaça la palissade par des murs crénelés, que fit rebâtir le tsar Jean III à cause de leur état de vétusté et de délabrement. C'est la muraille de Jean III qui subsiste encore aujourd'hui, mais souvent restaurée et refaite en maint endroit. D'épaisses couches de crépi empêchent d'ailleurs de découvrir les blessures que le temps peut y avoir faites et les noires traces du grand incendie de 1812, qui du reste ne fit que lécher de ses langues de flamme l'enceinte extérieure. Le Kremlin a quelques rapports avec l'Alhambra. Comme la forteresse moresque, il occupe le plateau d'une colline qu'il enveloppe de sa muraille flanquée de tours : il contient des demeures royales, des églises, des places, et, parmi les anciens édifices, un palais moderne qui s'y encastre aussi regrettablement que le palais de Charles-Quint parmi la délicate architecture arabe qu'il écrase de sa masse. La tour d'Ivan-Veliki n'est pas sans quelque ressemblance avec la tour de la Vela ; et du Kremlin, comme de l'Alhambra, on jouit d'une vue admirable, d'un panorama dont l'œil surpris garde toujours l'éblouissement. Mais ne poussons pas plus loin ce rapprochement, de peur de le forcer en y appuyant trop.

Chose bizarre, le Kremlin vu du dehors a peut-être

quelque chose de plus oriental que l'Alhambra lui-même avec ses massives tours rougeâtres dont rien ne trahit les magnificences intimes. Au-dessus de la muraille à créneaux échancrés, entre les tours à toits ouvragés, semblent monter et descendre comme des bulles d'or étincelantes, des myriades de coupoles, de clochetons bulbeux aux reflets métalliques, aux brusques rehauts de lumière. La muraille, blanche comme une corbeille d'argent, enserre ce bouquet de fleurs dorées et l'on a la sensation d'avoir devant soi, en réalité, une de ces villes féeriques, telles qu'en bâtit prodiguement l'imagination des conteurs arabes, une cristallisation architecturale des *Mille et une Nuits*. Et quand l'hiver saupoudre de son mica diamanté ces édifices étranges comme le rêve, on se croirait vraiment transporté dans une autre planète, car rien de pareil n'a jamais frappé votre regard.

Nous entrâmes au Kremlin par la porte Spasskoï qui s'ouvre sur la Krasnaïa. Nulle entrée ne saurait être plus romantique. Elle est percée dans une énorme tour carrée qui précède une sorte de porche ou d'avant-corps. La tour a trois étages en retraite et se termine par une flèche portant sur des arcatures évidées à jour. L'aigle à double tête, tenant aux serres la boule du monde, surmonte la pointe aiguë de la flèche, qui est octogone comme l'étage qu'elle coiffe, côtelée à ses arêtes et dorée sur ses pans. Chaque face du second étage enchâsse un énorme cadran, de manière que la tour montre l'heure à chaque point de l'horizon. Ajoutez pour l'effet aux saillies de l'architecture quelques paillettes de neige posées comme des réveillons de gouache, et vous aurez une légère idée de l'aspect que présente cette maîtresse tour s'élançant en trois jets au-dessus de la muraille denticulée qu'elle interrompt.

La porte Spasskoï est l'objet, en Russie, d'une telle vénération à cause de quelque image ou de quelque légende miraculeuse sur lesquelles nous n'avons pu nous renseigner précisément, que nul n'y serait passé la tête couverte fût-ce l'autocrate lui-même. Une irrévérence à cet

égard serait regardée comme sacrilége et deviendrait peut-être périlleuse. Aussi prévient-on les étrangers de la coutume. Il ne s'agit pas seulement de saluer les saintes images qui sont à l'entrée du porche et devant lesquelles brûlent des lampes perpétuelles, mais bien de rester découvert jusqu'à ce qu'on soit hors de la voûte. Or ce n'est pas une chose agréable que de tenir à la main son bonnet de fourrure, par un froid de vingt-cinq degrés, dans un long couloir où s'engouffre un vent glacial. Mais il faut partout se conformer aux usages des peuples : ôter son bonnet sous la porte Spasskoï et ses bottes au seuil de la Solimanieh ou de Sainte-Sophie Le vrai voyageur ne fait jamais d'objection, dût-il attraper le plus fameux coryza.

En débouchant de cette porte on se trouve sur l'Esplanade du Kremlin, au milieu du plus splendide entassement de palais, d'églises, de monastères, que l'imagination puisse rêver. Cela ne se rapporte à aucun style connu. Ce n'est pas grec, ce n'est pas byzantin, ce n'est pas gothique, ce n'est pas arabe, ce n'est pas chinois; c'est russe, c'est moscovite. Jamais architecture plus libre, plus originale, plus insoucieuse des règles, plus romantique, en un mot, ne réalisa ses caprices avec une telle fantaisie. Parfois ses plans ressemblent à des hasards de cristallisation. Cependant les coupoles, les clochers à bulbe d'or sont la caractéristique de ce style qui semble ne reconnaître aucune loi et le font discerner à première vue.

En contre-bas de cette esplanade, où se groupent les principaux édifices du Kremlin et qui forme le plateau de la colline, serpente, suivant les anfractuosités du terrain, le rempart doublé de son chemin de ronde et flanqué de tours d'une variété infinie, les unes rondes, les autres carrées, celles-ci sveltes comme des minarets, celles-là massives comme des bastions, avec des collerettes de mâchicoulis, des étages en retraite, des toits à pans coupés, des galeries à jour, des lanternons, des flèches, des écailles, des côtelures, toutes les manières imaginables

de coiffer une tour. Les créneaux découpant profondément la muraille, entaillés à leur sommet d'un cran pareil à la coche d'une flèche, sont alternativement pleins ou percés d'une barbacane. Nous ignorons au point de vue stratégique la valeur de cette défense, mais, au point de vue de la poésie, elle satisfait pleinement l'imagination et donne l'idée d'une citadelle formidable.

Entre le rempart et le terre-plein, bordé d'une balustrade, s'étendent des jardins en ce moment saupoudrés de neige et s'élève une pittoresque et petite église à clochers bulbeux.

Au delà se déploie à perte de vue un immense et prodigieux panorama de Moscou, auquel la crête dentée en scie de la muraille forme un admirable premier plan et un repoussoir pour les fuites d'horizon que l'art en l'inventant ne saurait mieux disposer.

La Moskwa, large à peu près comme la Seine et sinueuse comme elle, entoure d'un repli tout ce côté du Kremlin, et de l'esplanade on l'apercevait en abime prise par la gelée, et ressemblant à du verre opaque, car on en avait balayé la neige à l'endroit que nous regardions pour tracer une piste aux trotteurs entraînés en vue de quelque course prochaine de traîneaux sur la glace.

Le revêtement du quai bordé d'hôtels et de maisons superbes d'architecture moderne forme comme un soubassement de lignes correctes au vaste océan de maisons et de toits qui s'étendent par derrière à l'infini, relevés par la perspective et la hauteur du point de vue.

Une belle gelée — mot qui ferait frissonner Méry d'horreur, car ce frileux poëte prétend que toute gelée est laide — ayant chassé du ciel le grand nuage uniforme d'un gris jaunâtre, tiré la veille comme un rideau sur l'horizon assombri, un azur assez vif teignait la toile circulaire du panorama, et la recrudescence du froid, cristallisant la neige, en ravivait la blancheur. Un pâle rayon de soleil, tel qu'il peut luire au mois de janvier à Moscou par ces courtes journées d'hiver qui rappellent le voisinage du pôle, glissait obliquement sur la ville étalée en

éventail autour du Kremlin, rasant les toits couverts de neige et en faisant par places scintiller les micas. Au-dessus de ces toits blancs, pareils aux flocons d'écume d'une tempête figée, jaillissaient comme des écueils ou des navires les masses plus hautes des monuments publics, des temples et des monastères. On dit que Moscou renferme plus de trois cents églises et couvents ; nous ne savons si ce chiffre est exact ou purement hyperbolique, mais il paraît très-vraisemblable quand on regarde la ville du haut du Kremlin, qui lui-même renferme un grand nombre de cathédrales, de chapelles et d'édifices religieux.

On ne saurait rêver rien de plus beau, de plus riche, de plus splendide, de plus féerique, que ces coupoles surmontées de croix grecques, que ces clochetons en forme de bulbe, que ces flèches à six ou huit pans côtelées de nervures, évidées à jour, s'arrondissant, s'évasant, s'aiguisant, sur le tumulte immobile des toitures neigeuses. Les coupoles dorées prennent des reflets d'une transparence merveilleuse et la lumière au point saillant s'y concentre en une étoile qui brille comme une lampe. Les dômes d'argent ou d'étain semblent coiffer des églises de la lune ; plus loin ce sont des casques d'azur constellés d'or, des calottes faites en plaques de cuivre battu, imbriquées comme des écailles de dragon, ou bien encore des oignons renversés peints en vert et glacés de quelque paillon de neige ; puis à mesure que les pans se reculent, les détails disparaissent même à la lorgnette, et l'on ne distingue plus qu'un étincelant fouillis de dômes, de flèches, de tours, de campaniles de toutes les formes imaginables dessinant d'un trait d'ombre leur silhouette sur la teinte bleuâtre du lointain et en détachant leur saillie par une paillette d'or, d'argent, de cuivre, de saphir ou d'émeraude. Pour achever le tableau, figurez-vous, sur les tons froids et bleutés de la neige, quelques traînées de lumière faiblement pourprées, pâles roses du couchant polaire semées sur le tapis d'hermine de l'hiver russe.

Nous restions là, insensible au froid, absorbé dans une contemplation muette et comme dans une sorte de stupeur admirative.

Aucune ville ne donne cette impression de nouveauté absolue, pas même Venise, à laquelle Canaletto, Guardi, Bonington, Joyant, Wyld, Ziem et les photographies vous ont de longue main préparé. Moscou n'a pas été jusqu'à ce jour souvent visité par les artistes, et ses aspects étranges n'ont guère été reproduits. Le rigoureux climat septentrional ajoute à la singularité du décor par les effets de neige, les colorations bizarres du ciel, la qualité de la lumière qui n'est pas la même que chez nous, et fait aux peintres russes une palette spéciale dont il est difficile de comprendre la justesse hors du pays.

Sur l'esplanade du Kremlin, le panorama de Moscou développé devant soi, on se sent vraiment ailleurs, et le Français le plus amoureux de Paris ne regrette pas le ruisseau de la rue du Bac.

Le Kremlin enferme dans son enceinte un grand nombre d'églises ou de cathédrales, comme les appellent les Russes. De même l'Acropole, sur son étroit plateau, réunissait un grand nombre de temples. Nous les visiterons les unes après les autres, mais nous nous arrêterons d'abord à la tour d'Ivan-Veliki, énorme clocher octogone à trois étages en retraite, dont le dernier, à partir d'une zone d'ornements, s'arrondit en tourelle et se termine par une coupole renflée, dorée au feu, en or de ducats, et surmontée d'une croix grecque ayant pour base le croissant vaincu. A chaque étage, une arcature découpée sur chaque pan de la tour laisse voir les flancs d'airain d'une cloche. Il y en a trente-trois, et parmi elles se trouve, dit-on, le fameux beffroi de Novgorod, dont le tintement appelait le peuple aux tumultueuses délibérations de la place publique. L'une de ces cloches ne pèse pas moins de soixante mille kilogrammes, et le bourdon de Notre-Dame dont Quasimodo était si fier ne semblerait, à côté de ce monstre métallique, qu'une simple sonnette à servir la messe.

Il paraît d'ailleurs qu'on a, en Russie, la passion des

cloches colossales, car, tout près de la tour d'Ivan-Veliki, l'œil étonné aperçoit sur un socle de granit une cloche si énorme qu'on la prendrait pour une tente de bronze, d'autant plus qu'une large fissure forme dans ses parois comme une espèce de porte par laquelle un homme entrerait aisément sans baisser la tête. Elle a été fondue par ordre de l'impératrice Anne, et dix mille pounds de métal (150,000 kilogrammes) furent jetés dans la fournaise. C'est M. de Montferrand, l'architecte français de Saint-Isaac, qui l'a relevée et sortie de la terre où elle était enfouie à moitié, soit par la violence de sa chute pendant qu'on l'élevait, soit à la suite d'un incendie ou d'un écroulement. Une telle masse a-t-elle jamais été suspendue? Le battant de fer a-t-il fait jaillir la tempête sonore de cette monstrueuse capsule? L'histoire et la légende sont muettes sur ce point. Peut-être, comme quelques peuples anciens qui laissaient dans leurs camps abandonnés des lits de douze coudées pour faire croire qu'ils appartenaient à une race de géants, les Russes ont-ils voulu, par cette cloche en disproportion avec tout usage humain, donner à la postérité lointaine une idée gigantesque d'eux-mêmes, si après bien des siècles écoulés on la retrouvait dans quelque fouille.

Quoi qu'il en soit, cette cloche a de la beauté, comme toutes les choses en dehors des dimensions ordinaires. La grâce de l'énormité, grâce monstrueuse et farouche, mais réelle, ne lui fait pas défaut. Ses flancs s'évasent avec d'amples et puissantes courbures que cerclent de délicats ornements. Un globe surmonté de la croix la couronne; elle plaît à l'œil par la pureté de son galbe et la patine de son métal. et sa brèche même s'ouvre comme la gueule d'une caverne d'airain, mystérieuse et sombre. Au bas du socle, comme le battant décroché d'une porte, est posé le fragment de métal représentant le vide de la cassure.

Mais c'est assez parler cloches comme cela, entrons dans une des plus anciennes et des plus caractéristiques cathédrales du Kremlin, la première qui ait été bâtie en

pierres, la cathédrale de l'Assomption (Ouspenski-sobor). Ce n'est pas, il est vrai, l'édifice primitif fondé par Jean Kalita, que nous avons devant les yeux. Il s'écroula après un siècle et demi d'existence, et ce fut Ivan III qui le fit rebâtir. La cathédrale actuelle date donc seulement du quinzième siècle, malgré ses airs byzantins et son aspect archaïque. On est surpris d'apprendre qu'elle est l'œuvre de Fioraventi, architecte bolonais, que les Russes nomment Aristotèle, peut-être à cause de son grand savoir. L'idée qui se présenterait naturellement serait celle d'un architecte grec appelé de Constantinople, la tête toute remplie encore de Sainte-Sophie et des types de l'architecture gréco-orientale. L'Assomption est presque carrée, et ses grands murs s'élèvent droits avec une fierté de jet surprenante. Quatre énormes piliers, gros comme des tours, puissants comme les colonnes du palais de Karnack, supportent la coupole centrale posée sur un toit plat, dans le style asiatique, et flanquée de quatre coupoles plus petites.

Cette disposition si simple produit un effet grandiose, et ces massifs piliers donnent, sans lourdeur, une ferme assiette et une stabilité extraordinaire au vaisseau de la cathédrale.

Tout l'intérieur de l'église est revêtu de peintures en style byzantin sur fond d'or. Les piliers eux-mêmes sont historiés de personnages étagés par zones comme les colonnes des temples ou des palais égyptiens. Rien de plus étrange que cette décoration où des milliers de figures vous enveloppent, comme une foule muette, montant et descendant le long des murs, marchant par files en panathénées chrétiennes, s'isolant dans une pose d'une raideur hiératique, se courbant aux pendentifs, aux voussures, aux coupoles, et habillant le temple d'une tapisserie humaine au fourmillement immobile. Un jour rare, discrètement ménagé, ajoute encore à l'effet inquiétant et mystérieux. Les grands saints farouches du calendrier grec prennent dans cette ombre fauve et rutilante des apparences de vie formidables ; ils vous regardent avec des

yeux fixes et semblent vous menacer de leur main étendue pour bénir.

Les archanges militants, les saints chevaliers à la mine élégante et hardie mêlent leurs armures brillantes aux frocs sombres des saints moines et des anachorètes. Ils ont cette fierté de tournure, ce reste de galbe antique qui distinguent les figures de Pansélinos, le peintre byzantin maître du moine d'Aghia Lavra dont Papety a fait de si beaux dessins. L'intérieur de Saint-Marc à Venise, avec son aspect de caverne dorée, donne une idée de la cathédrale de l'Assomption ; seulement le vaisseau de l'église moscovite s'élève d'un jet vers le ciel, tandis que la voûte de Saint-Marc s'écrase mystérieusement comme une crypte.

L'iconostase, haute muraille de vermeil à cinq étages de figures qui a l'air de la façade d'un palais d'or, éblouit l'œil par sa fabuleuse magnificence. A travers les découpures de l'orfévrerie, les mères de Dieu, les saints et les saintes passent leurs têtes brunes et leurs mains aux tons de bistre. Leurs auréoles en relief accrochant la lumière font scintiller les facettes des pierres précieuses incrustées dans leurs rayons et flamboient comme de vraies gloires ; aux images, objets d'une vénération particulière, sont appliqués des pectoraux de pierreries, des colliers et des bracelets constellés de diamants, de saphirs, de rubis, d'émeraudes, d'améthystes, de perles, de turquoises ; la folie du luxe religieux ne saurait aller plus loin.

Quel beau motif de décoration que ces iconostases, voile d'or et de pierreries tendu entre la foi des fidèles et les mystères du saint-sacrifice ! Il faut reconnaître que les Russes en tirent un merveilleux parti et que, sous le rapport de la magnificence, la religion grecque n'est pas inférieure à la religion catholique, si elle ne l'égale pas dans le domaine de l'art pur.

On conserve à la cathédrale de l'Assomption, dans une châsse d'une valeur inestimable, la tunique de Notre-Seigneur. Deux autres reliquaires étincelants de pierreries contiennent un morceau de robe de la Vierge et un clou

de la vraie croix. La Vierge de Vladimir peinte de la main de saint Luc, image que les Russes regardent comme un palladium, et dont l'exhibition fit reculer les hordes farouches de Timour, est ornée d'un solitaire évalué à plus de cent mille francs. Le massif d'orfèvrerie qui l'encadre a coûté deux ou trois fois cette somme. Sans doute ce luxe semblerait un peu barbare à un goût délicat plus épris de la beauté que de la richesse, mais on ne peut nier que ces entassements d'or, de diamants et de perles ne produisent un effet religieux et splendide. Ces vierges dont l'écrin est mieux garni que celui des reines et des impératrices imposent à la piété naïve. Elles prennent dans l'ombre, à la vague clarté des lampes, un rayonnement surnaturel. Leurs couronnes de diamants scintillent comme des couronnes d'étoiles.

Du centre de la voûte descend un immense lustre d'argent massif d'un beau travail et de forme circulaire qui remplace l'ancien lustre d'un poids considérable enlevé pendant l'invasion française ; quarante-six branches s'y adaptent.

C'est dans la cathédrale de l'Assomption qu'a lieu le sacre des empereurs. L'estrade qui leur est destinée s'élève entre les quatre piliers soutiens de la coupole et fait face à l'iconostase.

Les tombeaux des métropolitains de Moscou occupent les parois latérales. Ils sont de forme oblongue, rangés contre le mur, et ressemblent, dans la pénombre qui les baigne, à des malles faites pour le grand voyage de l'éternité.

La cathédrale des Saints-Archanges, dont la façade tourne obliquement vers l'église de l'Assomption et n'en est éloignée que de quelques pas, n'offre pas de différence essentielle dans le plan. C'est toujours le même système de coupoles bulbeuses, de piliers massifs, d'iconostases étincelantes d'or, de peintures byzantines revêtant l'intérieur de l'édifice comme une tapisserie sacrée. Seulement ici les peintures ne sont pas sur fond d'or et ont plus l'air de fresques que de mosaïques. Elles représentent les

scènes du jugement dernier et les portraits à mine hautaine et rébarbative des anciens tsars russes.

C'est là que se trouvent leurs tombeaux, couverts de cachemires et de riches étoffes comme les turbés des sultans de Constantinople. Cela est sobre, simple et sévère. La mort n'y est pas enjolivée des délicates floraisons de l'art gothique, auquel la tombe fournit ses plus heureux thèmes d'ornement. Pas d'anges agenouillés, pas de vertus théologales, pas de figures emblématiques et pleureuses, pas de saints ni de saintes dans des niches découpées à jour, pas de lambrequins fantasques s'enroulant autour des blasons, pas de chevaliers revêtus de leur armure, la tête sur un coussin de marbre et les pieds sur un lion endormi : rien que le cadavre dans son coffre funèbre revêtu d'une housse mortuaire. L'art y perd sans doute, mais l'impression religieuse y gagne.

A la cathédrale de l'Annonciation, adossée au palais des tsars, on vous fait remarquer une peinture très-curieuse et très-rare, qui représente l'ange Gabriel apparaissant à la sainte Vierge pour lui annoncer que le Fils de Dieu naîtra d'elle. L'entrevue a lieu près d'un puits, comme celle de Jésus et de la Samaritaine. D'après une tradition de l'Église grecque, c'est plus tard, après son humble acquiescement aux volontés du Seigneur, que la sainte Vierge aurait été visitée dans sa chambre par le Saint-Esprit.

Cette scène, peinte sur la paroi extérieure de l'église, est protégée par une sorte d'auvent contre l'intempérie des saisons. Pour faire juger de la richesse intérieure de l'église, un seul détail suffira. Le pavé est fait d'agates rapportées de Grèce.

Du côté du Palais neuf, et tout près de ces églises, se trouve un édifice étrange, en dehors de tous les styles connus d'architecture, à physionomie asiatique et tartare, qui est comme monument civil ce qu'est Vassili-Blajennoi comme monument religieux, la chimère exactement réalisée d'une imagination somptueuse, barbare et fantasque. Il a été bâti sous Ivan III par l'architecte Aléviso. Au-dessus

de son toit s'élancent avec une gracieuse et pittoresque irrégularité les tourelles coiffées d'or des chapelles et des oratoires qu'il renferme. Un escalier extérieur, du haut duquel l'empereur se montre au peuple après son couronnement, y donne accès et produit par sa saillie ornementée un original accident d'architecture. Il est connu à Moscou comme l'escalier des Géants à Venise. C'est une des curiosités du Kremlin. Il se nomme en russe *Krasnoë-Kriltso* (l'Escalier rouge).

L'intérieur du palais, résidence des anciens tsars, semble défier la description; on dirait que ses chambres et ses passages ont été fouillés à mesure et sans plan arrêté dans un énorme bloc de pierre, tant ils s'enchevêtrent d'une façon bizarre, déroutante et compliquée, changeant de niveau et de direction au caprice d'une fantaisie effrénée. On marche là-dedans comme dans un rêve, tantôt arrêté par une grille qui s'ouvre mystérieusement, tantôt forcé de suivre un étroit couloir obscur dont vos épaules touchent presque les parois; d'autres fois, n'ayant d'autre route que le rebord dentelé d'une corniche, d'où l'on aperçoit les plaques de cuivre du toit et les bulbes des clochetons, montant, descendant, ne sachant plus où l'on est, voyant de loin en loin à travers des treillages d'or flamboyer un reflet de lampe sur les orfévreries des iconostases, aboutissant, après tout ce voyage intérieur, à quelque salle d'une ornementation folle et d'une richesse sauvage, au fond de laquelle on est surpris de ne pas trouver le grand Kniaz de Tatarie assis, les jambes croisées, sur son tapis de feutre noir.

Telle est, par exemple, la salle qu'on appelle la Chambre dorée, et qui occupe tout l'intérieur du palais à facettes (*Granovitaïa Palata*), ainsi nommée sans doute à cause de son revêtement taillé en pointes de diamants. Le palais à facettes confine au vieux palais des tsars. Les voûtes d'or de cette salle retombent sur un pilier central par des arcatures surbaissées, dont d'épaisses barres de fer dorées allant d'un arc à l'autre empêchent l'écartement. Quelques peintures font çà et là des taches sombres

sur la fauve splendeur du fond. Sur le cordon des arcades courent des légendes en vieilles lettres slavonnes, magnifique caractère qui se prête aussi bien à l'ornement des édifices que l'arabe cufique. On ne saurait imaginer une décoration plus riche, plus mystérieuse, plus sombre et plus éclatante à la fois que celle de la Chambre dorée. Le romantisme shakespearien aimerait à placer là le dénoûment d'un drame.

Certaines salles voûtées du vieux palais sont si basses, qu'un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne peut à peine s'y tenir debout. C'était là que, dans une atmosphère surchauffée par les poêles, les femmes accroupies à l'orientale sur des piles de carreaux, passaient les longues heures de l'hiver russe à regarder, à travers les petites fenêtres, la neige scintiller sur l'or des coupoles et les corbeaux décrire leurs larges spirales autour des clochers.

Ces appartements, bariolés de peintures, dont les palmes, les ramages, les fleurs rappellent les dessins de cachemire, font penser à des harems asiatiques transportés dans les frimas polaires. Le vrai goût moscovite, faussé plus tard par l'imitation mal entendue des arts de l'Occident, y apparaît dans toute sa primitive originalité et avec son âpre saveur barbare. Nous avons souvent remarqué que les progrès de la civilisation semblent enlever aux peuples le sens de l'architecture et de l'ornement. Les anciens édifices du Kremlin prouvent une fois de plus combien est vraie cette assertion, qui peut paraître tout d'abord paradoxale. Une fantaisie inépuisable préside à la décoration de ces chambres mystérieuses, où l'or, le vert, le bleu, le rouge se mêlent avec un bonheur rare et produisent des effets charmants. Cette architecture, sans le moindre souci des correspondances symétriques, s'élève comme les gâteaux de bulles savonneuses qu'on souffle sur une assiette au moyen d'un chalumeau de paille. Chaque cellule s'ajoute à la voisine s'arrangeant de ses angles et de ses facettes, et le tout brille des couleurs diaprées de l'iris. Cette comparaison puérile et bizarre en apparence

rend mieux que toute autre le mode d'agrégation de ces palais, fantastiques, mais réels pourtant.

C'est dans ce style que nous aurions voulu qu'on bâtît le Palais-Neuf, immense construction de goût moderne qui aurait sa beauté partout ailleurs, mais fait disparate au milieu du vieux Kremlin. L'architecture classique, avec ses grandes lignes froides, paraît plus ennuyeusement solennelle encore parmi ces palais aux formes étranges, aux couleurs voyantes, et ce tumulte d'églises à tournure orientale, dardant vers le ciel une forêt dorée de coupoles, de dômes, de pyramidions et de clochers bulbeux. On pouvait se croire, à l'aspect de cette architecture moscovite, dans quelque chimérique ville d'Asie, prendre les cathédrales pour des mosquées et les clochers pour des minarets, la sage façade du Palais-Neuf vous ramène en plein occident et en pleine civilisation : chose douloureuse pour un barbare romantique de notre espèce.

L'on pénètre dans le Palais-Neuf par un escalier d'un développement monumental fermé à son étage supérieur par une magnifique grille de fer poli qui s'entr'ouvre pour laisser passer le visiteur. On se trouve alors sous la haute voûte d'une salle en coupole où montent la garde des sentinelles qu'on ne relève pas de leur faction : quatre mannequins revêtus de pied en cape d'une antique et curieuse armure slavonne. Ces chevaliers ont fort grande mine ; ils jouent la vie à s'y méprendre ; on pourrait croire qu'un cœur bat sous leurs cottes de mailles. Ces armures du moyen âge ainsi dressées nous causent toujours une espèce de frisson involontaire. Elles conservent si fidèlement la forme extérieure de l'homme à jamais disparu !

De cette rotonde partent deux galeries contenant d'inestimables richesses. Le trésor du calife Haroun-al-Raschid, les puits d'Aboul-Kasem, la voûte Verte de Dresde réunis ensemble ne présenteraient pas un tel amoncellement de merveilles, et ici la valeur historique vient encore s'ajouter à la valeur matérielle. Là scintillent, rayonnent, lançant des éclairs prismatiques et de folles bluettes, les

diamants, les saphirs, les rubis, les émeraudes, toutes les pierres précieuses que la nature avare cache au fond de ses mines et qui sont prodiguées comme si elles n'étaient que du verre. Elles constellent les couronnes, mettent des points de lumière au bout des sceptres, roulent en pluie étincelante sur les insignes de l'empire, forment des arabesques et des chiffres laissant à peine voir l'or qui les enchâsse ! L'œil est ébloui, et la raison ose à peine supputer les sommes que représentent ces magnificences. Essayer de décrire cet écrin prodigieux serait une folie. Un livre n'y suffirait pas. Il faut se contenter de citer quelques-unes des pièces le plus remarquables. Une des plus anciennes couronnes est celle de Vladimir-Monomaque. C'est un présent de l'empereur Alexis Comnène. Elle fut apportée de Constantinople à Kief par une ambassade grecque, en 1116. Outre le souvenir historique qui s'y rattache, c'est une œuvre d'un goût exquis. Sur un fond de filigrane d'or s'incrustent des perles et des pierres précieuses disposées avec une admirable entente de l'ornementation. Les couronnes de Kazan et d'Astrakan, d'un goût oriental, l'une semée de turquoises, l'autre surmontée d'une énorme émeraude brute, sont des joyaux à désespérer l'art des orfèvres modernes. La couronne de Sibérie est en drap d'or ; elle a comme toutes les autres la croix grecque à son sommet, et, comme elles, elle est étoilée de diamants, de saphirs et de perles. Le sceptre d'or de Vladimir-Monomaque, long de près d'un mètre, ne compte pas moins de deux cent soixante-huit diamants, trois cent soixante rubis et quinze émeraudes. Les émaux qui recouvrent la place laissée libre par les pierreries représentent des sujets religieux traités dans le style byzantin ; c'est aussi un présent de l'empereur Alexis Comnène, de même que le reliquaire en forme de croix contenant un fragment de pierre du tombeau de Notre-Seigneur et un morceau de son gibet. Une cassette d'or rugueuse de pierreries contient ce trésor. Un joyau curieux est la chaîne du premier des Romanof, dont chaque anneau porte gravé à la suite d'une prière un des titres de

ce tsar. Il y en a quatre-vingt-dix-neuf. Nous ne pouvons nous arrêter aux trônes, aux globes, aux sceptres, aux couronnes des différents règnes, mais nous remarquerons que, si la richesse est toujours la même, la pureté du goût et la beauté du travail diminuent à mesure qu'on approche de l'époque moderne.

Une chose non moins merveilleuse, mais plus accessible à la description, c'est la salle des vaisselles d'or et d'argent. Autour des piliers s'étagent des crédences circulaires en forme de dressoirs supportant tout un monde de vases, de pots, d'aiguières, de flacons, de vidrecomes, de hanaps, de bocaux, de cruches, de puisoirs, de barillets, de coupes, de chopes, de tasses, de timbales, de gobelets, de buires, de pintes, de fiasques, de gourdes, d'amphores, et de tout ce qui est relatif à la *Beuverie*, comme disait maître Rabelais en son langage pantagruélique. Derrière ces orfèvreries étincellent des plats d'or et de vermeil, grands comme ceux où les Burgraves de Victor Hugo faisaient servir des bœufs entiers. Chaque pot est coiffé de son nimbe. Et quels pots! Il y en a qui n'ont pas moins de trois ou quatre pieds de hauteur et ne sauraient être soulevés que par le poing d'un Titan. Quelle énorme dépense d'imagination dans cette variété de vaisselle! Toutes les formes capables de contenir une boisson, vin, hydromel, bière, kwas, eau-de-vie, semblent avoir été épuisées. Et quel goût riche, fantasque, grotesque dans l'ornementation de ces vases d'or, d'argent ou de vermeil! Tantôt ce sont des bacchanales à figures joufflues et réjouies dansant autour de la panse d'un pot, tantôt des feuillages entremêlés d'animaux et de chasses, d'autres fois des dragons s'enroulant aux anses, ou bien des médailles antiques incrustées dans les flancs d'un hanap, un triomphe romain défilant avec ses buccins et ses enseignes, les Hébreux portant la grappe de la terre promise en costume hollandais, une nudité mythologique contemplée par des satyres à travers des arabesques touffues. Au caprice de l'artiste, les vases affectent des formes bestiales, s'épatent en ours, s'allongent en cigognes, battent

des ailes en aigles, se rengorgent en canards ou couchent sur leur dos les ramures d'un cerf. Plus loin le drageoir se creuse en navire, arrondit ses voiles, découpe ses pavillons et laisse prendre les épices dont il est rempli par les écoutilles. Toutes les chimères possibles de l'orfèvrerie se trouvent réalisées dans ce prodigieux dressoir!

La salle des armures renferme des trésors à lasser la plume du plus intrépide nomenclateur. Les casques circassiens, les cottes de mailles historiées de versets du Coran, les boucliers à bosses de filigrane, les cimeterres, les kandjars aux manches de jade, aux fourreaux ornés de pierreries, toutes ces armes d'Orient qui sont en même temps des joyaux, y brillent parmi l'arsenal le plus sévère de l'Occident. A voir toutes ces richesses amoncelées, la tête vous tourne et l'on demande grâce au guide trop complaisant ou trop exact qui ne veut pas vous faire tort d'une seule pièce.

Nous aimons beaucoup les salles capitulaires consacrées aux différents ordres de chevaleries russes. Les ordres de Saint-Georges, de Saint-Alexandre, de Saint-André, de Sainte-Catherine occupent chacun une vaste galerie dont les motifs d'ornement sont pris des pièces de leur blason. L'art héraldique est éminemment décoratif, et ses applications aux monuments produisent toujours un bon effet.

On peut imaginer, sans que nous en donnions le détail, la somptuosité d'ameublement des salons d'apparat. Tout ce que le luxe moderne a pu faire de plus riche est rassemblé là, à grands frais, et rien n'y rappelle le charmant goût moscovite. Ce style était d'ailleurs commandé par celui du palais. Mais ce qui nous surprit beaucoup, ce fut de nous trouver, au bout de la dernière pièce, face à face avec un pâle fantôme de marbre blanc, en tenue d'apothéose, qui fixait sur nous ses grands yeux immobiles et penchait d'un air méditatif son masque de César romain. Napoléon à Moscou, dans le palais du Tsar: nous ne nous attendions pas à cette rencontre.

XVIII

TROÏTZA

Quand on a quelques jours de loisir à Moscou, les principales curiosités vues, il est une excursion qu'on ne manque pas de vous proposer et qu'il faut accepter avec empressement. C'est une visite au couvent de Troïtza. Le voyage en vaut la peine, et nul ne se repent de l'avoir fait.

Il fut donc convenu que nous irions à Troïtza, et l'ami de Russie, qui avait gracieusement entrepris la charge de nous piloter, s'occupa des préparatifs du départ. Il retint une kibitka et envoya en avant un relai de chevaux que nous devions prendre à mi-chemin ; car le trajet, en se mettant en route de bonne heure, peut s'accomplir dans une demi-journée, et l'on arrive assez tôt pour prendre une idée générale de l'édifice et du site. Injonction nous fut faite d'être debout à trois heures du matin.

L'habitude du voyage donne la faculté de se lever à l'instant précis sans avoir besoin pour cela de réveille-matin à sonnerie opiniâtrement tintinnabulante. Aussi étions-nous sur pied et déjà prêt, muni pour viatique d'une tranche de viande et d'un verre de thé bien chaud — le thé est excellent à Moscou — lorsque la kibitka s'arrêta devant la porte de l'auberge.

En cherchant à voir le temps qu'il faisait à travers les

doubles vitres de la fenêtre, nous remarquâmes que le thermomètre intérieur marquait 15 degrés de chaleur Réaumur et que le thermomètre extérieur indiquait 31 degrés de froid. Un petit vent qui s'était rafraîchi sur les banquises du pôle avait soufflé pendant la nuit et amené une recrudescence glaciale.

Trente et un degrés de froid, c'est à donner, quand on y pense, le frisson aux natures les moins frileuses ; heureusement nous avions déjà subi toutes les rigueurs de l'hiver russe, et nous étions accoutumé à ces températures faites pour les rennes et les ours blancs. Cependant, comme nous devions rester toute une journée exposé au grand air, nous nous habillâmes en conséquence : deux chemises, deux gilets, deux pantalons, de quoi vêtir de pied en cap un second mortel. Pour chaussure des bas de laine dans des bottes de feutre blanc que recouvraient d'autres bottes fourrées montant au-dessus du genou ; pour coiffure un bonnet en dos de castor chaudement ouaté ; pour gants des mitaines de samoïède dont le pouce seul était articulé, et, brochant sur le tout, une énorme pelisse de fourrures avec son collet se relevant par derrière aussi haut que le sommet de la tête pour préserver la nuque et s'attachant par devant au moyen d'agrafes pour préserver le masque. En outre, une longue bande de laine tricotée tournait cinq ou six fois autour de notre torse comme une corde multipliant ses nœuds autour d'un paquet pour empêcher tout hiatus de la pelisse par où l'air aurait pu se glisser. Ainsi fagoté, nous avions l'air d'une guérite ambulante, et, dans l'air tiède de la chambre, ces vêtements superposés nous semblaient d'un poids immense et nous accablaient ; mais quand nous nous trouvâmes à l'air de la rue, ils nous parurent aussi légers que des habits de nankin.

La kibitka nous attendait, et les chevaux impatients baissaient la tête en secouant leurs longues crinières et mordillaient la neige. Quelques mots de description à propos de notre véhicule. La kibitka est une sorte de caisse ressemblant autant à une cabane qu'à une voiture, posée

sur le cadre d'un traîneau. Cela a une porte et une fenêtre qu'il ne faut pas songer à fermer, car la vapeur de la respiration condensée avec la vitre se changerait en glace, et l'on se trouverait ainsi privé d'air et plongé dans des ténèbres blanches.

Nous nous arrangeâmes de notre mieux au fond de la kibitka, serrés comme des sardines de Lorient ; car, bien que nous ne fussions que trois, la quantité de vêtements dont nous étions surchargés nous faisait occuper la place de six personnes ; on nous jeta encore sur les jambes, par surcroît de précaution, des couvertures de voyage et une peau d'ours, et nous partîmes.

Il pouvait être quatre heures du matin. Sur le ciel d'un noir bleu tremblotaient des étoiles aux scintillations vives, avec cette clarté nette qui indique l'intensité du froid ; la neige, sous les patins d'acier de la kibitka, grinçait comme un verre qu'on raye avec un diamant. Du reste, il ne faisait pas un souffle d'air, et l'on eût dit que le vent lui-même était gelé. On aurait pu se promener une bougie allumée à la main sans que la flamme en vacillât ; le vent augmente étrangement la rigueur de la température ; il change le froid inerte en froid actif et des glaçons fait des fers de flèche. C'était, en somme, ce qu'à Moscou, vers la fin de janvier, on pouvait appeler un beau temps.

Les cochers russes aiment aller vite, et c'est un goût que les chevaux partagent. Il faut plutôt les modérer que les exciter. Tout départ a lieu à fond de train, et quand on n'a pas l'habitude de cette vertigineuse rapidité, on se figure que l'attelage a pris le mors aux dents. Le nôtre ne dérogeait pas à cette loi et galopait éperdûment dans la solitude et le silence des rues de Moscou qu'éclairait d'une lueur vague la réverbération de la neige, à défaut de la clarté mourante des lanternes gelées. Les maisons, les édifices, les églises filaient rapidement à droite et à gauche avec leurs silhouettes sombres, bizarrement découpées et rehaussées de touches blanches, car aucune obscurité n'éteint tout à fait l'éclat argenté de la neige. Parfois, les coupoles des chapelles rapidement entrevues faisaient

l'effet de casques de géants dépassant le rempart d'une forteresse fantastique ; le silence n'était troublé que par les gardes de nuit qui marchaient d'un pas régulier en laissant traîner derrière eux leurs bâtons ferrés sur les dalles des trottoirs pour témoigner de leur vigilance.

Au train dont nous allions, quoique Moscou soit vaste, nous eûmes bientôt franchi l'enceinte de la ville, et à la rue succéda la route. Les maisons disparurent, et de chaque côté du chemin, la campagne s'étendit vaguement blanchâtre sous le ciel nocturne. C'est une sensation bizarre que de courir avec une grande vitesse à travers ce paysage pâle, indéfini, enveloppé de sa monotone blancheur, qui ressemble à une plaine de la lune, au milieu du sommeil des hommes et des bêtes, sans entendre d'autre bruit que le piétinement des chevaux et le sillage des patins du traîneau dans la neige. On eût pu se croire sur un globe inhabité.

Pendant que nous galopions ainsi, l'entretien en était arrivé, par une de ces transitions intérieures dont l'Auguste Dupin d'Edgar Poë savait si bien retrouver le fil et qui parfois amènent des phrases brusquement étranges pour l'auditeur qui n'en a pas le secret — à qui? à quoi? — Nous vous le donnons en mille — à Robinson Crusoé. Quelle circonstance avait pu faire naître dans notre cervelle l'idée de Robinson sur la route de Moscou à Troïtza, entre cinq et six heures du matin, par un froid de trente degrés, qui certes ne rappelait pas le climat de l'île de Juan-Fernandez, où le héros de Daniel de Foë passa tant de longues années solitaires. Une isba de paysans, bâtie avec des *rondins*, qui se dessina un instant sur le bord de la route, éveilla confusément en nous le souvenir de la maison en troncs d'arbres construite par Robinson à l'entrée de sa grotte ; mais cette idée fugitive allait disparaître sans se rattacher à la situation présente par quelque rapport bien sensible, lorsque la *neige*, que nous regardions d'un œil distrait, rappela impérieusement la figure de Robinson près de s'évanouir dans le brouillard des vagues songeries. Vers la fin du livre, après sa délivrance

et son retour à la vie civilisée, Robinson fait de longs voyages, et, traversant avec sa petite caravane les plaines couvertes de *neige* de la Sibérie, est attaqué par des bandes de loups qui font courir à sa chair autant de risques que jadis les anthropophages débarqués dans son île.

C'est ainsi que l'idée de Robinson nous était venue, d'après une logique secrète et facile à déduire pour un esprit attentif. Passer de là aux possibilités d'une apparition de loups sur la route était chose fatale. Aussi l'entretien tourna-t-il de lui-même vers ce sujet assez émouvant au milieu d'une vaste solitude de neige, tachetée çà et là de plaques roussâtres indiquant la présence de forêts de pins et de bouleaux. On raconta les histoires les plus terribles de voyageurs assaillis et dévorés par des bandes de loups. Nous y mîmes fin en rappelant cette légende que nous avait dite autrefois Balzac avec le sérieux énorme qu'il apportait à ses plaisanteries. C'était l'histoire d'un seigneur lithuanien et de sa femme, allant de son château à un autre château où se donnait un bal. Sur le chemin, à l'angle d'un bois où ils étaient en embuscade, une meute de loups attendait la voiture. Les chevaux, poussés à outrance par le cocher et la frayeur que leur inspirent ces redoutables bêtes, prirent un galop effréné, suivis de toute la bande dont les yeux luisaient comme braise dans la traînée d'ombre de la voiture. Le seigneur et la dame, plus morts que vifs, rencognés chacun dans leur coin avec l'immobilité des peurs suprêmes, croyaient entendre confusément derrière eux des soupirs, des souffles haletants, des craquements de mâchoires ; enfin, on arriva au château dont la porte, en se refermant, coupa en deux deux ou trois loups. Le cocher s'arrêta sous la marquise, et comme personne ne descendait pour ouvrir la portière, regarda, et l'on vit les squelettes des deux laquais, parfaitement nettoyés de chair, qui se tenaient encore aux embrasses de la voiture dans la position classique. — Voilà des domestiques bien dressés, s'écriait Balzac, et comme on n'en trouve plus en France !

Le comique de l'historiette n'empêchait cependant pas

qu'un ou plusieurs loups, affamés comme ils le sont à cette époque de l'hiver, ne pussent avoir la fantaisie de nous donner la chasse. Nous n'avions aucune arme, et notre seule chance de salut eût été dans la vélocité de nos chevaux et le voisinage de quelque habitation. Cela n'eût pas été autrement gai ; mais nous avions ri, et le rire fit envoler l'inquiétude, et d'ailleurs le jour commençait à se lever, le jour qui dissipe les chimères et fait rentrer les fauves dans leurs gîtes. Inutile de dire que nous ne vîmes pas la queue du moindre loup.

La nuit avait été constellée d'étoiles ; mais vers le matin des brumes étaient montées de l'horizon, et l'aurore moscovite se levait, pâle et les yeux battus, dans une lumière blafarde. Elle avait peut-être le nez rouge, mais l'épithète « aux doigts de rose » qu'Homère applique à l'Aurore grecque ne pouvait lui convenir. Cependant sa lueur suffisait pour laisser voir dans toute son étendue le paysage morne, mais non sans grandeur, qui se déroulait autour de nous.

On trouvera peut-être que nos descriptions se ressemblent, mais la monotonie est un des caractères du paysage russe, du moins dans la contrée que nous parcourions. Ce sont d'immenses plaines faiblement ondulées, où l'on ne trouve d'autres montagnes que les buttes sur lesquelles sont bâtis le Kremlin de Moscou et le Kremlin de Nijni-Novogorod, qui ne dépasse pas Montmartre en hauteur. La neige, qui recouvre quatre ou cinq mois de l'année ces sites indéfinis, ajoute encore à l'uniformité de leur aspect en comblant les plis de terrain, les lits des cours d'eau et les vallées qu'ils se creusent. Ce qu'on voit pendant des centaines de lieues, c'est une nappe blanche sans fin, faiblement soulevée çà et là par les inégalités du sol recouvert, et, selon l'obliquité du soleil, rayée parfois de lumières roses et d'ombres bleuâtres ; mais quand le ciel a sa teinte ordinaire, c'est-à-dire un gris plombé, la teinte générale est d'un blanc mat, ou, pour mieux dire, d'un blanc mort. A des distances plus ou moins rapprochées, des lignes de broussailles rousses émergeant à demi de la

neige coupent la vaste blancheur. Des bois de bouleaux et de pins clair-semés font çà et là des taches sombres, et des poteaux semblables à des poteaux de télégraphe jalonnent de loin en loin la route, souvent effacée par les chasse-neiges. Près du chemin, des isbas en rondins étoupés de mousses, avec leurs toits dont les chevrons se croisent et font au sommet une espèce d'X, alignent leurs pignons aigus, et, sur le bord de l'horizon, des villages découpent leur silhouette basse, surmontée d'une église aux clochers bulbeux. Rien de vivant, que des vols de corbeaux et de corneilles, et parfois un moujik sur son traîneau attelé de petits chevaux à longs poils, portant du bois ou quelque autre denrée à une habitation dans l'intérieur des terres. Tel est le paysage qui se reproduit à satiété, et qui se reforme autour de vous à mesure qu'on avance, comme l'horizon de la mer se refait sans cesse, et toujours semblable autour du vaisseau. Bien qu'un accident pittoresque y soit très-rare, on ne se lasse pas de regarder ces immenses étendues qui vous inspirent une mélancolie indéfinissable, comme tout ce qui est grand, silencieux et solitaire. Quelquefois, malgré la vélocité des chevaux, on croirait rester en place.

Nous arrivâmes au relai, dont nous avons oublié le nom russe. C'était une maison de bois, avec une cour encombrée de télégas et de traîneaux d'un aspect assez misérable. Dans la salle basse, des moujiks en touloupes miroitées de graisse, à la barbe blonde, à la face rouge éclairée par des yeux d'un bleu polaire, étaient groupés autour d'une urne en cuivre et prenaient le thé, tandis que d'autres dormaient sur des bancs près du poële. Quelques-uns même, plus frileux, étaient couchés dessus.

On nous conduisit dans une chambre haute toute planchéiée intérieurement, et qui ressemblait à une caisse de sapin vue en dedans. Elle était éclairée par une petite fenêtre à double châssis, et n'avait d'autre ornement qu'une image de la Mère de Dieu, dont l'auréole et les vêtements en métal estampé, découpés à la place de la tête et des mains, laissaient voir ces carnations brunes que les

Russes imitent de l'école byzantine, et qui donnent une apparence séculaire à des peintures toutes récentes. L'enfant Jésus était traité dans le même style. Une lampe brûlait devant la sainte image. — Ces figures mystérieusement hâlées, qu'on entrevoit à travers les trous d'une carapace d'or ou d'argent, ont beaucoup de caractère, et commandent la vénération plus que ne le feraient des peintures préférables au point de vue de l'art. Il n'est pas de si pauvre chaumière qui ne possède une de ces images, devant lesquelles on ne passe jamais sans se découvrir, et qui sont l'objet de fréquentes adorations.

Une douce température de serre chaude régnait dans cette chambre, meublée d'une table et de quelques escabeaux, et la rendait confortable. Nous nous débarrassâmes de nos pelisses et des lourds vêtements qui nous appesantissaient, et nous fîmes avec des provisions apportées de Moscou un déjeuner arrosé d'un thé de caravane fait dans le somovar de l'auberge. Après quoi, reprenant notre lourde armure contre les flèches de l'hiver, nous nous réinstallâmes dans notre kibitka, prêts à braver gaiement les rigueurs du froid.

Quand on approche de Troïtza les habitations deviennent plus nombreuses, on sent qu'on arrive à quelque chose d'important. Troïtza est en effet le but de longs pèlerinages. On y vient de toutes les provinces de l'Empire, car saint Serge, le fondateur de ce couvent célèbre, est un des saints les plus vénérés du calendrier grec. La route qui mène de Moscou à Troïtza, et que nous avons suivie, est celle d'Yaroslave, et l'été elle présente, dit-on, le coup d'œil le plus animé; on passe par Ostankina, où se trouve un camp de Tatars, par le village de Rostopkine, par Alexievskoï, qui conservait encore il y a quelques années les ruines du château du tsar Alexis, et, quand l'hiver ne l'a pas couverte de son manteau de neige, on distingue dans la campagne de gracieuses maisons de plaisance. Les pèlerins, vêtus de leurs armiaks et chaussés de souliers en écorce de tilleul, quand ils ne sont pas nu-pieds par dévotion, suivent à petites journées la route sablonneuse.

Des familles suivent en kibitka, emportant avec elles des matelas, des oreillers, des ustensiles de cuisine et l'indispensable samovar, comme des tribus en voyage ; mais à l'époque de notre excursion la route était parfaitement solitaire.

Avant d'arriver à Troïtza, le terrain s'abaisse un peu, creusé sans doute par quelque cours d'eau gelé l'hiver et recouvert de neige. Au revers du ravin, sur un large plateau, s'élève pittoresquement le couvent de Saint-Serge avec son aspect de forteresse.

C'est un immense quadrilatère, entouré de solides remparts sur l'épaisseur desquels circule une galerie couverte, percée de barbacanes, qui met à l'abri les défenseurs de la place : on peut nommer ainsi ce couvent, attaqué plusieurs fois. De grosses tours, les unes carrées, les autres hexagones, s'élèvent aux angles et flanquent les murailles de distance en distance. Quelques-unes de ces tours portent à leur sommet une collerette de mâchicoulis d'une forte projection, où s'appuient des toits à renflements bizarres, surmontés de lanternons que terminent des aiguilles.

Il en est d'autres qui portent une seconde tour s'élançant en retraite de la première au milieu d'une balustrade de clochetons. La porte par où l'on pénètre à l'intérieur du couvent est pratiquée dans une tour carrée devant laquelle s'étend une vaste place.

Au-dessus de ces remparts se dressent, avec une gracieuse et pittoresque irrégularité, le faîte et les coupoles des bâtiments que renferme le monastère. L'immense salle du réfectoire dont les murailles sont quadrillées et peintes de bossages en pointes de diamants occupe l'œil par son imposante masse qu'allége le clocheton d'une élégante chapelle. Tout auprès s'arrondissent les cinq dômes bulbeux de l'église de l'Assomption, surmontés de la croix grecque ; un peu plus loin, dominant la silhouette, le haut clocher polychrome de la Trinité allonge ses étages de tourelles et porte bien avant dans le ciel sa croix ornée de chaines. D'autres tours, d'autres clochetons et d'autres

toits se dessinent confusément par-dessus la zone des murailles, mais la description ne saurait leur assigner une place exacte, il faudrait pour cela une vue. Rien de plus charmant que ces flèches et ces coupoles dorées auxquelles la neige ajoute quelques touches d'argent s'élançant d'un ensemble d'édifices peints de vives couleurs. Cela donne l'illusion d'une ville orientale.

De l'autre côté de la place se trouve une vaste hôtellerie plus semblable à un caravansérail qu'à une auberge, calculée pour recevoir les pèlerins et les voyageurs. C'est là qu'on remisa notre voiture, et qu'avant d'aller visiter le monastère, nous choisîmes nos chambres et commandâmes notre dîner. Le gîte ne valait pas le Grand-Hôtel ou l'hôtel Meurice ; mais après tout, il était assez confortable pour l'endroit, il y régnait une température printanière, et le garde-manger paraissait suffisamment garni. Les lamentations des touristes sur la saleté et la vermine des auberges russes nous étonnent.

Près de la porte du couvent étaient établis des échoppes contenant de menues marchandises et quelques-unes de ces petites curiosités qu'aiment à emporter les touristes comme souvenir. C'étaient des jouets d'enfant d'une simplicité primitive, coloriés avec une amusante barbarie, de mignons souliers de feutre blanc bordés de rose ou de bleu que chausseraient avec peine des pieds andaloux, des mitaines fourrées, des ceintures circassiennes, des couverts de Toula niellés de platine, des modèles de la cloche fendue de Moscou, des chapelets, des médaillons d'émail à l'effigie de saint Serge, des croix de métal ou de bois contenant une multitude de figures microscopiques de style byzantin entremêlées de légendes en caractères slavons, des pains provenant de la boulangerie du couvent et portant estampées sur leur croûte de pâte fine des scènes de l'ancien et du nouveau Testament, sans compter les tas de pommes vertes dont les Russes paraissent raffoler. Quelques moujiks violets de froid tenaient ces petites boutiques ; car ici, les femmes, sans être soumises à la réclusion orientale, ne se mêlent guère à la vie extérieure ;

on en rencontre rarement dans les rues, le commerce se fait par les hommes, et la marchande est un type pour ainsi dire inconnu en Russie. Cet éloignement est un reste de vieille pudeur asiatique. Sur la tour d'entrée sont peints plusieurs épisodes de la vie de saint Serge, le grand saint local. Comme saint Roch et comme saint Antoine, saint Serge a son animal favori. Ce n'est ni un chien, ni un cochon, mais bien un ours, bête fauve bien faite pour figurer dans la légende d'un saint russe. Quand le vénérable anachorète vivait dans la solitude, un ours rôdait autour de son ermitage dans des intentions évidemment hostiles. Un matin, en ouvrant sa porte, le saint trouva l'ours debout et grondant, les pattes ouvertes pour une accolade qui n'avait rien de fraternel. Serge leva la main et bénit l'animal qui retomba sur ses quatre pattes, lui lécha les pieds et se mit à le suivre avec la docilité du chien le plus soumis. Le saint et l'ours firent le meilleur ménage du monde.

Après avoir jeté un coup d'œil à ces peintures sinon anciennes, du moins renouvelées sur un poncif antique et d'un aspect suffisamment byzantin, nous pénétrâmes dans l'enceinte du couvent, qui ressemble à l'intérieur d'une place forte et qui en est une en effet, car Troïtza a soutenu plusieurs siéges.

Quelques lignes de précis historique sur Troïtza seraient peut-être nécessaires avant de passer à la description des monuments et des richesses que contiennent ses remparts. Saint Serge vivait dans une cabane au milieu d'une vaste forêt dépendante de Radonége, aujourd'hui Gorodok, y pratiquant la prière, le jeûne et toutes les austérités de l'existence érémitique. Auprès de sa cabane, il éleva une église en l'honneur de la très-sainte Trinité et créa ainsi un centre religieux où les fidèles accoururent. Des disciples pleins de ferveur voulurent rester près du maître. Serge, pour les loger, bâtit un couvent qui prit le nom de Troïtza, lequel veut dire en russe Trinité, d'après l'appellation de l'église, et il en fut élu le supérieur. Ceci se passait en 1338.

Le soin de son salut et la préoccupation des choses du ciel n'empêchaient pas saint Serge de s'intéresser aux événements de son époque. L'amour de Dieu, chez lui, n'éteignait pas l'amour du sol natal. C'était un saint patriotique, et comme tel, il est encore l'objet d'une grande vénération parmi les Russes. Ce fut lui qui, au temps de la grande invasion mongole, excita le prince Dmitri à marcher dans les plaines du Don contre les hordes farouches de Mamaï. Pour qu'à l'exaltation héroïque se joignît l'exaltation religieuse, deux moines délégués par Serge accompagnaient le prince dans la bataille. L'ennemi fut repoussé et Dmitri, reconnaissant, dota de grands biens le couvent de Troïtza, exemple qui fut suivi par les princes et les tsars, entre autres par Ivan le Terrible, un des plus généreux protecteurs du monastère.

En 1393, les Tatars attaquèrent Moscou et firent aux environs des razzias à la manière asiatique. Troïtza était une proie déjà trop riche pour ne pas exciter leur convoitise. Le couvent fut attaqué, pillé, brûlé, réduit à l'état d'un monceau de ruines, et quand Nikon, le torrent dévastateur écoulé, revint pour relever le monastère et y ramener les moines errants, on trouva sous les décombres le corps de saint Serge dans l'intégrité d'une miraculeuse conservation.

Troïtza, dans les temps d'invasion et de troubles, servit d'asile au patriotisme et de citadelle à la nationalité. Les Russes, en 1609, s'y défendirent seize mois contre les Polonais conduits par l'hetman Sapiéha. Après plusieurs assauts sans résultat, l'ennemi fut forcé de lever le siége. Plus tard, le couvent de Saint-Serge abrita le jeune tsar Pierre Alexiervitch, fuyant la révolte des strelitz ou, pour parler plus correctement, des streltzy, et la reconnaissance de cet illustre persécuté arrivé au pouvoir enrichit Troïtza et en fit comme un tabernacle de trésors. Depuis le seizième siècle, Troïtza n'a pas été pillée, et le couvent aurait offert un butin splendide à l'armée française si elle avait poussé jusque-là et si l'incendie de Moscou n'avait déterminé sa retraite. Les tsars, les princes.

les boyards, par magnificence pure ou dans le désir d'obtenir le pardon du ciel, ont doté Troïtza d'incalculables richesses qui y sont encore. Le sceptique Potemkine, qui n'en était pas pour cela moins dévot à saint Serge, offrit de somptueux vêtements sacerdotaux. Outre ces amoncellements de joyaux, Troïtza possédait cent mille paysans et d'immenses domaines que sécularisa Catherine II, après avoir dédommagé le monastère par de riches présents. Jadis Troïtza logeait dans ses cellules environ trois cents moines ; il n'y en a guère aujourd'hui plus d'une centaine, qui peuplent à grand'peine la vaste solitude de l'immense couvent.

L'enceinte de Troïtza, qui est presque une ville, renferme neuf églises ou neuf cathédrales, comme disent les Russes, le palais du tsar, le logement de l'archimandrite, la salle capitulaire, le réfectoire, la bibliothèque, les chambres du trésor, les cellules des frères, des chapelles sépulcrales, des bâtiments de service de toute sorte, où l'on n'a pas cherché la symétrie, et qui se sont élevés au moment voulu, à l'endroit nécessaire, comme des plantes poussant sur un coin de terrain favorable. L'aspect en est étrange, nouveau, dépaysant pour ainsi dire. Rien ne ressemble moins au pittoresque des couvents catholiques. La mélancolie de l'art gothique avec ses frêles colonnes, ses ogives aiguës, ses trèfles évidés, son élancement vers le ciel, inspirent un tout autre ordre d'idées. Ici, point de ces longs cloîtres encadrant de leurs arcades brunies par le temps un préau solitaire, point de ces vieilles murailles austères verdies de mousse, délavées de pluie, qui gardent la fumée et la rouille des siècles ; point de ces architectures d'un caprice infini, variant le thème obligé et faisant trouver la surprise dans le prévu. La religion grecque, moins pittoresque, au point de vue de l'art, conserve les anciennes formules byzantines et se répète sans crainte, plus soucieuse de l'orthodoxie que du goût. Elle arrive cependant à de puissants effets de splendeur et de richesse, et sa barbarie hiératique impressionne vivement les imaginations naïves.

Il est impossible au touriste le plus blasé de ne pas éprouver un étonnement admiratif quand il voit, au bout de l'allée d'arbres brillantés de givre qui s'offre à ses pas en débouchant du porche de la tour, ces églises peintes en bleu Marie-Louise, en rouge vif, en vert pomme, rechampies de blanc par la neige, s'élever bizarrement avec leurs coupoles d'or ou d'argent du milieu des bâtiments polychromes qui les entourent.

Le jour commençait à baisser, lorsque nous entrâmes dans la cathédrale de la Trinité, où se trouve la châsse de saint Serge. Cette ombre mystérieuse ajoutait encore à la magnificence du sanctuaire. Aux parois des murailles, les longues files de saints faisaient des taches obscures sur les fonds d'or et prenaient une sorte de vie étrange et farouche. On eût dit une procession de graves personnages, se détachant en sombre, au sommet d'un coteau, d'une bande de soleil couchant. Dans d'autres coins plus obscurs, les figures peintes ressemblaient à des fantômes épiant avec leur regard d'ombre ce qui se passait dans l'église. Atteinte par quelque rayon perdu, çà et là, une auréole brillait comme une étoile dans un ciel noir, ou donnait à quelque tête de saint barbu l'aspect d'un chef de saint Jean sur le plat d'Hérodiade. L'iconostase, gigantesque façade d'or et de pierreries, montait jusqu'à la voûte avec des flamboiements fauves et des scintillations prismatiques. Près de l'iconostase, vers la droite, un foyer lumineux attirait le regard; des lampes nombreuses allumaient dans ce coin un embrasement d'or, de vermeil et d'argent. C'était la châsse de saint Serge, l'humble anachorète, qui repose là dans un monument plus riche que celui d'aucun empereur. Le tombeau est en argent doré, le baldaquin en argent massif supporté par quatre colonnes de même métal, présent de la tsarine Anne.

Autour de ce bloc d'orfévrerie ruisselant de lumière, des moujiks, des pèlerins, des fidèles de toutes sortes, dans une extase admirative, priaient, faisaient des signes de croix, et se livraient aux pratiques de la dévotion

russe. Cela formait un tableau digne de Rembrandt. Le tombeau éblouissant jetait à ces paysans agenouillés des éclaboussures de flamme qui faisaient briller un crâne, scintiller une barbe, s'accuser un profil, tandis que le bas du corps restait baigné dans l'ombre et se perdait sous la grossière épaisseur des vêtements. Il y avait là des têtes superbes, illuminées de ferveur et de croyance.

Après avoir contemplé ce spectacle si digne d'intérêt, nous examinâmes l'iconostase où est encastrée l'image de saint Serge, image qui passe pour miraculeuse et qu'emportèrent le tsar Alexis dans ses guerres contre la Pologne et le tsar Pierre le Grand dans ses campagnes contre Charles XII. On ne saurait imaginer la quantité de richesses que la foi, la dévotion ou le remords espérant payer l'indulgence du ciel ont accumulé depuis des siècles sur cet iconostase, écrin colossal, vraie minière de pierreries. Les nimbes de certaines images sont pavés de diamants ; des saphirs, des rubis, des émeraudes, des topazes forment des mosaïques sur la robe d'or des madones, des perles blanches et noires y dessinent des ramages, et quand la place manque, des carcans d'or massif scellés par les deux coins comme des poignées de commode, servent à enchâsser des diamants d'une grosseur énorme. On n'ose pas en calculer la valeur ; elle dépasse à coup sûr plusieurs millions. Sans doute, une madone toute simple de Raphaël est plus belle qu'une Mère de Dieu grecque ainsi parée, mais cependant cette prodigieuse magnificence asiatique et byzantine produit son effet.

La cathédrale de l'Assomption, qui avoisine celle de la Trinité, est bâtie sur le même plan que l'Assomption du Kremlin, dont elle répète les dispositions extérieures et intérieures. Des peintures qu'on pourrait croire faites par les élèves immédiats de Pansélinos, le grand artiste byzantin du onzième siècle, en recouvrent les murailles et les énormes piliers qui soutiennent la voûte. On dirait que l'église est tout entière habillée de tapisseries, car aucun relief n'interrompt l'immense fresque divisée par zones

et par compartiments. La sculpture n'entre en rien dans l'ornementation des édifices religieux consacrés au culte grec : l'Église d'Orient, qui emploie l'image peinte avec tant de profusion, ne semble pas admettre l'image sculptée. Elle paraît craindre la statue comme une idole, quoiqu'elle emploie parfois le bas-relief dans la décoration des portes, des croix et autres ustensiles du culte. Nous ne connaissons d'autres statues détachées que celles qui ornent la cathédrale de Saint-Isaac.

Cette absence de tout relief et de toute sculpture donne aux églises grecques un cachet étrange et singulier dont on ne se rend pas bien compte tout d'abord, mais qu'on finit par comprendre.

Dans cette église sont les tombeaux de Boris Godounof, de sa femme et de ses deux enfants ; ils ressemblent pour le style et la forme à des turbès musulmans. Le scrupule religieux en bannit l'art qui fait des tombeaux gothiques des monuments si admirables.

Saint Serge, comme fondateur et patron du couvent, méritait bien d'avoir son église sur l'emplacement où s'élevait jadis son ermitage. Il y a donc dans l'enceinte de Troïtza une chapelle de Saint-Serge aussi riche, aussi ornée, aussi splendide que les sanctuaires dont nous venons de parler. Là se trouve la miraculeuse image de la vierge de Smolensk, surnommée la conductrice. Les murailles sont du haut en bas recouvertes de fresques, et l'iconostase, dans les découpures de ses estampages d'or, laisse voir les têtes brunes des saints grecs.

Cependant la nuit était tout à fait descendue, et quelque zèle qu'on ait, le métier de touriste ne peut s'exercer sans y voir. La faim commençait à nous talonner, et nous retournâmes à l'auberge où nous attendait la douce température des intérieurs russes. Le dîner était passable. La sacramentelle soupe aux choux, accompagnée de boulettes de hachis, un cochon de lait, des soudaks, poisson spécial à la Russie comme le sterlet, en composaient le menu, le tout égayé d'un petit vin blanc de Crimée, espèce de « coco épileptique » qui s'amuse à contrefaire le

vin de Champagne et n'est pas après tout une boisson désagréable.

Après le dîner, quelques verres de thé et quelques bouffées d'un tabac russe extrêmement fort, qu'on fume dans des pipes petites comme celles des Chinois, nous conduisirent à l'heure du coucher.

Notre sommeil, nous l'avouons, ne fut troublé par aucun de ces agresseurs nocturnes dont le fourmillement impur transforme le lit du voyageur en sanglant champ de bataille. Nous sommes donc privé de la ressource de placer ici une malédiction pathétique contre la vermine et nous gardons pour une autre fois la citation de Henri Heine : « Un duel avec une punaise ! fi ! on la tue et elle vous empoisonne ! » Il suffit, pour détruire cette sale engeance, de laisser ouverte la fenêtre de la chambre à coucher par un froid de 25 ou 30 degrés, et nous étions en hiver.

Le matin, de bonne heure, nous recommencions notre travail de touriste au couvent de Troïtza. Nous achevâmes de visiter les églises que nous n'avions pu voir la veille, et dont il est inutile de faire une description détaillée, car, à l'intérieur, elles se répètent à peu de chose près les unes les autres comme une formule liturgique. A l'extérieur, chez quelques-unes le style rococo se joint de la manière la plus bizarre au style byzantin. Il est difficile d'ailleurs d'assigner à ces édifices un âge vrai ; ce qui semble ancien peut avoir été peint la veille, et les traces du temps disparaissent sous les couches de couleur incessamment renouvelées.

Nous avions une lettre d'une personne influente de Moscou pour l'archimandrite, bel homme à longue barbe et à longs cheveux, de la figure la plus majestueuse, dont les traits rappelaient ceux des taureaux ninivites à face humaine. L'archimandrite ne savait pas le français et fit appeler une religieuse qui entendait cette langue et lui dit en russe de nous accompagner dans notre visite au trésor et autres curiosités du couvent. Cette religieuse arriva, baisa la main de l'archimandrite et se tint debout en si-

lence, attendant que le gardien fût venu avec ses clefs, C'était une de ces figures qu'il est impossible d'oublier et qui sortent comme un rêve des trivialités de la vie. Elle était coiffée de cette espèce de boisseau, semblable au diadème de certaines divinités mithriaques, que portent les popes et les moines. De longues barbes de crêpe en descendaient en bouts flottants ; ils retombaient sur une ample robe noire, d'une étoffe pareille à celle dont on fait les robes d'avocat. Son masque, d'une pâleur ascétique, où se glissaient sous la finesse de la peau des tons jaunes de cire, était d'une régularité parfaite. Ses yeux, entourés d'une large meurtrissure bistrée, laissaient voir, quand les paupières se relevaient, des prunelles d'un bleu étrange, et toute sa personne, quoique engloutie et comme disparue dans ce sac flottant d'étamine noir, trahissait la plus rare distinction. Elle en traînait les plis dans les longs couloirs du couvent de l'air dont elle eût manœuvré une robe à queue à quelque cérémonie de cour. Ses grâces d'ancienne femme du monde, qu'elle essayait de dissimuler par humilité chrétienne, reparaissaient malgré elle. En la voyant, l'imagination la plus prosaïque n'eût pu s'empêcher de se forger un roman. Quelle douleur, quelle désespérance, quelle catastrophe d'amour pouvait l'avoir amenée là ? Elle nous faisait penser à la duchesse de Langeais, dans l'*Histoire des Treize* de Balzac, retrouvée par Montriveau sous l'habit de carmélites, au fond d'un couvent d'Andalousie.

Nous arrivâmes au trésor où l'on nous montra, comme la pièce la plus précieuse, un gobelet de bois et quelques grossiers vêtements sacerdotaux. La religieuse nous expliqua que ce pauvre vase de bois était le ciboire dont saint Serge se servait pour officier, et qu'il avait porté ces chasubles d'étoffe misérable, ce qui en faisait d'inestimables reliques. Elle parlait le français le plus pur; sans aucune espèce d'accent et comme si c'eût été sa langue maternelle. Pendant que de l'air le plus détaché du monde, sans scepticisme et sans crédulité pourtant, elle nous contait d'une façon historique nous ne savons plus

quelle légende merveilleuse relative à ces objets, un faible sourire entr'ouvrit ses lèvres et nous montra des dents d'un orient plus pur que toutes les perles du trésor, des dents étincelantes à laisser un souvenir impérissable comme les dents de Bérénice dans la nouvelle d'Edgar Poë.

Ces dents lumineuses dans cette figure meurtrie de chagrin et d'austérité firent reparaître la jeunesse. La religieuse, qui nous avait semblé d'abord âgée de trente-six ou trente-huit ans, nous parut en avoir vingt-cinq. Mais ce ne fut qu'un éclair. Ayant senti avec une délicatesse féminine notre admiration respectueuse, mais vive, elle reprit l'air mort qui convient à son habit.

Toutes les armoires nous furent ouvertes, et nous pûmes voir les bibles, les évangiles, les livres de liturgie, aux couvertures de vermeil incrustées de pierres dures, onyx, sardoines, agates, chrysoberil, aiguës-marines, lapis-lazuli, malachite, turquoise, aux fermoirs d'or et d'argent, aux camées antiques enchâssés dans les *plats ;* les ciboires d'or avec des cercles de diamants, les croix pavées d'émeraudes et de rubis, les anneaux aux chatons de saphir, les vases et les chandeliers d'argent, les dalmatiques de brocard brodées de fleurs de pierreries et de légendes en vieux slavon écrites avec des perles, les brûle-parfums en émaux cloisonnés, les triptiques historiés d'innombrables figures, les images de madones et de saints, blocs d'orfévrerie constellés de cabochons, — le trésor d'Haraoun-al-Raschid christianisé.

Comme nous allions sortir, éblouis de merveilles, les yeux papillotants et remplis de folles bluettes, la religieuse nous fit remarquer sur un rayon d'armoire une rangée de boisseaux qui avaient échappé à notre attention, et ne nous semblaient présenter rien de particulier. Elle y plongea son étroite et fine main patricienne et dit : « Ce sont des perles. On ne savait plus qu'en faire, et on les a mises là. Il y en a huit mesures. »

XIX

L'ART BYZANTIN

Ayant compris à quelques-unes de nos observations que nous n'étions pas étranger à l'art, la religieuse qui nous avait montré le trésor pensa que la vue des ateliers de peinture du couvent pouvait nous intéresser autant que ces amas d'or, de diamants et de perles, et elle nous conduisit, par de larges couloirs interrompus d'escaliers, aux salles où travaillaient les moines peintres et leurs élèves.

L'art bizantin est dans des conditions toutes particulières et ne ressemble pas à ce qu'on entend par ce mot chez les peuples de l'Europe occidentale, ou qui suivent la religion latine. C'est un art hiératique, sacerdotal, immuable; rien ou presque rien n'y est abandonné à la fantaisie ou à l'invention de l'artiste. Les formules en sont précises comme des dogmes. Il n'y a donc dans cette école ni progrès, ni décadence, ni époque, pour ainsi dire. La fresque ou le tableau achevé il y a vingt ans ne se distingue pas de la peinture qui compte des centaines d'années. Tel il était au sixième, au neuvième ou au dixième siècle, tel est encore l'art byzantin; nous employons ce mot faute d'un plus juste, comme on se sert du mot gothique, compris de tout le monde, bien que ne présentant pas un sens rigoureusement exact.

Il est évident pour tout homme ayant l'habitude de la peinture que cet art dérive d'une autre source que l'art latin, qu'il n'a rien emprunté des écoles italiennes, que la Renaissance est non avenue pour lui, et que Rome n'est pas la métropole où siége son idéal. Il vit de lui-même, sans emprunts, sans perfectionnements, puisqu'il a du premier coup trouvé sa forme nécessaire, critiquable au point de vue de l'art, mais merveilleusement propre à la fonction qu'elle remplit. Mais, se demande-t-on, où est le foyer de cette tradition si soigneusement entretenue, d'où vient cet enseignement uniforme qui a traversé les âges et qui n'a subi aucune altération des milieux divers? A quels maîtres obéissaient tous ces artistes inconnus, dont le pinceau a couvert les églises du rite grec d'une telle multitude de figures que leur dénombrement, s'il était possible, dépasserait le chiffre de la plus formidable armée?

Une curieuse et savante introduction de M. Didron, mise en tête du manuscrit byzantin « le Guide de la peinture, » traduit par M. le docteur Paul Durand, répond à la plupart des questions que nous venons de poser. Le rédacteur de ce Guide de la peinture est un certain Denys, moine de Fourna d'Agrapha, grand admirateur du célèbre Manuel Panselinos de Thessalonique, qui paraît être le Raphaël de l'art byzantin, et dont il existe encore quelques fresques à la principale église de Karès, au mont Athos. Dans une courte préface, précédée d'une invocation « à Marie, mère de Dieu et toujours vierge, » maître Denys d'Agrapha énonce ainsi le but de son livre. « Cet art de la peinture, qui, dès l'enfance, m'a coûté tant de peine à apprendre à Thessalonique, j'ai voulu le propager pour l'utilité de ceux qui désirent également s'y adonner, et leur expliquer, dans cet ouvrage, toutes les mesures, les caractères des figures et les couleurs des chairs et des ornements avec une grande exactitude. En outre, j'ai voulu expliquer les mesures du naturel, le travail particulier à chaque sujet, les diverses préparations de vernis, de colle, de plâtre et d'or, et la manière de peindre sur les murs avec

le plus de perfection. J'ai indiqué aussi toute la suite de l'Ancien et du Nouveau Testament, la manière de représenter les faits naturels et les miracles de la Bible, et en même temps les paraboles du Seigneur, les légendes, les épigraphes qui conviennent à chaque prophète; le nom et le caractère du visage des apôtres et des principaux saints; leur martyre et une partie de leurs miracles, selon l'ordre du calendrier. Je dis comment on peint les églises, et je donne d'autres renseignements nécessaires à l'art de la peinture, ainsi qu'on peut le voir dans la table. J'ai rassemblé tous ces matériaux avec beaucoup de peine et de soins, aidé de mon élève, maître Cyrille de Chio, qui a corrigé tout cela avec une grande attention. Priez donc pour nous, vous tous, afin que le Seigneur nous délivre de la crainte d'être condamnés comme mauvais serviteurs. »

Ce manuscrit, véritable manuel d'iconographie chrétienne et de technique picturale, remonte, selon les moines du mont Athos, au dixième siècle. Il n'est pas si âgé et ne date guère que du quinzième; mais la chose importe peu, car il répète assurément les formules anciennes et les procédés archaïques. Il sert encore de guide aujourd'hui, et, comme le raconte M. Didron dans son voyage à la montagne Sacrée, où il visite le père Macarios, le meilleur peintre aghiorite après le père Joasaph, « cette bible de son art était étalée au milieu de l'atelier, et deux de ses plus jeunes élèves y lisaient alternativement à haute voix pendant que les autres étaient à peindre en écoutant cette lecture. »

Le voyageur voulut acheter ce manuscrit, dont l'artiste ne consentit à se défaire à aucun prix, car, sans ce livre, il n'eût pu continuer à peindre, mais dont il laissa prendre copie. Ce manuscrit renfermait le secret de la peinture byzantine, et fit comprendre au savant touriste qui venait de visiter les églises d'Athènes, de Salamine, de Triccala, de Kalabach, de Larisse, du couvent des Météores, de Saint-Barlaam, de Sainte-Sophie de Salonique, de Mistra, d'Argos, pourquoi il retrouvait partout même pro-

fusion de décoration peinte, partout même disposition, même costume, même âge, même attitude des personnages sacrés. « On dirait, s'écrie-t-il, surpris de cette uniformité, qu'une pensée unique, animant cent pinceaux à la fois, a fait éclore d'un seul coup toutes les peintures de la Grèce. »

Cette exclamation, on pourrait la pousser tout aussi justement devant les fresques qui décorent la plupart des églises russes.

L'atelier où se préparent ces peintures, continue le voyageur, et où se forment ces artistes byzantins, est le mont Athos ; c'est véritablement l'Italie de l'Église orientale. Le mont Athos, cette province de moines, contient vingt grands monastères qui sont autant de petites villes; dix villages, deux cent cinquante cellules isolées, et cent cinquante ermitages. Le plus petit des monastères renferme six églises ou chapelles, et le plus grand trente-trois; en tout, deux cent quatre-vingt-huit. Les villages ou skites possèdent deux cent vingt-cinq chapelles et dix églises. Chaque cellule a sa chapelle et chaque ermitage son oratoire. A Karès, la capitale de l'Athos, on voit ce qu'on peut appeler la cathédrale de toute la montagne, et ce que les caloyers nomment le Protaton, la métropole. Au sommet du pic oriental qui termine la presqu'île, s'élève l'église isolée dédiée à la Métamorphose ou Transfiguration. Ainsi, l'on compte dans l'Athos neuf cent trente-cinq églises, chapelles ou oratoires. Presque tout cela est peint à fresque et rempli de tableaux sur bois. Dans les grands couvents, la plupart des réfectoires sont également couverts de peintures murales.

Voilà certes un riche musée d'art religieux. L'élève peintre n'y manque pas de sujet d'études et de modèles à reproduire, car le mérite de l'artiste ne consiste pas, dans l'école byzantine comme dans les autres écoles, à inventer, à imaginer, à se montrer original, mais bien à retracer de la manière la plus fidèle les types consacrés. Les contours, les proportions des figures sont arrêtés d'avance. La nature n'est jamais consultée, la tradition indique la

couleur de la barbe et des cheveux, s'ils sont longs ou courts, la nuance des vêtements, le nombre, la direction et l'épaisseur des plis. Pour les saints à robe longue, une cassure d'étoffe invariable se retrouve au-dessus et au-dessous du genou. En Grèce, écrit M. Didron, l'artiste est l'esclave du théologien. Son œuvre, que copieront ses successeurs, copie celle des peintres qui l'ont précédé. L'artiste grec est asservi aux traditions comme l'animal à son instinct. Il fait une figure comme l'hirondelle son nid ou l'abeille sa ruche. L'exécution seule est à lui ; car l'invention et l'idée appartiennent aux Pères, aux théologiens, à l'Église orthodoxe. Ni le temps ni le lieu ne sont rien à l'art grec; au dix-huitième siècle, le peintre moréote continue et calque le peintre vénitien du dixième, le peintre athonite du cinquième ou du sixième. On retrouve à la Métamorphose d'Athènes, à l'Hécatompyli de Mistra, à la Panagia de Saint-Luc, le « saint Jean Chrysostôme » du baptistère de Saint-Marc, à Venise.

M. Didron eut le bonheur de rencontrer au Mont-Athos, dans le couvent d'Esphigmenon, le premier où il entra, un peintre de Karès, le moine Joasaph, qui était en train d'historier de peintures murales le porche, ou narthex, qui précède la nef de l'église. Il était aidé dans sa besogne par son frère, deux élèves, dont le premier était diacre, et deux apprentis. Le sujet qu'il dessinait sur l'enduit encore frais appliqué au mur était un Christ donnant à ses apôtres la mission d'évangéliser et de baptiser le monde, un sujet important — douze figures de grandeur presque naturelle. Il esquissait ses personnages sans se reprendre, d'un trait sûr, n'ayant pour carton ou modèle que sa mémoire. Pendant qu'il travaillait ainsi, les élèves remplissaient du ton indiqué les contours des figures et des draperies, doraient les nimbes autour des têtes ou écrivaient les lettres des légendes que leur dictait le maître tout en poursuivant son ouvrage. Les jeunes apprentis broyaient et détrempaient les couleurs. Ces fresques, assure le voyageur, exécutées avec une prestesse si certaine, valaient mieux que les tableaux de nos peintres de

deuxième ou de troisième ordre dans le genre religieux; et comme il s'étonnait du talent et de la science du père Joasaph, qui trouvait pour chaque personnage des légendes si bien appropriées, et supposant une vaste érudition, le moine répondit humblement que cela n'était pas si difficile qu'on pourrait le supposer, et qu'avec l'aide du Guide et un peu de pratique, chacun viendrait à bout d'en faire autant.

Le regrettable Papety avait exposé au Salon de 1847 un charmant petit tableau représentant « des moines caloyers décorant à fresque une chapelle du couvent d'Iviron, dans le Mont-Athos. »

Nous n'avions pas encore fait notre voyage de Russie; mais déjà cet art néo-bysantin, dont il nous avait été donné de voir quelques fragments isolés, nous préoccupait, et le tableau de Papety, outre son mérite d'art, excitait notre curiosité et la satisfaisait, en nous montrant à l'œuvre ces artistes vivants dont les peintures semblent remonter au temps des empereurs grecs. Nous en parlions de la sorte dans notre compte rendu de l'exposition :

« Ils sont là tous les deux (les moines caloyers), debout contre la muraille qu'ils peignent, et qui s'arrondit en cul de four. Les saints qu'ils vont enluminer rayent de leurs linéaments indiqués en rouge l'enduit frais qui attend la peinture. Ces dessins ont une raideur archaïque qui pourrait les faire croire d'une époque reculée.

« Au milieu, sur une espèce de guéridon, sont posés les outils et les couleurs des artistes. A gauche, une sellette soutient une augette contenant le mortier de chaux et de poudre de marbre, avec la truelle pour l'appliquer. »

A son envoi, le peintre avait joint des aquarelles représentant des fresques de Manuel Panselinos, copiées dans l'église du couvent d'Aghia-Lavra. C'étaient des saints du calendrier grec, d'une grande et fière tournure, des saints de la catégorie des guerriers.

Nous allions, nous aussi, comme Papety et Didron, voir à l'œuvre des moines peintres comme ceux du Mont-Athos, suivant avec religion les enseignements du Guide,

une école vivante de Byzantins, le passé travaillant avec les mains du présent, chose rare et curieuse, à coup sûr.

Cinq ou six moines, d'âges divers, étaient en train de peindre dans une pièce vaste et claire, aux murailles nues. Un d'entre eux, bel homme à barbe noire et à figure basanée, qui achevait une Mère de Dieu, nous frappa par son air de gravité sacerdotale et le soin pieux qu'il apportait à son travail. Il nous fit penser au beau tableau de Ziégler : « Saint Luc faisant le portrait de la Vierge. » Le sentiment religieux le préoccupait évidemment plus que l'art : il peignait comme on officie. Sa Mère de Dieu eût pu être placée sur le chevalet de l'apôtre, tant elle était sévèrement archaïque et se contenait dans le rigide linéament sacramental. On eût dit une impératrice byzantine, tant elle vous regardait avec une sérieuse majesté du fond de ses grands yeux noirs et fixes. Les portions que devait recouvrir la plaque de métal argenté ou doré, découpée à la place de la tête et des mains, étaient soignées comme si elles eussent dû rester visibles.

D'autres tableaux plus ou moins avancés, représentant des saints grecs, et entre autres saint Serge, patron du couvent, s'achevaient sous les mains laborieuses des artistes moines. Ces peintures, destinées à servir d'icones dans les chapelles ou les demeures particulières, étaient sur panneaux recouverts de gypse, d'après les procédés recommandés par maître Denys d'Agrapha, et un peu enfumées; rien ne les eût fait distinguer des peintures du quinzième ou du douzième siècle. C'étaient les mêmes poses raides et contraintes, les mêmes gestes hiératiques, la même régularité de plis, la même couleur fauve et bistrée dans les chairs, toute la doctrine du Mont-Athos. Le procédé employé était l'eau d'œuf ou la détrempe passée ensuite au vernis. Les auréoles et les ornements destinés à être dorés formaient une légère saillie, pour mieux prendre la lumière. Les vieux maîtres de Salonique, s'ils avaient pu revenir au monde, eussent été contents de ces élèves de Troïtza.

Mais nulle tradition ne peut aujourd'hui se maintenir

fidèlement. Parmi les sectateurs obstinés de la vieille formule se glissent de temps à autre des adeptes d'une conscience moins étroite. L'esprit nouveau, par quelque fissure, s'introduit dans l'ancien moule. Ceux-là même qui veulent suivre les errements des peintres athonites, et garder jusqu'au milieu de notre époque l'immuable style byzantin, ne peuvent s'empêcher d'avoir vu des tableaux modernes où la liberté d'invention s'allie à l'étude de la nature. Il est difficile de toujours fermer les yeux, et, à Troïtza même, l'esprit nouveau avait pénétré. Dans les métopes du Parthénon on distingue deux styles, l'un archaïque et l'autre moderne. Une partie des moines se conformait à la règle; quelques-uns, plus jeunes, avaient quitté l'eau d'œuf pour l'huile, et, tout en maintenant leurs figures dans l'attitude prescrite et le poncif immémorial, se permettaient de donner aux têtes et aux mains des tons plus vrais, une couleur moins conventionnelle, de modeler les plans et de rechercher le relief. Ils faisaient les saintes plus humainement jolies, les saints moins théocratiquement farouches; ils n'appliquaient pas au menton des patriarches et des solitaires cette barbe *junciforme* que recommande le *Guide de la peinture.* Leurs images se rapprochaient du tableau, sans en avoir, selon nous, le mérite.

Cette manière plus suave et plus aimable ne manque pas de partisans, et l'on en peut voir des exemples dans plusieurs églises russes modernes; mais, pour notre part, nous lui préférons de beaucoup l'ancienne méthode, qui est idéale, religieuse et décorative, et a pour elle le prestige de formes et de couleurs en dehors de la réalité vulgaire. Cette façon symbolique de présenter l'idée au moyen de figures arrêtées d'avance, comme une écriture sacrée dont il n'est pas permis d'altérer les caractères, nous semble merveilleusement propre à l'ornement du sanctuaire. Dans sa rigidité même, elle laisserait encore la place à un grand artiste de s'affirmer par la fierté du dessin, la grandeur du style et la noblesse du contour.

Nous ne pensons pas cependant que cette tentative d'hu-

maniser l'art byzantin réussisse. Il y a en Russie une école de littérateurs romantiques, éprise, comme la nôtre, de couleur locale, et qui défend par des théories savantes et une critique éclairée le vieux style du Mont-Athos, à cause de son caractère antique et religieux, de sa conviction profonde et de son originalité absolue, au milieu des productions de l'art italien, espagnol, flamand ou français. On peut avoir une idée juste de cette polémique en se rappelant les défenses passionnées de l'architecture gothique et les diatribes contre l'architecture grecque appliquée aux édifices religieux, les parallèles entre Notre-Dame de Paris et le temple de la Madeleine, qui firent les délices de notre jeunesse de 1830 à 1835. Il y a pour tous les pays une ère de fausse civilisation classique, espèce de barbarie savante, où ils ne comprennent plus leur propre beauté, méconnaissent leur caractère, renient leurs antiquités et leurs costumes, et démoliraient, en vue d'un insipide idéal de régularité, leurs plus merveilleux édifices nationaux. Notre dix-huitième siècle, si grand d'ailleurs, aurait volontiers rasé les cathédrales, comme des monuments de mauvais goût. Le portail de Saint-Gervais, par de Brosse, était sincèrement préféré aux prodigieuses façades des cathédrales de Strasbourg, de Chartres et de Reims.

La religieuse paraissait regarder ces madones aux fraîches couleurs non pas précisément avec dédain, car, après tout, elles représentaient une image sacrée, digne d'adoration, mais avec un respect beaucoup moins admiratif. Elle s'arrêtait plus longtemps devant les chevalets où s'élaboraient des peintures selon l'ancienne méthode. Malgré notre préférence pour le vieux style, nous devons avouer que quelques amateurs poussent un peu loin, à notre avis, la passion des vieilles peintures byzantines. A force de chercher le naïf, le primordial, le sacré, le mystique, ils arrivent à l'enthousiasme pour des panneaux enfumés et vermoulus où l'on discerne vaguement des figures farouches, d'un dessin extravagant et d'une couleur impossible. A côté de ces images, les Christ les plus barbares de Cimabüe sembleraient des Vanloo et des Boucher. Quel-

ques-unes de ces peintures remontent, à ce qu'on prétend, au cinquième et même au quatrième siècle. Nous concevons qu'on les recherche comme curiosités archaïques, mais il nous paraît difficile qu'elles soient admirées au point de vue de l'art. On nous en a montré quelques-unes pendant notre voyage en Russie; mais nous avouons n'y avoir pas découvert les beautés qui charmaient si fort leurs possesseurs. Dans un sanctuaire, elles peuvent être vénérables par l'antique témoignage de foi qu'elles rendent, mais leur place n'est pas dans une galerie, à moins que ce ne soit une galerie historique.

En dehors de cet art byzantin dont la Rome est au Mont-Athos, il n'y a pas encore eu de peinture russe proprement dite. Les artistes, peu nombreux d'ailleurs, qu'a produits la Russie, ne sauraient constituer une école : ils sont allés faire leurs études en Italie, et leurs tableaux n'ont rien de particulièrement national. Le plus célèbre de tous, et le plus connu en Occident, est Brulof, dont une vaste toile, intitulée « le Dernier Jour de Pompéi, » fit un assez grand effet au Salon de 1824. Brulof a peint la coupole de Saint-Isaac, large apothéose où il a fait preuve d'une grande entente de la composition et de la perspective, dans un style qui rappelle un peu la peinture décorative telle qu'on la pratiquait vers la fin du dix-huitième siècle. L'artiste, qui avait une belle tête pâle, romantique et byronienne, avec un flot de cheveux blonds, prenait plaisir à reproduire sa propre figure, et nous avons vu de sa main plusieurs portraits de lui, faits à divers époques, qui le représentent plus ou moins ravagé, mais toujours beau d'une beauté fatale. Ces portraits, faits de verve, avec un libre caprice, nous semblent les meilleurs morceaux de l'artiste. Un nom très-populaire à Saint-Pétersbourg est celui d'Ivanof, qui, pendant plusieurs années employées à la confection d'un chef-d'œuvre mystérieux, donna à la Russie l'attente et l'espérance d'un grand peintre. Mais c'est là une légende qu'il faut traiter à part, et qui nous entraînerait trop loin. Est-ce à dire que jamais la Russie n'aura sa place parmi les écoles de peinture? Nous

croyons qu'elle y arrivera lorsqu'elle se dégagera de l'imitation étrangère, et que ses peintres, au lieu d'aller copier des modèles d'Italie, voudront regarder autour d'eux et s'inspirer de la nature et des types si variés et si caractéristiques de cet immense empire, qui commence à la Prusse et finit à la Chine. Nos relations avec le groupe de jeunes artistes que réunissait la société du Vendredi nous permettent de croire à la réalisation assez prochaine de cet avenir.

Toujours précédé de la religieuse, drapée dans ses longs voiles noirs, nous entrâmes dans un laboratoire, parfaitement outillé, où Nadar aurait pu opérer comme chez lui. Passer du Mont-Athos au boulevard des Capucines, la transition est brusque! Quitter des moines broyant des Panagias sur fond d'or, et en trouver d'autres enduisant de collodion des plaques de verre, c'est là un de ces tours que vous joue la civilisation au moment qu'on pense le moins à elle. La vue d'un canon braqué sur nous ne nous aurait pas plus surpris que le tuyau de l'objectif en cuivre jaune dirigé par hasard de notre côté. Il n'y avait pas moyen de nier l'évidence. Les moines de Troïtza, les disciples de saint Serge, faisaient des vues de leur couvent, des reproductions d'images parfaitement réussies. Ils possèdent les meilleurs instruments, connaissent les dernières méthodes, et font leurs manipulations dans une chambre vitrée de verres teints en jaune, couleur qui a la propriété de briser les rayons lumineux. Nous leur achetâmes une vue du monastère, vue que nous possédons encore, et qui n'a pas trop pâli.

Dans son voyage en Russie, M. de Custine se plaint de n'avoir pas été admis à visiter la bibliothèque de Troïtza. On ne fit aucune difficulté de nous la montrer, et nous y vîmes ce qu'un voyageur peut voir d'une bibliothèque en une séance d'une demi-heure, des dos de livres bien reliés et rangés bien en ordre sur des rayons d'armoires. Outre les ouvrages de théologie, les bibles, les œuvres des Pères de l'Église, les traités de scolastique, les évangéliaires, les livres de liturgie en grec, en latin, en slavon, nous y

remarquâmes, dans notre inspection rapide, beaucoup de livres français du siècle dernier et du grand siècle. Nous jetâmes aussi un coup d'œil sur l'immense salle du réfectoire, terminée à l'une de ses extrémités par une grille très-délicatement ouvragée, laissant scintiller à travers ses arabesques de fer le fond d'or d'un iconostase; car le réfectoire confine à une chapelle, pour que l'âme ait sa nourriture comme le corps. Notre tournée était finie, et la religieuse nous ramena chez l'archimandrite pour prendre congé.

Avant d'entrer dans l'appartement, les habitudes de la femme du monde l'emportant sur les prescriptions de la vie monastique, elle se retourna vers nous et nous adressa un léger salut, tel qu'une reine aurait pu le faire sur les marches de son trône, et, dans un faible, languissant et gracieux sourire brillèrent, comme un éclair blanc, ses dents étincelantes, préférables à toutes les perles de Troïtza.

Puis, par un changement aussi soudain que si elle eût rabattu son voile, elle reprit sa face morte, sa physionomie spectrale de renoncement au monde, et, avec une démarche de fantôme, elle s'agenouilla devant l'archimandrite, dont elle baisa pieusement la main, comme une patène ou une relique. Cela fait, elle se releva et rentra comme un rêve dans les profondeurs mystérieuses du couvent, nous laissant de sa courte apparition un ineffaçable souvenir.

Il n'y avait plus rien à voir dans Troïtza, et nous regagnâmes l'hôtellerie pour dire à notre conducteur de sortir la voiture. Les chevaux attachés à la kibitka, par un système de cordes, le cocher assis sur un étroit strapontin rembourré d'une peau de mouton, nous, installés chaudement sous notre couverture d'ours, la dépense payée, les pourboires donnés, il ne restait plus qu'à exécuter la fantasia d'un départ au galop. Un léger clappement de langue du moujik fit prendre à notre attelage l'allure du cheval furieux emportant Mazeppa lié sur son dos, et ce ne fut que de l'autre côté du versant dominé par Troïtza, dont

on apercevait encore les dômes et les tours, que les braves petites bêtes se résignèrent à prendre un train raisonnable. Nous n'avons pas à décrire le chemin de Troïtza à Moscou, ayant décrit le chemin de Moscou à Troïtza, la seule différence étant que les objets s'y présentaient en sens inverse.

Le soir même, nous étions rentré à Moscou, assez dispos pour aller à un bal masqué qui se donnait cette nuit-là, et dont nous trouvâmes des billets à l'hôtel. Devant la porte, malgré l'intensité du froid, stationnaient les traîneaux et les voitures dont les lanternes brillaient comme des étoiles gelées. Une lumière chaude, embrasée, jaillissait par les fenêtres de l'édifice où avait lieu ce bal, et faisait, avec la clarté bleue de la lune, une de ces oppositions que recherchent les dioramas et les vues des stéréoscopes. Le vestibule franchi, nous entrâmes dans une immense salle en forme de parallélogramme ou de carte à jouer, encadrée de grandes colonnes portant sur un large stylobate qui faisait terrasse autour du plancher, où l'on descendait par des escaliers. Cette disposition nous semble très-favorable, et l'on devrait bien l'imiter chez nous dans les salles destinées à des fêtes. Elle permet à ceux qui ne prennent pas une part active aux plaisirs du bal de dominer les danseurs, qu'ils n'embarrassent pas, et de jouir à leur aise du spectacle qu'offre la foule animée et fourmillante. Cet exhaussement étage et groupe les figures d'une façon plus pittoresque, plus fastueuse, plus théâtrale. Rien de désagréable comme une cohue de niveau. C'est ce qui rend les fêtes du monde si inférieures comme effet aux bals de l'Opéra, avec leur triple rang de loges remplies de masques formant guirlandes, et leurs troupes de débardeurs, de titis, de pierrettes, de sauvages et de bébés, montant et descendant les escaliers.

La décoration de la salle était des plus simples et n'en produisait pas moins un effet de gaieté, d'élégance et de richesse. Tout était blanc, les murailles, le plafond, les colonnes, blanc rehaussé par quelques sobres filets d'or sur les moulures. Les colonnes, stuquées et polies, jouaient le

marbre à s'y méprendre, et la lumière y coulait en longues larmes brillantes. Sur les corniches, des herses de bougies accusaient l'entablement du portique et soutenaient la clarté des lustres. Dans cette blancheur, cet éclairage atteignait la vivacité de la plus éclatante illumination *à giorno* italienne.

Certes, le mouvement, la clarté sont des éléments de joie; mais pour que la fête ait tout son *brio*, il faut que le bruit s'y ajoute; le bruit, cette respiration et ce chant de la vie. — La foule, quoique assez pressée, était silencieuse. A peine un léger chuchotement courait comme un frisson au-dessus des groupes, et faisait une sourde basse continue aux fanfares de l'orchestre. Les Russes sont muets dans leurs plaisirs, et quand on a eu les oreilles assourdies par le triomphal bacchanal des nuits d'Opéra, on s'étonne de ce flegme et de cette taciturnité. Sans doute, ils s'amusent beaucoup en dedans, mais ils n'en ont pas l'air au dehors.

Il y avait des dominos, quelques masques, des uniformes, des habits noirs, quelques costumes de Lesghines, de Circassiens, de Tatars, portés par de jeunes officiers à taille de guêpe, mais aucun déguisement typique et qu'on pût noter comme appartenant au pays. La Russie n'a pas encore produit son masque caractéristique. Les femmes, comme d'ordinaire, étaient en petit nombre, et c'est elles qu'on va chercher au bal. Autant que nous avons pu en juger, ce qu'on appelle chez nous le demi-monde n'est représenté là-bas que par des Françaises exportées de Mabille, des Allemandes et des Suédoises, quelquefois d'une rare beauté. Il se peut bien que l'élément féminin russe s'y mêle aussi, mais il n'est pas facile pour l'étranger de le reconnaître; nous ne donnons notre observation que pour ce qu'elle vaut.

Malgré quelques timides essais de cancan d'importation parisienne, la fête languissait un peu et les éclats cuivrés de la musique ne la réchauffaient pas beaucoup. On attendait l'entrée des bohémiennes, car le bal s'entrecoupait d'un concert. Lorsque les chanteuses tziganes parurent

sur leur estrade, un immense soupir de satisfaction sortit de toutes les poitrines. On allait enfin s'amuser! Le vrai spectacle commençait! Les Russes ont la passion des Tziganes et de leurs chants si nostalgiquement exotiques, qui vous font rêver la libre vie, dans la nature primitive, hors de toute contrainte et de toute loi divine ou humaine. Cette passion, nous la partageons, et nous la poussons jusqu'au délire. Aussi nous jouâmes des coudes pour nous rapprocher de l'estrade où se tenaient les musiciennes.

Elles étaient là cinq ou six jeunes filles hagardes et sauvages, avec cette sorte d'effarement que produit la grande lumière sur les êtres nocturnes, furtifs et vagabonds. On aurait dit des biches amenées soudainement d'une clairière de forêt dans un salon. Leur costume n'avait rien de remarquable; elles avaient dû, pour venir à ce concert, quitter leur vêtement caractéristique et faire une toilette « à la mode. » Aussi avaient-elles l'air de femmes de chambre mal habillées. Mais il suffisait d'une palpitation de cils, d'un regard noir et fauve vaguement promené sur l'assistance pour leur redonner tout leur caractère.

La musique commença. C'étaient des chants bizarres d'une douceur mélancolique ou d'une gaieté folle, brodés de fioritures infinies, comme celles d'un oiseau qui s'écoute et s'enivre de son ramage, des soupirs de regret d'une brillante existence antérieure, avec d'insouciantes reprises d'humeur joyeuse et libre, qui se moque de tout, même du bonheur perdu, pourvu que l'indépendance reste; des chœurs entrecoupés de trépignements et de cris faits pour accompagner ces danses nocturnes, qui forment, sur le gazon des clairières, ce qu'on appelle « le rond des fées; » quelque chose comme du Weber, du Chopin ou du Listz à l'état sauvage. Parfois le thème du chant était emprunté à une vulgaire mélodie traînant sur les pianos, mais tout cela disparaissait sous les points d'orgue, les trilles, les ornements et les caprices : l'originalité des variations faisait oublier la banalité du motif. Les merveilleuses fantaisies de Paganini sur le *Carnaval*

de Venise peuvent donner l'idée de ces délicates arabesques musicales de soie, d'or et de perles, brodées sur un fond d'étoffe grossière. Un Tzigane, espèce de drôle à mine féroce, basané comme un Indien, et rappelant les types bohémiens si caractéristiquement représentés par Valério dans ses aquarelles ethnographiques, soutenait le chant des femmes par les accords d'un gros rebec placé entre ses jambes, et dont il jouait à la manière des musiciens orientaux; un autre grand garçon se démenait sur l'estrade, dansant, frappant des pieds, chatouillant le ventre d'une guitare, marquant le rhythme sur le bois de l'instrument avec la paume de la main, faisant des grimaces étranges, et jetant de temps à autre un cri inattendu. C'était le gracieux, le comique, le boute-en-train de la troupe.

On ne saurait décrire l'enthousiasme du public pressé autour de l'estrade; il éclatait en applaudissements, en cris, en dodelinements de tête, en interpellations admiratives, en reprises aux refrains. Ces chants, d'une bizarrerie mystérieuse, ont un pouvoir réel d'incantation; ils vous donnent le vertige et le délire, et vous jettent dans l'état d'âme le plus incompréhensible. En les entendant, vous sentez une mortelle envie de disparaître à jamais de la civilisation et d'aller courir les bois en compagnie d'une de ces sorcières au teint couleur de cigare, aux yeux de charbon allumé. En effet, ces chants, d'une séduction si magique, sont la voix même de la nature, notée et saisie au vol dans la solitude. Voilà pourquoi ils troublent profondément tous ceux sur qui pèse d'un poids si lourd le mécanisme compliqué de la société humaine.

Encore sous le charme de la mélodie, nous nous promenions tout rêveur au milieu du bal masqué, dont notre âme était à mille lieues. Nous pensions à une gitana de l'Albaycin, à Grenade, qui nous avait chanté jadis des *coplas* sur un air qui ressemblait fort à l'un de ceux que nous venions d'entendre, et dont nous cherchions les paroles dans quelque arrière-tiroir de notre cerveau, lorsque nous nous sentîmes brusquement prendre le bras et

jeter à l'oreille, avec cette petite voix criarde, aigrelette et fausse comme celle des bossus, qu'affectent les dominos voulant entamer une intrigue, ces mots sacramentels : « Je te connais. » A Paris, rien n'eût été plus naturel. Depuis assez longtemps, nous promenons notre figure aux premières représentations, aux boulevards, dans les musées, pour qu'elle soit aussi connue que si nous étions célèbre. Mais, à Moscou, cette affirmation de bal masqué semblait à notre modestie quelque peu hasardeuse.

Le domino, mis en demeure de prouver son assertion, nous chuchota sous la barbe de son masque notre nom, très-suffisamment prononcé avec un joli petit accent russe, que le déguisement de la voix n'empêchait pas de démêler. La conversation s'engagea et nous prouva que, si le domino de Moscou ne nous avait jamais rencontré avant ce bal, il connaissait du moins parfaitement nos ouvrages. Il est difficile, pour un auteur à qui l'on cite quelques vers de ses poésies et quelques lignes de sa prose, si loin du boulevard des Italiens, de ne pas se rengorger un peu en humant cet encens, le plus délicat de tous aux narines d'un écrivain. Afin de remettre notre amour-propre à son plan, nous fûmes obligé de nous dire que les Russes lisaient beaucoup, et que les moindres auteurs français avaient un public plus nombreux à Saint-Pétersbourg et à Moscou qu'à Paris même. Cependant, pour rendre la politesse, nous nous efforçâmes d'être galant et de répondre aux citations par des madrigaux, chose difficile avec un domino englouti dans un sac de satin, le capuchon rabattu sur le front, et la barbe du masque longue comme une barbe d'ermite. La seule chose qui parût était une petite main assez étroite, gantée strictement de noir. C'était par trop de mystère, et il fallait pour être aimable de trop grands frais d'imagination. Nous avons d'ailleurs un défaut qui nous empêche de nous précipiter bien ardemment aux aventures de bal masqué. Derrière le déguisement, nous supposons plus volontiers la laideur que la beauté. Ce vilain morceau de soie noire, avec son profil de chèvre camuse, ses yeux bridés et sa barbiche de bouc, nous

semble le moule du visage qu'il recouvre, et nous avons de la peine à l'en détacher. Masquées, les femmes même dont la jeunesse certaine et la beauté notoire nous sont connues, nous deviennent parfois suspectes. Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du masque complet. Ce petit loup de velours noir, que nos aïeux appelaient *touret de nez*, et que les grandes dames portaient à la promenade, laisse voir la bouche avec son sourire de perles, les fins contours du menton et des joues, et fait ressortir par son noir intense la fraîcheur rosée du teint. Il permet de juger la beauté de la femme sans la découvrir tout à fait. C'est une réticence coquette et non un mystère inquiétant. Ce qu'on risque de pire, c'est un nez à la Roxelane à la place du nez grec qu'on rêvait. On se console aisément de ce malheur. Mais le domino hermétique peut, quand il s'entr'ouvre à l'heure du berger, amener des découvertes sinistres qui rendent un homme bien élevé fort embarrassé de sa contenance. C'est pourquoi, après deux ou trois tours dans le bal, nous reconduisîmes la dame mystérieuse près du groupe qu'elle nous indiqua. Ainsi se termina notre intrigue au bal masqué de Moscou.

— Eh quoi! est-ce là tout? va dire le lecteur. Vous nous cachez quelque chose par modestie. Le domino sorti furtivement du bal a dû vous indiquer une voiture mystérieuse et vous y faire monter près de lui. Puis la dame a noué son mouchoir de dentelles autour de votre front, disant que l'amour doit avoir un bandeau, et, vous prenant par la main, la voiture arrivée, vous a fait suivre de longs couloirs, et quand on vous a rendu l'usage de vos yeux, vous vous êtes trouvé dans un boudoir splendidement éclairé. La dame avait déposé son masque et s'était débarrassée de son domino, comme le papillon brillant rejette sa larve obscure; elle vous souriait et semblait jouir de votre émerveillement. Dites-nous si elle était blonde ou brune, si elle avait un petit signe au coin de la bouche, afin que nous puissions la reconnaître en la rencontrant à Paris, dans le monde. Nous espérons que vous avez soutenu l'honneur de la France à l'étranger, et que

vous vous êtes montré tendre, galant, spirituel, paradoxal, passionné, digne enfin de la situation. — Une aventure de bal masqué à Moscou! — Joli titre de feuilleton, dont vous n'avez pas profité, vous d'ordinaire si prolixe quand il s'agit de décrire des murailles, des tableaux ou des paysages.

En vérité, dût-on nous prendre pour un Don Juan fourbu, pour un Valmont à la retraite, il n'y a rien eu autre chose. L'intrigue s'est bornée là, et après avoir pris un verre de thé mélangé de vin de Bordeaux, nous regagnâmes notre traîneau, qui nous mit en quelques minutes à notre hôtel de la rue des Vieilles-Gazettes.

La journée avait été assez bien remplie : le matin au couvent, le soir au bal, la religieuse, le domino, la peinture byzantine et les Tziganes, nous avions bien mérité de nous coucher.

En voyage on sent mieux le prix du temps que dans la vie habituelle. On est pour quelques semaines, pour quelques mois tout au plus dans un pays où il se peut qu'on ne revienne jamais; mille choses curieuses, que vous ne reverrez pas, sollicitent votre attention. Il n'y a pas un moment à perdre, et les yeux, comme les dents au buffet du chemin de fer, redoutant le sifflet du départ, avalent les morceaux doubles. Chaque heure a son emploi. L'absence d'affaires, d'occupations, de travaux, de fâcheux, de visites à recevoir ou à rendre, l'isolement dans un milieu inconnu, l'emploi perpétuel de la voiture allongent singulièrement la vie, et cependant, chose étrange, le temps ne vous paraît pas court; trois mois de voyage équivalent comme durée à un an de séjour dans la résidence habituelle. Quand on reste chez soi, les jours que rien ne distingue les uns des autres tombent au gouffre de l'oubli sans laisser de trace. Lorsqu'on visite un pays nouveau pour soi, les souvenirs d'objets inaccoutumés, d'actions imprévues, forment des points de repère, et en jalonnant le temps, le mesurent et en font sentir l'étendue.

Apelles disait : « *Nulla dies sine linea*, » — à défaut

du grec, nous citons le latin, — car ce n'est pas la phrase que le peintre de Campaspe dut prononcer. Le touriste doit arranger ce mot à son usage, et dire : « Nul jour sans course. »

D'après ce précepte, le lendemain de notre expédition à Troïtza, nous allions visiter, au Kremlin, le Musée des voitures et le Trésor des Popes.

C'est une curieuse exhibition que celle de cette antique et fastueuse carrosserie : voitures de sacre, voitures de gala, voitures de voyage et de campagne, chaises de poste, traîneaux et autres véhicules. L'homme procède comme la nature, il va toujours du compliqué au simple, de l'énorme au proportionné, de la somptuosité à l'élégance. La carrosserie, comme la faune des temps primitifs, a eu ses mammouths et ses mastodontes. On reste étonné devant ces monstrueuses machines roulantes, avec leur attirail enchevêtré de suspension, leurs ressorts en pincettes, leurs leviers, leurs épaisses bandes de cuir, leurs roues massives, leurs cols de cygne tortueux, leurs siéges hauts comme des châteaux de navire, leurs caisses aussi grandes qu'un appartement d'aujourd'hui, leurs marchepieds semblables à des escaliers, leurs strapontins extérieurs pour les pages, leurs plate-formes pour les laquais, leurs impériales couronnées de galeries découpées, de figures allégoriques et de panaches. C'est tout un monde, et l'on se demande comment de tels engins ont pu se mouvoir ; huit énormes meklembourgeois y suffisaient à peine. Mais si ces voitures sont barbares au point de vue actuel de la locomotion, au point de vue de l'art ce sont des merveilles. Tout est sculpté, ornementé, travaillé avec un goût exquis. Sur les fonds de dorure s'épanouissent des peintures charmantes, faites de main de maître, et qui, détachées de leurs panneaux, figureraient avec honneur dans les musées. Ce ne sont que petits amours, groupes d'attributs, bouquets de fleurs, guirlandes, blasons, caprices de toutes sortes. Les glaces sont des glaces de Venise, les tapis sont les plus moelleux et les plus riches qu'ait fournis Constantinople ou Smyrne,

les étoffes à désespérer Lyon : brocarts, velours, damas, brocatelle revêtent splendides les parois et les siéges. Les carrosses de Catherine Ire et de Catherine II contiennent des tables de jeu et de toilette, et, un détail caractéristique, des poêles coloriés et dorés en porcelaine de Saxe. Les traîneaux de parade déploient aussi une ingénieuse bizarrerie de forme, une charmante fantaisie d'ornements. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la collection des selles d'homme et de femme, et des harnais de toutes sortes. La plupart viennent d'Orient et ont été donnés en cadeaux aux tsars et aux tsarines, par les empereurs de Constantinople, les grands Turcs et les schahs de Perse. C'est un luxe insensé de broderies d'or et d'argent sur des fonds de brocart ou de velours qui disparaissent, des étoiles et des soleils de pierreries. Les mors, les chanfreins, les gourmettes sont étoilés de diamants, et sur le cuir des brides, précieusement piquées en fils d'or ou en soie de couleur, s'incrustent des turquoises, des rubis, des émeraudes et des saphirs cabochons. En barbare asiatique que nous mériterions d'être, nous avouons que cette sellerie extravagamment magnifique nous séduit plus que la moderne sellerie à l'anglaise, très-fashionable sans doute, mais si maigre d'aspect, si pauvre de matière, et si sobre d'ornement.

La vue de ces immenses et somptueux carrosses en dit plus sur l'ancienne vie de cour que tous les mémoires des Dangeau et autres chroniqueurs de palais. Elle fait concevoir des existences énormes, impossibles à réaliser aujourd'hui, même avec le pouvoir absolu, car la simplicité des mœurs actuelles envahit jusqu'aux demeures souveraines. L'habit de gala, le grand costume de cérémonie ne sont plus que des déguisements qu'on se hâte de dépouiller après la fête. Excepté le jour du sacre, l'empereur ne porte jamais sa couronne. Il se coiffe comme tout le monde d'un chapeau soit militaire, soit civil; et s'il se promène, ce n'est pas en carrosse doré et traîné par des chevaux blancs secouant des panaches. Jadis ces magnificences étaient quotidiennes. On vivait familièrement dans

cette magnificence et cette splendeur. Les rois et les grands n'avaient de commun avec le reste des hommes que la mort, et ils passaient sur la terre éblouie comme des êtres d'une autre race.

— On nous fit voir le Trésor des Popes, qui se trouve aussi dans le Kremlin. C'est le plus prodigieux entassement de richesses qu'on puisse rêver. Là, sont rangés dans des armoires dont on entr'ouvre les portes, comme des battants de reliquaires, les tiares, les mitres, les bonnets des métropolitains et des archimandrites, mosaïques de pierreries sur des fonds de brocarts, les dalmatiques, les chapes, les étoles, les robes en toiles d'or ou d'argent, toutes ramagées de broderies, tout historiées de légendes dessinées avec des perles. A Troïtza nous avions pu croire qu'il n'y avait plus de perles au monde, et que le trésor du couvent les avait réunies dans ses boisseaux. Il y en avait tout autant au Trésor des Popes. Que de ciboires d'argent, de vermeil, d'or sculpté, niellés, guillochés, entourés de zones d'émaux, cerclés de pierres précieuses; que de croix peuplées par des myriades de figures microscopiques, que d'anneaux, que de crosses, que d'ornements d'une richesse fabuleuse, que de lampes, que de flambeaux, que de livres reliés de plaques d'or constellées d'onyx, d'agathe, de lapis-lazuli, de malachite n'avons-nous pas contemplés, derrière ces vitrines, avec ce plaisir et ce découragement du voyageur qui, là où il ne peut écrire que quelques lignes, sent qu'il faudrait une monographie capable d'occuper une vie entière!

Le soir, nous allâmes au théâtre. Il est vaste et magnifique, et rappelle, pour ses dispositions principales, l'Odéon de Paris et le théâtre de Bordeaux. Ces régularités parfaites nous touchent peu, et nous aimerions mieux, pour notre part, le moindre caprice architectural désordonné et fleuri, dans le genre de Vassili-Blajennoï ou du Palais à facettes, mais cela serait moins *civilisé* et traité de barbare par les gens de bon goût. Toutefois, il faut convenir que le type admis, le théâtre de Moscou ne laisse rien à désirer. Tout y est grandiose, monumental, somp-

tueux. La décoration de la salle, rouge et or, flatte l'œil par son opulence sérieuse, favorable aux toilettes, et la loge impériale, placée juste en face de la scène, avec ses hampes dorées, ses aigles à deux têtes, ses blasons et ses enroulements de lambrequins, produit un effet majestueux et splendide; elle coupe, dans sa hauteur, deux rangs de loges, et interrompt heureusement les lignes courbes des galeries. Comme à la Scala, à San-Carlo et dans tous les grands théâtres italiens, un couloir circule autour du parterre et facilite l'accès des places, rendu encore plus aisé par un autre chemin laissé libre au milieu. Nulle part, l'espace n'est parcimonieusement ménagé comme chez nous. On peut entrer et sortir sans déranger personne, et causer extérieurement avec les femmes des baignoires. On est admirablement assis aux fauteuils d'orchestre, dont les premiers rangs, par une convention tacite, sont réservés aux gens titrés, aux grades supérieurs et aux personnes d'importance. Un marchand, quelque riche, quelque honorable qu'il soit d'ailleurs, n'oserait pas dépasser la cinquième ou la sixième file. La même hiérarchie s'observe pour les rangs de loge; du moins cela était ainsi du temps de notre voyage. Mais, quel que soit l'endroit où l'on se place, soyez sûr qu'on y est à l'aise. Le spectateur n'y est pas sacrifié au spectacle, comme cela arrive trop souvent dans les théâtres de Paris, et le plaisir ne s'achète pas par une torture. L'on a autour de soi l'espace que Stendhal jugeait nécessaire pour bien goûter la musique, sans être troublé par l'influence du voisin. Avec cet art du chauffage que possèdent les Russes au plus haut degré, et qui est chez eux une question de vie ou de mort, une température égale et douce est maintenue partout, et l'on ne court pas risque, en entr'ouvrant la porte ou le carreau de sa loge, de recevoir ces douches d'air froid qui vous tombent si désagréablement sur les épaules.

Cependant, malgré tout ce confort, le théâtre de Moscou n'était pas, ce soir-là, très-rempli. On remarquait de

grands vides dans les loges, et des files presque entières de banquettes restaient inoccupées ou ne présentaient que de rares groupes de spectateurs disséminés çà et là. Il faut des foules énormes pour combler ces théâtres immenses. En Russie, tout est trop grand et semble fait pour une population à venir. C'était jour de ballet, car le ballet et l'opéra alternent aux théâtres russes et ne se combinent pas comme chez nous. Nous ne nous rappelons pas la fable du ballet exécuté ce jour-là. Elle avait tout le décousu des livrets italiens, et ne servait qu'à enchaîner une suite de pas favorables au talent des danseurs. Quoique nous ayons fait nous-même des programmes de ballets, et que nous comprenions assez bien le langage de la pantomime, il nous fut impossible de suivre le fil de l'action à travers les pas de trois, les pas de deux, les pas seuls et les évolutions du corps de ballet, qui manœuvrait d'ailleurs avec un ensemble et une précision admirables. — Ce qui nous frappa le plus, ce fut une espèce de mazurka exécutée par un danseur nommé Alexandrof, avec une fierté, une élégance, une grâce bien éloignées des afféteries si désagréables chez les danseurs ordinaires.

La vie du voyageur se compose de contrastes : le lendemain, nous allions visiter le couvent de Romanof, à quelques verstes de Moscou. Ce couvent est célèbre par l'excellente musique religieuse qui s'y exécute. Comme Troïtza, il a extérieurement l'apparence d'une forteresse. Sa vaste enceinte renferme un grand nombre de chapelles et de bâtiments, et un cimetière dont, par ce temps d'hiver, l'aspect était particulièrement lugubre. Rien de plus triste que ces croix empâtées de neige, ces urnes et ces colonnes funèbres crevant la blanche nappe étendue sur les morts comme un second linceul. Cette idée vous occupe, que les pauvres défunts couchés sous cette couche glacée doivent avoir bien froid et se sentir encore plus profondément enfoncés dans l'oubli, car la neige efface leurs noms et les pieuses légendes qui les accompagnent, recommandant leurs âmes aux prières des vivants.

Après un coup d'œil mélancolique jeté sur ces tombes à demi-recouvertes, dont quelques noires feuilles d'arbres vivaces augmentaient encore le caractère désolé, nous entrâmes dans l'église dont l'iconostase tout doré nous surprit par sa prodigieuse hauteur, qui dépassait celle des plus gigantesques retables espagnols.

Il y avait office, et tout d'abord nous fûmes surpris d'entendre des sons analogues à ceux produits dans nos orgues par les jeux de bourdons; nous savions que le rite grec n'admettait pas ces instruments. Nous fûmes bientôt fixé sur cette erreur, car en approchant de l'iconostase nous aperçûmes un groupe de chantres à grande barbe et habillés de noir comme les popes. Au lieu de chanter à pleine voix comme les nôtres, ils recherchent des effets plus doux et font entendre une sorte de bourdonnement d'un charme plus facile à goûter qu'à décrire; figurez-vous le bruit que font en volant, les soirs d'été, les gros papillons de nuit; c'est une note grave, douce et pourtant pénétrante. Ils étaient une dizaine, croyons-nous; l'on distinguait les basses à la manière dont ils se rengorgeaient, et les chants sacrés sortaient de leur bouche sans qu'on leur vît presque remuer les lèvres.

La chapelle impériale à Saint-Pétersbourg et celle de ce couvent de Romanof sont ce que nous avons entendu de plus beau dans le domaine de la musique religieuse; nous possédons des compositions musicales plus savantes et plus belles sans doute, mais la manière dont on exécute le plain-chant en Russie y ajoute une grandeur mystérieuse et une inexprimable beauté. C'est, à ce qu'on nous dit, saint Jean Damascène qui fut au huitième siècle le grand réformateur de la musique sacrée; elle s'est peu modifiée, et ce sont ces mêmes chants arrangés à quatre voix par les compositeurs modernes, que nous entendîmes. L'influence italienne envahit un instant la musique sacrée, mais ce ne fut pas pour longtemps, et l'empereur Alexandre Ier ne souffrit pas qu'on exécutât d'autre chant que le chant ancien dans sa chapelle.

En rentrant à l'hôtel, tout vibrant encore d'une harmo-

me céleste, nous trouvâmes des lettres qui nous rappelaient à Saint-Pétersbourg, et nous quittâmes Moscou à grand regret, Moscou, la vraie ville russe, couronnée par le Kremlin aux cent coupoles.

XX

L'OPÉRA A SAINT-PÉTERSBOURG (1)

Le rideau, en se levant, découvre aux yeux du spectateur un royaume mystérieux et souterrain qui a pour ciel une voûte de rocher, pour étoiles des lampes, pour fleurs les cristallisations bizarres des métaux, pour lacs des eaux noires où nagent des poissons aveugles, pour indigènes les gnomes de la montagne que le travail humain vient troubler dans leur retraite profonde. Une joyeuse activité règne au sein de la mine; les pics poursuivent le minerai aux veines de la gangue; les câbles s'enroulent sur les treuils; les paniers vont et viennent, et les hottes versent aux fourneaux, dont les gueules rouges flamboient, les trésors extraits de la roche. A peine refroidis, les lingots se façonnent sous les coups cadencés des marteaux. Tout ce tableau est charmant.

Tant de labeur mérite sa récompense. Par un frêle escalier dont le sommet se perd dans la voûte de la caverne, et qui met le monde inférieur en communication avec le monde supérieur, descendent, comme les anges sur l'échelle de Jacob, les femmes, les filles et les fiancées des mineurs, en costume coquet et pittoresque, apportant le

(1) *Éoline ou la Dryade*, ballet en quatre actes de M. Jules Perrot, musique de M. Pugni, débuts de Mme Ferraris.

déjeuner des ouvriers. Tous ces petits pieds, toutes ces jambes fines et rondes franchissent les innombrables marches avec une prestesse ailée, sous l'artillerie des lorgnettes braquées, sans un faux pas, sans une hésitation, sans faire trembler un instant l'escalier aérien; rien de plus gracieux et de plus hardi que ce défilé en l'air de tout le corps de ballet.

On tire les provisions du panier, et Lisinka, la plus jolie de ces jolies filles, sert affectueusement son père, le chef des mineurs, aussi habile à deviner des métaux sous leur enveloppe terreuse que les telchines de Samothrace ou les gnomes du Hartz. Pour que la joie soit complète, le comte Edgar, propriétaire des mines, a envoyé à ses braves ouvriers des brocs de vin et des cruches de bière. Les mineurs y puisent largement, et le sobre déjeuner finit en gai festin. Aux lumières des lampes les yeux étincellent, les joues s'illuminent, les sourires brillent en blancs éclairs, les mains cherchent les mains, les bras s'arrondissent autour des corsages, les pieds trépignent sur le sol pailleté d'or, et les danses ne tardent pas à se former.

Ce joyeux tumulte éveille dans les profondeurs de son palais souterrain Rübezahl, le roi des gnomes, le génie de la montagne dont l'audace avide des mortels envahit les possessions; un énorme bloc de scories liquéfiées autrefois par le feu des volcans primitifs s'entr'ouvre subitement, et il en jaillit un être surnaturel, moitié Dieu, moitié démon, un petit manteau blanc sur les épaules, revêtu d'une cuirasse et de knémides à reflets de paillon, sans doute forgées par Vulcain, son aïeul mythologique : c'est Rübezahl. Irrité d'abord de tout ce bruit, il se déride bientôt à l'aspect des danses et descend, pour s'y mêler, de son quartier de roche. Invisible par sa volonté, comme s'il portait au doigt l'anneau de Gygès, il circule entre les groupes, qu'il lutine et dérange. Grâce à lui, les garçons les plus modestes sont punis de licences qu'ils n'ont pas prises. Ici, il effleure de ses lèvres de blanches épaules; là, il entoure de ses doigts une taille de guêpe, interceptant les baisers au vol et laissant arriver les souf

flets... sur la joue des innocents. Ce n'est pas tout : en passant les amphores, dont le vin se répand en nappes rouges, trompant la soif des buveurs, il fait porter à sec la santé du comte Edgar, à la grande satisfaction du malin génie, qui disparaît en riant.

Le comte Edgar pénètre dans la mine pour féliciter les ouvriers de leur ardeur à ces travaux, qui l'enrichissent et lui permettent d'épouser Éoline, sa fiancée, fille adoptive du puissant duc de Ratibor.

Éoline, curieuse de visiter ce monde souterrain, arrive bientôt avec son père, semant sous ces voûtes sombres, où ne s'épanouissent que l'or, l'argent et les pierres précieuses, les fleurettes des champs qu'elle a cueillies en route tout humides encore de rosée ; on l'entoure, on l'admire, on l'acclame ; elle est si belle, si bonne et si charmante ! Derrière sa beauté on en admire une autre qui brille à travers la première, comme une flamme dans un globe d'albâtre. On dirait, à de soudaines phosphorescences, qu'Éoline n'est que l'enveloppe, que le voile transparent d'un être supérieur, d'une déesse condamnée par quelque fatalité à vivre parmi les hommes. Aussi Edgar, ivre d'amour, s'élance sur les pas de sa belle fiancée, tâchant de l'atteindre et de l'arrêter dans son vol. Avez-vous vu deux papillons aux ailes palpitantes qui se cherchent et s'évitent sur la pointe des herbes, l'un passionnément, l'autre coquettement, gardant toujours leur distance jusqu'à ce qu'ils se confondent dans le même rayon? Alors vous pouvez vous faire une idée de ce pas délicieux où madame Ferraris, — Éoline, voulons-nous dire, — se montre si jeune, si légère, si aérienne, si voluptueusement chaste et si pudiquement provocante. Avec quel joli mouvement elle attire et repousse le baiser suspendu au-dessus de son sourire comme une gracieuse menace!

Pendant qu'Eoline admire les richesses de la mine, prend part à la collation qu'on lui offre, se mêle aux danses, accueille les jeunes filles empressées autour d'elle et reçoit les confidences indiscrètes du jeune ouvrier amoureux de Lizinka, Rûbezahl, le génie de la montagne,

a reparu; dans une pose d'extase, les mains tendues, l'œil ébloui, il suit tous les mouvements de la fiancée d'Edgar. Il s'enivre à longs traits de sa beauté. Jamais semblable merveille n'a pénétré dans son obscur royaume; ni les ondines des nappes intérieures, ni les salamandres des régions plutoniques qui ont cherché à lui plaire ne possédaient cette perfection de traits et de formes, cette grâce virginale, ce sourire enchanteur! Rübezahl est épris d'Éoline; la flèche de l'amour a trouvé son cœur à travers les épaisses couches de la terre.

Soudain il se transforme en mineur, et d'un air gauche et rustre il s'approche de la table, malgré les ricanements des seigneurs, dont il dédaigne les plaisanteries. Sous son humble habit, il est plus puissant qu'eux ; ses yeux percent les obstacles contre lesquels s'émoussent les regards des hommes ; il voit clairement les fleuves de métal ruisseler dans leur lit de roche. La clef des trésors de la montagne, c'est lui qui la tient ; en effet, à chaque coup de pioche qu'il donne, les blocs d'or natif font briller leurs jaunes pépites ; les pierres précieuses étincellent et lancent de folles bluettes; la caverne illuminée laisse transparaître les richesses que l'homme cherche avec tant de peine ; les floraisons métalliques étalent leurs couleurs étranges, lès rubis, les saphirs, les diamants croisent leurs feux variés. Qu'est-ce que le trésor des califes à côté de ces merveilles et de ces éblouissements ? Dans l'humble mineur qui se redresse fièrement, l'on reconnaît Rübezahl, le roi des gnomes ; sans s'inquiéter du courroux ni de l'épée d'Edgar, qui n'atteint que le vide, le génie déclare son amour pour Éoline. Elle sera reine chez les gnomes, et la terre lui ouvrira tous ses écrins ; ainsi l'a décidé Rübezahl, qu'aucun obstacle n'arrêtera. Qui pourrait rivaliser avec un génie, et surtout avec un génie si riche !

En vain Éoline proteste, en vain Edgar cherche à châtier l'insolent, Rübezahl ne s'en émeut guère ; il fait un geste, et la caverne s'incendie d'un reflet pourpre, comme si les digues du feu central étaient rompues. Le génie s'é-

clipse au milieu des flammes. Tout le monde fuit épouvanté, et la solitude se fait dans la mine.

Les hommes partis, les gnomes reprennent possession de leur empire. Des fentes de la roche sort une multitude de petits êtres vêtus de gris, coiffés de capuchons au fond desquels brillent des yeux malins. Tout cela sautille d'une façon bizarre, sur un rhythme désordonné, pour divertir le maître, qui parait soucieux; aux gnomes succèdent de jolies créatures aux toilettes étincelantes de couleurs minérales, qui essayent, sans y plus réussir, de distraire le roi de la montagne de sa rêverie. Rūbezahl ne fait pas même attention aux empressements de Trilby, son page, son lutin bien-aimé. La pensée qui le préoccupe perce les parois sombres de la caverne; la roche compacte devient translucide, se fond en vapeurs, s'azure et laisse apercevoir, dans une perspective magique, l'intérieur d'une chambre d'architecture ogivale. Doucement éclairée par une lampe, Éoline repose sur des carreaux de brocart, avec le gracieux abandon du sommeil; un jet de lumière bleuâtre pénètre dans la chambre par le vitrail qui s'ouvre. Dès que la lueur argentée a touché Éoline, une métamorphose s'opère en elle; comme une chrysalide qui sort de sa coque et s'envole papillon, la jeune fille abandonne sa forme terrestre et ne laisse sur sa couche que des vêtements affaissés. Avec la nuit elle redevient dryade, comme sa mère; ses compagnes l'entourent et la guident dans la forêt natale vers le chêne auquel sa vie est attachée. « Mortelle ou déesse, qu'importe! s'écrie Rūbezahl, je saurai bien obtenir son amour. » La vision s'évanouit, et la toile tombe.

A l'acte suivant, les lueurs roses de l'aurore qui luttent avec les reflets bleus de la lune jouent sur les hauts toits d'un manoir gothique, dont une eau vive baigne le pied. Tout le reste de la scène est encore dans l'ombre, et sur le devant, près d'une tourelle en ruine, un vieux chêne fracassé par la foudre tord ses branches mortes. C'est le jour des fiançailles d'Edgar et d'Éoline. Les mineurs préparent pour la cérémonie un trône de fleurs et de feuilla

ges. « Si nous jetions bas cet arbre brisé qui nous gêne, dit Frantz, l'amoureux de Lisinka, au vieil Hermann, le chef des mineurs. — Gardons-nous-en bien, mes enfants, répond Hermann ; une légende est attachée à ce chêne : la châtelaine, mère d'Éoline, attirée par un charme mystérieux, aimait à se reposer sous son ombre ; un jour d'orage le tonnerre le frappa, et comme si sa vie fût liée à l'existence du chêne, la jeune femme mourut. »

Tandis que le vieux mineur raconte cette légende, un pétillement d'étincelles se fait entendre, et des ruines de la tourelle Rübezahl s'élance comme à la poursuite d'une vision. En effet, une figure lumineuse, dont le reflet s'allonge dans l'eau, passe en planant au-dessus de la rivière, comme un oiseau qui raserait un lac ; c'est la dryade qui rentre avec le jour dans sa forme terrestre.

Le soleil levé éclaire la façade du château, fait miroiter les eaux de la rivière, dore le vert feuillage des arbres du parc ; les ouvriers, défilant avec bannière et attributs, portent sur des brancards de pesants lingots d'argent et d'or qu'ils comptent offrir à leur seigneur; les jeunes filles du village les suivent. Trilby, le lutin de Rübezahl, venu sur terre déguisé en page pour servir les amours de son maître, s'amuse à coquetter avec elles, excitant la jalousie de leurs rustiques amants.

Le duc de Ratibor, Éoline, Edgar et les gentilshommes témoins des fiançailles ne tardent pas à paraître ; ils prennent place et la fête commence. Un seigneur, vêtu avec une magnificence bizarre, s'avance hardiment. Il excite une surprise mêlée de crainte. On sent en lui une puissance surnaturelle. Il dompte la volonté, brise la résistance, fascine comme le serpent, attire comme l'abîme Magnétisée par son regard, Éoline se lève et commence un pas avec lui. On dirait une colombe qui descend de branche en branche vers le reptile en arrêt au bas de l'arbre, la plume hérissée, l'aile palpitante, éperdue d'horreur, mais charmée. Sans doute Éoline n'aime pas Rübezahl, pourtant cette danse magique l'étourdit et l'enivre ; une langueur perfide amollit ses mouvements, sa tête penche,

son œil nage dans une lumière plus humide, son sourire s'entr'ouvre, laissant passer un souffle plus pressé. A demi-vaincue, elle s'abandonne aux bras de Rübezahl.

Ce pas, qui est un chef-d'œuvre, jette en extase les spectateurs du théâtre et les spectateurs de la salle. Seul, le comte Edgar ne le trouve pas de son goût, et franchement il est dans son droit. Furieux, la dague au point, il se précipite vers le groupe; le roi des gnomes le renverse d'un geste et retourne par une trappe anglaise dans son empire caverneux. Les jeunes filles reçoivent et soutiennent Éoline évanouie.

Nous voici maintenant au château, dans une riche salle gothique, chambre à coucher d'Éoline; la jeune fille dort, mais d'un sommeil agité de terreurs et de visions étranges. Elle tressaille et se dresse sur le bord de son lit, croyant entendre des rires et voir passer des ombres. Ce n'est pas tout à fait une illusion, car Trilby, envoyé en éclaireur, s'est introduit dans la place, et sa tête maligne apparaît entre les rideaux; cependant entourée de ses caméristes accourues à son appel, Éoline se rassure; elle était le jouet d'un rêve! Pour dissiper cette fâcheuse impression, elle va à son miroir; — n'est-ce pas là que les femmes oublient tout, même leur amour? — Elle sourit en voyant que les mauvais songes n'ont pas éteint ses yeux et pâli ses joues. Ses femmes lui essayent des parures; mais tout à coup, au lieu de son image charmante, se dessine dans la glace la figure de Rübezahl passionnément agenouillé et lui tendant les bras comme pour l'attirer sur son cœur. Épouvantée, elle recule; la vision se dissipe, mais l'amoureux génie a emporté avec lui le reflet d'Éoline. Ne pouvant posséder le corps, il s'est emparé de l'ombre; le miroir infidèle ne reproduit plus les traits de la jeune fille. Ce portrait, tout exact qu'il soit, ne suffit pas à Rübezahl, il lui faut le modèle, et bientôt il revient plus vif, plus passionné, plus ardent que jamais; Éoline se défend comme se défend une femme qui a un autre amour au cœur; cependant la situation est périlleuse; Trilby a écarté les caméristes, et le génie est pressant. La

jeune fille se jette à genoux sur un prie-dieu, devant une sainte image, le ciel seul peut la secourir. Minuit sonne ; c'est l'heure de sa métamorphose. Un rayon de lune s'allonge dans la chambre, et par ce chemin lumineux la dryade s'envole, laissant Rübezahl penaud et furieux. Averti qu'un audacieux s'est introduit chez Éoline, le comte Edgar accourt l'épée à la main, mais le roi des gnomes connaît par anticipation les mystères de l'électricité. Son fer, en rencontrant celui d'Edgar, en fait jaillir des étincelles bleues et donne au bras qui le tient une commotion épouvantable ; avant que le comte ait ramassé son arme inutile, le génie s'est éclipsé.

C'est un rude métier, même pour un roi des gnomes, que de poursuivre une femme à existence double, qui vous échappe au moment où vous croyez la tenir, et se réfugie dans un tronc d'arbre, au sein d'une vaste forêt. Rübezahl, malgré sa science, est fort embarrassé. Déguisé en bûcheron, il interroge de l'œil tous les chênes vieux et jeunes. Sous quelle écorce protectrice se cache Éoline ? Il ne sait, Une idée lui vient ; avec sa hache, il questionnera chaque chêne. Aussitôt que le tranchant de l'acier mord le bois, une dryade apparaît demandant grâce pour l'arbre auquel sa vie est liée. Rübezahl continue ses essais jusqu'à ce qu'il ait trouvé le chêne d'Éoline. La pauvre dryade résiste tant qu'elle peut ; il faut que la hache fasse à travers l'aubier perler de roses gouttes de sang sur sa chair délicate pour qu'elle se décide à sortir ; le gnome la menace, si elle continue à repousser son amour, d'abattre tout à fait l'arbre qu'elle anime. Éoline, avec des grâces suppliantes, des coquetteries pudiques, des caresses soumises, parvient à désarmer le courroux du génie, qu'entourent ses compagnes, dont les groupes servent à masquer sa fuite. Edgar, qui la cherche, la ramène au château.

Dans la salle d'armes du manoir, que décorent des panoplies équestres, doivent avoir lieu les fêtes pour le mariage d'Edgar et d'Éoline. Quelques sons d'orgue s'échappent de la chapelle voisine, et bientôt le couple reparaît uni pour toujours devant le ciel et devant les hommes. Des

danses variées se succèdent. Éoline, dans un pas suprême, exprime les chastes enivrements, les joies célestes de l'amour permis. Et Rübezahl, que fait-il ? allez-vous dire. Il laisse épouser celle qu'il aime par son rival ; c'est bien la peine d'être le roi des gnomes ! Attendez : regardez là-bas, tout au fond, cette rougeur qui empourpre la forêt ; des flots de fumée roulent en tourbillons vers le ciel, les flammes montent, l'incendie se développe, et dans le brasier se tordent douloureusement les chênes habités par les dryades.

Éoline se renverse, porte une main à son cœur, et de l'autre fait un geste d'adieu à Edgar. Le feu qui dévore son chêne la consume ; elle meurt, et près d'elle Rübezahl, apparu soudain, ricane avec une méchanceté diabolique : au moins elle n'appartiendra à personne.

Un ciel tout illuminé des splendeurs de l'apothéose, fin obligée des ballets et des féeries, reçoit les âmes errantes des dryades. Éoline monte soutenue par les bras de sa mère et la toile tombe au bruit des voix tumultueuses qui demandent madame Ferraris.

Le triomphe de madame Ferraris a été complet, et les Russes sont difficiles en fait de danse ; ils ont vu Taglioni, Essler, Cerrito, Carlotta Grisi, sans compter leurs propres danseuses, jeune armée chorégraphique qui sort de leur Conservatoire, un des mieux tenus du monde, alerte, assouplie, disciplinée à merveille, avec un talent tout formé déjà auquel ne manque qu'une expérience du théâtre bientôt acquise.

Madame Ferraris est aujourd'hui sans rivale. Elle a la grâce, la légèreté, le ballon, le parcours, et, sous une mignonne apparence, une incomparable vigueur. Quand elle s'enlève, c'est une détente d'acier, quand elle redescend, c'est une plume de colombe. Dans les pointes, son orteil pique le sol comme un fer de flèche, et là-dessus elle tourne, elle se renverse, elle fait des temps penchés, des revirements subits avec une sûreté, une hardiesse, un abandon qui la feraient croire soutenue par des ailes invisibles ; chaque temps est net, pur, bien dessiné, sans rai-

deur ni fatigue, d'une perfection classique et d'une grâce toute nouvelle; en outre, ces petits pieds, dans le délire de la danse, n'oublient jamais la mesure ; ils ont l'oreille fine et scandent le rhythme à merveille. Leurs taquetés sont aussi justes que les battements du métronome de Maëlzel.

Chargée d'un rôle double, madame Ferraris a pu montrer, comme dans deux ballets joués l'un après l'autre, son talent sous deux physionomies diverses; quand elle représente Éoline, elle joint l'affabilité gracieuse de la châtelaine à la gaieté innocente, à la coquetterie naïve de la jeune fille ; quand elle représente la dryade, elle s'idéalise, se détache, s'enlève, se fait plus transparente et plus légère encore, et vole à travers les chênes de la forêt, sur la pointe des herbes, sans faire tomber une seule goutte de rosée d'une violette. Dans ces changements brusques de femme en déesse, de déesse en femme, elle ne se trompe jamais et reprend toujours tout le personnage.

Mais notre article est déjà bien long, et pourtant, pour le finir, il nous faudrait encore bien de la place. Tant d'yeux bleus et de chevelures blondes, tant de pieds mignons et de jambes sveltes luisent, flottent, sautillent, se lèvent ou retombent dans ce tourbillon de gaze, de paillon, de fleurs, de sourires et de maillots roses qu'on appelle *Éoline, ou la Dryade !* — Considérez que nous sommes un étranger arrivé d'hier, qui écoute avec une surprise charmée tous ces noms féminins étranges à son oreille comme le chant d'oiseaux inconnus, si doux pourtant, si pleins de voyelles et de musique qu'on les prendrait pour les noms sanscrits d'un drame indien ignoré de William Jones ou de Schlegel : Prikhounowa, Mouravieva, Amossova, Koupeva, Liadova, Snetkova, Manarowa... Il nous semble transcrire, pour les danseuses de la rue Le Pelletier, du texte de *Sacountala* tous ces beaux noms épanouis et parfumés comme des fleurs de l'Inde dont la sonorité nouvelle les alarmait tant ; eh bien, figurez-vous, et cela d'autant plus aisément que vous connaissez mieux que nous tout ce joli monde, que chacun de ces noms signifie beauté, talent ou

tout au moins jeunesse et espérance. — Quant à madame Petipa, son nom français nous guide, bien qu'elle soit Russe, et nous pouvons dire plus spécialement qu'elle est fine, jolie, légère et digne d'appartenir à cette famille de chorégraphes distingués. Louer Perrot et Pugni, est-ce bien nécessaire? Leurs noms seuls sont des éloges.

XXI

RETOUR EN FRANCE

Il y avait déjà bien des jours, bien des semaines, bien des mois même, que nous remettions notre départ pour la France. Saint-Pétersbourg avait été pour notre courage une sorte de Capoue gelée où nous nous étions amolli dans les délices d'une vie charmante, et il nous en coûtait, nous l'avouons sans honte, d'aller reprendre à Paris le collier du feuilleton, qui nous meurtrit les épaules depuis si longtemps. A l'attrait si grand pour nous des choses nouvelles, se joignait celui des relations les plus agréables. On nous avait choyé, fêté, gâté, aimé même, nous avons la fatuité de le croire, et tout cela ne se quitte pas sans regret. La vie russe nous enveloppait, suave, caressante, flatteuse, et nous avions peine à déposer cette moelleuse pelisse. Cependant on ne peut pas toujours rester à Saint-Pétersbourg. Des lettres de France nous arrivaient chaque fois plus pressantes, et le grand jour fut irrévocablement fixé.

Nous avons dit que nous faisions partie de la société des *Vendrediens*, jeunes artistes qui se réunissaient chaque vendredi, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et passaient la soirée à dessiner, à peindre à l'aquarelle, à laver à la sépia des compositions improvisées que vendait Begrof, le Susse de l'endroit, et dont le produit venait aider quel-

que camarade à court de ressources. Vers minuit, un joyeux souper terminait la séance de travail ; on enlevait les crayons, les pinceaux, les pastels, et l'on attaquait le macaroni classique fait par un *Romain*, le salmis de gelinottes ou quelque grand poisson pêché dans la Néva, à travers les trous de la glace. Le souper était plus ou moins somptueux, selon l'état de la bourse du *Vendredien* qui hébergeait le cénacle ce soir-là. Mais qu'il fût arrosé de vin de Bordeaux, de vin de Champagne, ou simplement de bière anglaise ou même de kwass, il n'en était pas moins gai, cordial et fraternel. Les histoires saugrenues, les charges d'atelier, les folies amusantes, les paradoxes inattendus, y éclataient comme des fusées de feu d'artifice. Puis l'on revenait par groupes, suivant les convenances du quartier, poursuivant l'entretien à travers les rues silencieuses, désertes, blanches de neige, où l'on n'entendait d'autre bruit que nos éclats de rire, le hurlement de quelque chien réveillé à notre passage, et le bâton ferré des gardes de nuit traînant sur le trottoir.

Le vendredi, veille de notre départ, amenait précisément notre tour de traiter la troupe, et toute la bande se réunit au grand complet dans notre logis, situé rue de la Morskaïa. Vu la solennité de la circonstance, Imbert, officier de bouche célèbre à Saint-Pétersbourg, et appartenant à la maison de l'Empereur, voulut bien rédiger le menu du souper, en surveiller l'exécution, et daigna même y mettre la main en préparant un chaud-froid de perdrix dont nous n'avons retrouvé le pareil sur aucune table. Imbert nous estimait pour un *risotto* exécuté par nous en sa présence, d'après la plus pure recette milanaise, à la suite d'une conversation sur les cuisines exotiques ; il l'avait déclaré exquis et ne nous considérait plus comme un *bourgeois ;* en dehors de notre littérature, nous étions pour lui un *artiste*. Jamais approbation ne nous flatta davantage, et il avait fait ce chaud-froid pour un palais qu'il jugeait digne appréciateur de son mérite.

Comme d'habitude, la soirée commença par le travail ; chacun se mit à son pupitre préparé d'avance sous l'abat-

jour d'une lampe. Mais l'ouvrage n'avançait guère, on était préoccupé; la conversation suspendait les pinceaux, et le bistre ou l'encre de Chine séchait parfois dans le godet entre une touche et l'autre. Pendant près de sept mois, nous avions vécu en bon compagnon parmi ces jeunes gens spirituels, sympathiques, amoureux du beau et pleins d'idées généreuses. Nous allions partir. Quand on se quitte, qui sait si jamais l'on se reverra? surtout lorsqu'une grande distance vous sépare, et que vos existences, qui se sont mêlées pendant quelque temps, vont reprendre leur cours ordinaire. Une certaine mélancolie planait donc sur les *Vendrediens*, et l'annonce du souper vint la dissiper fort à propos. Les toasts portés à notre heureux voyage ranimèrent la gaieté éteinte, et le coup de l'étrier fut bu si longtemps qu'on résolut de rester jusqu'au jour et de nous accompagner en masse au chemin de fer.

La saison s'avançait; la grande débâcle de la Néva avait eu lieu, et seuls, quelques glaçons retardataires descendaient le courant et allaient se fondre dans le golfe attiédi et désormais libre à la navigation. Les toits avaient perdu leur couverture d'hermine, et dans les rues, la neige, changée en noire bouillie, faisait à chaque pas des flaques et des bourbiers. Les dégâts de l'hiver, masqués longtemps par la blanche couche, apparaissaient à nu. Les pavés étaient disjoints, les chaussées rompues, et nos droschkys, durement cahotés de fondrière en fondrière, nous donnaient de terribles coups dans les reins et nous faisaient sauter comme des pois sur un tambour, car le mauvais état des routes n'empêche nullement les isvoschtchiks d'aller comme si le diable les emportait: pourvu que les deux petites roues les suivent, ils sont contents et ne s'inquiètent guère du voyageur.

On arriva bientôt à la station du chemin de fer, et là, trouvant que la séparation venait trop vite, toute la bande monta en wagon et voulut nous accompagner jusqu'à Pskof, où s'arrêtait alors la ligne ferrée ébauchée seulement. Cet usage de faire ainsi la conduite aux parents ou aux amis qui partent nous semble particulier à la Russie,

et nous trouvons cette habitude touchante. L'amertume du départ en est adoucie, et la solitude ne succède pas brusquement aux embrassades et aux poignées de mains.

A Pskof cependant il fallut bien se quitter. Les *Vendrediens* rétrogradèrent vers Saint-Pétersbourg par le retour du train; c'était le départ définitif, et le vrai voyage allait commencer.

Nous ne revenions pas seul en France; nous avions pour compagnon de route un jeune homme qui demeurait dans la même maison que nous à Saint-Pétersbourg, et avec lequel nous nous étions bien vite lié d'amitié. Quoique Français, il savait, chose rare, presque toutes les langues du Nord : l'allemand, le suédois, le polonais et le russe, qu'il parlait comme sa langue maternelle; il avait fait de fréquents voyages en Russie, dans toutes les directions, sur tous les véhicules et par toutes les températures. En voyage, il était d'une sobriété admirable, savait se passer de tout, et offrait une résistance étonnante à la fatigue, bien qu'il fût d'une nature délicate en apparence et habitué à la vie la plus confortable. Sans lui, nous n'aurions pu accomplir notre retour à cette époque de l'année et par des chemins si difficiles.

Notre premier soin fut de chercher dans Pskof une voiture à louer ou à vendre, et, après bien des allées et venues, nous ne trouvâmes qu'une espèce de droschky assez délabré, et dont les ressorts ne nous inspiraient pas grande confiance. Nous l'achetâmes, mais à cette condition que s'il se rompait avant d'avoir fait quarante verstes, le vendeur le reprendrait moyennant une légère indemnité pour le dégât. Ce fut notre prudent ami qui eut l'idée de cette clause, et bien nous en prit, comme on va le voir.

On attacha nos malles à l'arrière du frêle véhicule; nous nous assîmes sur l'étroit strapontin, et le cocher lança son attelage au galop. C'était bien, pour courir les routes, la plus horrible saison de l'année; le chemin n'était qu'une chaussée de fange, relativement un peu plus tassée, au milieu d'un vaste marécage de boue liquide.

A droite, à gauche et en avant, la perspective se composait d'un ciel barbouillé de gris sale, posant sur un horizon de terrains noirs et détrempés; à peine, de loin en loin, quelques chevelures ébouriffées et roussâtres de bouleaux à demi submergés, un miroitement de flaques d'eau, et des isbas en rondins retenant encore sur leurs toits quelques lèches de neige semblables à des lambeaux de papier mal arraché. A travers la fausse tiédeur de la température, passaient, aux approches du soir, des souffles d'une bise assez aigre qui nous faisait frissonner sous nos fourrures. Le vent ne se réchauffait pas à glisser sur cette purée de neige et de glace; des bandes de corbeaux ponctuaient le ciel de leurs virgules noires, et se dirigeaient en croassant, vers leur domicile nocturne. Ce n'était pas autrement gai, et, sans la conversation de notre camarade, qui nous racontait un de ses voyages en Suède, nous serions tombé en mélancolie.

Des chariots de moujiks, portant du bois, suivaient la chaussée, traînés par de petits chevaux crottés comme des barbets et faisant voler autour d'eux un déluge de boue; mais en entendant les sonnettes de notre attelage, ils se rangeaient respectueusement et nous laissaient passer. Un de ces moujiks eut même l'honnêteté de courir après nous pour nous rapporter une de nos malles qui s'était détachée, et dont nous n'avions pas entendu la chute au milieu du bruit de nos roues.

La nuit était presque tombée, et nous n'étions plus très-éloignés de la maison de poste; nos chevaux allaient comme le vent, excités par le voisinage de l'écurie; le pauvre droschky sautait sur ses ressorts énervés, et suivait en diagonale l'attelage effréné, les roues ne pouvant pas tourner assez vite à travers l'épaisseur de la boue. La rencontre d'une pierre lui donna un choc si violent que nous manquâmes être jetés dehors en plein bourbier. Un des ressorts s'était brisé, l'avant-train ne tenait plus. Notre cocher descendit, et avec un bout de corde raccommoda tant bien que mal le véhicule fracassé, en sorte que nous pûmes, clopin clopant, arriver jusqu'au relai. Le

droschky n'avait pas duré quinze verstes. Il ne fallait pas penser à continuer le voyage sur un pareil sabot. Il n'y avait dans la cour de la maison de poste d'autres voitures disponibles que des télégas, et il nous fallait franchir cinq cents verstes pour atteindre la frontière.

Pour bien faire comprendre l'horreur de la situation, une petite description de la téléga est nécessaire. Ce véhicule, éminemment primitif, se compose de deux planches placées en long sur deux essieux où s'emmanchent quatre roues. D'étroites ridelles bordent les planches. Une double corde, garnie d'une peau de mouton, s'attache aux ridelles, et forme une sorte d'escarpolette servant de siége au voyageur. Le postillon se tient debout sur une traverse en bois, ou s'asseoit sur une planchette. Les malles sont entassées par derrière. On accroche à cette machine cinq petits chevaux dont les fiacres ne voudraient pas, tant ils ont piteuse mine au repos, et que les meilleurs chevaux de course auraient de la peine à suivre quand ils sont lancés. Ce n'est pas un moyen de transport à l'usage des sybarites, mais on va un train d'enfer, et la téléga est la seule voiture qui puisse résister aux routes effondrées par le dégel.

Nous tînmes conseil dans la cour. Mon compagnon me dit : « Attendez-moi. Je vais pousser jusqu'au premier relai, et je reviendrai vous prendre avec une voiture... si j'en trouve.

— Pourquoi cela? lui répondis-je assez étonné de la proposition.

— C'est que, répliqua mon ami, dissimulant un sourire, j'ai déjà entrepris bien des voyages en téléga avec des camarades qui semblaient courageux et robustes. Ils grimpaient fièrement sur la sellette, et, pendant la première heure, se bornaient à quelques grimaces, à quelques contorsions aussitôt réprimées; puis bientôt, les reins cassés, les genoux endoloris, les entrailles arrachées, la cervelle sautant dans le crâne comme une noix sèche dans sa coque, ils commençaient à maugréer, à geindre, à se lamenter, à me dire des injures. Quelques-

uns même pleuraient, et me priaient de les mettre à terre ou de les jeter dans un fossé, aimant mieux mourir de faim ou de froid sur place, être mangés des loups, que de subir plus longtemps un pareil supplice. Personne n'a dépassé quarante verstes.

— Vous avez trop mauvaise opinion de moi. Je ne suis pas un voyageur douillet. Les galères de Cordoue, dont le fond est un filet en sparterie; les tartanes de Valence, semblables à des boîtes où l'on roule des billes pour les arrondir, ne m'ont pas arraché un gémissement. J'ai couru la poste en charrette, me tenant des pieds et des mains aux ridelles. La téléga n'a rien qui me puisse étonner. Si je me plains, vous me répondrez comme Guatimozin à son compagnon de gril : « Et moi, suis-je sur des roses ? »

Cette fière réponse parut le convaincre. On mit des chevaux à une téléga, où on entassa nos malles, et nous voilà partis.

Et le dîner? allez-vous me dire; le souper du vendredi doit être digéré maintenant, et un voyageur consciencieux doit à ses lecteurs le menu du moindre repas fait en route. Nous n'avons pris qu'un verre de thé et une mince tartine de pain bis; car lorsqu'on fait une de ces courses extravagantes, il ne faut pas manger, non plus que les postillons quand ils courent la poste à franc étrier.

Nous ne voudrions pas développer ce paradoxe, que la téléga est la plus douce des voitures. Cependant elle nous sembla plus supportable que nous ne le pensions, et nous nous maintenions sans trop de peine sur la corde horizontale, un peu adoucie par la peau de mouton.

Avec la nuit, le vent était devenu froid; le ciel s'était débarbouillé de ses vapeurs, et les étoiles brillaient, larges et claires, dans le bleu sombre, comme lorsque le temps tourne à la gelée.

Il y a dans les dégels de ces reprises de froid. L'hiver septentrional a de la peine à remonter vers le pôle, et il revient parfois jeter des poignées de neige au nez du printemps. Vers minuit, la boue avait déjà durci, les fla-

ques d'eau étaient prises, et les tas de fange pétrifiée faisaient sauter plus durement encore la téléga.

Nous arrivâmes à la maison de poste, reconnaissable par sa façade blanche et son portique à colonnes. Tous ces relais sont pareils, et bâtis, d'un bout à l'autre de l'Empire, sur un modèle d'ordonnance. On nous enleva de notre téléga avec nos paquets, et on nous mit sur une autre qui repartit à l'instant même. Nous allions ventre à terre, et les vagues objets entrevus dans l'ombre fuyaient en désordre de chaque côté du chemin comme une armée en déroute. Il semblait qu'un ennemi inconnu poursuivît ces fantômes. Les hallucinations de la nuit commençaient à troubler nos yeux pleins de sommeil, et le rêve, malgré nous, se mêlait à la pensée. Nous ne nous étions pas couché la veille, et l'impérieux besoin de dormir faisait flotter notre tête d'une épaule à l'autre. Notre compagnon nous fit asseoir dans le fond de la voiture, et nous serra les tempes entre ses genoux pour nous empêcher de nous briser le crâne contre les ridelles. Les soubresauts les plus violents de la téléga, qui, parfois, aux endroits sablonneux ou tourbeux de la route passait sur des rondins posés en travers, ne nous réveillaient pas, mais faisaient dévier le dessin de notre rêve comme celui d'un artiste à qui l'on pousse le coude pendant qu'il travaille : la figure commencée en profil d'ange se terminait en mascaron de diablotin.

Ce sommeil dura à peu près trois-quarts d'heure, et nous nous réveillâmes reposé et gaillard comme si nous avions dormi dans notre lit.

C'est un plaisir enivrant que la vitesse. Quelle joie de passer comme un tourbillon, dans un tintamarre de grelots et de roues, au milieu du vaste silence nocturne, lorsque tous les hommes reposent, n'étant vu que par les étoiles, qui clignent leurs yeux d'or et semblent vous montrer la route! Le sentiment d'agir, de marcher, de s'avancer vers un but pendant ces heures perdues d'ordinaire, vous inspire un orgueil bizarre : on s'admire, et l'on méprise un peu les philistins qui ronflent sous leurs couvertures.

Au relai suivant, même cérémonie : entrée pleine de *fantasia* dans la cour et transvasement rapide de nos personnes d'une téléga à l'autre.

« Eh bien? dis-je à mon camarade, quand nous fûmes sortis de la maison de poste et que le postillon eut lancé à toute bride ses chevaux sur la route, je n'ai pas encore demandé grâce, et voilà cependant pas mal de verstes que la téléga nous secoue. Mes bras tiennent à mes épaules, mes jambes ne sont pas désarticulées, et mon épine dorsale soutient toujours ma tête.

— Je ne vous savais pas si aguerri. Maintenant le plus fort est fait, et je crois que je ne serai pas obligé de vous déposer au bord du chemin, avec un mouchoir au bout d'une perche, pour vous signaler à la pitié des berlines ou des chaises de poste qui viendraient à passer dans ces parages déserts. Mais puisque vous avez dormi, à votre tour de veiller ; je vais fermer les yeux quelques minutes. N'oubliez pas, pour maintenir la vitesse, de donner de temps en temps un coup de poing dans le dos au moujik, qui le rendra à coups de lanière à ses chevaux. Appelez-le aussi « dourak » en faisant la grosse voix; cela ne peut pas nuire. »

Nous nous acquittâmes consciencieusement de la tâche qui nous était imposée; mais disons tout de suite, pour nous laver, aux yeux des philanthropes, du reproche de barbarie, que le moujik était vêtu d'une épaisse touloupe en peau de mouton dont la fourrure amortissait tout choc extérieur. Notre coup de poing s'adressait à un matelas.

Quand le jour parut, nous vîmes avec surprise qu'il était tombé de la neige pendant la nuit sur le pays que nous allions parcourir. Rien n'était plus triste que cette neige, dont la couche mince ne couvrait qu'à demi, comme un linceul troué, les laideurs et les misères du sol détrempé par un récent dégel. Sur le penchant des terrains inclinés où ses étroites lames montaient et descendaient, elle ressemblait vaguement aux colonnes des tombeaux turcs, dans le cimetière d'Eyoub ou de Scutari, que l'affaisse-

ment de la terre a fait choir et pencher avec des attitudes bizarres.

Au bout de quelque temps, la bise commença à rouler en tourbillons une espèce de neige fine, menue, pulvérisée, semblable à du grésil, qui nous piquait les yeux et criblait de cent mille aiguilles glacées la portion de notre masque que le besoin de respirer nous forçait de laisser découverte. On ne saurait imaginer rien de plus désagréable que cette impatientante petite torture, qu'augmentait encore la vitesse de la téléga courant contre le vent. Notre moustache fut bientôt constellée de perles blanches et hérissée de stalactites entre lesquelles notre haleine passait vaporeuse et bleuâtre comme une fumée de pipe. Nous nous sentions gelé jusqu'à la moelle des os, car le froid humide est plus désagréable que le froid sec, et nous éprouvions ce malaise de l'aurore connu des voyageurs et des coureurs d'aventures nocturnes. Quelque franc compagnon qu'on soit, la téléga, pour se reposer, ne vaut pas un hamac, ou même ce canapé de cuir vert qu'on trouve partout en Russie.

Un verre de thé bien chaud et un cigare, avalé et fumé au relai pendant qu'on attelait les chevaux, nous remirent dans notre assiette, et nous continuâmes vaillamment notre route, enorgueilli par les compliments de notre camarade, qui, disait-il, n'avait jamais vu d'Occidental supporter aussi héroïquement la téléga.

Il est bien difficile de dépeindre le pays que nous parcourions, tel qu'il se présente à cette époque de l'année au voyageur forcé de le traverser par une raison impérieuse. Ce sont des plaines faiblement ondulées, d'un ton noirâtre, que jalonnent des piquets destinés à marquer la route, quand les frimas de l'hiver effacent les chemins, et qui l'été doivent avoir l'air de poteaux télégraphiques sans ouvrage. L'on n'aperçoit à l'horizon que des forêts de bouleaux quelquefois à demi brûlées, que de rares villages perdus dans les terres, et trahis par leurs églises à petites coupoles bulbeuses peintes en vert pomme. En ce moment, sur le fond sombre de la boue, que la gelée de

la nuit avait fait figer, la neige étalait çà et là de longues bandes pareilles à ces pièces de toile qu'on déroule sur les prairies pour les blanchir à la rosée, ou, si cette comparaison vous semble trop riante, aux galons de fil blanc cousu au noir roussi d'un drap mortuaire de dernière classe. Le pâle jour tamisé à travers l'immense nuage grisâtre qui couvrait tout le ciel se perdait en lueurs diffuses, et ne prêtait aux objets ni lumière ni ombre ; rien ne se modelait, et chaque chose semblait dans son contour enluminé d'une simple teinte plate. A cette clarté louche, tout paraissait sale, gris, délavé, blafard, et le coloriste n'eût pas plus trouvé son compte que le dessinateur, dans ce paysage vague, indéfini, noyé, plutôt morose que mélancolique. Mais ce qui nous consolait et nous empêchait de nous laisser aller à l'ennui, malgré les regrets que nous inspirait Saint-Pétersbourg, c'est que nous avions le nez tourné vers la France. Chaque cahot à travers cette morne campagne nous rapprochait de la patrie, et nous allions voir, après sept mois d'absence, si nos amis parisiens ne nous avaient pas oublié. D'ailleurs l'action d'un voyage pénible soutient, et la satisfaction de triompher des obstacles distrait des petites misères de détail. Quand on a vu beaucoup de pays, on ne compte pas rencontrer à chaque pas des « sites enchanteurs ; » on est habitué à ces lacunes de la nature, qui parfois rabâche et sommeille comme les plus grands poëtes. Plus d'une fois, on est tenté de dire comme Fantasio, dans la comédie d'Alfred de Musset : « Comme ce soleil couchant est manqué ! La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne ! Je faisais des paysages comme cela, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres ! »

Nous avions dépassé depuis longtemps Ostrof, Regitza et autres bourgs ou villes sur lesquels nous ne fîmes pas, on se l'imagine, des observations bien intimes du haut de notre téléga. Nous y serions restés plus longtemps, que nous ne pourrions que répéter des descriptions déjà faites ; car tous ces endroits se ressemblent : ce sont tou-

jours les clôtures de planches, les maisons de bois à doubles fenêtres à travers lesquelles on entrevoit quelque plante exotique, les toits peints en vert, et l'église, avec ses cinq clochetons et son narthex enluminé de quelque peinture sur patron byzantin.

Au milieu de cela se détache la maison de poste, avec sa façade blanche devant laquelle se groupent quelques moujiks en touloupes graisseuses, et quelques enfants à cheveux jaunes. Quant aux femmes, on en rencontre très-rarement.

Le jour baissait et nous ne devions plus être bien loin de Dunabourg. Nous y arrivâmes aux dernières lueurs d'un couchant livide, qui ne donnait pas un aspect bien riant à cette ville peuplée en grande partie de juifs polonais. C'était un de ces ciels comme on s'en figure dans les tableaux qui représentent des pestes, d'un gris blafard plein de teintes morbides et verdâtres, comme celles d'une chair en décomposition. Sous ce ciel, les maisons noires, imbibées de pluie ou de neiges fondantes, délabrées par l'hiver, ressemblaient à des tas de bois ou d'immondices à moitié submergés dans une inondation de boue. Les rues étaient de véritables torrents de fange. Les eaux du dégel coulaient de toutes parts, cherchant leur pentes, jaunes, terreuses, noirâtres, et charriaient avec elles mille débris sans nom. Des marécages de crotte s'étalaient sur les places que tachaient çà et là quelques îlots de neige sale, résistant encore au vent d'ouest. Dans cette immonde purée, qui eût fait chanter un hymne en l'honneur du macadam, les roues tournaient, comme les palettes d'un bateau à vapeur, dans un fleuve limoneux, envoyant des éclaboussures aux murailles et aux rares passants, bottés comme des pêcheurs d'huîtres. Nous en avions jusqu'au moyeu. Heureusement, sous ce déluge, le pavage en bois existant toujours, et, quoique déjeté par l'humidité, offrait, à une certaine profondeur, un sol résistant qui nous empêchait de disparaître, nous, nos chevaux et notre voiture, comme dans les *lises* du mont Saint-Michel.

Nos pelisses étaient devenues, sous le rejaillissement, de véritables planisphères célestes, avec de nombreuses constellations de boue, non décrites par les astronomes, et s'il était possible de paraître sale à Dunabourg, nous étions, comme on dit, à ne pas prendre avec des pincettes.

Le passage de voyageurs isolés est chose rare à cette époque. Peu de mortels ont le courage de faire la route en téléga, et le seul véhicule possible est la malle du courrier. Mais il faut s'inscrire longtemps d'avance pour avoir des places, et nous étions parti brusquement, comme un militaire qui voit expirer le temps de son congé et doit rejoindre à tout prix, sous peine d'être regardé comme déserteur.

Notre compagnon avait pour principe qu'il fallait manger le moins possible dans les voyages de ce genre, et sa sobriété dépassait celle de l'Espagnol et de l'Arabe. Cependant, quand nous lui représentâmes que nous mourions de faim, n'ayant pas vaqué à la réparation de dessous le nez, comme dit Rabelais, depuis la nuit de vendredi, — nous étions alors au dimanche soir, — il voulut bien condescendre à ce qu'il appelait notre faiblesse, et, laissant la téléga au relai, se mit avec nous à la recherche d'une nourriture quelconque. Dunabourg se couche de bonne heure, et il ne brillait plus aux façades sombres que de bien rares lumières ; — marcher dans ce cloaque n'était pas une opération facile, et il nous semblait à chaque pas qu'un tire-botte invisible empoignait nos chaussures par le talon. Enfin nous vîmes une lueur rougeâtre sortir d'une sorte de bouge ayant des apparences de taverne ; le reflet de la lumière se prolongeait sur la boue liquide en filets rouges comme le sang qui coulerait d'une écorcherie. Ce n'était guère appétissant, mais à ce degré de famine on ne fait pas la petite bouche. Nous entrâmes sans nous laisser rebuter par l'odeur nauséabonde du lieu, où une lampe fumeuse grésillait et brûlait avec peine dans une atmosphère méphitique. La salle était pleine de juifs d'un aspect étrange, avec de longues lévites

étroites de poitrine, longues comme des soutanes, miroitées de graisse, et d'une couleur qui avait été aussi bien noire que violette, marron qu'olive, mais qui, en ce moment, présentait une teinte que nous désignerons ainsi : « crasse intense. » Ils portaient des chapeaux bizarres, à larges bords et à ballons énormes, mais déteints, déformés, gras, hérissés par places, chauves par d'autres, vieux à ne pas être piqués au coin d'une borne par le crochet d'un chiffonnier en faillite. Et les bottes! Le glorieux Saint-Amand lui-même ne serait pas de trop pour les décrire! Éculées, avachies, tordues en spirales, blanchies par des couches de crotte à demi séchées, semblables à des pieds d'éléphant qui auraient longtemps pataugé dans les jungles de l'Inde. Plusieurs parmi ces juifs, surtout les jeunes, avaient les cheveux séparés sur le front, et laissaient pendre derrière l'oreille une longue boucle tournée en repentir, coquetterie qui contrastait avec leur horrible saleté. Ce n'était plus là le beau juif d'Orient, héritier des patriarches, et qui garde sa noblesse biblique, mais l'affreux juif de Pologne, livré dans la boue à toutes sortes de commerces suspects ou d'industries sordides. Cependant, éclairés ainsi, avec leurs faces maigres, leurs yeux inquiets et fins, leurs barbes fourchues comme des queues de poisson, leur couleur rance, et leur ton de hareng saur verni à la fumée, ils rappelaient les peintures et les eaux-fortes de Rembrandt.

La consommation ne paraissait pas très-active dans l'établissement. Aux recoins obscurs, on discernait bien quelques individus buvant avec lenteur un verre de thé ou de vodka; mais de nourriture solide, aucun vestige. Comprenant et parlant l'allemand et le polonais des juifs, notre camarade demanda au maître du lieu s'il n'y avait pas moyen de nous procurer un repas quelconque. Cette demande sembla l'étonner. C'était le jour du sabbat, et les mets apprêtés la veille pour ce jour, où il n'est permis de rien faire, avaient été dévorés jusqu'à la dernière miette. Cependant notre mine famélique le toucha. Son buffet était vide, son fourneau éteint; mais peut-être pourrait-on

trouver du pain dans la maison voisine. Il alla donner des ordres en conséquence, et au bout de quelques minutes nous vîmes paraître parmi ce tas de haillons humains, portant d'un air de triomphe une sorte de galette plate, une jeune fille israélite d'une merveilleuse beauté, la Rebecca d'*Ivanhoé*, la Rachel de *la Juive*, un vrai soleil qui rayonnait comme le macrocosme de l'alchimiste dans les ténèbres de cette chambre sombre. Éliézer au bord du puits lui aurait présenté l'anneau de fiançailles d'Isaac. C'était le plus pur type de sa race qu'on pût rêver, une vraie fleur biblique épanouie, on ne sait comment, sur ce fumier. La Sulamite du Sir Hasirim n'était pas plus orientalement enivrante! Quels yeux de gazelle, quel nez délicatement aquilin, quelles belles lèvres rouges comme la pourpre de Tyr teinte deux fois, se dessinant sur une pâleur mate, quel ovale chastement allongé des tempes au menton, et fait pour s'encadrer dans la bandelette traditionnelle !

Elle nous présentait le pain en souriant, comme ces filles du désert qui inclinent leur urne sur les lèvres altérées du voyageur, et, tout occupé de la contempler, nous ne songions pas à le prendre. Une faible rougeur lui monta aux pommettes quand elle s'aperçut de notre admiration, et elle posa le pain sur le bord de la table.

Nous poussâmes un soupir intérieur, en songeant que l'âge des incartades passionnées était passé pour nous. Tout en éblouissant nos yeux de la radieuse apparition, nous nous mîmes à grignoter notre pain, qui était à la fois cru et brûlé, mais qui nous semblait tout aussi délicat que s'il sortait de la boulangerie viennoise de la rue de Richelieu.

Rien ne nous retenait plus dans ce bouge : la belle juive s'en était allée, faisant paraître plus sombres encore, par sa disparition, les teintes enfumées de la salle. Aussi regagnâmes-nous notre téléga avec un soupir, en nous disant que ce n'étaient pas les écrins de velours qui contenaient les perles du plus bel orient.

On arriva bientôt sur le bord de la Dwina, qu'il s'agissait

de traverser. Les berges de la Dwina sont hautes, et on descend au lit du fleuve par des rampes de planches d'une pente assez rapide, semblables à des montagnes russes. Heureusement l'adresse des postillons est merveilleuse, et les petits chevaux de l'Ukraine ont le pied sûr. Nous parvînmes sans encombre au bas de la descente, où dans l'ombre nous entendions les eaux bouillonner et bruire. Ce n'est ni un pont de bateaux ni un bac qui sert à passer d'une rive à l'autre, mais un système de radeaux planchéiés mis bout à bout et reliés par des câbles ; ils se prêtent mieux ainsi au gonflement des eaux, montant et descendant avec elles. La traversée, quoique sans danger réel, était assez sinistre. Le fleuve, grossi par la fonte des neiges, coulait à pleins bords et se mutinait contre l'obstacle des radeaux dont il tendait les câbles. L'eau, la nuit, devient aisément lugubre et fantastique. Des lueurs venues on ne sait d'où s'y agitent comme des serpents phosphoriques, les écumes y jettent des étincelles étranges qui font paraître les noirs plus profonds ; il semble qu'on flotte sur un gouffre, et ce fut avec un sentiment de satisfaction que nous nous trouvâmes sur l'autre bord, emportés par nos chevaux, qui escaladaient la rampe presque aussi vite qu'ils avaient descendu la rive opposée.

Nous voilà de nouveau courant dans l'étendue grise et noirâtre, ne discernant que des formes s'effaçant de la mémoire aussi promptement qu'elles passent devant les yeux, et dont il est impossible de donner l'idée par aucune description. Ces visions indécises, qui surgissent et s'évanouissent dans la rapidité de la course, ne sont pas sans charme : il semble qu'on traverse un rêve au galop. On voudrait pénétrer du regard cette obscurité vague, cotonneuse comme une ouate, où tout contour s'estompe, où tout objet ne produit qu'une tache plus noire.

Nous pensions à la belle juive, dont nous burinions la physionomie dans notre mémoire, comme un dessinateur qui repasse son trait, de peur qu'il ne s'efface, et nous herchâmes à nous rappeler comment elle était vêtue, sans pouvoir y réussir. Sa beauté nous avait tellement

ébloui que nous n'avions vu que sa tête. Tout le reste plongeait dans l'ombre. La lumière se concentrait sur elle, et quand elle eût été habillée de brocart d'or ramagé de perles, on n'y eût pas fait plus attention qu'à un lambeau d'indienne.

Au lever du jour, le temps changea et se remit décidément à l'hiver. La neige commença à tomber, mais en larges flocons cette fois. Les couches se superposaient, et bientôt la campagne fut enfarinée à perte de vue. A chaque instant nous étions obligés de nous secouer, pour ne pas être recouverts dans notre téléga, mais c'était peine perdue : au bout de quelques minutes, nous étions de nouveau poudrés à blanc comme des tartelettes que sucre le pâtissier. Ces duvets d'argent se mêlaient, se brouillaient, montaient, descendaient sous le souffle du vent. On eût dit qu'on vidait du haut du ciel d'innombrables lits de plumes, et dans cette blancheur on n'y voyait pas à quatre pas devant soi. Les petits chevaux, impatientés, secouaient leurs crinières échevelées. Le désir de se soustraire à la tourmente leur donnait des ailes, et ils galopaient à toute vitesse vers le relai, malgré la résistance qu'offrait au jeu des roues la neige fraîche tombée.

Nous avons pour la neige une passion bizarre, et rien ne nous plaît comme cette poudre de riz glacée qui blanchit la face brune de la terre. Cette blancheur virginale, immaculée, où scintillent des micas comme dans le marbre de Paros, nous paraît préférable aux teintes les plus riches, et quand nous foulons une route couverte de neige, il nous semble marcher sur le sable d'argent de la voie lactée. Mais cette fois, il faut l'avouer, nos goûts étaient par trop satisfaits, et notre position sur la téléga commençait à n'être plus tenable. Notre ami lui-même, quelque impassible qu'il fût, et habitué aux rigueurs des voyages hyperboréens, convenait qu'on eût été plus à l'aise au coin d'un poêle, dans une chambre bien close, et même dans une simple berline de poste, si une berline eût pu marcher par un pareil temps.

La chose dégénéra bientôt en chasse-neige. Rien d'é-

trange comme cette tempête de peluche. Il souffle un vent bas qui rase la terre et balaye la neige devant lui avec une irrésistible violence. Des fumées blanches courent sur le sol en flocons tourbillonnants comme les fumées gelées d'un incendie du pôle. Quand la trombe rencontre un mur, elle s'accumule contre lui, l'a bientôt dépassé, et tombe de l'autre côté en cascatelle. En un instant, les fossés, les lits de ruisseau sont comblés, les chemins disparaissent, et ne se retrouvent que grâce aux poteaux indicateurs. Si l'on s'arrêtait, on serait enseveli comme sous une avalanche en cinq ou six minutes. Sous la force du vent qui transporte ces immenses masses de neige, les arbres plient, les poteaux se courbent, les animaux penchent la tête. C'est le khamsin de la steppe.

Cette fois, le danger n'était pas grand; il faisait jour; la couche de neige tombée n'était pas très-épaisse, et nous avions le spectacle presque sans le péril. Mais la nuit, le chasse-neige peut très-bien vous enlever et vous engloutir.

Parfois passaient dans cette blancheur, comme des chiffons de drap noir, des vols de corbeaux ou de corneilles emportés par le vent, culbutés et chavirés sur leurs ailes. Nous rencontrâmes aussi deux ou trois chariots de moujiks cherchant à regagner leurs isbas et fuyant devant la tempête.

Ce fut avec une vraie satisfaction que nous vîmes apparaître confusément au bord de la route, à travers ces hachures de craies croisées dans tous les sens, la maison de poste, avec son portique grec. Jamais architecture ne nous parut plus sublime. Sauter à bas de la téléga, secouer la neige de nos pelisses et entrer dans la chambre des voyageurs, où régnait une douce température, fut l'affaire d'un instant. Le somovar est aux relais dans un état d'ébullition constant, et quelques gorgées de thé, aussi chaud que notre palais pouvait le supporter, eurent bientôt rétabli la circulation de notre sang, un peu refroidi par tant d'heures passées en plein air.

« J'entreprendrais avec vous un voyage de découverte au pôle arctique, me dit mon ami, et je crois que vous

feriez un charmant compagnon d'hivernage. Comme nous vivrions bien dans une hutte de neige, avec une provision de pemmican et de jambons d'ours !

— Votre approbation me touche, car je sais que vous n'êtes pas flatteur de votre naturel ; mais maintenant que j'ai suffisamment prouvé ma force de résistance aux cahots et à la température, il n'y aurait aucune lâcheté, ce me semble, à chercher un moyen plus commode de continuer le voyage.

— Allons voir s'il n'y aurait pas dans la cour quelque véhicule moins ouvert aux rigueurs des éléments. L'héroïsme inutile est de la pure forfanterie. »

La cour, à demi comblée par la neige, qu'on essayait en vain de rejeter dans les encoignures avec des balais et des pelles, présentait un spectacle bizarre. Des télégas, des tarentasses, des droschkys, l'encombraient, relevant en l'air leurs timons comme des antennes et des mâts de vaisseaux à moitié submergés. Derrière toute cette carrosserie primitive, nous découvrîmes, à travers un semis de points blancs qui tournoyaient au souffle de la tempête, comme le dos d'une baleine échouée dans l'écume, la capote en cuir d'une vieille calèche qui nous fit l'effet, malgré son délabrement, d'une arche de salut. On écarta les voitures, on la remorqua au milieu de la cour, et nous pûmes constater que les roues étaient en bon état, les ressorts assez solides, et que si les vitres ne fermaient pas bien exactement, du moins il n'en manquait aucune. A vrai dire, on n'aurait pas brillé au bois de Boulogne avec une pareille guimbarde ; mais comme nous n'avions pas à faire le tour du lac et à exciter l'admiration des petites dames, nous fûmes très-heureux qu'on voulût bien nous la louer jusqu'à la frontière prussienne.

L'installation de nos personnes et de nos malles dans ce sabot ne dura que quelques minutes, et nous voilà repartis du même train que cependant ralentit un peu la violence du vent poussant devant lui des tourbillons de poussière glacée. Quoique nous tinssions toutes les vitres fermées, il y eut bientôt une ligne de neige sur la ban-

quette que nous n'occupions pas. Rien ne ferme pour cette impalpable poudre blanche broyée et triturée par la tempête : elle entre à travers la moindre fissure comme le sable du Sahara, et pénètre jusque dans les boîtes de montres. Mais comme nous n'étions ni l'un ni l'autre des Sybarites, se plaignant pour un pli de rose, nous jouissions avec une volupté bien sentie de ce confortable relatif. On pouvait du moins appuyer son dos et sa tête sur la vieille garniture de drap vert, médiocrement rembourrée, il est vrai, mais infiniment préférable aux ridelles de la téléga. Le sommeil ne vous exposait plus à tomber et à vous briser le crâne.

Nous profitâmes de la situation pour dormir un peu, chacun dans notre coin, mais sans nous abandonner trop à la somnolence, qui est parfois dangereuse par des températures aussi basses, car le thermomètre était redescendu à dix ou douze degrés au-dessous de zéro sous l'influence de ce vent glacé. Mais peu à peu la tempête s'apaisa, les parcelles de neige suspendues en l'air retombèrent sur le sol, et l'on put voir jusqu'à l'horizon la campagne toute blanche.

Le temps se radoucit beaucoup, et il n'y avait plus guère que trois ou quatre degrés de froid, ce qui est une température tout à fait printanière pour la Russie à cette époque de l'année. Nous traversâmes la Vilia, qui se jette dans le Niémen près de Kowno, au moyen d'un bac, qui se trouvait comme ajusté au niveau des berges basses de la rivière, et nous arrivâmes à la ville, qui avait une assez bonne apparence sous la fraîche tombée de neige dont elle était saupoudrée. La maison de poste se trouvait sur une place d'un bel aspect, entourée de bâtiments réguliers, et plantée d'arbres qui, pour le quart d'heure ressemblaient à des constellations de vif argent. Des clochers à forme d'oignon et d'ananas apparaissaient çà et là au-dessus des maisons ; mais nous n'avions ni le temps ni le courage d'aller visiter les églises qu'ils décelaient.

Après une légère collation de sandwiches et de thé, nous fîmes remettre des chevaux à la calèche pour passer

le Niémen de jour, et le jour n'est pas bien long au mois de février sous cette latitude. Plusieurs voitures, télégas, chariots traversaient le fleuve en même temps que nous, et, au milieu du trajet, l'eau jaune et bouillonnante atteignait presque les madriers bordant les bateaux, qui cédaient sous la pression et remontaient à mesure que les attelages s'avançaient vers l'autre rive. Si quelque cheval s'effrayait, rien ne serait plus simple que de faire la culbute dans le courant avec armes et bagages; mais les chevaux russes, quoique pleins d'ardeur, sont très-doux, et ne s'alarment pas pour si peu.

Au bout de quelques minutes, nous galopions vers la frontière de Prusse, que nous pensions atteindre dans la nuit, malgré les gémissements et les bruits de ferrailles que rendait notre pauvre calèche, vivement secouée, mais qui pourtant tint bon et ne nous laissa pas lâchement en route.

En effet, vers les onze heures, nous atteignîmes la première poste prussienne, d'où l'on devait renvoyer la voiture au relai où nous l'avions prise.

« Maintenant, dit notre ami, que nous n'avons plus d'exercices acrobatiques à exécuter sur des charrettes impossibles, il serait bon de souper à notre aise et de nous fomenter un peu la complexion, pour ne pas avoir l'air de spectres en arrivant à Paris. »

On pense bien que nous ne fîmes aucune objection à ce discours bref mais substantiel, qui reproduisait si bien notre pensée intime.

Quand nous étions petit garçon, nous nous imaginions que les frontières des pays était marquées sur la terre par une teinte bleue, rose ou verte, comme elles le sont sur les cartes géographiques. C'était une idée enfantine et chimérique. Mais quoiqu'elle ne soit pas tracée au pinceau, la ligne de démarcation n'en est pas moins brusque et tranchée. A l'endroit indiqué par le poteau blanc diagonalement zébré de noir, la Russie finissait et la Prusse commençait d'une façon subite et complète. Le pays limitrophe n'avait pas déteint sur elle, ni elle sur la contrée voisine.

On nous fit entrer dans une salle basse garnie d'un grand poêle en faïence qui ronflait harmonieusement. Le plancher était poudré de sablon jaune ; quelques gravures encadrées ornaient la muraille ; les tables et les siéges avaient des formes allemandes, et ce furent de grandes et fortes servantes qui vinrent mettre le couvert. Il y avait bien longtemps que nous n'avions vu de femmes occupées à ces soins domestiques qui semblent l'apanage de leur sexe : en Russie comme en Orient, ce sont les hommes qui font le service, du moins en public.

La cuisine n'était plus la même. Au tchi, au caviar, aux agourtsis, aux gelinottes et aux soudacs succédaient la soupe à la bière, le veau au raisin de Corinthe, le lièvre à la gelée de groseille et les sentimentales pâtisseries allemandes. Tout différait : la forme des verres, des couteaux, des fourchettes, mille petits détails qu'il serait trop long de signaler, montraient à chaque instant qu'on avait changé de pays. Nous arrosâmes ce copieux repas de vin de Bordeaux qui était excellent, malgré sa fastueuse étiquette imprimée avec des encres à reflets métalliques, et d'une quille de Rudesheim versée dans des rœmers couleur d'émeraude.

Tout en dînant, nous nous exhortions à modérer notre voracité pour ne pas crever d'indigestion, comme ces naufragés qu'un navire recueille sur un radeau où ils ont mangé, leurs maigres provisions de biscuit épuisées, le cuir de leurs souliers et le caoutchouc de leurs bretelles.

Si nous avions été sages, nous n'aurions dû prendre qu'une tasse de bouillon et un massepain trempé dans du vin de Malaga, pour nous habituer peu à peu à la nourriture. Mais bah! puisque notre souper est dans notre estomac, qu'il y reste. Espérons qu'il ne nous causera aucun remords.

Le costume avait changé. Nous avions vu à Kowno les dernières touloupes, et les types ne se ressemblaient pas plus que les habits. Au lieu de l'air vague, pensif et doux des Russes l'air raide, méthodique et gourmé des Prus-

siens — une tout autre race. — La petite casquette à visière, écrasée sur le front, la courte tunique et le pantalon étroit des genoux et large des jambes, aux lèvres la pipe de porcelaine ou d'écume de mer, ou bien encore quelque bouquin d'ambre, coudé bizarrement, où s'emmanche un cigare à angle droit. Tels nous apparurent les Prussiens à la première poste : ils ne nous surprirent pas, car nous les connaissions déjà.

La voiture dans laquelle nous montâmes ressemblait à ces petits omnibus dont on se sert dans les châteaux pour aller prendre aux stations des chemins de fer les Parisiens qu'on attend à dîner. Elle était convenablement capitonnée, bien close et moelleusement suspendue : du moins elle nous fit cet effet après la course en téléga que nous venions d'accomplir et qui représente assez bien le supplice de l'estrapade usité au moyen âge. Mais quelle différence entre l'allure enragée des petits chevaux russes et le trot flegmatique des grands et lourds mecklembourgeois qui semblent s'endormir en marchant, et que réveille à peine une caresse de fouet nonchalamment appliquée à leur grasse échine. Ces chevaux allemands savent sans doute le proverbe italien : *Chi va piano va sano.* Ils le méditent en levant leurs gros pieds et en retranchent la seconde partie : *Chi va sano va lontano*, car les postes prussiennes sont plus rapprochées les unes des autres que les postes russes.

Cependant l'on arrive, même en n'allant pas vite, et le matin nous surprit non loin de Kœnigsberg, sur une route bordée de grands arbres qui s'étendait à perte de vue et présentait un aspect vraiment magique. La neige s'était gelée aux branches des arbres et dessinait les plus minces ramifications avec un cristal diamanté d'un éclat extraordinaire. L'allée avait l'apparence d'un immense berceau en filigrane d'argent menant au château enchanté d'une fée du Nord.

On le voit, connaissant notre amour pour elle, la neige, au moment de nous quitter, nous prodiguait ses magies et nous régalait de ses plus brillants spectacles. L'hiver

nous faisait la conduite aussi loin qu'il pouvait, et avait bien de la peine à nous quitter.

Kœnigsberg n'est pas une ville d'un aspect bien gai, du moins à cette saison de l'année. Les hivers y sont rigoureux, et les fenêtres y conservaient encore leurs doubles vitres. Nous remarquâmes plusieurs maisons à pignons en escalier et à façades peintes couleur vert pomme, et soutenues par des S de fer très-ouvragées, comme à Lubeck. C'est la patrie de Kant, qui ramena, par sa *Critique de la raison pure*, la philosophie à sa véritable essence. Il nous semblait le voir, au tournant de chaque rue, avec son habit gris de fer, son tricorne et ses souliers à boucles, et nous songions au trouble qu'apporta, dans ses méditations, l'absence du grêle peuplier qu'on avait abattu, et sur lequel, depuis plus de vingt ans, il avait l'habitude de fixer les yeux pendant ses profondes rêveries métaphysiques.

Nous allâmes tout droit à la gare, et nous prîmes chacun un coin de wagon. Il n'entre pas dans notre dessein de décrire un voyage en chemin de fer à travers la Prusse; cela n'a rien de bien intéressant, surtout lorsqu'on ne s'arrête pas dans les villes, et nous allâmes tout d'un trait jusqu'à Cologne, où seulement la neige nous abandonna. Là, comme les départs des trains ne coïncidaient pas, nous fûmes obligés de faire un temps d'arrêt, dont nous profitâmes pour nous livrer à d'indispensables soins de toilette et reprendre un peu l'aspect humain, car nous avions l'air de véritables Samoïèdes venant montrer des rennes sur la Newa.

La rapidité de notre course en téléga avait produit dans nos malles une variété bizarre de dégâts : le cirage de nos chaussures était tombé et laissait voir le cuir à nu; une boîte d'excellents cigares ne contenait plus que du *polvo sevillano*, les cahots les avait réduits en fine poussière jaune; les cachets des lettres qu'on nous avait confiées s'étaient usés, limés, amincis par le frottement; on n'y distinguait plus ni armoiries, ni chiffres, ni empreinte quelconque. Plusieurs enveloppes s'étaient ouvertes. Il y

avait de la neige entre nos chemises! L'ordre rétabli, nous nous couchâmes après un excellent souper, et le lendemain, cinq jours après notre départ de Saint-Pétersbourg, nous arrivions à Paris, à neuf heures du soir, selon notre promesse formelle. Nous n'étions pas en retard de cinq minutes. Un coupé nous attendait à la gare, et, un quart d'heure après, nous nous trouvions parmi de vieux amis et de jolies femmes, devant une table étincelante de lumières, où fumait un fin souper, et notre retour fut célébré joyeusement jusqu'au matin.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉTÉ EN RUSSIE

LE VOLGA

DE TVER A NIJNI-NOVGOROD

Après ce long séjour en Russie, nous eûmes quelque peine à nous remboîter dans la vie parisienne. Notre pensée retournait souvent aux rives de la Neva et voltigeait autour des coupoles de Wassili-Blajennoi. Nous n'avions vu l'empire des tsars que pendant l'hiver, et nous souhaitions le parcourir l'été à la lueur de ces longs jours où le soleil ne se couche que durant quelques minutes. Nous connaissions Saint-Pétersbourg, Moscou, mais nous ignorions Nijni-Novgorod. Et comment peut-on vivre sans avoir visité Nijni-Novgorod?

D'où vient que les noms de certaines villes vous préoccupent invinciblement l'imagination et bourdonnent pendant des années à vos oreilles avec une mystérieuse harmonie, comme ces phrases musicales retenues par hasard et qu'on ne peut chasser? — C'est une obsession bizarre bien connue de tous ceux qu'une détermination subite en apparence pousse hors des limites de leur patrie, vers les points les plus excentriques. Le démon du voyage susurre près de vous les syllabes d'incantation à travers vos travaux, vos lectures, vos plaisirs, vos chagrins, jusqu'à ce que vous ayez obéi. Le plus sage est de faire le moins de résistance possible à la tentation pour en être plus vite

délivré. Une fois que vous avez intérieurement consenti, il ne faut plus vous inquiéter de rien. Laissez faire l'Esprit qui vous a suggéré cette pensée. Sous son influence magique, les obstacles s'aplanissent, les liens se dénouent, les permissions s'accordent; l'argent qu'on n'obtiendrait pas pour la nécessité la plus honorable et la plus légitime accourt, tout joyeux, prêt à vous servir de viatique; le passeport va tout seul se faire chamarrer de timbres aux légations et aux ambassades, vos nippes se rangent d'elles-mêmes au fond de votre malle, et il se trouve que vous avez justement une douzaine de chemises toutes neuves, un habit noir complet, et un paletot à braver les intempéries les plus diverses.

Nijni-Novgorod exerçait depuis longtemps déjà cette inéluctable influence sur nous. Aucune mélodie ne résonnait plus délicieusement à notre ouïe que ce nom vague et lointain; nous le répétions comme une litanie sans en avoir presque la conscience; nous le regardions sur les cartes avec un sentiment de plaisir inexplicable; sa configuration nous plaisait comme une arabesque d'un dessin curieux. Le rapprochement de l'*i* et du *j*, l'allitération produite par l'*i* final, les trois points qui piquent le mot comme ces notes sur lesquelles il faut appuyer, nous charmaient d'une façon à la fois puérile et cabalistique. Le *v* et le *g* du second mot possédaient aussi leur attraction, mais l'*od* avait quelque chose d'impérieux, de décisif et de concluant, à quoi il nous était impossible de rien objecter. — Aussi après quelques mois de luttes, nous fallut-il partir.

Un motif sérieusement plausible, la nécessité d'alle prendre des notes pour un grand ouvrage sur les Trésors d'art de la Russie, auquel nous travaillions depuis plusieurs années, nous amenait déjà, sans trop d'invraisemblance aux yeux des gens raisonnables, dans cette originale et singulière ville de Moscou que nous avions vue autrefois couronnée par l'hiver d'un diadème d'argent et les épaules couvertes de son manteau d'hermine neigeuse. Les trois quarts du chemin étaient faits; encore quelques

coups d'aile vers l'est et nous touchions le but. — Le démon voyageur avait arrangé les choses de la façon la plus naturelle. Pour que rien ne nous retînt, il avait envoyé à l'étranger, ou bien loin dans l'intérieur des terres, les personnes que nous aurions dû voir. Ainsi nul obstacle, nul prétexte, nul remords qui pût nous empêcher d'accomplir notre fantaisie. Nous prîmes nos notes à la hâte; mais, pendant que nous visitions les merveilles du Kremlin, le nom de Nijni-Novgorod, tracé par le doigt tentateur, brillait en capricieux caractères slavons entremêlé de fleurs sur le fond étincelant des orfévreries et des iconostases.

La route la plus simple et la plus courte était de prendre le tronçon de voie ferrée qui va de Moscou à Vladimir et ensuite la poste jusqu'à Nijni; mais la crainte de manquer de chevaux, car c'était alors l'époque de la foire célèbre qui réunit sur ce point trois ou quatre cent mille hommes de tous pays, nous fit préférer le chemin des écoliers qu'on choisit si rarement aujourd'hui. La maxime anglo-américaine *Time is money* n'est pas la nôtre, et nous ne sommes pas de ces touristes pressés d'arriver. Le voyage en lui-même est ce qui nous intéresse le plus.

Contrairement à la sagesse bourgeoise, nous commençâmes par rétrograder jusqu'à Tver pour prendre le Volga presque à sa source, nous confier à son cours tranquille et nous laisser porter indolemment vers notre but. L'on s'étonne peut-être de ce peu d'empressement succédant à un désir si vif. Sûr de voir Nijni-Novgorod, nous ne nous hâtions plus. Cette vague appréhension

Qui fait que l'homme craint son désir accompli

nous tourmentait, sans doute, à notre insu et modérait notre impatience. La ville que nous avions rêvée s'évanouirait-elle à notre approche au souffle de la réalité, comme ces entassements de nuages qui figurent à l'horizon des dômes, des tours, des nécropoles, et qu'un souffle de vent déforme ou balaye?

Trop fidèle à la devise des chemins de fer : *linea recta*

brevissima, le rigide railway de Saint-Pétersbourg à Moscou laisse de côté Tver, que nous rejoignîmes à l'aide d'un de ces droschkys d'allure rapide qui, en Russie, ne font jamais défaut au voyageur et semblent sortir de dessous terre à l'appel de la volonté.

L'hôtel de la Poste, où nous descendîmes, a les dimensions d'un palais, — il pourrait servir de caravansérail à toute une peuplade en migration. Des garçons habillés de noir, cravatés de blanc, nous reçurent et nous conduisirent avec un sérieux anglais à une immense chambre, où un architecte parisien eût logé sans peine un appartement complet, par un corridor dont la longueur nous rappelait les couloirs monastiques de l'Escurial. — La salle à manger aurait donné aisément l'hospitalité à un repas de mille couverts. Tout en expédiant notre dîner à l'embrasure d'une fenêtre, nous lûmes au coin de notre serviette ce chiffre hyperbolique et fabuleux « trois mille deux cents! » — Malgré cela, sans les rires, les éclats de voix et les traînements de sabres de quelques jeunes militaires attablés dans un cabinet voisin, l'hôtel eût paru absolument désert. De grands chiens, aussi ennuyés que ceux d'Aix-la-Chapelle dont parle Henri Heine, s'y promenaient mélancoliquement comme dans la rue, quêtant un os ou une caresse. Arrivant des cuisines lointaines, les domestiques exténués laissaient tomber sur la nappe, avec un soupir, les plats à moitié refroidis.

Du balcon, nous apercevions la grande place de Tver, où converge une étoile de rues. Dans un coin, une baraque de saltimbanques étalait sa pancarte et faisait grincer son aigre musique, à laquelle les badauds, de quelque pays qu'ils soient, ne résistent guère. Au fond, vis-à-vis de nous, une église découpait sur le ciel son dôme et ses clochetons bulbeux aux croix d'or enchaînées; sur les pans latéraux, de belles maisons déployaient leurs façades; des droschkys de maître filaient, emportés par des trotteurs de race, des voitures de place stationnaient, et des moujiks, déjà vêtus de la touloupe, s'arrangeaient au bas des escaliers pour dormir.

La saison de ces grands jours où le soleil ne fait que disparaître pour se remontrer un instant après, confondant presque son déclin et son aurore, était passée déjà, mais la nuit ne venait pas avant dix ou onze heures du soir. On se fait difficilement une idée en Occident des teintes dont se colore le ciel pendant ce long crépuscule; les palettes de nos peintres ne les ont pas prévues; Delacroix, Diaz et Ziem en seraient étonnés et ne sauraient par quels audacieux mélanges y parvenir; y réussiraient-ils, l'on traiterait leurs toiles d'invraisemblables. Il semble qu'on ait changé de planète et que la lumière vous arrive réfractée par le prisme d'une atmosphère inconnue. Des nuances turquoise et vert pomme s'évanouissent dans les zones roses qui tournent au lilas pâle, à la nacre de perle, au bleu d'acier, avec des dégradations d'une inconcevable finesse; d'autres fois, ce sont des blancheurs lactées, opalines, irisées comme on se figure le jour immatériel de l'Élysée qui ne vient ni du soleil, ni de la lune, ni des étoiles, mais d'un éther lumineux par lui-même et cependant voilé.

Sur ce ciel féerique, comme pour en faire mieux ressortir les nuances idéalement tendres, passaient des essaims de corneilles et de corbeaux regagnant leur gîte, avec des évolutions réglées par une sorte de cérémonial bizarre, et accompagnées de croassements auxquels il est difficile de ne pas attribuer un sens mystérieux. Ces cris rauques, coupés de silences soudains et mêlés de reprises en chœur, semblent une espèce d'hymne ou de prière à la Nuit. Les pigeons, que l'on respecte en Russie comme le symbole du Saint-Esprit, étaient déjà couchés et garnissaient toutes les nervures et les arêtes de l'église. — Ils sont en nombre incroyable, mais les fidèles leur font pieusement des distributions de graines.

Nous descendîmes sur la place, nous dirigeant vers le fleuve, sans guide et sans renseignement, et nous fiant à cet instinct de la configuration des villes qui trompe rarement les vieux voyageurs. Prenant une rue qui coupait à angle droit la belle rue de Tver, nous arrivâmes bientôt sur la berge du Volga. La grande rue essayait de ressem-

bler à une perspective de Saint-Pétersbourg, mais celle-ci, moins fréquentée et plus loin du centre, avait le vrai caractère russe. Des maisons de bois rechampies de diverses couleurs et surmontées de toits verts, de clôtures de planches peintes, la bordaient, laissant apercevoir le sommet d'arbres garnis de fraîches frondaisons. — A travers les carreaux des fenêtres basses, l'on entrevoyait les plantes de serre destinées à faire oublier aux maîtres du logis les blancheurs d'un hiver de six mois. — Quelques femmes revenaient de la rivière, pieds nus et des paquets de linge sur la tête; des paysans debout sur leur téléga, poussaient leurs petits chevaux échevelés, rapportant quelques bûches des chantiers de la rive.

Au bas de la berge assez escarpée, mais que les droschkys et les charrettes escaladent avec une impétuosité qui effrayerait les cochers et les chevaux de Paris, la flottille de la compagnie Samolett dressait les tuyaux de ses mignons pyroscaphes. — Le fleuve, encore peu profond, ne permet pas d'employer de forts bateaux dans cette partie de son cours. Notre place retenue, car le bateau devait partir de grand matin, nous continuâmes notre promenade sur le bord du fleuve, dont l'eau brune réfléchissait comme un miroir noir les splendeurs du crépuscule en leur donnant une intensité et une vigueur magiques La rive opposée, baignée d'ombre, se projetait comme un long cap dans un océan de lumière où il eût été difficile de démêler le ciel de l'eau.

Deux ou trois petites barques agitant leurs rames, comme un insecte qui se noie ses pattes articulées, égratignaient çà et là le sombre et clair miroir. Elles semblaient flotter dans un fluide indéfini, et parfois on eût dit qu'elles allaient échouer contre le reflet renversé d'un dôme ou d'une maison.

Plus loin, une barre sombre coupait le fleuve à fleur d'eau comme la chaussée d'un isthme; en approchant, nous vîmes que c'était un long radeau servant à faire communiquer les rives entre elles. Un pan se déplaçait à volonté pour donner passage aux bateaux. — C'était le pont

réduit à son expression la plus simple. Les gelées, les crues, les débâcles rendent difficile sur les rivières de Russie l'emploi des ponts à demeure. Ils sont presque toujours emportés. Au bord de ce radeau, des femmes lavaient du linge. Non contentes de se servir de leurs mains pour le nettoyer, elles le piétinent à la façon arabe. Ce petit détail nous fit faire un saut de pensée jusqu'aux étuves maures d'Alger, où nous nous souvînmes d'avoir vu de jeunes *iaoulets* danser dans la mousse de savon sur les serviettes de bain. Le quai, d'où la vue est fort belle, sert de promenade. Des crinolines, dignes, pour l'ampleur, du boulevard Italien, s'y étalaient fastueusement, et de petites filles marchaient à trois ou quatre pas de leurs mères, l'envergure des jupes ne permettant pas d'approcher plus près, dans de courtes robes bouffantes, semblables aux tonnelets cerclés des danseurs du temps de Louis XIV. — Quand, auprès de ces fashionables toilettes, passe un moujik en sayon de bure, des sandales de sparterie aux pieds, costumé à peu près comme le paysan du Danube devant le sénat romain, l'esprit ne peut s'empêcher d'être heurté du brusque contraste. Nulle part l'extrême civilisation et la primitive barbarie ne se coudoient d'une façon plus tranchée.

L'heure était venue de rentrer à l'hôtel et de faire comme les corbeaux. Le ciel s'éteignait lentement. Une obscurité transparente enveloppait les objets, leur ôtant le modelé sans les effacer pourtant, comme dans la merveilleuse vignette des illustrations du Dante, par Gustave Doré, où l'artiste a si bien rendu la poésie crépusculaire.

Avant de nous coucher, nous allâmes nous accouder un instant au balcon pour allumer un cigare — en Russie, il est défendu de fumer dans la rue [1] — et regarder un peu ce ciel magnifique dont les scintillations intenses nous rappelaient le ciel d'Orient.

Jamais nous n'avons dans le bleu nocturne un tel four-

(1) Cette défense qui avait été établie dans le but de diminuer le nombre de ces terribles incendies, si fréquents dans les villes, dont la plupart des maisons sont en bois, n'existe plus (1875).

(*Note de l'éditeur.*)

millement d'étoiles : à d'incommensurables profondeurs, l'abîme en était criblé ; c'était comme une poussière de soleils. La voie lactée dessinait ses méandres d'argent avec une netteté surprenante. L'œil croyait démêler, dans ce ruissellement de matières cosmiques, des élancements stellaires et des éclosions de mondes nouveaux ; on eût cru que les nébuleuses faisaient effort pour se résoudre et se condenser en astres.

Ébloui par ce spectacle sublime, que nous étions peut-être seul à contempler en ce moment, car l'homme n'use qu'avec beaucoup de modération du privilége qui, selon Ovide, lui a été donné « de porter haut la tête et de regarder le ciel, » nous laissions s'envoler les Heures noires sans penser qu'il nous fallait être debout dès l'aurore. Enfin nous regagnâmes notre chambre.

Malgré le luxe de linge que semblait présager le numéro de marque formidable de notre serviette, il n'y avait à notre lit qu'un seul drap, grand comme un napperon, et que l'agitation du moindre rêve devait faire envoler ou glisser. Nous ne sommes pas de ceux qui soupirent des élégies sur leurs malheurs d'auberge, aussi nous roulâmes-nous philosophiquement dans notre pelisse sur un de ces larges canapés de cuir qu'on trouve partout en Russie, et qui, par leur confortabilité, expliquent et suppléent l'insuffisance des lits. Cela nous évitait d'ailleurs de nous habiller avec ces gestes de somnambule et ces précipitations endormies qui peuvent se compter au nombre des plus grands désagréments du voyage.

Un droschky, dès que nous parûmes sur la porte de l'hôtel, se précipita vers nous à fond de train, suivi de plusieurs autres qui tâchaient de le gagner de vitesse. — Les cochers russes ne manquent guère l'occasion de faire cette petite fantasia. Arrivés presque en même temps, ils se disputent la pratique avec une volubilité amusante, mais sans violence ni brutalité. Le choix du voyageur fait, ils repartent au galop et se dispersent dans toutes les directions.

Quelques minutes suffirent pour nous amener nous et notre malle sur la berge du Volga. Une descente planchéiée

conduisait au débarcadère, près duquel chauffait, lançant des jets de fumée blanche, le petit bateau à vapeur *la Nixe*, impatient de secouer ses amarres. Les retardataires, suivis de leurs bagages, traînant leurs sacs de nuit, franchirent à la hâte le pont volant qu'on allait retirer. Pour la dernière fois sonna la cloche, et *la Nixe*, tournant ses palettes, prit gracieusement le fil de l'eau.

A Tver, le Volga est encore bien loin d'avoir ces larges dimensions qui, près de son embouchure dans la mer Caspienne, le rendent semblable aux gigantesques fleuves d'Amérique. Certain de sa grandeur future, il commence modestement son cours sans enfler son onde ni jeter de folle écume, et coule entre deux rives assez plates. — La couleur de ses eaux surprend quand on l'examine, abstraction faite des miroitements de lumière, des reflets du ciel et des répétitions d'objets ; elle est brune et ressemble à du thé foncé. Sans doute, le Volga doit cette nuance à la nature des sables qu'il tient en suspension et déplace incessamment, changeant son chenal avec autant d'inconstance que la Loire, ce qui en rend la navigation sinon périlleuse, du moins difficile, surtout dans cette partie de son cours et à l'époque où les eaux sont basses. Le Rhin est vert, le Rhône est bleu, le Volga est bistre. — Les deux premiers semblent porter les couleurs des mers où ils se rendent. — Cette analogie se répète-t-elle pour le Volga? Nous l'ignorons, car il ne nous a pas été donné, jusqu'à présent, de voir la mer Caspienne, cette énorme flaque d'eau oubliée au milieu des terres par le retrait des Océans primitifs.

Pendant que *la Nixe* s'avance paisiblement dans son sillage d'écume semblable à de la mousse de bière, jetons un regard sur nos compagnons de voyage. Franchissons, sans crainte d'*impropriété*, la limite, du reste peu observée, qui sépare la première classe de la seconde et de la troisième. — Les gens comme il faut sont pareils en tout pays, et si dans leurs mœurs intimes ils offrent des nuances saisissables pour l'observateur, ils ne présentent pas ces caractères tranchés que peut croquer d'un coup de crayon, sur son carnet de notes, le touriste rapide.

En Russie, il n'y a pas eu jusqu'ici de classe intermédiaire. Sans doute il va bientôt s'en former une, grâce aux institutions nouvelles ; mais elles sont trop récentes encore pour que leur effet puisse être visible : l'aspect reste toujours le même. — Le gentilhomme et le tchinovnik (employé) se distinguent nettement de l'homme du peuple par le frac ou l'uniforme. Le marchand garde son caftan asiatique et sa large barbe ; le moujik sa chemise rose débordant en blouse, ses culottes bouffantes entrant dans les bottes, ou, pour peu que la température s'abaisse, sa touloupe graisseuse ; car les Russes, de quelque classe qu'ils soient, sont généralement assez frileux, bien qu'en Occident on s'imagine qu'ils bravent, sans en souffrir, les froids les plus rigoureux.

Cette partie du pont était encombrée de malles et de paquets, et l'on ne pouvait y faire un pas sans enjamber un dormeur. Les Russes, comme les Orientaux, se couchent partout où ils se trouvent. Un banc, un bout de planche, une marche d'escalier, un coffre, un rouleau de cordages, tout leur est bon. Il leur suffit même de s'appuyer à une paroi. Le sommeil leur vient dans les positions les plus incommodes.

L'installation des troisièmes à bord de *la Nixe* nous rappelait les ponts des bateaux à vapeur aux échelles du Levant quand on embarque des passagers turcs. Chacun se tenait dans son coin au milieu de ses bagages et de ses provisions. — Les familles se groupaient ensemble, car il y avait des femmes et des enfants. On eût dit un campement à la dérive.

Quelques-uns portaient la longue robe bleue ou verte, rattachée de trois boutons sur le côté, serrée à la taille d'une ceinture étroite : c'étaient les plus élégants ou les plus riches ; d'autres avaient la chemise rouge, le sayon de feutre brun ou la tunique de peau de mouton, quoiqu'il fît au moins 16 ou 18 degrés de chaleur. — Quant aux femmes, leur costume consistait en une robe de rouennerie, une espèce de paletot-camisole descendant jusqu'à mi-cuisse, et un mouchoir de couleur couvrant la tête et

noué sous le menton. Les plus jeunes avaient des bas et des souliers, mais les vieilles, dédaignant ces concessions aux modes occidentales, plongeaient virilement leurs pieds dans de grosses bottes frottées de suif.

Pour donner le ton juste à cette ébauche, il faudrait l'encrasser, la salir, la glacer de bitume, l'égratigner, l'écailler, car les costumes qu'elle essaye de peindre sont vieux, malpropres, délabrés, tombant en haillons. — Leurs propriétaires les gardent nuit et jour et ne les quittent que lorsqu'ils en sont quittés. — Le prix, relativement élevé, qu'ils coûtent, explique cette constance. — Cependant ces moujiks, si négligés de toilette, vont aux étuves une fois par semaine, et le dessous vaut mieux que l'enveloppe. Du reste, il serait imprudent de se fier aux apparences. — Souvent on nous désignait du doigt un des plus sales et des plus déguenillés en nous disant à l'oreille : « Vous lui donneriez un kopek s'il tendait la main, eh bien, il possède plus de cent mille roubles argent. » — Quoique cela nous fût dit de l'air le plus sérieux du monde et avec le respect admiratif qu'inspire toujours l'énonciation d'une grosse somme, nous croyion difficilement à la fortune de ces Rothschild de la loque, de ces Pereire en bottes éculées.

Les types des têtes n'avaient rien de bien caractéristique; mais parfois le blond pâle des cheveux, la barbe couleur de paille et les yeux gris d'acier indiquaient clairement la race septentrionale. Le hâle de l'été avait posé son masque jaune sur les chairs de ces visages et leur prêtait presque la même nuance qu'aux cheveux et qu'à la barbe. Les femmes étaient peu jolies, mais leur laideur douce et résignée n'avait rien de désagréable. Leur vague sourire laissait entrevoir de belles dents, et leurs yeux, quoique légèrement bridés, ne manquaient pas d'expression. Dans les poses qu'elles prenaient pour s'arranger sur les banquettes, s'accusait encore sous les lourds vêtements quelque vestige de grâce féminine.

Cependant *la Nixe* cheminait avec une prudence toujours en éveil. La roue du gouvernail, pour que le pilote

pût dominer le fleuve au loin et reconnaître les obstacles, était placée sur la passerelle qui joint les tambours et communiquait avec l'arrière par un système de chaînes transmettant l'impulsion. A la proue se tenaient perpétuellement des sondeurs armés de perches graduées, qui par un cri rhythmique annonçaient la profondeur de l'eau. Des bouées peintes de rouge et de blanc, des pieux, des branches d'arbres plantées dans le lit du fleuve, signalaient le chenal à suivre, et il fallait réellement une habitude extrême de cette navigation pour se guider à travers ces méandres capricieux. En de certains endroits, le sable affleurait presque, et *la Nixe* plus d'une fois se frotta le ventre contre le gravier ; mais une palpitation plus rapide de roues l'enlevait et la replongeait au courant, sans qu'elle ait jamais eu l'humiliation de recourir à ces sauveteurs qui debout sur une planche flottante et appuyés à de longs crocs, attendent au passage des bas-fonds les barques en péril. — Le danger serait de rencontrer quelques-unes de ces grosses pierres semées de loin en loin sur la vase du Volga, et qu'on extrait pour les déposer le long de la rive, lorsqu'un accident a dénoncé leur présence. Parfois les embarcations s'y ouvrent, et leur chargement est submergé.

Les berges, dont les terrains liassiques attestent par leurs ravinements les crues du fleuve à l'époque de la fonte des neiges, n'ont rien de bien pittoresque, du moins dans cette partie. Elles présentent une suite d'ondulations qui s'enchaînent sans ressaut brusque, sans accident caractéristique. Quelquefois un bois de sapins coupe de sa sombre verdure leurs longues bandes jaunes, ou bien c'est un village aux maisonnettes en troncs d'arbre qui interrompent la ligne horizontale par les angles de leurs toits dont les chevrons font corne. Au village s'accole toujours une église avec ses murs blanchis à la chaux et son dôme vert.

Toutes les fois que *la Nixe* passait devant un édifice consacré au culte, eussions-nous le dos tourné, nous en étions avertis par les inclinaisons de tête, les balancements de corps et les signes de croix des moujiks, des femmes

du peuple et des matelots. — L'un d'eux nous servait même d'indicateur. Doué d'une vue perçante, il découvrait à l'extrême horizon la plus imperceptible pointe de clocher et se signait avec une précision et une rapidité automatiques. Nous tirions alors notre lorgnette, nous préparant à l'examen de l'église ou du monastère lorsqu'il serait à notre portée. En Occident, la piété même est sobre de démonstrations: le sentiment religieux se renferme dans l'âme, et ces pratiques extérieures étonnent l'étranger. Pourtant, quoi de plus simple que de saluer la maison de Dieu !

La navigation sur le Volga était très-animée, et ce spectacle intéressant nous retenait de longues heures accoudé au bordage de la *Nixe*. Des bateaux descendaient le fleuve, ouvrant des voiles immenses suspendues à de hauts mâts pour ramasser le plus léger souffle d'air. — D'autres le remontaient, tirés par des chevaux de halage. — Ces chevaux n'ont ni la taille ni la force de nos robustes chevaux de trait, mais le nombre supplée la vigueur. Les attelages se composaient généralement de neuf bêtes, et de distance en distance les relais installés sur quelque plage sablonneuse formaient des campements où Swertzkov, l'Horace Vernet russe, eût trouvé d'heureux motifs de tableaux. — Quelques barques de moindre tonnage avançaient à la perche : âpre labeur pour les mariniers que de marcher sans cesse le long d'un bordage, poussant sur un dur bâton de toute l'énergie de leur poitrine ! — Aussi ces pauvres gens vivent peu ; il est rare, nous dit-on, qu'ils dépassent quarante ans.

Quelques-uns de ces bateaux sont fort grands, quoique tirant peu d'eau. Une bande vert-pomme égaye parfois la belle nuance gris argenté du sapin qui a fourni son bois à leur construction. A la proue, souvent des yeux peints ouvrent leurs paupières démesurées, ou bien l'aigle de Russie sauvagement barbouillée recourbe ses deux cous et déploie ses ailerons noirs. Des ornements sculptés à la hache, d'une précision que ne surpasserait pas le ciseau, dentèlent le château d'arrière. La plupart de ces barques étaient chargées de blé pour une valeur énorme.

Des pyroscaphes de la compagnie Samolett ou de la compagnie rivale se croisaient avec nous, et l'on hissait le pavillon à chaque bord avec une scrupuleuse politesse nautique.

Notons aussi des canots faits d'un seul tronc d'arbre, comme les pirogues des Indiens, qui, nous abordant malgré le remous des palettes, nous jetaient les lettres des petites localités où *la Nixe* ne faisait pas escale, et attrapaient au vol les dépêches qu'on leur lançait.

Il y avait sur *la Nixe* un va-et-vient perpétuel de passagers. A chaque débarcadère, on en laissait ou en prenait. Les stations étaient quelquefois assez longues. On y chargeait du bois pour alimenter la machine, car on n'emploie pas le charbon de terre, trop rare ou trop dispendieux. Les longues piles de bûches alignées sur la rive font dire aux vieux paysans rétrogrades que si les chemins de fer et les bateaux à vapeur y vont de ce train, il faudra bientôt mourir de froid dans la sainte Russie.

Ces débarcadères, tous du même modèle, consistaient en un ponton carré supportant deux chambres de bois, l'une servant de bureau, l'autre de magasin ou de salle d'attente, séparées par un large couloir destiné aux voyageurs et aux bagages. Comme la hauteur des eaux varie, un pont de planches d'une pente plus ou moins forte réunit le débarcadère à la rive. Sur les bords de ce pont, les menues industries qu'attire le passage du bateau à vapeur étalent leurs frêles boutiques et se groupent d'une façon pittoresque. Des fillettes vous offrent dans des corbeilles cinq ou six pommes d'un vert acide, ou de petits gâteaux auxquels on imprime, au moyen de moules, comme chez nous pour le beurre, des figures d'une barbarie amusante, entre autres des lions chimériques qui, s'ils étaient coulés en bronze et couverts d'une patine archaïque, pourraient passer pour des spécimens de l'art ninivite primitif. Des femmes, munies d'un seau et d'un verre, vendent du kwas, espèce de boisson faite de seigle et d'herbes aromatiques, d'un goût très-agréable lorsqu'on s'y est accoutumé. Comme le prix en est minime, les gens comme il faut la

dédaignent et le peuple seul la consomme. Ces femmes présentent une singularité de costume qu'il est bon de noter. La mode de l'Empire mettait la ceinture sous la gorge, et nos yeux, habitués aux tailles longues, s'étonnent de cette bizarrerie devant les portraits du temps, même lorsqu'elle est sauvée par l'esprit de Gérard ou la grâce de Prud'hon. Les paysannes russes serrent leur jupe au-dessus du sein, de sorte qu'elles ont l'air d'être enfouies dans un sac jusqu'aux aisselles. Il est facile d'imaginer les effets peu gracieux de cette dépression constante qui finit par fatiguer les plus fermes contours. Le reste du costume se compose de la chemise, dont les manches bouffent, et d'un mouchoir en pointe noué sous le menton. — Il y avait aussi des boutiques de pains de froment et de pains de seigle, les uns très-blancs et les autres très-bis; mais le commerce le plus actif était celui des *ogourtsis*, une variété de concombre qu'on mange frais l'été et salé l'hiver, et sans lequel il semble que les Russes ne pourraient pas vivre. On en sert à chaque repas; ils forment l'accompagnement obligé de tous les mets; on en grignote une tranche comme on ferait ailleurs d'un quartier d'orange. Cette friandise nous a semblé insipide. Il est vrai que les Russes, par une raison hygiénique qui nous échappe, n'assaisonnent pas du tout leur cuisine: les choses fades leur plaisent.

Est-il bien utile de relever sur l'itinéraire de la compagnie Samolett et de transcrire en lettres françaises les noms souvent assez compliqués pour nous des petites localités où nous faisions escale? L'aspect en était à peu près toujours le même : un escalier de planches, de rondins et de poutrelles descendant au fleuve; sur la crête de la berge, un gostinnoï-dvor, une maison du gouvernement et les habitations les plus riches de l'endroit, avec leurs fenêtres aux cadres rechampis de blanc sur fond olive ou rouge; l'église hérissant autour de son dôme ses quatre clochetons, tantôt peints en vert, tantôt laissant voir leurs feuilles de cuivre ou d'étain martelées; le cloître déployant les murs de son enclos bariolés de fresques dans le goût

byzantin du Mont-Athos, et plus loin les isbas faits de troncs d'arbre encochés aux angles. Ajoutez à cela, pour animer le tableau, quelques droschkys attendant les voyageurs, et quelques groupes d'oisifs dont l'intérêt pour l'arrivée et le départ du bateau à vapeur ne se lasse jamais.

Kimra, cependant, avait un air de fête qui nous surprit ; toute la population, ou peu s'en faut, était étagée du bord du fleuve au sommet du rivage. Le bruit s'était répandu que *la Nixe* portait le grand-duc héritier se rendant à Nijni-Novgorod ; il n'en était rien. Le grand-duc passa plus tard sur un autre bateau, mais nous profitâmes sans scrupule de l'affluence que l'annonce de sa présence avait attirée pour observer cette réunion de types. Quelques toilettes élégantes affectant les modes françaises, avec le petit retard obligé de Paris à Kimra, se distinguaient sur le fond national des jupes en forme de sac et de rouenneries à dessins surannés. Trois jeunes filles portant le petit chapeau andalous, la veste zouave et la crinoline ballonnée, étaient vraiment charmantes, malgré une légère affectation de désinvolture occidentale. Elles riaient ensemble et paraissaient dédaigner le luxe de bottes que déployaient les autres habitants, hommes et femmes. Kimra est célèbre pour ses bottes comme Ronda pour ses guêtres.

C'est peut-être à Kimra que Bastien a fait emplette de cette belle paire de bottes que la chanson populaire lui attribue.

Le peu de profondeur du fleuve, la nécessité de reconnaître les bouées, ne permettent pas de se risquer à des navigations nocturnes. Aussi *la Nixe*, lâchant sa vapeur et jetant son ancre, s'arrêta-t-elle dès que les dernières brises du couchant, soufflées par un vent assez frais, s'éteignirent à l'horizon. Le thé du soir fut servi à tous les passagers, et les samovars, chauffés à outrance, versaient incessamment leur eau bouillante sur l'infusion concentrée. — C'était pour nous un spectacle curieux de voir des gens de la plus basse classe, et dont l'extérieur ressemblait à celui de nos mendiants, savourer cette boisson délicate et parfumée qui est encore une élégance chez

nous, et que de blanches mains versent dans les réunions du monde. La manière de boire le thé est de le faire refroidir un instant dans la soucoupe et de l'avaler en tenant entre les dents un petit morceau de sucre qui édulcore suffisamment le breuvage pour le goût russe, se rapprochant en cela du goût chinois.

Quand nous nous réveillâmes sur l'étroit divan de la cabine, *la Nixe* s'était remise en marche. Le jour se levait, nous longions une rive dont les isbas d'un village dentelaient la crête et se réfléchissaient dans l'eau tranquille du fleuve comme dans un miroir. — On eût dit le paysage de Daubigny au dernier Salon, mais traduit en russe.

L'on s'arrêta à Pokrowski, un monastère du seizième siècle, crénelé comme une forteresse. La plupart des passagers descendirent pour prier dans l'église et faire bénir leur voyage. A travers le demi-jour d'une mystérieuse chapelle toute bariolée de peintures et ruisselante d'or, un pope ou moine d'aspect oriental chanta avec un acolyte une de ces belles mélodies du rite grec dont l'effet est irrésistible, même quand on ne partage pas la croyance qui les inspire. Il possédait une magnifique voix de basse, — profonde, cuivrée et douce, — et il s'en servait à veille.

Ouglitch, devant lequel nous passâmes vers la fin de la journée, est une ville assez considérable. Elle ne compte pas moins de treize mille habitants, et les clochers, dômes et clochetons de ses trente-six églises lui faisaient une silhouette superbe. Le fleuve, élargi à cet endroit, prenait des airs de Bosphore, et il n'aurait pas fallu un grand effort d'imagination pour transformer Ouglitch en ville turque, et ses flèches bulbeuses en minarets. — On nous fit remarquer sur la berge un petit pavillon d'ancien style russe, où Dimitri, âgé de sept ans, fut tué par Boris Godonow.

Au confluent du Mologa et du Volga, sur des plages de sable, d'innombrables essaims de corbeaux et de corneilles se livraient à ces bizarres ébats qui précèdent leur coucher. Les mouettes, compagnes des grands cours d'eau,

commençaient à paraître. Plus haut, nous avions vu des pygargues pêcher pour leur souper quelques-uns de ces sterlets que les gourmets occidentaux payeraient au poids de l'or.

Au coucher de soleil le plus incendié de tons étranges avait succédé un clair de lune bleu, argenté, idéal, quand nous arrivâmes à Rybinsk. — Une flottille de grands bâtiments barrait presque le fleuve. Parmi les hachures noires de leurs mâts et de leurs cordages scintillaient quelques lumières, et, comme une fusée de vif-argent, montait dans l'azur nocturne le clocher de l'église.

Rybinsk a de l'importance. C'est une ville de commerce et de plaisir. Le Volga, rendu plus large et plus profond par le tribut que lui apportent les eaux du Mologa, permet aux grands bateaux de remonter jusqu'à ce port et d'en partir. Aussi la population sédentaire est-elle augmentée, en de certaines saisons, d'un nombre considérable de voyageurs qui ne demandent qu'à s'amuser, et que les gains réalisés mettent en belle et généreuse humeur. Un des divertissements favoris du peuple russe, c'est d'entendre chanter aux Bohémiennes des airs et des chœurs tsiganes. On ne saurait imaginer la passion qu'y mettent les auditeurs, passion qui n'a d'égale que la furie des virtuoses. Les enthousiasmes du dilettantisme à l'Opéra-Italien n'en donneraient qu'une faible idée, et, ici, rien de convenu, rien de stimulé, rien de factice; la mode et le bon ton sont oubliés; c'est bien la fibre intime et sauvage de l'homme primitif qui tressaille à ces sons étranges.

Ce goût ne nous étonne pas, nous le partageons, et comme sur le bateau l'on avait dit que Rybinsk possédait une troupe célèbre de Bohémiennes, nous avions accepté la proposition d'aller leur rendre visite, faite par un aimable, spirituel et cordial seigneur, passager de *la Nixe*, et avec qui nous aurions volontiers navigué jusqu'au bout du monde.

Le comte de*** était descendu à terre le premier, pour disposer les choses, en nous indiquant le nom de l'hôtel où le concert devait avoir lieu. — Nous gagnâmes le quai

lentement, ravi par le spectacle d'une nuit merveilleuse. Sous un ciel dont les étoiles pâlissaient dans les blancheurs de la lune, le fleuve s'étalait vaste comme un lac ou un bras de mer, et coupé d'une ligne sombre de bateaux. Les sillages lumineux de l'astre nocturne, les reflets obscurs des mâts s'allongeaient sur l'eau comme des rubans d'argent et de velours noir, et le frisson fluide du courant en dentelait les bords. Les maisons de la rive, baignées d'ombre, n'accrochaient qu'une ligne de lueur bleuâtre sur la crête de leurs toits verts; mais quelques paillettes rouges, piquées çà et là, indiquaient qu'elles ne dormaient pas encore. Dégagée par une large place, l'église principale brillait comme un bloc d'argent avec une fantastique intensité d'éclat; on l'eût dite éclairée aux feux de Bengale. Son dôme, entouré d'un diadème de colonnes, étincelait comme une tiare constellée de diamants; des reflets métalliques faisaient jouer leurs phosphorescences sur l'étain ou le cuivre des clochetons, et le clocher, d'un goût architectural rappelant la flèche de Dresde, semblait avoir embroché deux ou trois étoiles de son aiguille d'or. — C'était un effet surnaturel, magique, comme on en voit dans les apothéoses des féeries, lorsque l'azur des perspectives découvre, en s'entr'ouvrant, le palais de la sylphide ou le temple des hymens heureux.

Illuminée ainsi, l'église de Rybinsk avait l'air d'être sculptée dans un fragment de lune tombé sur le sol. Elle en prenait, sous le rayon, la lumière argentée et neigeuse.

A peine étions-nous arrivé au sommet du quai formé de grosses pierres que le Volga bouleverse et fait crouler dans ses crues, qu'à travers la vague musique des maisons de thé, le cri lugubre *karaoul!* (à la garde!) vint déchirer notre oreille, hurlé et râlé par une voix qui semblait avoir un couteau dans la gorge. Nous nous élançâmes : deux ou trois ombres prirent la fuite. Une porte ouverte se referma, les lumières de la maison s'éteignirent, tout rentra dans l'obscurité. A l'appel du désespoir avait succédé le silence de la mort.

Deux ou trois fois nous repassâmes devant la porte,

mais le logis s'était fait noir, muet et sourd, comme la taverne de Saltabadil au cinquième acte du *Roi s'amuse.* Quel moyen de pénétrer dans ce coupe-gorge, seul, étranger, sans armes, ne parlant pas la langue, en un pays où personne ne vous vient en aide en cas d'accident ou de meurtre, de peur de la police et des témoignages à rendre? Tout était fini d'ailleurs; l'être humain, quel qu'il fût, qui appelait si lamentablement au secours, n'en avait plus besoin.

Notre entrée à Rybinsk ne manquait pas, comme vous voyez, de couleur dramatique, et il nous fâche de ne pouvoir vous raconter en détail l'histoire de cet assassinat, car le cri entendu était bien un cri d'agonie; mais nous n'en savons pas davantage. La nuit a tout caché de son ombre.

Encore tout ému, nous entrâmes dans un *traktir* où les portraits de l'empereur Alexandre II et de l'impératrice Alexandrowna, bordés de cadres magnifiques et peints comme des enseignes à bière, faisaient pendant aux saintes images plaquées de feuilles d'argent et d'or qu'une petite lampe suspendue éclairait de sa lueur tremblotante. On nous servit le thé, et, pendant que nous savourions le breuvage national, corroboré d'un peu de cognac, dans la pièce voisine, un orgue de Crémone jouait un air de Verdi.

Bientôt l'ingénieur de la compagnie Samolett et le mécanicien en chef de *la Nive* vinrent nous rejoindre, et nous partîmes ensemble pour chercher à travers Rybinsk l'auberge où devaient se réunir les Bohémiens, et où le comte de *** nous avait donné rendez-vous.

L'hôtel, appartenant à un riche marchand de blé dont nous avions fait connaissance sur le bateau, était situé tout au bout de la ville. A mesure que nous nous éloignions de la rive, les maisons prenaient leurs aises, et se disséminaient sur de plus larges espaces. De longues clôtures de jardins les séparaient; les rues se perdaient dans des places vagues, et des trottoirs de planches aidaient à franchir les bourbiers. Quelques chiens maigres, assis sur leur derrière, aboyaient à la lune, et quand nous passions près d'eux se mettaient à nous suivre, soit par défiance,

soit par sentiment de sociabilité, ou dans l'espoir de se procurer une condition. Sous l'influence de l'astre, de légères fumées blanches s'élevaient de terre et interposaient leurs gazes vaporeuses entre notre œil et les objets, les revêtant d'une poésie que le jour doit leur enlever sans doute. Enfin, dans la brume azurée où les formes des dernières maisons s'ébauchaient en gris lilas, nous aperçûmes les embrasures rouges de quelques fenêtres éclairées; c'était là. — Un sourd frou-frou de guitare qui depuis quelque temps nous chantait aux oreilles comme le bourdonnement obstiné d'un grillon, et dont les notes nous arrivaient de plus en plus vibrantes, nous eut bientôt fait trouver la porte.

Un moujik nous conduisit par de longs corridors à la chambre des Bohémiennes. Le comte de ***, le marchand de blé et un jeune officier composaient le public. Sur une table, parmi des bouteilles de vin de Champagne et des verres, se dressaient, emmanchées dans des flambeaux de rencontre, deux longues bougies pareilles à des cierges. Autour des mèches s'arrondissaient des auréoles jaunes, dissipant avec peine la fumée déjà épaisse des cigares et des papyros. On nous tendit un verre plein avec condition de le vider immédiatement pour qu'on pût le remplir encore. C'était du Rœderer de qualité supérieure, et comme on le boit seulement en Russie. — La libation accomplie, nous nous assîmes dans une attente muette.

Les Bohémiennes se tenaient debout ou appuyées à la muraille, avec des poses orientalement indolentes, sans le moindre souci des yeux fixés sur elles. — Rien de plus inerte que leur attitude, de plus morne que leur visage. Elles semblaient épuisées ou endormies. Ces natures sauvages, quand la passion ne les agite pas, ont un calme animal dont on ne saurait donner l'idée. — Elles ne pensent pas, elles rêvent comme les bêtes dans les bois; aucune figure civilisée ne peut arriver à cette mystérieuse absence d'expression, plus agaçante que toutes les grimaces de la coquetterie. — Oh! faire naître sur ces faces mortes une rougeur de désir, c'est une fantaisie qui vient

aux plus froids, aux moins poëtes, et bientôt se tourne en passion.

Étaient-elles belles, au moins, ces Bohémiennes? Non, dans l'acception vulgaire du mot. — Nos Parisiennes les eussent assurément trouvées laides, à la réserve d'une seule se rapprochant plus du type européen que ses compagnes. Des teints olivâtres, des masses de cheveux noirs, des corps chétifs en apparence, de petites mains brunes, voilà les traits principaux du signalement. Le costume n'avait rien de caractéristique..Ni colliers d'ambre ou de verroterie, ni jupes constellées d'étoiles et frangées de falbalas, ni mantes rayées de couleurs bizarres; mais un ajustement quelconque à la mode de Paris, avec quelques barbarismes justifiés par la distance; robes à volants, mantelets de taffetas, crinoline, résille: on eût dit des femmes de chambre mal habillées.

Jusqu'ici, pensez-vous sans doute, le régal n'a rien de bien extraordinaire. Faites comme nous, prenez patience et ne désespérez pas de la Bohémienne, bien qu'elle ait renoncé, du moins dans les villes, à ses haillons et à ses oripeaux pittoresques; il ne faut pas voir le cheval de sang à l'écurie, enveloppé de ses couvertures; c'est sur le turf que l'action révèle sa beauté.

Une des Bohémiennes, comme secouant sa lassitude et sa torpeur aux appels opiniâtres de la guitare grattée par un grand drôle à mine de brigand, se détermina enfin et s'avança au milieu du cercle. — Elle souleva ses longues paupières frangées de cils noirs, et la chambre sembla pleine de lumière. Dans sa bouche entr'ouverte par un vague sourire scintilla un éclair blanc; un murmure indistinct comme ces voix qu'on entend en rêve s'échappa de ses lèvres. Posée ainsi, la Bohémienne avait l'air d'une somnambule et ne paraissait pas avoir conscience de ses actions. Elle ne voyait ni la salle ni les assistants. Une transfiguration s'était opérée en elle. Ses traits ennoblis ne portaient plus aucune trace de vulgarité. Sa taille était agrandie et sa pauvre toilette s'arrangeait comme une draperie antique.

Peu à peu elle enfla le son et chanta une mélodie lente d'abord, plus rapide ensuite, d'une bizarrerie enivrante. Le thème ressemblait à un oiseau captif dont on ouvre la cage. Doutant encore de sa liberté, l'oiseau fait quelques pas indécis devant sa prison, puis il s'éloigne en sautillant, et quand il est sûr qu'aucun piége ne le menace, il se rengorge et se dresse, il pousse un cri joyeux et s'élance avec une palpitation d'ailes précipitée vers la forêt, où chantent ses anciens compagnons.

Telle était la vision qui nous traversait l'esprit en écoutant cet air dont aucune musique connue ne peut donner l'idée.

Une autre Bohémienne se joignit à la première, et bientôt tout l'essaim des voix se mit à suivre le thème ailé, lançant des fusées de gammes, battant des trilles, brodant des points d'orgue, soutenant des modulations, faisant des rentrées subites et des reprises inattendues, — cela pépiait, sifflait, garrulait, jacassait avec une volubilité pleine d'empressement, un tumulte amical et joyeux, comme si la tribu sauvage faisait fête à l'échappé de la ville. Puis le chœur se taisait, la voix continuait à chanter les bonheurs de la liberté et de la solitude, et le refrain accentuait la dernière phrase avec une énergie endiablée.

Il est bien difficile, sinon impossible, de rendre par des paroles un effet musical; mais l'on peut du moins raconter le rêve qu'il fait naître, les chants bohémiens ont une singulière puissance d'évocation. Ils réveillent des instincts primitifs oblitérés par la vie sociale, des souvenirs d'existence antérieure qu'on aurait crus évanouis, des goûts d'indépendance et de vagabondage secrètement conservés au fond du cœur; ils vous inspirent des nostalgies bizarres de pays inconnus et qui vous semblent votre patrie véritable. Certaines mélodies vous sonnent à l'oreille comme un *Ranz des vaches* maladivement irrésistible, et vous avez envie de jeter là votre fusil, d'abandonner votre poste et de gagner à la nage l'autre rive où l'on n'obéit à aucune discipline, à aucune consigne, à aucune loi, à aucune morale autre que le caprice. Mille tableaux bril-

lants et confus vous passent devant les yeux : vous apercevez des campements de chariots dans des clairières, des feux de bivouac où bouillent les marmites suspendues à trois piquets, des vêtements bariolés qui sèchent sur des cordes, et plus à l'écart, accroupie par terre au centre d'un jeu de tarots, une vieille étudiant l'avenir, tandis qu'une jeune Bohémienne, au teint fauve, aux cheveux bleus, danse en s'accompagnant du tambour de basque.— Le premier plan s'efface, et dans la trouble perspective des siècles disparus, s'ébauche confusément la lointaine caravane descendant des hauts plateaux de l'Asie, expulsée sans doute du pays natal pour son esprit de révolte impatient de tout frein. Les blanches draperies férocement zébrées de rouge et d'orange flottent au vent, les anneaux et les bracelets de cuivre luisent sur les peaux bistrées, et les tringles des sistres bruissent avec des frissons métalliques.

Ce ne sont pas là, croyez-le, des rêveries de poëte. — La musique bohémienne agit violemment sur les êtres les plus prosaïques, et fait chanter *tirely* au philistin lui-même, assoupi dans son obésité et sa routine.

Cette musique n'est pas, comme on pourrait l'imaginer, une musique sauvage. Elle procède, au contraire, d'un art très-compliqué, mais différent du nôtre, et ceux qui l'exécutent sont de vrais virtuoses, quoiqu'ils ne sachent pas une note et soient hors d'état de transcrire un de ces airs qu'ils chantent si bien. — L'emploi fréquent des quarts de ton inquiète d'abord l'oreille ; mais on s'y fait bientôt et l'on y trouve un charme étrange. C'est toute une gamme de sonorités nouvelles, de timbres bizarres, de nuances inconnues sur le clavier musical ordinaire, qui servent à rendre des sentiments en dehors de toute civilisation. Les Bohémiens n'ont en effet ni patrie, ni religion, ni famille, ni morale, ni foi politique. Ils n'acceptent aucun joug humain et côtoient la société sans y entrer jamais. — Eux qui bravent ou déjouent toutes les lois, ne se soumettent pas davantage aux formules pédantesques de l'harmonie et du contre-point : le libre caprice

dans la libre nature, l'individu s'abandonnant à la sensation sans remords de la veille, sans souci du lendemain, l'enivrement de l'espace, l'amour du changement et comme la folie de l'indépendance, telle est l'impression générale qui se dégage des chants bohémiens. — Leurs thèmes ressemblent à des chants d'oiseaux, à des bruissements de feuilles, à des soupirs de harpes éoliennes; leurs rhythmes à de lointains galops de chevaux dans les steppes. Ils battent la mesure, mais ils fuient.

La prima donna de la troupe était sans contredit Sacha (diminutif d'Alexandra), celle qui avait rompu la première le silence et mis le feu à la verve endormie de ses compagnes. Maintenant le sauvage esprit de la musique était déchaîné; ce n'était plus pour nous que chantaient les Bohémiennes, mais bien pour elles.

Une imperceptible vapeur rose colorait les joues de Sacha. Ses yeux brillaient par éclairs intermittents. Ainsi que la Petra Camara, elle tenait ses paupières baissées et les relevait, comme un éventail qu'on ouvre et qu'on ferme, de manière à produire des alternatives d'ombre et de lumière. — Ce manége d'œil, naturel ou voulu, était d'une séduction irrésistible.

Sacha s'approcha de la table, — on lui tendit une coupe de vin de Champagne — elle la refusa, les Bohémiennes sont sobres, — et demanda du thé pour elle et ses amies. Le guitariste, n'ayant pas peur apparemment de se gâter la voix, avalait coup sur coup des verres d'eau-de-vie pour se donner de l'entrain, et, en effet, frappant du pied le parquet, de la paume de la main le ventre de la guitare, il chantait et dansait, se démenait comme un beau diable, et faisait des grimaces en manière d'intermède grotesque avec une vivacité éblouissante. — C'était le mari, le *rom* de la Bohémienne blonde. Jamais couple ne se conforma moins à la maxime : « Il faut des époux assortis »

Nous avons dit que les Bohémiennes étaient sobres; si nous ajoutons qu'elles sont chastes, personne ne nous croira; c'est pourtant la vérité. Leur vertu passe en Russie

pour invincible — Aucune séduction n'en peut venir à bout, et des seigneurs, jeunes et vieux, ont dépensé avec des Bohémiennes des sommes fabuleuses sans en être plus avancés. Cette vertu cependant n'a rien de farouche. Elle se laisse prendre les mains et la taille, et rend parfois le baiser qu'on lui ravit. Si le nombre des chaises n'est pas suffisant, elle s'asseoit familièrement sur votre genou, et quand le chant commence, vous met sa cigarette entre les lèvres, sauf à la reprendre ensuite. Sûre d'elle-même, elle n'attache pas la moindre importance à ces menus suffrages, comme disaient nos aïeux, qui, de la part d'autres femmes, paraitraient des faveurs et des promesses.

Pendant plus de deux heures, les chants se succédèrent avec une vertigineuse volubilité. Quel caprice, quelle verve, quel brio, quelles difficultés exécutées en se jouant! Sacha faisait des fioritures mille fois plus difficiles que les variations de Rhode, tout en se mêlant à la conversation et en demandant une robe de *moire antique*, les deux seuls mots de français qu'elle sût, à un de nos jeunes compagnons de voyage. Enfin, le rhythme devint si entraînant, si impérieux, que la danse se maria au chant, comme dans un chœur antique. Tout s'en mêla, depuis la vieille, tannée comme une momie, qui secouait son squelette, jusqu'à la petite fille de huit ans, ardente, fébrile, mûrie par une précocité maladive, se démenant à se disloquer pour ne pas rester en arrière des grandes. — L'escogriffe disparaissait dans un tourbillon de rapidité d'où sortaient des arpéges de guitare et des piaulements aigus.

Un instant, nous l'avouons, nous eûmes peur que le cancan français, en train de faire le tour du monde, n'eût pénétré à Rybinsk, et que la soirée ne finît comme une pièce des *Variétés* ou du *Palais-Royal;* il n'en était rien. La chorégraphie des Bohémiennes ressemble à celle des bayadères. Sacha, avec ses bras pâmés, ses ondulations de torse et ses piétinements sur place, rappelait Amany, et non Rigolboche. On eût dit qu'elle et ses compagnes exécutaient le Malapou ou danse admirable sur les bords du Gange, devant l'autel de Shiva, le dieu bleu. Jamais l'ori-

gine asiatique des Bohémiens ne nous parut plus visible et plus incontestable.

L'heure de regagner la cabine du bateau était arrivée; mais l'excitation des assistants et des virtuoses était telle que le concert continua dans la rue; les Bohémiennes, prenant les bras qu'on leur offrait, marchèrent de façon à se séparer en groupes espacés, et chantèrent un chœur à échos et à répliques, avec des effets de *decrescendo* relevés par des reprises éclatantes d'un effet magique et surnaturel; le cor d'Obéron, même lorsque c'est Weber qui souffle dans son ivoire, n'a pas de notes plus suaves, plus argentines, plus veloutées et plus rêveuses.

Quand nous eûmes franchi la passerelle du bateau, nous nous retournâmes vers le rivage; sur le bord du quai, dans un rayon de lune, les Bohémiennes, groupées, nous saluaient de la main : une étincelante fusée de notes, dernière bombe à pluie d'argent de ce feu d'artifice musical, s'éleva à des hauteurs inaccessibles, répandit ses paillettes sur le fond obscur du silence et s'éteignit.

La Nixe, suffisante à la navigation du haut Volga, n'était pas d'un assez fort tonnage pour descendre avec un surcroît de passagers et de marchandises le fleuve considérablement élargi. — On nous avait transbordé sur *le Provorny*, pyroscaphe de la même compagnie Samolett, qui ne comptait pas moins de cent cinquante chevaux vapeur. Des seaux marqués chacun d'une lettre composaient son nom en caractères russes, et se balançaient sous la passerelle, où ils étaient suspendus l'un à côté de l'autre. — Une cabine extérieure formant kiosque s'élevait sur le pont, au-dessus de l'escalier conduisant au salon des voyageurs, et prêtait un abri à l'observation, en cas de soleil ou de mauvais temps. — Ce fut là que nous passâmes la plus grande partie de nos journées.

Avant que *le Provorny* ne se mît en marche, nous jetâmes un coup d'œil sur Rybinsk pour voir la figure qu'il faisait au grand jour, non sans quelque appréhension, car le soleil n'a pas la même indulgence que la lune; il dévoile cruellement ce que l'astre nocturne estompe derrière so

gazes d'azur et d'argent. Eh bien! Rybinsk ne perdait pas trop à la lumière; ses maisons jaunes, roses, vertes, en bois et en briques, couronnaient gaiement son quai de grosses pierres désordonnées, semblable à un mur cyclopéen en ruine; mais l'église, qui au clair de lune nous avait paru d'une blancheur neigeuse, était peinte en vert-pomme, et la polychromie nous plaît en fait d'architecture. Pourtant ce jeu de couleur nous étonna. L'église, d'ailleurs, ne manquait pas de caractère avec son dôme flanqué de clochetons, et ses quatre portiques orientés comme ceux de Saint-Isaac. Le clocher offrait ces renflements et ces étranglements bizarres qu'on remarque dans les clochers de Belgique et d'Allemagne, mais il dardait très-haut son aiguille suprême, et s'il ne satisfaisait pas le goût, il amusait l'œil et ne dessinait pas à l'horizon une silhouette ennuyeuse.

Les bateaux à l'ancre devant Rybinsk étaient la plupart d'une grande dimension et d'une forme particulière que nous aurons plus d'une occasion de décrire, car la navigation entre cette ville, Nijni-Novgorod, Kazan, Saratof, Astrakhan et autres villes du bas Volga, est très-active à cette époque de l'année. Quelques-uns appareillaient pour descendre, d'autres stationnaient ou arrivaient, et le spectacle était des plus intéressants. *Le Provorny* se glissa avec adresse à travers cette flottille et prit bientôt le courant.

Des berges un peu plus hautes, surtout du côté gauche, encaissaient le fleuve. Le paysage n'avait pas changé de caractère sensiblement. C'étaient toujours des bois de sapins alignant, comme des colonnades, leurs fûts grisâtres sur un fond de verdure sombre; des villages aux isbas de rondins disséminés autour d'une église à dôme vert; parfois une demeure seigneuriale tournant sa façade curieuse vers le fleuve ou tout au moins posant en vedette, aux angles de son parc, un belvédère ou un kiosque peints de couleurs vives; des rampes de planches escaladant la rive et menant à quelque habitation; des terrains ravinés par les crues et les retraites des eaux; des plages sablonneu-

ses, où piétinaient des troupeaux d'oies, où descendaient pour s'abreuver des troupeaux de bœufs et de vaches : mille variations des mêmes motifs que le crayon ferait mieux comprendre que la plume.

Bientôt nous aperçûmes le couvent de Romanof. Des murailles crénelées et blanchies à la chaux donnent à son enceinte un air de forteresse, et durent autrefois le mettre à l'abri d'un coup de main, car les trésors entassés dans les monastères excitaient en des temps de troubles la cupidité des hordes pillardes. Au dessus des murailles s'élevaient de grands cèdres, étalant leurs branches horizontales couvertes d'une verdure sombre et robuste. Les cèdres sont cultivés avec un soin particulier à Romanow, car c'est sous un cèdre que fut trouvée l'image miraculeuse qu'on y vénère.

A Yourevetz, le bois de chauffage de la machine fut apporté par des femmes. Deux bâtons, disposés en manière de brancards, soutenaient une pile de bûches que venaient renverser dans la soute du bateau à vapeur deux paysannes alertes et robustes et quelquefois jolies. L'animation de la course leur colorait le teint d'un fard de santé, et le léger essoufflement qui entr'ouvrait leurs lèvres laissait voir des dents blanches comme des amandes pelées. Malheureusement quelques unes d'entre elles avaient le masque tavelé et picoté de petite vérole, car la vaccine n'est pas répandue en Russie, d'où sans doute quelque préjugé populaire la repousse.

Leur costume était fort simple. Une jupe de cette indienne à dessins surannés comme on en rencontre quelquefois encore dans les vieilles auberges de province sous forme de rideaux de lit ou de courte-pointe, une chemise de grosse toile, un foulard noué sous le menton, — rien de plus; — l'absence de bas et de chaussure permettait d'apprécier des extrémités fines et délicates, — quelques-uns de ces pieds nus auraient chaussé la pantoufle de vair de Cendrillon. Nous vîmes avec plaisir que l'affreuse mode du jupon serré par une coulisse au-dessus du sein n'était plus suivie que des plus âgées et des moins jolies. Les

jeunes portaient la taille au-dessus de la hanche comme l'anatomie, l'hygiène et le sens commun le veulent.

Cela contrariait un peu nos idées de galanterie française de voir des femmes porter ces lourds fardeaux et faire ce métier de bêtes de somme; mais, après tout, ce travail qu'elles accomplissent avec une alacrité qui ne sent pas la fatigue, leur procure quelques kopeks et augmente leur bien-être ou celui de leur famille.

En descendant le fleuve, nous rencontrâmes un grand nombre de bateaux pareils à ceux que nous avions vus amarrés devant Rybinsk. Ils calent peu d'eau, mais leur dimension n'est guère inférieure à celle d'un trois-mâts marchand. Leur construction présente quelque chose de particulier et de caractéristique qu'on ne rencontre pas ailleurs. Comme les jonques chinoises, ils ont la proue et la poupe retroussées en pointe de sabot. — Le pilote occupe une espèce de plate-forme garnie de balustrades ouvragées et découpées à la hache; — sur le tillac s'élèvent des cabines ayant l'aspect de kiosques et des clochetons à girouettes peintes et dorées; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est le manége : il se compose de deux planchers supportés par des colonnettes; l'étage inférieur contient les écuries; l'étage supérieur, le manége lui-même. A travers les baies des colonnes, on voit tourner les chevaux attelés de front trois par trois ou quatre par quatre, pour enrouler sur l'arbre de couche le câble de touage dont une barque à huit ou dix rameurs va fixer l'ancre en amont dans le lit du fleuve. Le nombre des chevaux ainsi installés à bord varie de cent à cent cinquante. Ils se relèvent et font pour ainsi dire leur quart. Pendant que les uns travaillent, les autres se reposent, et le bateau marche toujours, quoique lentement. — Le mât de ces barques, d'une hauteur démesurée, est fait de quatre ou six troncs de sapins accouplés, et rappelle les piliers à nervures des cathédrales gothiques; les échelles de corde qui s'y suspendent ont des échelons reliés entre eux par des cordelettes en sautoir.

Nous avons décrit avec quelque détail ces grandes

barques du Volga et leur aménagement original, car elles ne tarderont pas à disparaître. D'ici à quelques années le manége de chevaux sera remplacé par un remorqueur, et la force vivante par la force mécanique. Tout ce système pittoresque semblera trop compliqué, trop lent et trop coûteux. Partout la forme utile et rigoureuse prévaudra. Les matelots qui montent ces barques sont coiffés de chapeaux étranges. Ces chapeaux, hauts de forme et sans bords, ressemblent à des boisseaux ou à des tuyaux de poêle; on s'étonne de n'en pas voir sortir de fumée.

Ces bateaux nous rappelaient les grands trains de bois flotté du Rhin, qui portaient des villages de cahutes, des approvisionnements à fournir la table de Gargantua et jusqu'à des troupeaux de bœufs. Le dernier pilote en état de les conduire est mort il y a quelques années, et la navigation à vapeur a supprimé cette batellerie barbare et naïve.

Yaroslaw, où nous touchâmes, communique avec Moscou par une diligence qui mérite description. Le véhicule tout attelé d'une meute de petits chevaux attendait les voyageurs au débarcadère. C'était ce qu'on appelle en Russie un tarantass, c'est-à-dire une caisse de voiture posée sur deux longues poutrelles qui relient l'avant-train et l'arrière-train, et dont la flexibilité tient lieu de ressorts. Cet aménagement a l'avantage, en cas de rupture, d'être facilement réparable et de résister aux cahots des plus durs chemins. — La caisse, assez semblable de coupe aux anciennes litières, était garnie de rideaux de cuir, et les patients s'y asseyaient de côté comme dans nos omnibus. — Après avoir considéré avec le respect qu'il méritait cet échantillon de carrosserie antédiluvienne, nous gravîmes la rampe du quai et remontâmes dans la ville. Le quai, planté d'arbres, forme promenade, et, à certains endroits, continue sur des voûtes qui permettent aux rues basses et aux torrents de descendre jusqu'au fleuve.

La vue dont on jouit de ce point est fort belle. Comme nous la contemplions, un jeune homme s'approcha de nous et nous offrit, en assez bon français, de nous servir de

guide pour voir les curiosités de la ville; il ne semblait pas Russe, et ses habits râpés, mais propres, accusaient la misère de l'homme bien né à qui son éducation interdit les travaux manuels. Sa figure pâle, maigre et triste, respirait l'intelligence. Le bateau à vapeur devait repartir dans un quart d'heure, et nous ne pouvions risquer une excursion à travers Yaroslaw sans courir la chance d'être oublié sur la rive. A notre grand regret, il nous fallut refuser les services du pauvre diable qui s'éloigna avec un soupir résigné et comme habitué à de pareils mécomptes; — une mauvaise honte, dont nous gardons le remords, nous empêcha de lui glisser un rouble-argent dans la main; mais il avait l'air si comme il faut que nous craignîmes de l'offenser. Yaroslaw a bien le cachet des vieilles villes russes, si le nom de vieux peut être donné à quelque chose en Russie, où le badigeon et le coloriage recouvrent opiniâtrément toute trace de vétusté. L'église étale sur ses porches des peintures dans le style archaïque du Mont Athos, mais le trait seul est ancien; chaque fois qu'elles pâlissent, on ravive les teintes des chairs et des draperies, — on redore les auréoles.

Kostroma, où nous arrêtâmes aussi, ne renferme rien de particulier, du moins pour le voyageur qui ne peut que la parcourir rapidement des yeux. Les petites villes russes ont un caractère frappant d'uniformité. Elles s'arrangent d'après certaines lois et certaines nécessités pour ainsi dire fatales, contre lesquelles la fantaisie individuelle n'essaye même pas de lutter. L'absence ou la rareté de la pierre multiplie les constructions en bois et en briques, et les lignes de l'architecture ne sauraient, avec ces matériaux, atteindre la netteté qui intéresse l'artiste. Quant aux églises, le culte grec impose ses formes hiératiques, et elles ne présentent pas la variété de style de nos églises occidentales. Nos descriptions se répéteraient forcément. Revenons donc au Volga, monotone aussi lui-même, mais varié pourtant dans l'unité comme tout grand spectacle naturel.

Une multitude d'oiseaux voltigent sur le fleuve, sans

compter les corbeaux et les corneilles, si communs en Russie. A chaque instant, le passage du bateau à vapeur faisait lever des joncs d'un îlot ou du sable d'un bas-fond, un vol de canards sauvages. Des grèbes, des sarcelles partaient en rasant l'eau. Dans le ciel, les mouettes au ventre blanc et au dos gris-perle brisaient leurs zigzags capricieux; les faucons, les émouchets, les bondrées traçaient leurs cercles, guettant quelque proie. Parfois les pygargues se laissaient tomber à pic sur un poisson imprudent et se relevaient d'un vigoureux coup d'aile pour aller se poser plus loin sur la rive.

Le long crépuscule des jours d'été déploya encore une fois ses magies; — des nuances de mine orange, de citron, de chrysoprase, coloraient la ligne du couchant. Sur ce fond de splendeur comme les figures sur le fond d'or d'un icone byzantin, le bord du fleuve découpait en silhouette sombre tous ces accidents, arbres, monticules, maisons, églises lointaines; — de petits bancs de nuages d'un noir bleu, cardés par le vent, fuyaient en flocons sur une zone transversale; le soleil, à moitié englouti derrière un bois qui le masquait, faisait fourmiller dans les feuilles un million de paillettes; — le fleuve répétait, en l'assombrissant un peu sous ses eaux brunes, cet admirable spectacle. Rendues visibles par l'obscurité naissante, des étincelles roulaient comme des serpenteaux à travers la fumée du pyroscaphe, et dans l'ombre, le long des berges, brillaient comme des vers luisants ou des étoiles voyageuses les lanternes des pêcheurs allant relever leurs nasses.

Comme les eaux étaient très-basses et qu'on n'osait approcher de la rive, la nuit ne permettant pas de distinguer les bouées, on jeta l'ancre au milieu du fleuve, très-large en cet endroit. On se serait cru au centre d'un vaste lac, car les courbes du rivage et les pointes des promontoires fermaient l'horizon de toutes parts.

Le jour suivant s'écoula dans cette indolence occupée, qui est un des charmes du voyage. Nous regardions toujours, tout en fumant notre cigare, fuir les rives de plus

en plus éloignées du fleuve large comme deux ou trois fois la Tamise au pont de Londres. Des barques à manéges, des bateaux à voiles nous frôlaient, descendant ou remontant. Le mouvement de la navigation augmentait et faisait pressentir l'approche d'un centre important. Mais si la journée fut paisible, la soirée offrit un incident des plus dramatiques.

Notre bateau à vapeur s'était arrêté, pour passer la nuit, devant un village ou une petite ville dont le nom russe nous échappe, le long d'une espèce de barque-ponton amarrée à la rive. — Bientôt notre attention fut attirée par des éclats de voix et le dialogue tumultueux d'une dispute. Sur la plate-forme du ponton, deux hommes se querellaient, gesticulant comme des énergumènes. Des injures ils passèrent aux actes. Après quelques gourmades et quelques coups de poing échangés, l'un des combattants saisit l'autre à bras-le-corps, et, par un mouvement aussi rapide que la pensée, le jeta au fleuve. — La chute du vaincu nous fit rejaillir l'eau presque jusqu'au visage, car il tomba entre le ponton et le bateau à vapeur, dans un espace large à peine de trois à quatre pieds. Le tourbillon se referma et nous ne vîmes rien reparaître. Il y eut un moment d'anxiété horrible, car tout le monde pensa que le malheureux était noyé, et il n'y avait pas moyen de l'aller repêcher sous la cale du bâtiment où le courant sans doute l'avait poussé déjà, quand tout à coup on aperçut, à la clarté de la lune, l'eau bouillonner près du bord, une forme humaine se secouer et escalader la berge à grands pas.

L'homme, excellent nageur, avait plongé sous les palettes de la roue dont le tambour touchait au bateau voisin. — Il pouvait se vanter de l'avoir échappé belle. Cependant le meurtrier, au lieu de fuir, déblatérait avec de grands mouvements de bras, allait, venait, s'asseyait sur un banc à la porte de la cabine, puis se levait et recommençait son manége. — Charles III prétendait que derrière tout crime il y a une femme, et, dans les instructions judiciaires, il demandait toujours : « *Y ella?* » La justesse

philosophique de cet axiome nous fut démontrée. — Une trappe se leva, et, des profondeurs du ponton, surgit une femme, cause probable de la dispute. — Était-elle jeune et jolie? La faible lumière de la lune ne nous permettait pas d'en juger à cette distance, et l'oscillation singulière à laquelle elle se livrait empêchait d'ailleurs de distinguer ses traits. — Appelant à son aide tous les saints du calendrier grec, elle se prosternait et se relevait pour se prosterner encore, elle exécutait des signes de croix à la russe avec une vélocité sans pareille, et marmottait des prières entrecoupées de cris et de sanglots. — Rien n'était plus étrange. On eût dit un Aïssaoua cherchant à s'entraîner.

La police que la victime était allée chercher elle-même arriva enfin, et, après de longs pourparlers, deux soldats en capote grise emmenèrent le coupable. Pendant quelque temps nous pûmes suivre de l'œil, sur la crête de la berge, détachés en silhouettes, le prisonnier et les soldats qui n'osaient brutaliser le récalcitrant, car c'était un tchinovnik!

On leva l'ancre de grand matin. Les palettes du *Provorny* brassant l'eau avec la certitude que donne la lumière, nous ne tardâmes pas à être en vue de Nijni-Novgorod. Il faisait une de ces matinées blanches, nacrées, laiteuses, par lesquelles il semble que les objets apparaissent à travers une gaze d'argent; un ciel incolore, mais pénétré de soleil voilé, posait sur des collines grisâtres et sur l'eau du fleuve, semblable à de l'étain en fusion. — Les aquarelles de Bonington présentent souvent de ces effets qu'on croirait en dehors des ressources de la peinture et que peuvent seuls réaliser les coloristes de race.

Un immense attroupement d'embarcations de toutes sortes couvrait le Volga, laissant à peine, au milieu du courant, un espace libre pour le passage des bateaux et des pyroscaphes. Les hauts mâts formaient comme une forêt de sapins ébranchés, et hachaient de leurs lignes droites ce fond d'universelle blancheur. L'air frais de l'aube faisait frissonner à leurs pointes les banderoles

rayées de couleurs vives et grincer les girouettes dorées. Quelques-uns de ces bateaux, porteurs de farines, étaient poudrés à blanc comme des meuniers. Les autres, au contraire, détachaient nettement leurs proues peintes en vert-Véronèse et leur bordage couleur de saumon.

Nous arrivâmes au débarcadère de la compagnie sans avarie et sans accident, chose étonnante : car, bien que le fleuve soit large à cet endroit comme un bras de mer, la navigation est si active et l'affluence si grande qu'il ne semble pas qu'un tel chaos puisse se débrouiller; mais le gouvernail agite sa queue, et les bateaux filent les uns entre les autres avec une prestesse de poisson.

Nijni Novogorod s'élève sur une éminence qui, après l'interminable succession de plaines qu'on vient de traverser, produit l'effet d'une montagne sérieuse. L'escarpement descend en pentes rapides jusque sur le quai égayé de verdure et suivi dans ses zigzags abrupts par des remparts en briques plâtrés çà et là de quelques restes de crépi. — Ces murailles crénelées forment l'enceinte de la citadelle, ou Kremlin, pour nous servir de l'expression locale; une grosse tour carrée se dresse au sommet, et des clochers bulbeux à croix dorées, dépassant le mur, attestent la présence d'une église dans la forteresse.

Plus bas se disséminent des maisons de bois, et sur le quai même de grands bâtiments rouges aux fenêtres encadrées de blanc, déploient leurs lignes symétriques. Ces tons vifs donnent de la gaieté et de la vigueur aux premiers plans, et empêchent cette architecture strictement régulière d'être ennuyeuse à l'œil.

Aux abords de l'escalier du débarcadère, il y avait une émeute de droschkys et de télégas se disputant les passagers avec leurs bagages. Nous débarrassant, non sans peine, des isvochiks qui nous entouraient, nous nous hissâmes sur un droschky, et nous partîmes à la recherche d'un gîte, chose peu facile à se procurer en temps de foire. Tout en suivant le quai, nous jetions un regard sur les échoppes improvisées où se tenaient les marchands de pains, d'ogourtsis, de saucissons, de poissons fumés, de

gâteaux, de pastèques, de pommes, et telles autres victuailles à l'usage du menu peuple. Bientôt notre véhicule tourna et se mit à gravir un chemin escarpé ouvert entre deux immenses talus gazonnés, car Nijni-Novgorod, comme autrefois Oran, avant que le génie militaire n'eût comblé son pittoresque précipice, est séparée en deux par l'entaille d'un ravin profond. Les murailles du Kremlin et une allée d'arbres, servant de promenade, couronnent la crête gauche; quelques maisons s'étagent sur la pente droite, mais elles se lassent bientôt d'escalader cette déclivité où elles semblent glisser. Après une ascension abrégée par l'impétuosité des chevaux russes, qui ne sauraient aller au pas, on atteint le sommet du plateau sur lequel se déploie une large place ayant au centre une église aux dômes verts surmontés de croix d'or, et une fontaine à vasque en fonte d'assez piètre style.

Comme nous avions demandé qu'on nous conduisît aux hôtels les plus éloignés du champ de foire, dans l'espérance que nous y trouverions plus facilement un abri, notre cocher nous arrêta devant l'auberge qui fait le coin de la place du côté du Kremlin. Après un moment d'attente et de pourparlers, Smyrnof, le propriétaire de l'auberge, voulut bien nous admettre, et un moujik vint enlever notre malle.

Notre chambre était claire, grande et propre. Elle renfermait tout ce qui est indispensable pour un voyageur civilisé, sauf le lit garni d'un seul drap et d'un matelas unique de l'épaisseur d'une médiocre galette; mais, en Russie, l'on professe à l'endroit du coucher une indifférence asiatique que nous partageons, du reste, et le lit de l'hôtel Smyrnof valait tous ceux que nous eussions pu rencontrer ailleurs.

En attendant le déjeuner, dont nous avions grand besoin, car les provisions du bateau à vapeur commençaient à s'épuiser, nous regardions vaguement sur la place, et nos yeux se portaient de préférence vers la fontaine, non pour admirer son architecture, qui est, comme nous l'avons dit, du plus pauvre goût possible, mais à cause des

amusantes scènes populaires dont une fontaine publique est nécessairement le centre.

Des porteurs d'eau venaient s'y approvisionner, et ils le faisaient en plongeant dans la vasque des petits seaux emmanchés d'un long bâton qu'ils renversaient à l'orifice du tonneau avec une vélocité singulière, non sans répandre la moitié du contenu. — Il y avait aussi des condamnés militaires vêtus de vieilles capotes grises, qui venaient prendre de l'eau par corvée entre deux soldats, la baïonnette au bout du fusil; des moujiks remplissant des vases de bois larges du bas, étroits du haut, pour le service de la maison. Mais nous ne vîmes aucune femme. Une fontaine allemande eût réuni toute une collection de Gretchen, de Nannerl et de Kœtherlé, tenant sur la margelle la bourse des commérages. En Russie, les femmes, même de la classe la plus infime, sortent peu, et ce sont les hommes qui s'acquittent de la plupart des soins domestiques.

Après un fort déjeuner, servi par des valets en habit noir et en cravate blanche, musulmans peut-être, et dont la tenue anglaise formait un parfait contraste avec la physionomie caractéristiquement tartare, nous n'eûmes rien de plus pressé que de descendre vers le champ de foire, situé au bas de la ville, sur une espèce de plage que forme le confluent de l'Oka et du Volga. Il n'était pas besoin de guide pour s'y rendre, car tous les passants se dirigeaient du même côté, et il n'y avait, pour ainsi dire, qu'à « suivre le monde, » comme les pitres vous y invitent du haut de leurs tréteaux.

Au pied de la colline, une petite chapelle attira notre attention. Sur les marches du perron s'inclinaient, avec un mouvement de salutation machinal semblable à celui de ces oiseaux de bois à qui un mécanisme fait baisser et relever le col, des mendiants squalides, effroyables, vrais haillons humains que le chiffonnier funèbre n'avait sans doute pas voulu par dégoût piquer de son crochet et jeter dans sa hotte, et quelques-unes de ces religieuses coiffées d'un haut capuchon de velours noir et serrées

dans une etroite gaîne de serge, qui secouent devant vous une boîte-tirelire où sonnent les kopeks des aumônes précédentes, et se retrouvent partout où une affluence de public permet d'espérer une bonne recette. Cinq ou six vieilles complétaient le tableau, qui eussent fait paraître jeune et jolie la sibylle de Panzoust.

Une grande quantité de petits cierges allumés faisaient flamboyer à l'intérieur, comme un bloc d'orfèvrerie, les plaques en vermeil de l'iconostase, éclairée en outre par des lampes. — Nous pénétrâmes avec peine dans l'étroite enceinte, obstruée de fidèles se signant à tour de bras et se balançant comme des derviches. — Une eau, douée sans doute de quelque propriété miraculeuse et filtrant dans une conque de pierre adossée à la muraille comme un bénitier, nous parut être la dévotion spéciale du lieu.

Les droschkys de place, les télégas, filaient, creusant dans la boue de profondes ornières, et rejetant les piétons sur le bord du chemin. Parfois un droschky plus élégant emportait deux femmes à la mise voyante, aux crinolines étalées, fardées et peintes comme des idoles, souriant pour montrer leur denture et promenant à droite et à gauche ce regard vague des courtisanes, qui est comme le filet où se prennent les convoitises. — La foire de Nijni-Novgorod attire ces oiseaux pillards de tous les mauvais lieux de la Russie et de plus loin encore. Des bateaux en amènent des cargaisons ; un quartier spécial leur est réservé. L'ogre de la luxure veut sa proie de chair plus ou moins fraîche.

Par un de ces contrastes qu'amène le hasard, cet excellent faiseur d'antithèses, souvent le rapide équipage frôlait un paisible chariot attelé d'un petit cheval velu, penchant la tête sous sa douga coloriée et traînant tout un groupe patriarcal, l'aïeul, le père, et la mère donnant le sein à un nourrisson.

Ce jour-là, sans préjudice des autres, la ferme des eaux-de-vie dut encaisser une belle recette. Nombre d'ivrognes, selon l'expression vulgaire, découpaient du feston à

dents inégales sur les planches du trottoir, où pataugeaient en plein dans les bourbes de la chaussée. Quelques-uns, plus ivres, incapables de marcher tout seuls, s'avançaient en titubant avec deux amis pour béquilles. Les uns avaient la face livide et terreuse, d'autres injectée, apoplectique, cardinalisée à la coction, comme dirait Maître Alcofribas Nasier, selon leur tempérament ou leur degré d'ivresse. — Un jeune homme, terrassé par de trop fréquentes libations de vodka (eau-de-vie de grain), avait roulé du trottoir sur la berge en talus à travers les piles de bois, les ballots, les tas d'immondices; il tombait et se relevait pour retomber encore, riant d'un rire idiot et poussant des cris inarticulés comme un teriaki ou un haschachin pendant son accès. Les mains pleines de terre, la figure souillée de boue, les vêtements déchirés et maculés, il rampait à quatre pattes, tantôt regagnant la crête du quai, tantôt dégringolant jusqu'au fleuve, où il plongeait à mi-corps, sans s'apercevoir de la fraîcheur de l'eau et du péril de la noyade, — mort cependant plus désagréable que toute autre à un ivrogne! — Il y a un proverbe russe sur les petits verres d'eau-de-vie : « Le premier entre comme un pieu, le deuxième passe comme un faucon, les autres voltigent comme de petits oiseaux. » Le camarade dont nous décrivons les chutes devait en renfermer tout un essaim dans sa poitrine. Du reste, ce n'est pas une jouissance de goût que le moujik demande à la boisson, c'est l'ivresse et l'oubli. — Il avale coup sur coup jusqu'à ce qu'il tombe comme foudroyé, et rien n'est plus fréquent que de rencontrer sur les trottoirs des corps étalés qu'on prendrait pour des cadavres.

L'épaississement toujours plus compacte de la foule nous retint quelque temps devant une jolie église où le rococo allemand s'unissait de la façon la plus bizarre au style byzantin. Sur un fond rouge se détachaient en blanc des oves, des volutés, des chicorées, des chapiteaux frisés comme des choux, des consoles à serviettes, des pots à feu et autres fantaisies flamboyantes, le tout surmonté de clochetons à bulbes d'un aspect tout à fait oriental. C'était

comme un toit de mosquée sur une église de jésuites.

Au bout de quelques pas, à travers un tumulte inimaginable de gens et de voitures, ballotté comme aux Champs-Élysées un soir de feu d'artifice, nous étions parvenu à la tête du pont qui conduit au champ de foire. — S'y engager avait ses difficultés et ses périls. Heureusement les vrais voyageurs sont comme les grands capitaines — ils passent partout, non pas avec un drapeau, mais avec une lorgnette à la main !

A la tête du pont, comme ces étendards vénitiens qu'on plante dans nos fêtes, se dressaient de hauts mâts porteurs de banderoles de toutes couleurs, blasonnés par une fantaisie extravagante. Sur les unes un pinceau plein de bonne volonté avait eu l'intention, peu suivie d'effet, de représenter l'Empereur et l'Impératrice; d'autres étaient historiées de l'aigle à double tête, du saint Georges brandissant sa lance, de dragons chinois, de léopards, de licornes, de griffons et de toute la ménagerie chimérique des bestiaires. Une légère brise les faisait voltiger, déformant d'une façon singulière, par le hasard des plis, les images qu'elles représentaient.

Le pont établi sur l'Oka était un pont de bateaux fait de madriers et garni de trottoirs en planches. La foule y coulait à pleins bords, et sur le milieu les voitures filaient avec cette rapidité que rien ne modère en Russie, et qui n'amène pas d'accidents, grâce à l'extrême adresse des cochers, secondée par la docilité des piétons à se ranger. Cela retentissait comme le char de Capanée sur le pont d'airain. Des deux côtés la rivière disparaissait sous un immense encombrement de barques et un inextricable fouillis d'agrès. Juchés sur les hautes selles de leurs petits chevaux, des Cosaques chargés de la police de la foire se promenaient gravement, annoncés de loin par leurs grandes lances, à travers les droschkys, les télégas, les chariots de toute sorte et les passants de tout sexe. Du reste, aucun tapage humain. Partout ailleurs il se serait dégagé d'un tel rassemblement un murmure énorme, un clapotis tumultueux comme celui de la mer; une vapeur de bruit

eût flotté au-dessus de ce prodigieux amas d'individus; mais les foules composées d'éléments russes sont silencieuses.

A l'autre bout du pont s'étalaient des pancartes de saltimbanques et des tableaux de phénomènes peinturlurés de la façon la plus sauvage : des serpents boas, des femmes barbues, des géants, des nains, des hercules, des veaux à trois têtes auxquels de gigantesques inscriptions en lettres russes donnaient pour nous un caractère exotique et particulier.

De petites boutiques de bimbeloteries grossières, de menues merceries, d'images saintes d'un prix minime, de gâteaux et de pommes vertes, de lait aigre, de bière et de kwas s'élevaient à droite et à gauche de la chaussée de planches, présentant à la façade postérieure des bouts de poutrelles qu'on avait négligé de scier, ce qui les faisait ressembler à des corbeilles dont les côtes ne sont pas encore remplies par le vannier.

Une boutique de bottes, brodequins et chaussons en feutre nous arrêta comme industrie particulière au pays. Il y avait surtout de mignons brodequins de femme en feutre blanc, ourlés de faveurs roses ou bleues assez semblables à ces chaussures qu'on appelle sorties-de-bal, et dont les danseuses habillent leurs minces souliers de satin pour gagner la voiture qui les attend au bas du perron des hôtels. — Cendrillon seule aurait pu y loger sa pantoufle.

La foire de Nijni est toute une ville. Ses longues rues se coupent à angles droits et aboutissent à des places dont une fontaine occupe le centre. Les maisons en bois qui les bordent se composent d'un rez-de-chaussée, boutique et magasin, et d'un étage en surplomb soutenu par des colonnettes, où couchent le marchand et ses commis. Cet étage et les pieux sur lesquels il s'appuie forment devant les étalages et les vitrines une galerie couverte qui se continue. Les ballots qu'on décharge peuvent, en cas de pluie, y trouver un abri momentané, et les passants, garés des voitures, méditent leurs choix ou satisfont leur cu-

riosité sans autre risque que d'être heurtés du coude.

Ces rues s'ouvrent parfois sur la plaine, et rien n'est plus curieux que de voir, en dehors du champ de foire, les campements de chariots dételés avec leurs chevaux demi-sauvages attachés aux ridelles, et leurs conducteurs dormant sur quelque bout d'étoffe ou de fourrure grossière. Les costumes, par malheur, sont plus délabrés que pittoresques, quoique ne manquant pas d'un certain caractère farouche : — pas de couleur vive, excepté çà et là quelque chemise rose. — Pour peindre cette friperie, l'ocre, la terre de Sienne, la terre de Cassel et le bitume suffiraient. — Cependant on pourrait tirer parti de ces sayons, de ces touloupes, de ces lacis de cordelettes autour des jambes, de ces chaussures en sparterie, de ces têtes à barbe jaune et de ces petits chevaux maigres dont l'œil intelligent se fixe sur vous à travers de longues mèches de leur crinière déchevelée. Yvon l'a prouvé dans ses beaux fusains rehaussés de quelques paillettes de gouache.

Un campement de ce genre est occupé par les Sibériens marchands de fourrures. Les peaux de bêtes, qui n'ont reçu que la préparation sommaire indispensable à leur conservation, gisent là pêle-mêle sur des nattes, le poil en dedans, sans la moindre coquetterie d'étalage. Pour un profane, c'est l'aspect d'une foire aux peaux de lapins. Les marchands n'ont guère meilleure mine que la marchandise, et pourtant il y en a là pour des sommes énormes. Les castors du cercle polaire, les martres zibelines, les renards bleus de Sibérie atteignent des prix stupéfiants qui feraient reculer le luxe occidental ; une pelisse de renard bleu vaut 10,000 roubles (40,000 francs) ; un collet en dos de castor avec les poils blancs dépassant la fourrure brune, 1,000 roubles. Nous possédons de cette peau un petit bonnet dont on ne donnerait pas 15 francs à Paris, et qui nous a valu quelque estime en Russie, où l'on juge un peu les gens à la fourrure; il coûte 75 roubles-argent. — Mille petits détails imperceptibles à nos yeux augmentent ou déprécient la valeur d'une pelleterie. Si la

bête a été tuée pendant la saison rigoureuse, ayant son feutre ou duvet d'hiver, son prix s'élève ; sa peau sera plus chaude et permettra de supporter des froids intenses; plus la provenance de l'animal se rapproche des latitudes arctiques, plus sa fourrure est recherchée; les pelleteries des pays tempérés deviennent insuffisantes lorsque le thermomètre descend à plus de 10 degrés Réaumur au-dessous de zéro; elles ne retiennent pas longtemps dehors le calorique dont on les impreigne dans les appartements.

Une industrie caractéristique en Russie est celle de layetier. — L'imitation de l'Occident le cède au pur goût de l'Asie dans la confection des malles; il y en a toujours de nombreux magasins à Nijni-Novgorod, et c'était là que nous faisions nos plus longues stations. Rien n'est plus charmant que ces coffres de toutes dimensions, peints de couleurs vives, avec des ornements en vernis d'argent et d'or, plaqués de paillon bleu, vert ou rouge à reflets métalliques, historiés de clous dorés formant des symétries, treillissés de lanières en cuir blanc ou fauve, renforcés d'encoignures d'acier ou de cuivre et fermés par des serrures d'une complication naïve. Telles on se figure les malles d'un émir ou d'une sultane en voyage. Pour la route, ces coffres s'enveloppent d'une capsule en forte toile dont on les dépouille à l'arrivée; ils servent alors de commodes, au grand regret, sans doute, de leurs propriétaires, qui préféreraient l'acajou civilisé à ce joli luxe barbare. Nous avons le remords de n'avoir pas acheté une certaine boite coloriée et vernie comme un miroir de princesse indienne. Mais la honte nous prit de mettre nos misérables hardes dans cet écrin fait pour les cachemires et les brocarts.

Cette réserve faite, la foire de Nijni-Novgorod étale surtout ce que le commerce appelle « l'article Paris. » Cela est flatteur pour notre patriotisme, mais ennuyeux au point de vue pittoresque. On espère trouver, au bout de onze cents lieues de voyage, autre chose que les fonds de boutique des bazars parisiens. — Ces diverses futilités sont fort admirées, du reste, mais là n'est pas le côté sé-

rieux de la foire; il s'y conclut d'énormes affaires, des marchés de dix mille balles de thé, par exemple, qui restent en rivière, ou de cinq à six navires chargés de grains valant plusieurs millions, ou bien encore d'un nombre de pelleteries livrables à tel taux et qui ne s'exposent point. Ainsi, le grand mouvement commercial est, pour ainsi dire, invisible. Des maisons de thé, précautionnées d'une fontaine aux ablutions à l'usage des musulmans, servent de lieu de rendez-vous et de bourse aux parties contractantes. Le samovar siffle en lançant ses jets de vapeur; des moujiks, vêtus de chemises roses ou blanches, circulent des plateaux sur la main; des marchands à large barbe, en caftan bleu, assis devant des Asiatiques coiffés du bonnet en agneau noir d'Astrakan, vident leurs soucoupes pleines de l'infusion brûlante, un petit morceau de sucre entre les dents, avec un flegme parfait, comme si, dans ces causeries indifférentes en apparence, ne s'agitaient pas des intérêts immenses. Malgré la diversité de races et de dialectes des interlocuteurs, le russe est la seule langue parlée pour traiter les affaires; et sur le murmure confus des conversations surnage, perceptible même pour l'étranger, le mot sacramentel : « *Roubl-Serebrom!* » (rouble argent).

Les types divers de la foule excitaient plus notre curiosité que la vue des boutiques. Les Tartares aux pommettes saillantes, aux yeux bridés, au nez concave comme celui qu'on prête au profil de la lune, aux grosses lèvres, aux teints jaunes prenant des nuances vertes à l'endroit des tempes rasées de près, abondaient avec leurs petites calottes d'indienne piquées, posées sur le sommet du crâne, leur caftan brun et leur ceinture plaquée de métal.

Les Persans se distinguaient aisément à l'ovale allongé de leur figure, à leur grand nez busqué, à leurs yeux brillants, à leur barbe touffue et noire, à leur noble physionomie orientale. On les eût reconnus, même quand leurs bonnets coniques de peau d'agneau, leurs robes de soie à raies, leurs ceintures de cachemire ne les eussent pas désignés à l'attention. Quelques Arméniens, vêtus d'étroites

tuniques à manches pendantes; des Circassiens, fins de taille comme des guêpes, et coiffés d'une sorte d'ourson bas de forme, se détachaient sur le fond de la foule; mais ce que nous recherchions avidement des yeux, surtout en arrivant au quartier spécial où se vend le thé, c'étaient des Chinois. — Nous crûmes notre espoir au moment de se réaliser à l'aspect de ces boutiques au toit recourbé, aux treillages découpés en grecques, dont les acrotères portent des poussahs souriants, et qui font qu'on pourrait s'imaginer être transporté d'un coup de baguette dans une ville du Céleste-Empire. Mais sur le seuil des magasins, derrière les comptoirs, nous n'apercevions que d'honnêtes faces russes. Pas la moindre queue nattée, pas la moindre tête aux yeux obliques, aux sourcils circonflexes; pas le moindre chapeau en forme de couvercle, pas la moindre robe de soie bleue ou violette, — il n'y avait pas de Chinois! — Nous ne savons trop sur quel fondement se basait notre persuasion, mais nous comptions rencontrer à Nijni-Novgorod un certain nombre de ces figures bizarres, qui pour nous n'existent que sur les écrans et les vases de porcelaine. Sans réfléchir à l'énorme distance de Nijni-Novgorod à la frontière chinoise, nous avions cru, en vrai badaud, que les marchands de l'Empire du Milieu apportaient eux-mêmes leurs thés à la foire. La répugnance bien connue des Chinois à sortir de leur pays, et à se mêler aux barbares, aurait dû nous tenir en garde contre une pareille chimère; mais elle s'était si bien incrustée dans notre esprit que, malgré le témoignage de nos yeux, nous nous informâmes des Chinois à plusieurs reprises. Depuis trois ans il n'en était pas venu, et encore cette année-là n'en était-il venu qu'un seul, qui, pour se soustraire à une curiosité importune, avait, du reste, emprunté le costume européen. L'on en attendait un à la foire prochaine; mais la chose n'était pas bien sûre. Ces explications nous furent obligeamment données par un marchand chez qui nous voulûmes faire quelques acquisitions de thé; mais ayant su que nous étions un écrivain français, il nous força d'accepter du

péko, où il mêla une ou deux poignées de fleurs à pointes blanches, et il nous fit, en outre, cadeau d'une tablette ou brique de thé portant sur une face une étiquette en caractères chinois, et sur l'autre le cachet en cire rouge de la douane de Kiaktha, le dernier poste russe. Cette brique contient une énorme quantité de feuilles comprimées et réduites au plus petit volume; on dirait une plaque de bronze ou de porphyre vert. C'est le thé que les Tatars Mandchoux emploient pendant leurs voyages à travers les steppes, et dont ils font cette espèce de soupe au beurre que décrit le Père Huc dans son intéressante relation.

Non loin du quartier chinois, — c'est ainsi qu'on l'appelle à Nijni-Novgorod, — se trouvent les boutiques où se vendent les marchandises orientales. On ne saurait imaginer l'élégance et la majesté de ces Effendis aux caftans de soie, aux ceintures de cachemire hérissées de poignards qui, avec le flegme le plus dédaigneux, trônent sur leurs divans au milieu d'un déballage de brocarts, de velours, de soieries, d'étoffes à fleurs, de gazes lamées d'or ou d'argent, de tapis de Perse, de draps écarlates brodés sans doute par les doigts de péris captives, de bouquins de pipe, de narguilhés en acier du Korassan, de chapelets d'ambre, de flacons d'essence, de tabourets incrustés de nacre, de babouches ramagées d'or à ravir un coloriste en extase.

Maintenant, nous ne savons guère par quelle transition amener ce que nous avons à dire, et cependant ce détail omis, le tableau de la foire ne serait pas complet. — Depuis longtemps, sans pouvoir soupçonner leur usage, nous remarquions, de temps en temps, des tourelles blanchies à la chaux et des espèces de *regards* fermés d'une grille ou crapaudine à jour. La porte ouverte des tourelles laissait voir la vis d'un escalier en colimaçon s'enfonçant sous terre. Étaient-ce des corps de garde, des docks souterrains, des passages pour abréger la route? Il nous était impossible de le deviner. Enfin nous nous hasardâmes, sans que personne s'y opposât, dans l'un de ces escaliers, et quand nous en eûmes descendu jusqu'au bout la spi-

rale, nous aperçûmes un immense couloir dallé et voûté se prolongeant à perte de vue; sur l'une des parois s'alignait un rang de cellules sans portes. Dans quelques-unes, réservées aux musulmans, étaient suspendues des gourdes d'ablution. L'air et le jour venaient des regards que nous avons décrits. Chaque nuit, on lève une vanne, et ces souterrains sont inondés et purifiés par une forte chasse d'eau. — Ce gigantesque et singulier travail, sans exemple peut-être au monde, a évité plus d'un choléra et d'une peste sur ce point, où tous les ans, pendant six semaines, campent plus de quatre cent mille hommes; il est dû à un ingénieur français, M. de Béthencourt.

Nous commencions à être las d'errer le long de ces rues interminables, bordées de magasins et de boutiques; la faim se faisait sentir, et nous cédâmes à l'invitation que nous adressait de l'autre côté de la rivière l'enseigne de *Nikita*, le Collot ou le Véfour de Nijni.

Des moujiks, debout sur l'essieu des roues, qui leur avaient servi à charrier de longues pièces de bois, traversaient le pont à fond de train, tâchant de se dépasser les uns les autres. Quel aplomb! quelle hardiesse! quelle grâce! la rapidité de l'allure faisait flotter leurs chemises comme des chlamydes; le pied en arrêt, les bras tendus, les cheveux au vent, ils prenaient des airs de héros grecs. — On eût dit une course de chars aux jeux olympiques.

Le restaurant de Nikita est une maison de bois à larges vitrines, derrière lesquelles se découpent les larges feuilles des plantes de serre, dont tout établissement un peu fashionable doit être encombré. Les Russes aiment le vert et la verdure.

Des garçons en tenue anglaise nous servirent une soupe aux sterlets, des bifstecks sur un lit de raifort, des gelinottes en salmis (la gelinotte est inévitable!) — un poulet à la chasseur que Magny n'aurait pas signé, une gelée quelconque trop figée à la colle de poisson, une glace aux amandes de pin, d'une délicatesse exquise, le tout arrosé d'eau de Seltz frappée, et d'un vin de bordeaux Laffitte assez vraisemblable. Mais ce qui nous fit le plus

de plaisir, ce fut de pouvoir allumer un cigare, car il est expressément défendu de fumer dans l'intérieur de la foire, et l'on n'y tolère de feu que celui des veilleuses brûlant devant les saintes images, dont chaque boutique est ornée.

Notre dîner achevé, nous rentrâmes dans le champ de foire, espérant toujours quelque chose de nouveau. Un sentiment pareil à celui qui vous retient au bal de l'Opéra, malgré la chaleur, la poussière et l'ennui, nous empêchait de retourner à l'hôtel. Après avoir parcouru quelques ruelles, nous arrivâmes à une place où s'élevaient d'un côté une église et de l'autre une mosquée. — L'église était surmontée de la croix, la mosquée du croissant, et les deux symboles brillaient paisiblement dans l'air pur du soir, dorés par un rayon de soleil impartial ou indifférent, ce qui est peut-être la même chose. Les deux cultes semblaient vivre en bons rapports de voisinage, car la tolérance religieuse est grande chez cette Russie qui compte parmi ses sujets jusqu'à des idolâtres et des Parsis adorateurs du feu.

La porte de l'église orthodoxe était ouverte et l'on y récitait les prières du soir; il n'était pas facile d'y entrer, une foule compacte remplissait le vaisseau aussi exactement qu'un liquide remplit un vase; cependant en quelques coups d'épaule nous parvînmes à nous frayer passage. L'intérieur de l'église avait l'air d'une fournaise d'or; des forêts de cierges, des constellations de lustres faisaient flamboyer les dorures des iconostases, dont les reflets métalliques se mêlaient aux rayons des lumières, avec des éclairs brusques et des phosphorescences éblouissantes. Toutes ces lueurs formaient dans le haut de la coupole un épais brouillard rouge où montaient les beaux chants de la liturgie grecque, psalmodiés par les popes et répétés à mi-voix par les assistants. Les inclinations de tête qu'exige le rite courbaient et relevaient aux moments prescrits toute cette foule croyante avec un ensemble pareil à celui d'une manœuvre militaire bien exécutée.

Au bout de quelques minutes, nous sortîmes, car nous

sentions déjà la sueur nous perler sur le corps, comme dans un bain de vapeur. Nous aurions bien voulu visiter aussi la mosquée, mais ce n'était pas l'heure d'Allah.

Que faire du reste de la soirée? Un droschky passait; nous le hélâmes, et sans nous demander où nous allions, il partit au grand galop. C'est assez la manière de procéder des isvoschtchiks, qui s'informent rarement de l'endroit où ils doivent conduire le voyageur. Un *na leva*, un *na prava* rectifient au besoin leur direction. Celui-ci, franchissant le pont qui mène chez Nikita, se mit à courir à travers champs, par des chemins vagues qu'indiquaient seulement des ornières remplies de boue. Nous le laissions faire, pensant bien qu'il finirait par nous mener quelque part. En effet, ce cocher intelligent avait jugé à part lui que des seigneurs de notre sorte, à cette heure de la soirée, ne pouvaient se rendre ailleurs que dans le quartier réservé aux maisons de thé, de musique et de plaisir.

La nuit commençait à tomber. Nous traversions, avec une effrayante vélocité, des terrains bossués, tachetés de flaques d'eau, dans une pénombre où des rudiments de constructions en bois ébauchaient leurs squelettes. Enfin des lumières commencèrent à piquer l'obscurité de points rougeâtres; des éclairs de cuivre nous parvinrent aux oreilles, trahissant des orchestres : c'était là. — Des maisons aux portes ouvertes, aux fenêtres éclairées, sortaient des bourdonnements de balaleïkas entremêlés de cris gutturaux; d'étranges silhouettes se découpaient aux vitres. Sur l'étroite planche du trottoir titubaient des ombres alcoolisées où traînaient des toilettes extravagantes tour à tour noyées d'ombre et fouettées de lumière.

Si la Cythère antique avait pour ceste les flots d'azur de la Méditerranée, la Cythère moscovite était entourée d'une ceinture de fange que nous ne voulûmes pas nous donner la peine de dénouer.

Aux carrefours, les eaux manquant de pente, se réunissaient et formaient des cloaques profonds, où les roues des voitures, remuant des miasmes infects, enfonçaient

jusqu'aux moyeux. — Peu soucieux de verser dans un pareil bourbier, au milieu d'un embarras de droschkys à moitié submergés, nous ordonnâmes à notre isvoschtchik de tourner bride et de nous reconduire à l'hôtel Smyrnof. — A son regard étonné, nous comprîmes qu'il nous considérait comme des compagnons médiocres et d'un rigorisme ridicule. — Il obéit pourtant, et nous achevâmes notre soirée en nous promenant dans les allées qui entourent le Kremlin. La lune s'était levée, et parfois un rayon d'argent trahissait dans l'ombre des arbres un couple furtif se tenant embrassé ou marchant à petit pas la main dans la main. — Là-bas, c'était la luxure, ici c'était l'amour.

Le lendemain, nous consacrâmes notre journée à visiter la partie haute de Nijni-Novgorod. — D'un belvédère placé à l'angle externe du Kremlin et dominant un beau jardin public étalé sur le revers de la colline avec ses frais massifs de verdure et ses sinueuses allées de sable jaune, on découvre une vue prodigieuse, un panorama sans limite. A travers des plaines faiblement ondulées, et qui prennent dans le lointain des tons lilas, gris de perle, bleu d'acier, le Volga se déroule en larges replis, tantôt sombre, tantôt clair, selon qu'il réfléchit l'azur du ciel ou l'ombre d'un nuage. Au bord le plus rapproché du fleuve, à peine distinguait-on quelques maisonnettes plus petites à l'œil que celles des villages en boîtes qu'on fabrique à Nuremberg. Les embarcations à l'ancre près de la rive ressemblaient à la flotte de Lilliput. Tout se perdait, s'effaçait et se fondait dans une immensité sereine, azurée, un peu triste, qui faisait penser à l'infini de la mer. — C'était un horizon vraiment russe.

Il ne nous restait plus rien à voir, et nous reprîmes le chemin de Moscou, débarrassés de l'obsession qui nous avait fait entreprendre cette longue pérégrination. Le démon du voyage ne murmurait plus à notre oreille : « Nijni-Novgorod ! »

FIN

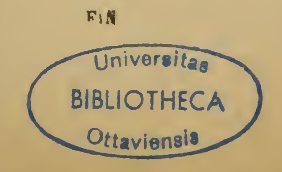
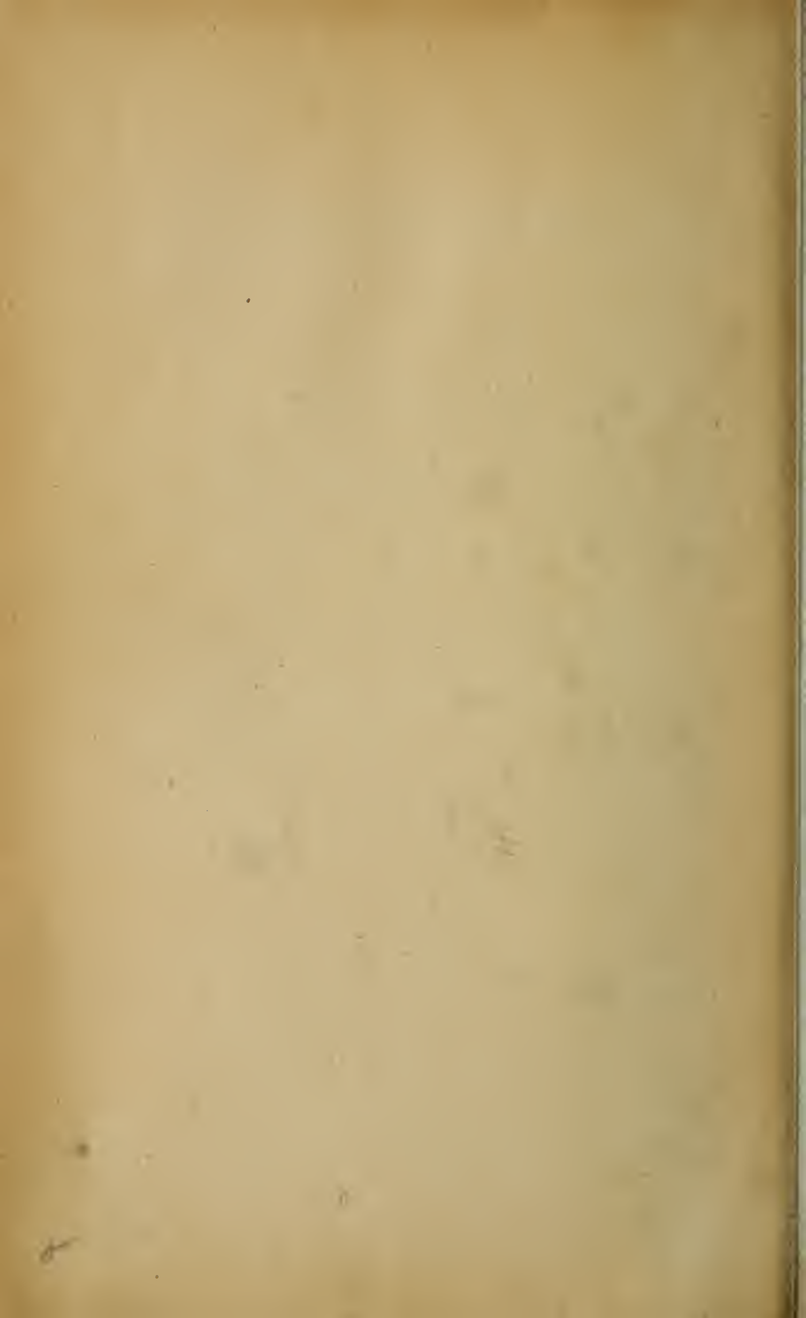


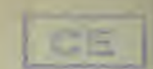
TABLE DES MATIÈRES

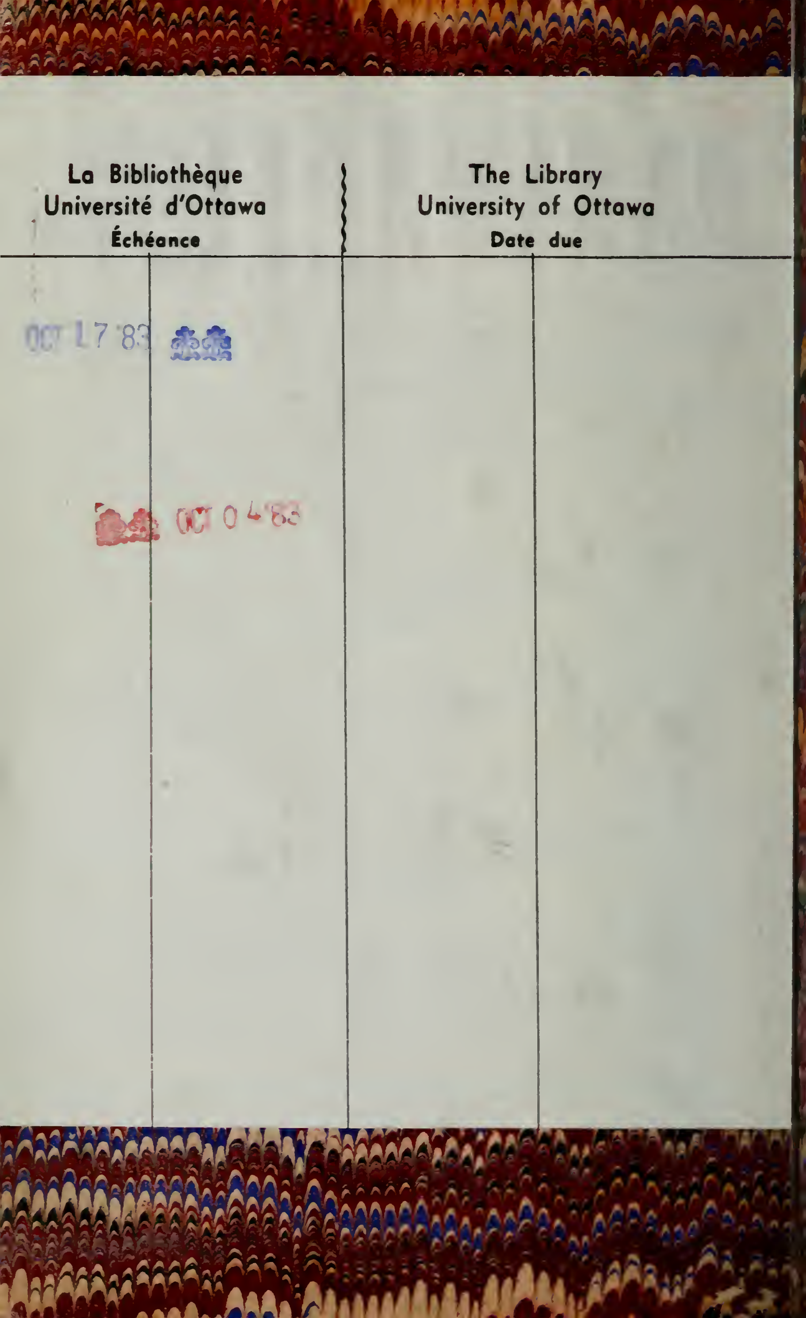
L'HIVER EN RUSSIE.

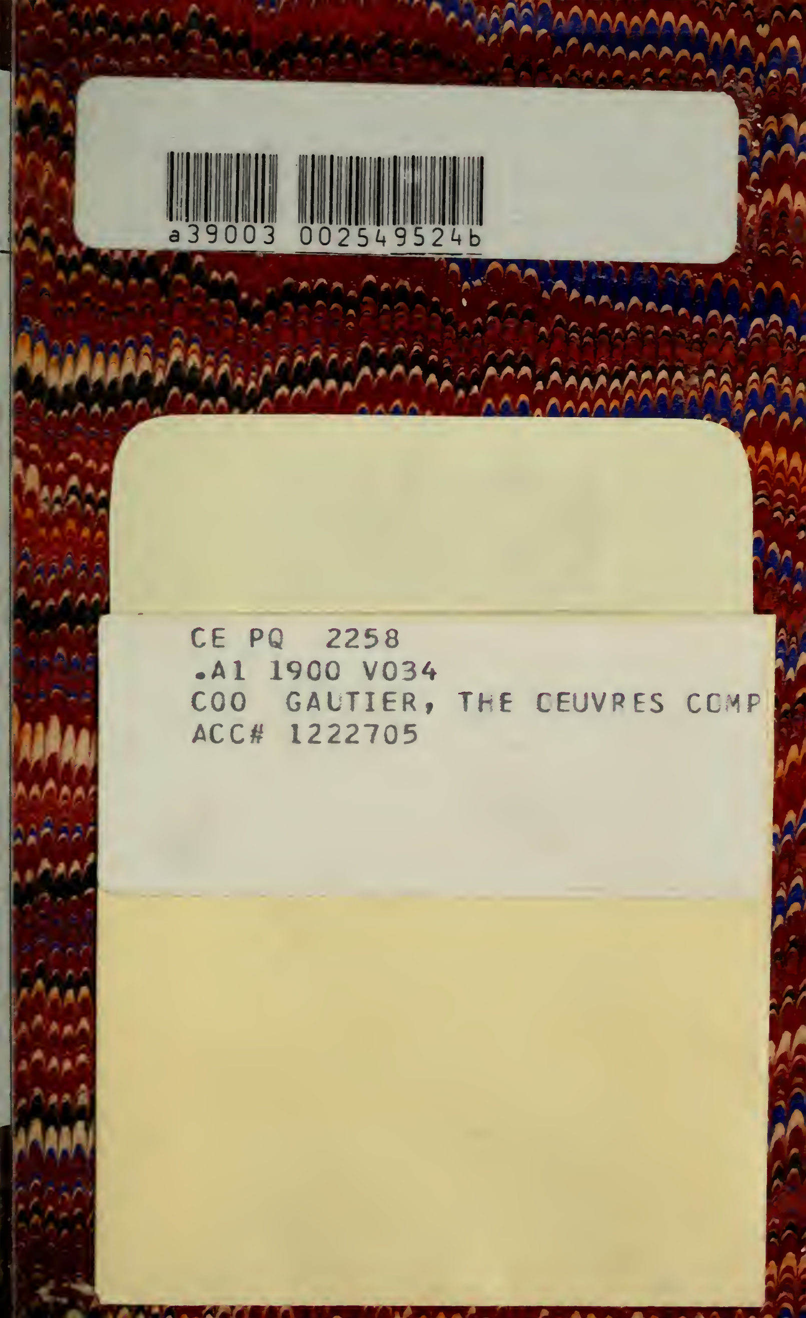
L'ÉTÉ EN RUSSIE.

Paris. — Imp. L. Maretheux, 1, rue Cassette.




CE


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
OCT 17 '83
OCT 04 '83


a39003 002549524b
CE PQ 2258
.A1 1900 V034
COO GAUTIER, THE CEUVRES COMP
ACC# 1222705

